UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01450898 0

N. 8.

A Mademoiselle

Lenaire 1773

Souvenir

TEATRE
DE
PRADON

LE

THEATRE

DE Mr.

DE PRADON.

A PARIS,
Chez la Veuve MABRE-CRAMOISY.

M. DCCXXXII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PQ
1879
P5A6
1732

A MADAME LA DAUPHINE.

MADAME.

Souffrez que Regulus paroiſſe à vos yeux ſur le papier, aprés avoir parû ſur le Theatre avec aſſez de bon-

heur.

heur. Le caractere de ce fameux Romain ne pouvoit pas manquer de fraper une ame comme la voſtre, dont les ſentimens ſont ſi grands & ſi nobles: Mais, MADAME, ſans vous repeter icy ce que tout la France admire en voſtre auguſte Perſonne, c'eſt à vous à qui la Tragedie doit uniquement ſes beautez; c'eſt par le gouſt exquis que vous en avez, par ces lumieres penetrantes à qui rien n'échape, que vous animez encore ceux qui ſont capables de faire de ſes ſortes d'Ouvrages, à en produire de nouveaux; C'eſt, MADAME, ce qui va me faire redoubler mes ſoins, pour me rendre un peu moins indigne

digne de l'honneur de vos applaudiſſemens, & ſans vous fatiguer de la lecture d'une plus longue Epiſtre en Proſe, permettez-moy d'en ajoûter une en Vers, que j'ay eu l'honneur de vous preſenter, & de me dire auec le plus profond reſpect,

MADAME,

Voſtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur,

PRADON.

A MADAME LA DAUPHINE.

EPISTRE.

TOY, dont le sang auguſte & fecond à la fois,
Promet à l'Univers des Heros & des Rois ;
Princeſſe incomparable, écoute, & daigne entendre
Ce que tout l'avenir de ce ſang doit attendre.
Que ton ſort eſt heureux ! qu'il te doit eſtre doux !
Que le plus grand Monarque & le plus digne epoux,
L'un & l'autre à l'envy te cheriſſe, t'honore,
(Eux devant qui tout tremble & que le monde adore.)
Leurs deſirs & nos vœux par toy ſont accomplis,
Un premier rejetton de l'empire des Lis
A comble les ſouhaits de l'ayeul & du Pere.

Il

Il fait tous les plaisirs & l'espoir de sa Mere,
Et deja sur son front ennemy du repos
Brillent les premiers traits qui forment les Heros;
Ce merveilleux enfant qui n'a qu'un demy-lustre,
Ne marque déja rien que de grand, que d'illustre;
Ce Prince encor à peine a l'usage des bras;
Qu'il s'en sert pour montrer l'exercice aux soldats;
Déja pour commander sa langue se dénouë,
Et sa main foible encor d'armes seules se jouë;
Préludes dangereux pour nos fiers ennemis,
Si son auguste ayeul ne les avoit soûmis.
Voila de sa grandeur l'infaillible présage,
Hercule ainsi jadis se jouoit à son âge.
Pour Toy, que de plaisirs Monarque trop heureux,
De faire triompher ton fils & tes neveux!
Quand ils suivront grand Roy l'exemple que tu donnes,
Je crains que l'Univers n'ait trop peu de Couronnes.
Princesse, c'est par eux que tu tiens dans tes mains
Le destin de la France, & celuy des humains;
Ils auront la grandeur de l'ayeul & du pere,
Ils auront les vertus & l'esprit de la mere,
Dont le brillant merite, & les charmes si doux,
Font toûjours un Amant de son illustre époux;
Epoux cher, qui l'adore, & qui sçait toûjours plaire,
Affable, liberal, enfin tel que son pere:
Ce Prince impatient d'imiter ses hauts faits,
Déja semble gemir des longueurs de la paix,

Attendant que son bras fasse trembler la terre
La Chasse qui l'occupe au défaut de la guerre,
Et luy fait éviter la molle oisiveté,
Marque dans ses plaisirs sa noble activité.
Des monstres des forests la fureur menaçante
N'est que l'amusement de sa force agissante,
Sans cesse infatigable il exerce sur eux
Des traits qui deviendront un jour plus dangereux,
Et si nos ennemis irritent sa colere,
Il sçaura les domter sur les pas de son Pere;
Et son bras à son tour par des faits inouïs
Soutiendra bien la gloire & le nom de Loüis.
Toy seule sçais charmer ce Prince magnanime;
Mais que dirai-je encor de son esprit sublime,
Son gousst pour les beaux Arts & la solidité,
Qui soûtient le brillant de la vivacité,
De ce charmant esprit l'extréme politesse.
Font dans ses jugemens voir sa delicatesse.
Ouy, divine Princesse, il faut que les concers
Des enfans d'Apollon pour toy frapent les airs;
Et tandis que Loüis écarte son tonnerre,
Qu'il impose des loix au reste de la terre,
Suivant nostre devoir & nos justes desirs,
Nous devons travailler du moins à ses plaisirs.
Esprit du grand Corneille anime nostre veine,
Toy, qui fus toûjours seul le maistre de la Scene,
Dont le sçavoir profond & les nobles écrits
Touchant toûjours les cœurs, enlevent les esprits,

Tous

Tous ces traits immortels en te faisant revivre,
Nous inspirent l'envie & l'ardeur de te suivre.
La mort impitoyable éteignant son flambeau,
Tient Melpomene en pleurs aux pieds de son tombeau.
C'est donc à toy, Princesse, à ton noble genie,
Qui des vers épurez distingues l'harmonie
A le ressusciter par de nouveaux Concers,
Sois le premier mobile & l'appuy de nos vers;
Sur ses traces prenons des desseins magnifiques,
Faisons renaistre encor des Poëtes tragiques,
L'ardeur de te servir nous doit seule exciter
A faire nos efforts du moins pour l'imiter.
Pour moy, tout penetré de tes rares merveilles,
Quoyque foible, je veux te consacrer mes veilles,
Bien que depuis un temps dans un profond oubly,
Tranquille j'aye esté toûjours ensevely,
Sur mes écrits enfin daigne jeter la veuë,
Ma Muse au Grand Louis ne fust pas inconnuë,
Tamerlan & *Thisbe* par un sort glorieux,
Eurent tous deux l'honneur de paroistre à ses yeux:
Phedre qu'on étoufoit mesme avant que de naître,
Par l'ordre de Loüis sceut se faire connoître;
Aujourd'huy *Regulus* malgré les envieux
Vient de fraper ton cœur, vient de plaire à tes yeux;

La grandeur de ſon ame a ſceu toucher la tienne,
C'eſt ce qui fait ſa gloire auſſi bien que la mienne,
Il faut la ſouvenir, & ces beaux mouvemens
Qu'inſpire la vertu par de grands ſentimens;
S'écartant du chemin de ces fades tendreſſes,
Semblent eſtre formez pour les grandes Princeſſes;
Heureux ſi mes Heros toûjours par leurs vertus
S'attirent ton ſufrage ainſi que Regulus.

PREFACE.

LE ſuccés de Regulus a eſté ſi grand, que ſon titre ſeul pouroit ſervir d'Apologie & de Préface pour répondre à quelques Critiques. Cependant ſans me prévaloir des beautez que ce ſujet ma fournies, & des larmes que le public y a répanduës, j'oſe dire que je me ſçais un peu de gré d'avoir trouvé une route que pluſieurs Auteurs avoient vainement cherchée. J'ay changé quel-

ques circonſtances à l'hiſtoire, & j'ay mis la Scene dans le Camp des Romains devant Cartage, & non pas dans Rome, pour conſerver l'unité du temps & du lieu. Mais il eût eſté bien faſcheux de laiſſer dans un éternel oubly, la plus grande action qui ſe ſoit faite dans l'ancienne Rome, faute d'un peu d'invention. J'ay donc renvoyé Regulus dans le Camp des Romains, pour les porter à la guerre, qu'il va payer de ſa vie, plûtoſt qu'à la paix; & cela a produit un ſi grand effet, que je voudrois faire ſouvent de pareilles fautes. On m'a reproché qu'il n'y avoit pas aſſez

assez d'action dans mon second Acte. J'avouë qu'il ne fait que preparer aux trois derniers, sur qui tombe toute l'action & tous les interests de la piece; mais les Peintures que fait Fulvie du triomphe de son Amant, ont paru assez belles, & mesme les plus fins connoisseurs m'ont applaudy d'avoir pû faire cinq Actes complets d'un sujet aussi simple qu'est celuy-cy. J'ay tâché de conserver ce caractere de grandeur & de fermeté dans le plus austere Romain qui ait jamais parû, & l'on me flate de l'avoir fait voir dans toute son étenduë. Je n'ay rien imité ny emprunté de perſonne

ne dans un ſujet tout neuf, que les anciens & les modernes ont également reſpecté. J'avouë qu'il y a peu d'amour, mais je n'y en pouvois mettre davantage avec bien-ſeance : Et j'ay fait cette reflection dans les repreſentations de Regulus, que la grandeur d'ame frappe plus que la tendreſſe, & que le ſpectateur eſt touché plus vivement par une grande action qui l'enleve, que par un fade amour qui languit, & qui fatigue & l'Auditeur & l'Acteur. Quelques-uns ont trouvé à redire que j'aye mis un enfant ſur la Scene; mais j'ay ſuivy mot à mot l'hiſtoire, & ce qu'en dit le fameux Horace, *Fer-*

Fertur pudicæ conjugis oſculum
Parvoſque natos, ut capitis minor
A ſe removiſſe, & virilem
Torvus humi poſuiſſe vultum.

Ces Vers me doivent fort juſtifier de cette nouveauté, qui a produit un ſi grand effet, & qui a fait dire des choſes ſi touchantes à Regulus, qu'elles font toute la beauté du cinquiéme Acte. Le caractere de Mannius eſt fondé dans l'hiſtoire; & Florus, dans lequel j'ay pris mon ſujet, nous apprend la revolte de ce Tribun qui fit ſoulever tout le Camp des Romains contre Regulus. Je luy ay donné un intereſt d'amour & de jalouſie qui ſert à mon action

tion principale. J'avouë que le caractere de Fulvie eſt entierement de mon invention, & qu'elle fait l'épizode de ma Piece, on l'y trouve amenée avec bien-ſeance, & elle a des ſentimens aſſez dignes d'une Romaine, pour ne pas faire rougir Regulus du deſſein qu'il a de l'épouſer aprés la priſe de Cartage. Enfin ſans faire une plus longue diſcution, je puis dire que cét Ouvrage a frapé ſi vivement tout le public, & les Acteurs en ont remply ſi dignement les caracteres, que cela me doit encourager à l'avenir à travailler avec plus d'application que jamais, & à chercher des ſujets dont

la

la grandeur ſoutienne celuy de Regulus, qui a trompé les Satyriques, puiſqu'il a eu un ſort à Paris moins cruel que celuy qu'il eut à Cartage.

PIECES CONTENUES en ce Volume.

PIRAME & THISBE'.

TAMERLAN, ou la mort de BAJAZET.

PHEDRE & HIPPOLYTE.

LA TROADE.

STATIRA.

REGULUS.

PI-

PIRAME,
ET THISBE'.

TRAGEDIE.

ACTEURS.

AMESTRIS, Reine de Babylone.
BELUS, Son fils.
THISBE'.
PIRAME.
ARSACE, Pere de Pirame.
LICAS, Confident d'Arſace.
HIRCUS, Capitaine des Gardes de Belus.
ISMENE, Confidente de Thisbé.
BARSINE, Confidente d'Ameſtris.
GARDE. Suite de Gardes.

La Scene eſt à Babylone, dans le Palais de Belus.

PIRAME, ET THISBE, *TRAGEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARSACE, LICAS.

ARSACE.

JE veux te faire part de ma peine secrete.
Licas, mon nls m'allarme, & Thisbe m'inquiete;
Tu la vois depuis peu revenuë à la Cour,
J'en frémis, & crains tout d'un si fatal retour.
Il semble que Belus a parlé pour Pirame,
Que la Reine elle-même autorise leur flame:
Je ne sçai plus qu'en croire, & je vais succomber
Sous ce funeste coup qui s'apreste à tomber.
Quoy, Licas, malgré moi pouray-je voir la Fille
D'un Ennemy mortel entrer dans ma Famille?
Pouray-je voir mon Fils braver impunement

Le respect qu'il devoit à mon ressentiment?
Non, par trop de raisons sa tendresse me gesne.

LICAS.

D'où peut venir, Seigneur, cette implacable haine?
L'on vous vit triompher du Pere de Thisbé:
Oüy sous vostre faveur Narbal a succombé;
Vous estiez Ennemis & Rivaux pour la gloire,
Mais vostre heureux génie emporta la victoire;
Il demeura bien-tôt le Maître, & l'on vit bien
L'ascendant que par tout il avoit sur le sien.
Aprés la mort du Roy, vous seul prés de la Reine
Eûtes une puissance entiere & souveraine:
Ce fut par vos conseils que l'on vit Amestris
Usurper la Couronne & les droits de son Fils,
L'élever mollement, & nourir loin du Trône.
Alors elle chassa Narbal de Babylone;
Il est mort en exil; Cependant aujourd'huy
Vostre haine n'est pas éteinte avec que luy?

ARSACE.

Bien qu'il soit mort, Licas, ma haine est immortelle;
Thisbé revient enfin, & Narbal vit en elle.

LICAS.

Mais encor contre vous que peut-elle, Seigneur?

ARSACE.

Pénetre mieux, Licas, le secret de mon cœur;
L'interest de mon Fils rallume cette haine;
Je voudrois qu'il portât ses vœux jusqu'à la Reine.
Ce discours te surprend: Mais écoute j'ay veu
Du penchant de la Reine un éclat imprevu:
Oüy, son superbe cœur entraîné vers Pirame,
D'un reste de fierté combat encor sa flâme:
Mais quand Thisbé parût, certaine émotion
Par un dédain jaloux trahit sa passion.
A l'abord de mon Fils, je vis sur son visage
Ce trouble, de l'amour l'infaillible présage,

Des

Des regards échapez, & des soûpirs perdus,
Qu'un autre que Pirame auroit bien entendus.
Sur un si grand espoir mon ame possedée
De cette trop charmante & trop pompeuse idée,
A déja devoré le Sceptre pour mon Fils.
Tu connois, cher Licas, la grandeur d'Amestris,
Veuve du grand Belus, Reine de Babylone;
Elle a bien soutenu la majesté du Trône;
On adore son nom chez cent Peuples divers,
Et sa main peut donner un Maître à l'Univers.
Ce qui semble d'ailleurs flater mon esperance,
La Reine avec son Fils a peu d'intelligence,
Elle craint que Belus ne conspire en secret,
Le voit aimé du Peuple, & le voit à regret:
De cette conjoncture il faut prendre avantage,
De l'éclat de son Fils luy donner de l'ombrage,
Du Peuple & de Belus rendre son cœur jaloux,
Et sonder son esprit sur le choix d'un Epoux;
Luy parler de Thisbé, luy parler de Pirame,
Feindre de consentir devant elle à leur flâme,
Examiner son air, sa réponse, & ses yeux.
Pirame a beau presser. Mon cœur ambitieux
Tâchant de m'assurer des desseins de la Reine,
Sçaura mettre les miens à l'ombre de ma haine;
S'il parle pour Thisbé, j'opose à ses raisons
L'inimitié qui regne entre nos deux Maisons.
Mais il paroit ce Fils à mes vœux si contraire.

SCENE II.

PIRAME, ARSACE, LICAS.

PIRAME.

SEigneur, je connois bien que je vais vous déplaire,
Qu'au seul nom de Thisbé .. Déja remply d'effroy,
Vostre courroux est prest d'éclater contre moy;
Pour elle au nom des Dieux desarmez vostre haine,
Il est temps de finir ou ma vie, ou ma peine;
Et si la Reine mesme autorise mon feu,
Si Belus avecque elle y donne son aveu,
Soufrez....

ARSACE.

Pourquoy viens-tu m'importuner sans cesse
Pour l'aveugle intérest d'une injuste tendresse?
Oubliant ton devoir, tu n'écoutes plus rien,
Au sang d'un Ennemy tu veux joindre le mien?

PIRAME.

S'il fut vostre Ennemy, sa faveur fist son crime,
Et vous sçavez, Seigneur, qu'il fust vostre victime.
J'ay tâché d'étoufer mon amour pour Thisbé,
Mais malgré mes efforts mon cœur a succombé;
Je ne puis resister au penchant qui m'entraisne,
Seigneur, j'ay plus d'amour que vous n'avez de haine.

ARSACE.

Souvien-toy que Narbal m'a toûjours outragé.

PIRAME.

Et malgré mon amour vous ay-je pas vangé?

Vous

Vous le sçavez, Seigneur, il sentit ma vengeance,
Et son sang répandu sçeût laver vostre offence;
Narbal privé d'honneurs, depuis fust exilé,
Ce Prince malheureux fust par vous accablé;
Sa Maison desolée à tous vos coups en bute,
En tombant avec luy, l'écrasa sous sa chûte.
Dieux! n'est-ce pas assez? n'estes-vous pas content?
Est-ce un reste de sang que vostre haine attend?
(Ce reste précieux d'une illustre Famille.)
Le Pere est-il chez vous le crime de la Fille?
Cent fois vous m'avez veu pour elle à vos genoux;
Mais helas! je n'ay fait qu'aigrir vostre courroux,
Eh du moins pour un Fils fléchissez....

ARSACE.

Ah Pirame!
Si j'osois découvrir tout le fond de mon ame,
La tienne prévenuë adoreroit son erreur:
Mais si tu connoissois jusqu'où va ton bonheur.
Si tu sçavois....

LICAS.

Seigneur, la Reine entre.

SCENE III.

AMESTRIS, BARSINE, ARSACE PIRAME, LICAS.

PIRAME.

Ah Madame!
Vous venez au secours du malheureux Pirame,
Et mon heureux destin vous a conduite icy
Pour m'aider à fléchir un cœur trop endurcy.

Prononcez en faveur d'une juſte tendreſſe.....

AMESTRIS.

Vous verrez à quel point pour vous je m'intéreſſe,
Prince, & voſtre deſtin vous fera des jaloux,
Si je puis faire icy quelque choſe pour vous :
Mais, Arſace, en ſecret j'ay deux mots à vous dire,
Je parleray pour vous, Prince, qu'on ſe retire.

SCENE IV.

AMESTRIS, ARSACE.

AMESTRIS.

DAns le comble où je ſuis de gloire & de grandeur,
Plus d'un ennuy preſſant me devore le cœur.
Bien que depuis long-temps ma gloire ſans ſeconde
Me rende la Maîtreſſe ou l'Arbitre du Monde,
Que tant de Nations fléchiſſent ſous mes Loix.
Le Sceptre a ſes chagrins, & j'en ſens tout le poids,
Il faut le ſoûtenir. Une Reine qu'on brave,
De ſon autorité ſe doit rendre l'Eſclave,
Et pour ſe maintenir dans cet illuſtre rang,
Abaiſſer (s'il le faut) juſqu'à ſon propre ſang.
Je ſuis jalouſe, Arſace, & jalouſe du Trône.
Mon Fils ſemble à mes yeux regner dans Babylone,
Le Peuple le chérit, l'idolâtre, & je voy
Que lors qu'on me néglige, on le regarde en Roy.
Sur ce Fils (il eſt vray) j'uſurpé la Couronne,
Mais ma vertu me doit ce que le ſang luy donne,

Sa teſte eſtoit trop foible, & je crûs qu'un Enfant
Ne pouvoit ſoûtenir un fardeau ſi peſant;
J'eus, pour l'en ſoulager, une aſſez noble audace;
Le Roy mort, je voulus ſeule remplir ſa place,
A grand pas j'ay ſuivy ceux de Semiramis,
Et je regne comme elle aux dépens de mon Fils;
J'ay comme elle étendu l'Empire d'Aſſyrie,
J'ay ſubjugué le Pont, la Thrace, & l'Armenie,
Et juſqu'au fond de l'Inde allant porter des fers,
J'en ay vaincu les Rois au bout de l'Univers.
Ayant donc entaſſé victoire ſur victoire,
Je me ſuis miſe, Arſace, à l'abry de ma gloire;
Et l'éclat de mon nom me répondant de moy,
J'affermis une Reine en la place d'un Roy.
Babylone (il eſt vray) dans ſes places publiques
Eleva ma Statuë, & des Arcs magnifiques,
Pour marquer que mon cœur ennemy du repos,
Dans un Sexe ſi foible eût l'ame d'un Heros.
Depuis j'ay reconnu ſon ardeur & ſon zele,
J'ay rendu ſa memoire & la mienne immortelle.
J'ay relevé ſes murs, ſes ſuperbes jardins,
J'ay de Semiramis achevé les deſſeins;
Enfin par mes travaux en miracle féconde,
Babylone ſe voit la Merveille du Monde.
Voila ce que j'ay fait. Et l'Ingrate aujourd'huy
Contre moy de mon Fils ſe veut faire un apuy;
Sa Cour eſt à preſent plus groſſe que la mienne,
S'il cabalie, je crains qu'elle ne le ſoûtienne,
Je veux y donner ordre, & prendre vos avis
Sur ce qui me regarde, & le Peuple, & mon Fils.

ARSACE.

Madame, le grand cœur de Belus m'intimide,
Le Peuple l'aime, & prend ſon caprice pour guide,

La nouveauté luy plaist. Le Prince vostre Fils
S'étudie à gagner les cœurs & les esprits.
Semiramis, Madame, est l'augustе modelle
Que vous avez suivy, vous avez fait plus qu'elle;
Mais enfin nous voyons le genéreux Belus
S'écarter du chemin du trop foible Ninus:
Comme luy nous l'avions noury dans la molesse,
Sans qu'il en ait jamais contracté la foiblesse.
Il trompe nostre attente, il est ambitieux,
Et déja sur ses droits il ouvre trop les yeux.

AMESTRIS.

Sur ses droits! En a-t-il pour prétendre à ma gloire?
S'il a les droits du sang, j'ay ceux de la victoire.
Et quel titre auroit-il sur ces vastes païs,
Qu'à mes propres périls j'ay moy-mesme conquis?
Je veux me conserver la Puissance supréme;
Et pour vivre & mourir avec le Diademe,
Arsace, je pourrois en disposer un jour,
Et le partager mesme au gré de mon amour.

ARSACE.

Vous le pouvez, Madame, & tout vous y convie;
Par là vous confondrez l'insolence & l'envie;
Et sans tant balancer, choisissez un Epoux
Qui vous preste son nom, & tienne tout de vous.
Il faudra que Belus obeïsse à ce Maître;
Un Roy de vostre choix l'empeschera de l'estre:
Cependant vous serez Maîtresse de ce Roy,
Qui tenant tout de vous, en recevra la loy.
Nommez-en un, Madame, & le placez au Trône;
Vous avez une Armée auprés de Babylone,
Je doy la commander, vous l'avez résolu;
Montrez dans Babylone un pouvoir absolu:
Vous deviez sur l'Egypte étendre vos conquestes,

Mais bornez-les, Madame, à conſerver deux Teſtes,
La voſtre la premiere, & celle de l'Epoux
Que vous aurez choiſy pour regner avec vous.

AMESTRIS.

C'eſt à quoy je penſois, & cet avis fidelle
Touchant mes intéreſts me marque voſtre zele;
Mais pour le reconnoiſtre, & vous ouvrir mon cœur,
Parlez, qui croyez-vous digne de cet honneur?
Car ſi je fais un choix, de vous il peut dépendre
Et c'eſt de voſtre main.....

ARSACE.

Non, vous devez attendre
Ce choix de voſtre cœur, & non pas de ma main.
Ne conſultez que luy ſur un ſi grand deſſein.

AMESTRIS.

Je ne veux prendre avis que de vous.

ARSACE.

Non, Madame.

AMESTRIS.

Je pouray donc tantoſt prendre avis de Pirame.

ARSACE.

On croit qu'avec Thisbé vous le voulez unir,
Et qu'exprés à la Cour vous l'avez fait venir.
Si vous le commandiez pour vous marquer mon zele...

AMESTRIS.

Qui, moy, le commander? Quoy, Pirame avec elle?
Et vous conſentiriez à haſter leur bonheur?
Non, je n'exige rien qui geſne voſtre cœur:
A Thisbé voulez-vous unir ſa deſtinée?
N'avez-vous plus d'horreur de voir leur hymenée?
La Fille de Narbal charme-t-elle vos yeux?

ARSACE.

Le ſang d'un Ennemy m'eſt toûjours odieux;
Mais par reſpect, Madame, & par obeiſſance,

Je vous aurois sans doute immolé ma vangeance.

AMESTRIS.

Je n'apuiray jamais, Arsace, un tel amour:
Si j'ay fait revenir la Princesse à la Cour,
J'avois quelques raisons, mais j'ay gousté les voitres;
Pour voitre Fils encor je puis en avoir d'autres:
Mais pour luy faire voir quel est mon sentiment,
Je veux luy reprocher son lâche attachement,
Et vous verrez.... Enfin envoyez moy Pirame,
Je parleray pour vous.

ARSACE.

Tant de bontez, Madame...

AMESTRIS.

Ayant veu voitre Fils, nous pourons entre nous
Consulter à loisir sur le choix d'un Epoux.

ARSACE.

Je pars, & j'obeïs.

SCENE V.

BARSINE, AMESTRIS.

AMESTRIS.

BArsine, peux-tu croire
Que ce pompeux discours de grandeur & de gloire,
Ce dehors fastueux, cet orgueil, cet éclat,
Coloroient mon amour de maximes d'Estat?
S'il faut qu'à cœur ouvert avec toy je m'explique,
C'est un amour caché qui parle en politique;
Je le sens, je l'avouë, & je doute en ce jour
Si mon ambition égale mon amour.

Vois

Vois donc & reconnois mon ame toute entiere ;
Cette Ameſtris toûjours ſi ſuperbe & ſi fiere,
Au ſeul nom de Pirame a changé de couleur,
Et pouſſe des ſoupirs qu'il arrache à mon cœur.
Fiere Ameſtris, helas ! malgré ta grandeur d'ame,
Oüy, ton cœur de Heros eſt le cœur d'une Femme ;
Ce cœur qui s'eſt rendu maître de l'Univers,
Dans Babylone eſclave y languit dans les fers.
Ah ! j'en rougis, Barſine, & j'oſe icy te dire
Que toute ma fierté frémit quand il ſoûpire :
Cependant quand je voy ſon aimable vainqueur,
Cette fierté devient une douce langueur.

BARSINE.

Madame, vous aimez, & ce n'eſt pas un crime,
C'eſt une paſſion & tendre & legitime ;
Pirame eſt Prince, il peut devenir voſtre Epoux:
Cependant ſi j'oſois m'expliquer avec vous,
Connoiſſant pour Thisbé ſon ame prévenuë,
Vous l'avez fait venir.....

AMESTRIS.

Et c'eſt ce qui me tuë!
Barſine, dans ma Cour je l'ay fait revenir,
Pour raſſurer mon cœur tout preſt à ſe trahir.
J'ay fait ce que j'ay pû pour éteindre ma flâme,
J'ay fait venir Thisbé pour l'unir à Pirame ;
Mais, Dieux ! en les voyant, j'ay ſçû trop preſſentir
Que j'en aurois bien-tôt un jaloux repentir.
Ouy, quoy que ma fierté combatit ma tendreſſe,
Au retour de Thisbé je connus ma foibleſſe,
Je devins inquiete & triſte à ſon retour,
Je la vis à regret le charme de ma Cour,
Et connoiſſant alors la force de ma flâme,
Thisbé me fit ſentir que j'adorois Pirame.
Il vient, que luy diray-je?

SCENE VI.

PIRAME, AMESTRIS, BARSINE.

PIRAME.

AH Madame! auriez-vous
Pour Thisbé de mon Pere apaiſé le courroux?
Il m'eſt venu trouver, & d'un œil moins ſevere,
D'un viſage content, & me parlant en Pere,
Allez trouver la Reine, elle a parlé pour vous,
M'a-t-il dit. Je viens donc embraſſer vos genoux,
Madame, & vous marquer mon reſpect & mon zele.

AMESTRIS.

Oüy, j'ay parlé pour vous auſſi-bien que pour elle;
Mais, Prince, il m'a donné de ſi fortes raiſons,
Il a tourné mon ame, & de tant de façons,
D'un diſcours ſi preſſant, que je ne puis comprendre
De quel front contre luy vous pouvez vous défendre.

PIRAME.

Dieux! qu'entens-je, Madame?

AMESTRIS.

Il m'a fait ſouvenir
Qu'il ne pouroit jamais à Thisbé vous unir,
Dont le ſang odieux a répandu le voſtre,
Et qu'une forte haine éloigna l'un de l'autre.
Il m'a fait ſouvenir de ce combat fatal
Où ſon mauvais deſtin fit triompher Narbal:
Il dit que vous avez oublié cette injure,
Que l'amour dans voſtre ame étouffe la nature,

Et

Et qu'il ne peut ſouffrir que ſon ſang répandu
Dans celuy de Narbal ſoit icy confondu.

PIRAME.

Madame, à ces raiſons ſi j'oſois vous répondre,
Devant vous en deux mots je pourois les confondre;
Et s'il eſtoit preſent, il verroit à ſon tour
Que pour luy j'ay long-temps combatu mon amour.
Oüy, je voyois Thisbé ſans luy rendre les armes,
Mon cœur ſe refuſoit à l'éclat de ſes charmes:
Mais, Dieux! ce meſme jour dans voſtre Apartement
Je la vis, & l'amour prit alors ſon moment.
Ses yeux par des regards deſarmez de colere,
Sembloient deſavoüer le combat de ſon Pere;
Ils eſtoient languiſſans, les miens eſtoient ſoûmis,
Et nos regards enfin n'eſtoient point d'Ennemis.

AMESTRIS.

Quoy? Prince, pouviez-vous.....

PIRAME.

Et ſçavez-vous, Madame,
Les efforts que je fis à combatre ma flâme?
Cruelle politique! impitoyable honneur!
De Narbal je devins à regret le vainqueur,
Et ſon ſang répandu....

AMESTRIS.

Je loüé voſtre audace,
Et je pris hautement les intereſts d'Arſace;
Les voſtres me ſont chers. Mais enfin aujourd'huy,
Prince, faites paroître un Fils digne de luy;
Plus que vous ne penſez voſtre intereſt me touche:
J'ay tâché d'adoucir ſon eſprit trop farouche,
Il ne peut voir Thisbé.... Mais quoy? ſi la grandeur
Ou ſi l'ambition regnoit dans voſtre cœur,

On pourroit.... Car l'amour regle une ame commune ;
Mais un grand cœur s'éleve & cour à la fortune.

PIRAME.

Qu'il me coûteroit cher, ce funeste bonheur,
Qui feroit ma fortune aux dépens de mon cœur !
Mais, Madame, aujourd'huy pour élever Pirame,
Abaissez sa fortune, & relevez sa flâme.

AMESTRIS.

Mais comment réunir vostre sang & le sien ?

PIRAME.

Si j'ay versé leur sang, ils ont versé le mien ;
Helas ! que pour Thisbé j'en ressentis d'allarmes !
Pour son sang répandu, qu'il me coûta de larmes !
Pendant deux ans entiers épris des mesmes feux,
Nous eûmes le loisir d'en répandre tous deux :
Mais, Madame, arrestez nos larmes & nos plaintes,
Et devenez sensible à nos vives atteintes ;
Nos Peres divisez n'ont pu rien obtenir ;
L'amour nous unissant, vouloit les réunir ;
Pour Thisbé fléchissez un Pere impitoyable :
Mais vous seule à l'amour estes inéxorable.
Vous ne répondez rien, Madame ?

AMESTRIS *tout bas.* Ah ! le cruel.
à Pirame tout haut.
J'y répondray, sortez.

SCE-

SCENE VII.

AMESTRIS, BARSINE.

AMESTRIS.

AH Dieux ! quel coup mortel!
A preſent je ſuis libre, exhalez-vous ma flâme;
Sortez, lâches ſoûpirs, avec l'ingrat Pirame:
Toy, Barſine, aide-moy, m'en donnant de l'horreur,
A le faire ſortir (ſi tu peux) de mon cœur.
Malgré tout mon orgueil ſa tendreſſe m'accable,
Il me dit qu'à l'amour je ſuis inéxorable:
Mais quand je luy parlois à cette heure, en ces lieux,
Ne devoit-il pas voir cet amour dans mes yeux?
Ne devoit-il pas voir ma jalouſie extréme?
Parlant contre Thisbé, je parlois pour moy-meſme;
Mon deſordre, mon air, mon trouble, mon ennuy,
Mes ſoûpirs, tout enfin en diſoit trop pour luy.
Que m'a-t'il répondu? Son amour qu'il étalle,
Pour me braver, me vient prier pour ma Rivalle.
Quels diſcours, quels tranſports, dans ſon égarement!
Que de ſoûpirs! Helas! qu'il aime tendrement!
Mais c'eſt contre Thisbé que doit tourner ma rage,
Pirame eſt innocent, c'eſt Thisbé qui m'outrage.
Que je vais leur cauſer de mortels déplaiſirs,
Et qu'il en va coûter à Thisbé de ſoûpirs!

Pour

Pour luy que de transports ! pour elle que de
larmes !
Peut-estre que ses yeux en perdront quelques
charmes.
Que j'auray de plaisir à les voir malheureux !
Va, fais venir Arsace, il est ambitieux,
Il a sçeu découvrir le secret de mon ame :
Je veux luy proposer le Sceptre pour Pirame ;
Et si par son éclat je ne puis le toucher,
Si son cœur de Thisbe ne pouvoit s'arracher,
Il sçaura ce que peut une Reine outragée,
Et dans peu de Thisbé je me verray vangée.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THISBE', ISMENE.

THISBE'.

ISMENE, penſes-tu, nous voyant en ces lieux,
Que nous ayons fléchy la colere des Dieux?
Aprés avoir ſoufert de ſi longues allarmes,
Aprés deux ans d'exil, de chagrins, & de larmes,
Enfin j'ay veu Pirame, & mon ame en ſuſpens
L'a retrouvé fidelle aprés un ſi long-temps:
Mais, Iſmene, d'où vient que de mortelles craintes
Me donnent tous les jours de ſecretes atteintes?
Sur le point d'un Hymen qu'on nous fait eſperer,
Je ſuis triſte, & mon cœur ne fait que ſoûpirer;
Le grand ſoin de Belus m'embaraſſe & me geſne,
Je n'oſe penétrer les froideurs de la Reine;
Et l'implacable Arſace augmentant mes frayeurs,
Jette dans mon eſprit de nouvelles horreurs.

ISMENE.

Que craindre, ſi Belus parle pour voſtre flâme?
Il ſemble partager les ſoupirs de Pirame,

Tout

Tout répond à vos vœux, on n'adore que vous.
Ah! Madame, les Dieux ne sont plus en courroux,
Vous revoyez la Cour aprés deux ans d'absence,
Et vous devez, Madame, avoir quelque espérance.

THISBE'.

Ismene, tu le veux, espérons, j'y consens;
Tâche donc de calmer le trouble de mes sens;
Dissipe, si tu peux, tout l'effroy qui me glace,
Oublions un moment Belus, la Reine, Arface,
Ne songeons qu'à Pirame, il doit icy venir,
A present sans obstacle il peut m'entretenir;
En l'attendant, parlons de nos peines passées,
Et donnons quelque tréve à nos tristes pensées.
Helas! il m'en souvient, quand malgré nos desirs
Nos Peres ennemis étoufoient nos soûpirs;
Si la parole alors nous estoit défenduë,
Si l'on nous déroboit les plaisirs de la veuë,
Contre tant de rigueurs l'Amour ingénieux
Nous prestoit en secret une bouche & des yeux.
Nos Palais se touchant (il t'en souvient Ismene)
Un Cabinet secret, pour flater nostre peine,
Malgré la resistance & l'épaisseur du mur,
Sembla se fendre exprés par un endroit obscur.
Je le vis la premiere, & l'apris à Pirame;
C'estoit là qu'il m'ouvroit les secrets de son ame;
Ce passage commun à nos tendres soûpirs,
Estoit le confident de tous nos déplaisirs:
Helas! en nous parlant dans ce lieu solitaire,
Cent fois nous avons craint la surprise d'un Pere.
Pirame dans ces doux & tristes entretiens,
M'aprenoit ses malheurs, je luy contois les miens;

Nous

Nous nous disions tous deux nos craintes, nos allarmes,
Souvent sans nous parler nous répandions des larmes,
Un seul mot de ma bouche apaisoit ses douleurs,
Et ses soupirs sechoient la moitié de mes pleurs.
Que nous formions de vœux, de murmures, de plaintes,
Quand tous deux ennuyez de ces dures contraintes,
Nous prenions à partie & le mur & les Dieux!
Mais quand il estoit temps d'en venir aux adieux,
Cent promesses alors tendres & mutuelles,
Mille & mille sermens de nous estre fidelles,
Appuyoient.... Mais on vient.

ISMENE.

Madame, c'est Belus.

SCENE II.

BELUS, HIRCUS, THISBE', ISMENE.

BELUS *à Hircus.*

LA Princesse est icy; retirez-vous, Hircus,
Et sur tout observez les démarches d'Arsace.
à Thisbé. Il faut vous avertir de tout ce qui se passe.
Vous l'ignoriez, Madame, & jusques à ce jour
Vous avez mal connu les desseins de la Cour.
Si mes soupçons sont vrais, je commence à connoître
Qu'Arsace veut vous perdre, & me donner un Maître;
Il ménage la Reine, & vous devez trembler,

Ma-

Madame, pour le coup dont il veut m'accabler.
Ce coup que l'on prépare en secret pour ma
teste,
Pouroit à vostre cœur ravir une conqueste;
L'éclat d'une Couronne éblouit aisement,
Et peut tenter la foy du plus fidelle Amant:
De cet ambitieux nous avons tout à craindre;
J'ay les yeux penétrans, s'il sçait bien l'art de
feindre;
Et si la Reine tourne au gré de ses desirs,
Il va nous préparer de mortels déplaisirs.

THISBE'.

Quoy, la Reine, Seigneur, aime-t-elle Pirame?

BELUS.

Son chagrin, ses regards, m'ont découvert
sa flâme;
Sa jalousie enfin depuis vostre retour
M'a trop fait voir qu'elle est contraire à vostre
amour;
J'en ay parlé souvent pour sonder sa pensée;
Elle a rougy, paru surprise, embaraſſée,
M'a repeté qu'Arsace y devoit consentir.
Aprés cela, jugez ce qu'on doit pressentir.

THISBE'.

La Reine aimer Pirame! Ah! je ne le puis croire;
Pour vous ravir son Trône, elle aime trop sa
gloire;
Et le devoir du sang exige qu'Amestris
Ne le donne jamais à d'autre qu'à son Fils.

BELUS.

Hé Madame, est-ce là sa premiere injustice?
Voyez de mon destin le bizarre caprice.
Quoy que né pour le Trône, elle usurpa mon
rang,
Et tâcha de corrompre en moy son propre
sang:
Du moins pour retarder ma haute destinée,
Elle a tenu long-temps ma valeur enchaînée;
Pour amortir l'ardeur de mes nobles desirs,
Elle me mit en proye aux plus tendres plaisirs:
Dans des lieux éloignez du commerce du
monde,

Mon

Mon ame s'endormoit dans une paix profonde ;
Mais l'éclat de sa gloire, & le bruit de ses faits,
Trahit sa politique, & perça ce Palais,
Ce Palais où j'estois nourry loin des allarmes,
Où l'on me défendoit l'exercice des armes.
Ce fut là cependant que tant d'exploits fameux
Me fraperent l'oreille, & m'ouvrirent les yeux:
Ce fut là qu'à l'aspect du Trône de mon Pere,
Je connus que j'estois l'Esclave de ma Mere;
Qu'un genereux dépit élevant mes desirs,
J'écarté loin de moy la foule des plaisirs :
J'en dissipé la nuit, & je vis la lumiere,
Mon ame à la grandeur se tourna toute entiere;
Ma Mere le connut, & je la fis trembler,
Que son Fils ne sçeut trop un jour luy ressembler.

THISBE'.

Soufrirez-vous, Seigneur, qu'on vous raviſſe un Trône?

BELUS.

Madame, j'ay pour moy les Dieux & Babylone;
Et meſme dans l'Armée où j'ay fait des Amis,
Ma Caballe eſt puiſſante, & l'on m'a tout promis.
Depuis long-temps je brigue, & je prens mes meſures,
Je me fais tous les jours par tout des Créatures;
Et ſi l'on éclatoit pour faire un nouveau Roy,
Je trouverois des Bras qui s'armeroient pour moy.
Ce que je vous aprens vous étonne, Madame,
De me voir pour le Sceptre un Rival en Piramе;
Mais j'ay des ſeûretez du coſté de la Cour.
Heureux, ſi prés de vous j'en avois pour l'Amour!
Heureux, ſi je pouvois du coſté de voſtre ame
Devenir à mon tour le Rival de Piramе!

THISBE'.

Seigneur, que dites-vous ?

BELUS.

Il faut le déclarer.
Je vous aime, il eſt vray, mais c'eſt ſans eſpe-
rer ;
Avant voſtre retour, touchant voſtre hyme-
née,
A Pirame pour vous ma parole eſt donnée ;
Je luy promettois tout ; mais j'éprouve à mon
tour
Qu'un grand cœur eſt ſenſible aux charmes de
l'Amour.
Pourquoy vos yeux, Madame, ont-ils tant de
puiſſance ?

THISBE'.

Ne les accuſez point d'aucune violence :
Des yeux comme les miens accoutumez aux
pleurs,
Seigneur, ignorent l'art d'attenter ſur les
cœurs ;
Ils ont trop de reſpect pour le voſtre....

BELUS.

Ah ! Madame,
Que n'ont-ils ce reſpect pour le cœur de Pira-
me ?
Mais en vain j'ay pour luy ſi long-temps com-
batu,
Vos yeux ont triomphé de toute ma vertu,
Leur feu charmant....

THISBE'.

Seigneur, auroient-ils quelques charmes ?
Leur feu (s'ils en avoient) s'eſt éteint dans mes
larmes ;
Et ce peu de beautez dont l'éclat eſt paſſé,
Aprés deux ans d'ennuis, n'eſt que trop effa-
cé.
Une Princeſſe, helas ! toûjours infortunée,
Aux plus mortels chagrins ſans ceſſe abandon-
née,
Qui vit mourir ſon Pere, & ſes fiers Ennemis
Elever leur grandeur ſur ſon triſte débris ;

Dans

Dans ce funeste état errante & desolée,
Dans le fond de l'Egypte en secret exilée,
Sans apuy, sans secours, seule avec mes douleurs,
Seigneur, qu'aurois-je fait que pleurer mes malheurs ?
Mais, Seigneur, vostre cœur n'a point tant de foiblesse,
Il est trop au dessus d'une indigne tendresse ;
Songez plûtôt, songez à conserver vos droits,
A voir fléchir un jour l'Univers sous vos Loix ;
Et pour faire avorter les desseins de la Reine,
Ah! Seigneur, empeschez que l'Amour ne l'entraisne.

BELUS.

Pour conserver mes droits, pour estre ambitieux,
Helas! il me faudroit éloigner de vos yeux ;
Je sacrifirois tout, & prés de vous, Madame,
Je voudrois que Belus pût devenir Pirame.

THISBE'.

Craignez plûtôt, Seigneur, suivant de tels refus,
Que Pirame à son tour ne veüille estre Belus :
Mais quoy ? le verriez-vous regner en vostre place !
Ah! Seigneur, détournez ce coup qui vous menace,
Prévenez d'Amestris les desseins dangereux,
N'enviez point le sort d'un Amant malheureux,
Seigneur, il m'est fidele, & tout me le fait croire :
Pour vous, vostre grandeur, la raison, vostre gloire,
L'éclat de vostre sang, celuy de vos vertus,
Seigneur, tout cela veut que vous soyez Belus.
Vostre parole mesme.....

BELUS.

Et c'est ce qui m'accable.
J'ay donné ma parole, elle est inviolable :

Quoy qu'il m'en coûte, helas ! il faut garder
ma foy,
Il faut en vous aimant estre maitre de moy.
Je le feray, Madame, & si mon cœur soupire,
Je sçauray le forcer à ne m'en pas dédire :
Si Pirame est fidele, il sera vostre Epoux,
Contre moy vous voyez ce que je fais pour
vous.
Je me rens donc au Trône, & vous rens à Pi-
rame :
Mais pour le conserver, & combatre ma flâ-
me,
Je dois vous éviter, car lors que je vous voy
Il ne me souvient plus d'une si dure Loy.
Adieu, Madame.

SCENE III.

THISBE', ISMENE.

THISBE'.

HE' bien que m'a-t-il fait entendre ?
Je m'en estois doutée, & tu viens de l'aprendre.
Tu disois que les Dieux n'estoient plus contre
nous,
Que nous avions fléchy leur haine & leur cou-
roux ;
Mais nous y succombons, & l'amour de la
Reine,
Et l'amour de Belus, sont des traits de leur
haine ;
La Reine est ma Rivale, & par un coup fatal
Belus est de Pirame un dangereux Rival.
La Reine aime Pirame, & me perdra peut-
estre ;
Belus de mon Amant peut devenir le maître.
Si Pirame sçavoit nos malheurs....

ISMENE.

Le voicy.

SCENE IV.

PIRAME, THISBE', ISMENE.

PIRAME.

JE viens de rencontrer Belus sortant d'icy ;
Madame, il m'a paru dans un desordre extréme,
Il marchoit en révant, il n'estoit plus luy-même,
Le regard incertain, le visage égaré,
Il passoit, par respect je me suis retiré :
Mon abord l'a surpris, j'ay vû son ame émuë ;
Il a mesme changé de couleur à ma veuë,
Et contre sa coûtume évitant mon abord....

THISBE'.

Ah ! Seigneur.

PIRAME.

Ah ! Madame aprenez-moy mon sort.
Vous soûpirez ! Pourquoy ces soûpirs ? Ce silence
Que veut-il dire ?

THISBE'.

Helas ! il dit plus qu'on ne pense.

PIRAME.

Seroit-ce que Belus, jaloux de mon bonheur,
Vous aimeroit, Madame ?

THISBE'.

Il me l'a dit, Seigneur.

PIRAME.

Il vous aime, Madame ! Ah ! quel amour funeste.

THISBE'.

Ne vous allarmez point, mais écoutez le reste.
Seigneur, il m'a promis en faveur de nos feux,

De vaincre son amour.

PIRAME.

Que je suis Malheureux!

THISBE'.

Belus est genéreux.....

PIRAME.

Ah! que je suis à plaindre,
Ce Rival genéreux est d'autant plus à craindre,
Et sous ce faux eclat de genérosité.....
Mais pardonnez, Madame, à ma crédulité;
Belus a le cœur grand, son ame est noble & belle;
Mais un Prince accomply peut faire une Infidelle.
Quoy qu'il vous ait promis, le pourra-t-il tenir?
D'une telle promesse on perd le souvenir;
Et si j'avois promis d'étoufer ma tendresse,
Je tiendrois mal, Madame, une telle promesse.

THISBE'.

Craindre Belus, Ingrat..... Je me trompe, Seigneur;
Oüy, vous avez raison de douter de mon cœur:
Mais enfin un scrupule à mon tour m'inquiete.
Sçavez-vous les soupçons où la Reine me jette?
Sa froideur avec moy, ses regards envieux!
On diroit pour vous voir, qu'elle emprunte mes yeux.
Une Reine, Seigneur, peut faire un infidele.

PIRAME.

La seule idée, ah Dieux! en est trop criminelle.

THISBE'.

Si le rang de Belus a pour moy des apas,
Seigneur, pour vous la Reine en auroit-elle pas?
Vous l'avez craint pour moy, je crains pour vous de mesme;
Sa grandeur m'ébloüit, sa puissance est extréme,

En vain je veux fermer les yeux sur tant d'éclat,
Je puis vous voir un jour Maître de cet Estat.
Ah! j'en frémis, Seigneur; & quand je considere
Que la Reine peut tout, qu'Arsace est vostre Pere,
Elle pourroit, Seigneur, vous prendre pour Epoux;
Et moy, dans mes malheurs je ne puis rien pour vous.

PIRAME.

Madame, à ce discours faut-il que je réponde?
Je vous sacrifirois tous les Trônes du monde...

SCENE V.

ARSACE, PIRAME, THISBE'.

ARSACE.

QUoy, jusques à mes yeux l'on me desobeït,
Fils ingrat? & ton cœur sans cesse te trahit?
Toûjours d'intelligence avec une Ennemie....

THISBE'.

Ah! Seigneur, permettez que je le justifie;
Accusez-en plutôt un destin malheureux;
Qui malgré vous & nous, nous entraîne tous deux:
Mais du moins cet amour toûjours dans l'innocence....

ARSACE.

Madame, cet amour est contre ma défense,
Il vous fait; contre moy vous revoltez mon Fils,
Et rendez mes desseins & mes desirs trahis;
Enfin vostre beauté rallume ma colere,
Elle seule arme icy le Fils contre le Pere,
Je ne puis plus soufrir cet éclat odieux,
Et son crime, Madame, est celuy de vos yeux.

THISBE'.

Ah! Si mes tristes yeux, Seigneur, ont fait
son crime,
Il faut vous en vanger, voila vostre victime;
Et dans ma mort, Seigneur, rempliſſant vos
souhaits,
Il faudra les fermer, & fermer pour jamais.
Que ne me laiſſoit-on à l'exil condamnée,
Couler dans les douleurs ma triſte deſtinée?
Mais la Reine à la Cour ne m'a fait revenir,
Que pour mieux vous vanger, & pour mieux
me punir:
Ainſi vostre vangeance a pour vous plus de
charmes:
Vous voyez de plus prés mes soûpirs & mes lar-
mes;
De ce que j'aime, helas! on me fait aprocher,
Et cependant ce n'eſt que pour m'en arracher.
Ah Dieux! peut-on plus loin pouſſer la Barba-
rie?
Et n'eſt-ce pas aſſez qu'il m'en coûte la vie?
Je la perdray bien-tôt, vous ſerez ſatisfait,
Je m'en vay reparer le crime que j'ay fait,
Ma preſence vous geſne, & ces pleurs vous ai-
griſſent.
Finiſſez mes malheurs, il eſt temps qu'ils fi-
niſſent;
Je partiray, Seigneur, pour terminer mon ſort,
Et j'attens de la Reine, ou l'exil, ou la mort.

Elle ſort.

PIRAME.

Helas! ſi pour un Fils quelque pitié vous reſte,
Détournez, arreſtez un deſſein ſi funeſte;
Perdez plutot, Seigneur, ce Fils infortuné.
Puis qu'à tant de malheurs vous l'avez deſtiné:
Que voſtre haine acheve un ſi funeſte ouvrage,
De Thisbé dans mon cœur enſanglantez l'ima-
ge,
Elle y vit, elle y regne, elle y joignit le ſien,
Et pour percer ſon cœur, il faut percer le mien.

ARSACE.

Je ne demande point ce ſanglant ſacrifice,

Je

Je veux que dans ton cœur cette image periſſe:
Mais ſi la gloire enfin te rendoit tout à toy,
De Prince né Sujet, tu pourois eſtre Roy.

PIRAME.

Moy, Seigneur?

ARSACE.

Ah! mon Fils, ſi tu voulois me croire,
Ou ſi jamais ton cœur ſoûpira pour la gloire,
Tu dois juſques au Trône élever tes deſirs:
La Reine t'aime, il faut répondre à ſes ſoûpirs,
Il faut.....

PIRAME.

Qui moy? Seigneur, je croirois que la Reine...

ARSACE.

Tu ne meriterois, Fils ingrat, que ſa haine;
Mais il faut que ton cœur, par un juſte retour,
L'adorant aujourd'huy, merite ſon amour.

PIRAME.

Ah! Seigneur, ce deſſein ſeroit-il legitime?
Un Trône eſt odieux, acheté par un crime;
Et l'on ne doit jamais monter à ce haut rang,
Que par l'ordre des Loix, ou les degrez du ſang.
Il faut, Seigneur, il faut que Belus le poſſede;
Les Dieux, le ſang, les Loix, veulent que tout luy cede:
La chûte en eſt à craindre à qui veut y monter,
Et c'eſt un crime enfin de l'oſer attenter.

ARSACE.

Le crime eſt beau qui met en nos mains le Tonnerre,
Et qui range à nos pieds le reſte de la Terre.

PIRAME.

Mais, Seigneur, le péril où vous vous expoſez,
Me fait déja trembler pour vous, ſi vous l'oſez.

ARSACE.

Eſclave malheureux d'une tendreſſe vaine,

Tu ne fais que gémir sous le poids de ta chaîne,
Je voy trop que ton cœur n'y veut pas consentir,
Crains donc pour ta Thisbé, crains de t'en repentir,
Puis que ton lâche cœur, de peur d'estre infidelle,
Sçait refuser un Trône où la gloire t'apelle.
Je connois ton sensible & ton endroit fatal;
Je te feray trembler pour le sang de Narbal;
Crains un Pere irrité, crains une auguste Reine,
Qui pourra sur Thisbé faire éclater sa haine.
Je te laisse y songer. *Il sort.*

PIRAME.

Quel projet plein d'horreur!
Il perdra ma Princesse, ah Dieu! quelle fureur?

SCENE VI.

LICAS, PIRAME.

PIRAME.

AH! cher Licas, aprens une triste nouvelle.

LICAS.

J'en ay tremblé pour vous, aussi-bien que pour elle;
Il menace Thisbé, vous vous estes perdu:
Oüy, Seigneur, je sçay tout, & j'ay tout entendu,
Il m'en a fait luy-mesme une entiere confidence:
Mais ayant eu l'honneur d'élever vostre enfance,
Je dois vous avertir que son ambition
Veut servir d'Ameſtris l'injuste passion.

Si

Si le projet eſt grand le peril eſt extréme ;
Il y va vous expoſer, & s'expoſer luy-meſme ;
Belus eſt adoré du Peuple & des Soldats,
Vous verrez contre vous armer cent mille Bras.

PIRAME.

Licas, penetres-tu dans l'horreur qui m'accable,
Tout ce que nous prepare un deſtin implacable?
De ma Princeſſe, helas! j'ay hâté le retour;
Et je voy contre nous la Nature, l'Amour,
Une Reine, ſon Fils, mon Pere, ma tendreſſe,
Tout conſpire en ce jour pour perdre ma Princeſſe;
Mon amour l'aſſaſſine, & l'amour d'Ameſtris
Me rend le plus mortel de tous ſes Ennemis.
Dans cet afreux état que faire? que reſoudre?
Le temps preſſe, on menace, on va lancer la foudre?
Il la faut écarter.... Le Ciel en ce moment
M'inſpire un artifice.... Ah! malheureux Amant!
Tu vas trahir tes vœux, ton amour, & ta haine:
Mais il faut arreſter & mon Pere, & la Reine;
Partons, ſans diférer, viens, ſuy-moy, cher Licas;
Au nom des Dieux, ſers-moy, ne m'abandonne pas.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARSACE, LICAS.

ARSACE.

SON retour me ſurprend ; mais tu ſçais ſa tendreſſe,
Son Billet n'eſt qu'un jeu, ſon diſcours qu'une adreſſe.
Licas, mon Fils t'abuſe, & nous trompe tous deux ;
Il n'auroit pû ſi-tôt éteindre tant de feux.
Aprens donc que s'il parle à preſent à la Reine,
Ayant craint pour Thisbé quelque éclat de ſa haine,
Il l'ébloüit, l'amuſe, & parce qu'il la craint,
Il luy feint un amour dont il n'eſt pas atteint.

LICAS.

Pourquoy feindre, Seigneur, & pourquoy ne pas croire
Que le deſir d'un Trône ou celuy de la gloire,
N'ait pû charmer ſon cœur par un juſte retour ?
La gloire a ſes momens, auſſi bien que l'Amour.

ARSACE.

Quand d'un objet charmant une ame eſt poſſe-
dée,
Elle immole ſa gloire à cette folle idée ;
Et ſi l'ambition parle au cœur d'un Amant,
La gloire en ces momens n'a jamais qu'un
moment.
Mais que ce ſoit amour, ambition, ou crain-
te,
Il n'importe, Licas, je me ſers de ſa feinte,
Et tu vois de quel poids elle eſt à mon projet :
Car enfin ſoit qu'il reigne, ou qu'il aime en
effet,
Je vais exagerer ſa flâme & ſa tendreſſe,
Achever d'entrainer la Reine avec adreſſe,
Et pour cette nuit meſme acomplir mes deſ-
ſeins.
Je ſçauray la preſſer de nous donner les mains,
Qu'elle parle, je ſuis Maître de Babylone ;
Encore un mot, Licas, & mon Fils eſt au
Trône ;
Tous nos amis ſont preſts, Hircus m'a tout
promis,
J'ay remis dans ſes mains le Billet de mon
Fils ;
Pour la Reine il doutoit de l'amour de Pira-
me ;
Mais il m'a demandé ce gage de ſa flâme,
Pour raſſurer l'eſprit de tous nos Factieux.
Je dois perdre Belus, ce Prince ambitieux
Sans doute me perdroit, s'il devenoit mon
Maître ;
Il faut l'en empeſcher ; & la Reine peut-eſtre,
Poſſedant un Amant dont ſon cœur eſt épris,
Sçaura ſe conſoler de la perte d'un Fils.
Déja l'Amour chez elle en a fait ſa victime ;
Pour mon Fils la Nature achevera le crime.
A noſtre ſeureté dois-je le refuſer ?
Un homme comme moy, Licas, peut tout oſer ;
Ameſtris craint Belus, elle le hait dans l'ame.
Mais la voicy, ſçachons le ſuccés de Pirame,
Je ſçauray ſi.....

SCENE II.

AMESTRIS, BARSINE, LICAS.

AMESTRIS.

J'Ay veu le Prince vostre Fils ;
A vos ordres, Arsace, il m'a paru soûmis :
Il m'a dit que son cœur brûloit d'impatience
De marquer son respect & son obeïssance,
Et que la quelque ardeur avoit sçeu le trahir,
Qu'il adoroit la gloire & sçauroit obeïr.
Le changement est grand, & j'auray peine à croire....

ARSACE.

Madame, vous aimer, c'est courir à la gloire:
Oüy, bien qu'il ait paru sensible a d'autres feux,
Vous estes Reine, aimable, & mon Fils a des yeux ;
Tantôt devant Licas il m'a fait voir son ame,
Son respect le fit taire, il étouffa sa flâme ;
Mais pour toucher un cœur qu'on adore en tremblant,
Pour une autre on peut feindre un amour éclatant.
Quand on voit à ses yeux une Rivale aimée,
D'abord par jalousie une ame est enflâmée,
Se pique du desir d'estre aimée à son tour,
Et ce desir la presse & l'entraine à l'amour.
Oüy, ce fust l'artifice innocent de Pirame,
Il parloit pour Thisbé brûlant pour vous, Madame,
Et ses empressemens, ses soûpirs, son ardeur,
Tout enfin ne tendoit qu'à toucher vostre cœur.

AMESTRIS.

Peut-estre que le Trône a sçeu charmer son ame ; C'est

C'eſt par là qu'il me doit ſon amour & ſa flâme.
Je pourray l'y placer : & s'il a de bons yeux,
S'il vous reſſemble, Arſace, il eſt ambitieux:
D'ailleurs j'ay des raiſons de craindre une ſurpriſe.
Du Peuple & de Belus je crains quelque entrepriſe,
Il faut les prevenir, & ſuivant mon avis,
Surprendre en meſme temps Babylone & mon Fils:
Puis que mon intereſt eſt icy joint au voſtre,
Aſſurez-vous de l'une, & je reponds de l'autre,
Pour arreſter Belus je vais tout préparer.

ARSACE.

Madame, de Belus daignez-moy m'aſſurer:
Mais de peur que la Ville en puiſſe eſtre allarmée,
Je vais ſecrettement rejoindre noſtre Armée,
Diſpoſer nos Soldats, & dés qu'il ſera nuit,
Faire couler icy quelques Troupes ſans bruit:
Alors à la faveur de l'ombre & du ſilence,
Dans Babylone ayant plus d'une intelligence,
Je feins une Porte & par les ſoins d'Hircus,
Nous nous rendrons bien-tôt les maiſtres de Belus:
Il eſt Chef de ſa garde, Arcas Chef de la voſtre,
Ils pourront dans ce temps ſe joindre l'un à l'autre.
A voſtre premier ordre Hircus meſme a promis
D'aller dans le Palais arreſter voſtre Fils:
Il cherche à vous parler; prenons garde, Madame,
De laiſſer échaper ce ſecret de noſtre ame.
Belus eſt penetrant.....

AMESTRIS.

Je ſçay diſſimuler.
Qu'il vienne, je l'attens, je ſçauray luy parler:
Je crois avoir, Arſace, un peu de prévoyance;

Ma

Ma bouche ne dit pas toûjours ce que je penſe,
Fiez-vous-en à moy. Vous, partez de ces lieux;
Pour un ſi grand projet le temps eſt précieux.

SCENE III.

AMESTRIS.

HE' bien, foible Ameſtris, t'y voila réſoluë?
Ta flâme eſt en ce jour ta maîtreſſe abſoluë:
Cependant laiſſe entendre à ce cœur abatu
Le murmure innocent d'un reſte de vertu.
Je vois avec regret toute mon injuſtice,
Et je ſuis en aveugle un aveugle caprice.
Infortuné Belus, ne te plains point de moy,
La Nature & la gloire ont combatu pour toy,
Mon cœur en eſt témoin, & tu pourois l'en croire,
Plains-toy donc de l'amour qui m'arrache à ma gloire.
Mais quoy? tout l'Univers a veu juſqu'à ce jour
Que j'ay tout fait pour elle, & rien pour mon amour.
N'ay-je pas augmenté l'éclat de ma Couronne?
Mon nom luy rend-il pas celuy qu'elle me donne?
Par ma ſeule vertu j'ay ſoûtenu ſon poids,
Et le Sceptre me doit plus que je ne luy dois.
Oüy, pour le conſerver, j'en fais part à Pirame.....
Deſirs ambitieux, vous parlez pour ma flâme,
Je vous entens, helas! ambitieux deſirs:
Pour Pirame il ſuffit d'entendre mes ſoûpirs.
Mes ſoûpirs! Dieux! faut-il qu'un ſi grand cœur ſoûpire?
Faut-il que tant d'orgueil..... Helas! que vais-je dire? En

En vain vous me parlez, je ne vous entens plus,
Gloire, vertu, grandeur.... Mais, Dieux! je voy Belus.

SCENE IV.

BELUS, AMESTRIS.

BELUS.

JE viens icy, Madame, avec quelque contrainte,
Vous faire entendre encore une inutile plainte;
Toutefois elle eſt juſte, elle eſt digne d'un Fils
Qui deſcend de Ninus & de Semiramis.
Je vois avec chagrin l'autorité d'Arſace;
En commandant l'Armée, il occupe ma place,
Madame, & je devrois en marchant ſur vos pas,
Rechercher les périls, pour ſignaler mon bras:
Vous m'en avez donné l'exemple, il faut le ſuivre;
Quand on brave la mort, on eſt digne de vivre.
J'ay veſcu juſqu'icy dans une obſcure nuit,
Il eſt temps qu'à ſon tour mon nom faſſe du bruit.
Soufrez-moy d'acquerir un peu de renommée,
Vous devez dans l'Egypte envoyer voſtre Armée,
Commandez qu'à la teſte....

AMESTRIS.

Un ſi grand cœur, mon Fils,
Eſt digne de Ninus, & meſme d'Ameſtris:
Cette fierté me plaiſt, mais je ſuis voſtre Mere,
Je n'oſe hazarder une teſte ſi chere.
Si voſtre cœur vous fait demander des combats,

Il le doit. mais je dois retenir vostre bras ;
Sur vous seul aujourd'huy tout mon espoir se fonde,
Je veux vous élever à l'Empire du Monde ;
Et sans vous exposer à de trop rudes coups,
Tout l'éclat de mon nom se répandra sur vous.

BELUS.

Madame, c'est avoir un peu trop de tendresse,
La vostre irrite pour moy jusques à la foiblesse :
C'est la pousser trop loin. Mais, Madame, entre nous,
Craignez-vous d'avoir un Fils digne de vous?
Je voy que je seray, si je veux vous en croire,
De ces Heros de nom qui dérobent leur gloire,
Et qui de leurs Ayeux en vain enorgueillis,
Se couvrent de Lauriers qu'ils n'ont jamais cueillis.
Mais enfin les grands cœurs de leur sort estant maistres,
Veulent se devoir tout, & rien à leurs Ancestres.
Je tiens du grand Belus le nom, avec le jour ;
Il est mort, & je veux le luy rendre à mon tour:
Ses hauts faits me traçent le chemin qu'il faut suivre,
Dans moy je veux le faire éclater & revivre ;
Et tirant de l'oubly les faits de mes Ayeux,
Faire parler de moy, pour faire parler d'eux.

AMESTRIS.

Prince, ces sentimens font voir une grande ame,
Mais ma prudence doit modérer tant de flâme.
Si je vous exposois, en suivant vos avis,
Je meriterois peu de vous avoir pour Fils :
Déja de l'Assyrie on vous nomme l'Arbitre,
Déja vous estes Roy, sans en avoir le titre ;
Et mon bras qui vous sert, & vous couvre d'éclat,
N'est que le défenseur & l'apuy de l'Estat.
Goûtez paisiblement les fruits de sa victoire ;
Sans courir ses perils, jouissez de sa gloire ;
Le Peuple vous adore....

BELUS.

Ouy, Madame, je voy
Que je suis en effet le fantôme d'un Roy,
Que je traine une vie & languissante & sombre,
Et vous estes le corps dont je ne suis que l'ombre:
Mais si nous agissions par de justes ressors,
Vous n'en seriez que l'ombre, & j'en serois le corps.

AMESTRIS.

Je vous entens, Belus, la Puissance suprême
Vous déplaît en mes mains, vous la voulez vous-même:
Mais enfin croyez-moy, mon Fils, aprehendez
Que vous n'ayez trop tôt ce que vous demandez.
Quand vous serez rongé des chagrins politiques,
Qu'il faudra pour le bien des affaires publiques
Vous immoler vous-mesme, & ne rien épargner,
Vous me direz alors s'il est doux de régner.
Que vous connoissiez mal le poids du Diadème!
Pour estre à tout le monde, on n'est plus à soy-même;
On se voit ébloüy de son trop de splendeur;
On se sent accablé sous sa propre grandeur;
Et dans ce rang pompeux, le chagrin qui nous brave,
Du Maître de la Terre, en sçait faire l'Esclave.
Par combien de périls ay-je acheté ce rang?
J'ay souvent cimenté le Trône de mon sang:
Et nos Chefs sont témoins que plus d'une victoire
A payé de ce sang tout l'éclat de ma gloire.
Icy combien de fois d'un Peuple furieux
M'a-t-il fallu calmer l'esprit séditieux,
Desarmer par mes soins & la rage & l'envie,
Renverser des complots formez contre ma vie,
Apaiser de l'Etat les troubles intestins,

Et

Et changer contre moy les Arrests des Destins?
Aprés cela, Belus, ne mettez plus en doute
La pesanteur du Sceptre, & le prix qu'il me coûte;
Croyez qu'heureux sont ceux dont les justes desirs
Dans leur tranquille vie ont borne leurs plaisirs,
De qui l'ambition ne devore point l'ame
Qui dans un doux repos....

BELUS.

Hé goustez-le, Madame,
Ce repos si charmant, ces tranquilles plaisirs,
Et rempliſſez en vous de si justes desirs;
Il ne tiendra qu'à vous de vous rendre à vous-même,
Soulagez-vous sur moy du poids du Diadême,
Et m'en donnant enfin les pénibles emplois,
Faites suer mon front sous un si noble poids.
Laiſſez-moy devorer aux chagrins politiques,
Madame, accablez-moy des affaires publiques,
Et ceſſez de gémir sous ces illustres fers.
Il est temps qu'a mon tour je serve l'Univers:
Mais helas! je crains bien que vostre injuste flâme
Ne charge de ces fers le trop heureux.... Madame,
Vous rougiſſez.... Mais quoy? ne dois-je pas trembler,
Que quelqu'autre à mes yeux ne s'en laiſſe accabler?
Que vous ne partagiez avec luy....

AMESTRIS.

Teméraire;
Aprenez à parler, ou plûtôt à vous taire;
Vostre peu de respect va me faire songer
Avec qui je pourois un jour les partager.

SCENE V.

BELUS.

J'Avois voulu par là sonder encor son ame ;
Mais enfin son discours, le Billet de Pirame,
Tout fait voir leur projet prest à s'executer :
Mais j'ay donné mon ordre, Hircus doit l'arrester,
Babylone est pour moy, plusieurs Chefs de l'Armée....

SCENE VI.

THISBE', ISMENE, BELUS.

THISBE'.

JE vous cherchois, Seigneur. Que je suis allarmée !
Un bruit trop bien fondé me fait craindre pour vous
Que la Reine en effet ne choisisse un Epoux ;
Vous me l'aviez bien dit, & je le sçais d'Ismene.
Oüy, Seigneur, elle a veu Pirame chez la Reine,
Et ce qui fait encor mon plus grand embarras,
Il en sort, cherche Arsace, & ne me cherche pas.
Quelques momens aprés leur secrete entreveuë,
J'ay veu passer la Reine encore toute émeuë ;
Son visage sembloit s'aplaudir de ses feux,
Et j'ay veu trop de joye eclater dans ses yeux.
Il n'en faut point douter, c'est Pirame qu'elle aime ; Elle

Elle sort d'avec vous, l'aimeroit-il de mesme?
Son air si satisfait, me trouble & me surprend;
Quand on n'est point aimée, a-t-on l'air si content?
Ah! Seigneur, que je crains!

BÉLUS.

Vous avez lieu de craindre:
Oüy, Madame, & pour vous le perfide a sçeu feindre;
Il adore la Reine, & vous trompe en effet.
Je vais vous confirmer par son propre Billet,
Qu'il l'aime, & qu'il est prest de m'enlever le Trône.
De plus, je sçais qu'on doit surprendre Babylone;
Sans un fidelle Amy nous serions tous perdus:
Arsace ayant tenté de suborner Hircus,
Hircus luy promet tout, afin de tout aprendre.
Arsace s'ouvre à luy, l'oblige d'entreprendre,
L'engage pour la Reine, & luy dit leur secret,
Luy fait voir de son Fils l'amour & le Billet;
Hircus le prend, le lit, semble aprouver leur flâme:
Mais luy-mesme dans peu doit arrester Pirame,
Va soûlever le Peuple, & tout faire pour moy,
Et nous l'empescherons, s'il se peut, d'estre Roy.
Mais voicy le Billet, il l'écrit à son Pere,
Lisez-le.

THISBE'.

J'y connois son seing, son caractere.
Elle prend & lit le Billet.

J'Ay fait reflexion sur vos bontez, Seigneur,
Je ne dois point aimer l'objet de vostre haine,
Et n'ay que trop veu la grandeur
Et le merite de la Reine:
Le respect m'a fait taire, & m'a mis à la gesne:
J'ay feint, pour mieux sonder vostre cœur & le sien;
Je les connois, voyez le mien;

Et

En tandis que Licas va vous ouvrir mon ame,
Je vais avec respect luy découvrir ma flâme.

Elle revend.

Cet outrageant Billet seroit-il de ſa main?
Mais Dieux! j'en reconnois l'écriture & le ſeing;
Oüy, c'eſt ſa propre main, c'eſt ſa meſme écriture.
Juſtes Dieux! ſe peut-il que Pirame parjure....

BELUS.

Son Billet en dit trop, vous n'en ſçauriez douter,
Madame, & vous voyez qu'il eſt preſt d'éclater.
Mais puis que le perfide oſe rompre ſa chaîne,
Qu'il feint de vous aimer quand il aime la Reine,
Que pour m'oſter le Trône il vous ravit ſon cœur,
Aimerez-vous toûjours l'infidelle....

THISBE'.

Ah! Seigneur!
Tout ſemble le charger d'une tache ſi noire;
Je le voy, mais enfin je ne ſçaurois le croire.
Oüy, ſi vous l'euſſiez veu (funeſte ſouvenir!)
Jurer qu'il m'aimeroit juſqu'au dernier ſoupir,
Sentir pour mon amour d'innocentes allarmes,
Se jetter à mes pieds, les baigner de ſes larmes,
Vous douteriez, Seigneur, du moins autant que moy,
Qu'aprés tant de ſermens il me manquât de foy.
Tantôt meſme, tantôt, que m'a-t-il fait entendre,
Aprenant voſtre amour? Que ſa douleur ſi tendre,
Que ces jaloux tranſports m'ont charmée en ce jour!
Dieux! eſt-on ſi jaloux, quand on feint de l'amour?

Tant

Tant de vœux, de soupris, d'allarmes, & de craintes,
Depuis un si long-temps, n'estoit-ce que des feintes?
Eut-il surpris mon cœur, sans me donner le sien?
Et s'il feignit, Seigneur, que l'Ingrat feignit bien!

BELUS.

Puis que sa trahison vous est indubitable,
Plus vous l'aimez, Madame, & plus il est coupable.

THISBE'.

Non, Seigneur, il sentit un amour trop pressant;
Et si j'en croy mon cœur, Pirame est innocent.

SCENE VII.

UN GARDE, BELUS, THISBE', ISMENE.

UN GARDE *à Belus.*

BAbylone, Seigneur, a pour vous pris les armes.

BELUS.

Qu'entens-je?

GARDE.

Que la Reine a tout mis en allarmes:
Oüy, Seigneur, pour Pirame elle vient d'éclater.
Quand par vostre ordre Hircus est venu l'arrester,
Et qu'en tumulte au Fort nostre troupe l'entraîne,
Arcas l'a veu, s'est joint aux Gardes de la Reine,
Et pour le dégager, a chargé nos Soldats:
Mais la Reine à ce bruit accourant à grand pas,

A fait voir dans ses yeux le trouble de son ame ;
Et pour servir d'exemple à dégager Pirame,
Elle-mesme s'est mise à la teste des siens.

BELUS *à Thisbé.*

Pardonnez, si je sors pour secourir les miens.

SCENE VIII.

THISBE', ISMENE.

THISBE'.

QU'entens-je? Ah Dieu! que vois-je? où suis-je? je frissonne ;
Je tremble. Que d'horreurs! Pirame m'abandonne!
Fiere Ameſtris, helas! tu me viens arracher
Par l'éclat de ton Trône, un cœur qui m'est si cher!
Malheureuse Princesse! innocente Victime!
Un Perfide t'immole à l'orgueil de son crime;
Il te sacrifioit le Trône & la Grandeur,
Et cependant l'Ingrat n'immoloit que ton cœur.
Puis qu'il a veu la Reine, & qu'il ne m'a point veuë,
Quel présage! Je lis un Billet qui me tuë,
Quelle preuve! On l'arreste, & pour le dégager
La Reine, oüy la Reine, éclate en ce danger.
Quel secours! De quel bras ce secours?

ISMENE.

Mais, Madame,
Peut-estre ignorons-nous les desseins de Pirame;
Et quoy qu'il en arrive, ou puisse réüssir,
Il faudra luy parler pour vous en éclaircir.
Les dehors sont trompeurs, suspendez vos allarmes.

THIS-

THISBE'.

On m'aprend que pour luy la Reine prend les armes,
Se hazarde elle-meſme, & vole à ſon ſecours.
Dieux! pour un Inſenſible expoſe-t-on ſes jours?
Puis que tant de tendreſſe anime ma Rivale,
Pirame à ſon ardeur montre une ardeur égale;
Il n'en faut plus douter je le voy, ç'en eſt fait;
Mais pour le confirmer, écoute ſon Billet.
Je ne dois point aimer l'objet de voſtre haine,
Ecrit il à ſon Pere: Il adore la Reine.
Mais tiens, prens, lis le reſte, Iſmene, il faut mourir.
Qu'en dis-tu? qu'en crois-tu? Pirame me trahir!
J'ay cent fois ſoûpiré, voyant le caractere
Des traits de cette main & ſi tendre & ſi chere:
Mais pouvois-tu penſer que cette meſme main
Format un jour des traits pour me percer le ſein?
Verſe, verſe des pleurs, Princeſſe infortunée!
Amante trop credule! Amante abandonnée!
Puis qu'on te ſacrifie à la ſplendeur du rang,
Va noyer ton amour dans des larmes de ſang;
Etouſe cet amour qui t'a ſervy de guide.
Mais dois-je m'étonner ſi Pirame eſt perfide?
Je me trahis moy-meſme, & mon cœur aujourd'huy
En l'aimant, m'eſt-il pas plus perfide que luy?
Dieux! tandis que je pleure un Amant infidelle,
Je ſens qu'à ſon ſecours ma tendreſſe m'apelle:
Oüy, peut-eſtre on me vange, & l'on va le punir;
J'enviſage & je crains un funeſte avenir.
Peut-eſtre que Belus en ſera ſa Victime.
J'aime le Criminel, ſi j'abhorre le crime.
Sortons, Iſmene, allons, car je veux aujourd'huy
Sauver mon Infidelle, ou mourir avec luy.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THISBE', ISMENE.

THISBE'.

DE mon triste destin, Ismene, aprens la suite,
Et le funeste état où mon ame est réduite,
Mais comme tu n'as pas le mesme desespoir,
Tes yeux n'auront pas veu ce que je viens de voir.
Pourois-tu comme moy t'en retracer l'image ?
Quel spectacle sanglant ! quel combat ! quel carnage!
Je trouve une Foreſt de Piques & de Dards,
J'aperçois mille Morts voler de toutes parts,
Je les crains pour Pirame, & chaque trait me tuë.
Juge dans cet état d'une Amante éperduë,
Qui voit tant de Soldats tomber en un moment,
Et parmy ces horreurs, qui cherche son Amant.
Malgré la foule enfin je l'aperçois à peine,
Et dans le mesme instant je voy qu'Hircus l'entraîne.
Je l'ay suivy, l'ay joint, & l'ay veu dans le Fort;
Mais on dit que la Reine a fait un grand effort.

Je t'ay fait demeurer, aprens moy donc le reste.

ISMENE.

La valeur de Belus à la Reine funeste,
A repoussé sa Garde, & par un noble effort
A par tout sçeu porter la terreur & la mort:
Aussi-tôt qu'elle a veu disparoistre Pirame,
Ses regards ont marqué le chagrin de son ame;
Ses Soldats ont plié, mais elle avec fierté
A fait voir jusqu'au bout son intrépidité,
A rallié sa Garde, & perçant dans la Ville,
Elle s'en est rendu l'issuë assez facile.
Arsace l'a reçeuë, & les siens repoussez
Par le Peuple & Belus, viennent d'estre chassez.
Belus est Maître icy..... Vous soûpirez, Madame?

THISBE'.

Helas! Belus est Maître, & Maître de Pirame;
Mon Amant m'est fidelle, il m'a luy-mesme apris
Le secret du Billet qu'Hircus avoit surpris:
Pour abuser son Pere & prévenir l'atteinte
Des fureurs de la Reine, il a fait cette feinte.

ISMENE.

Avez-vous veu Pirame, & vous ont-ils permis.....

THISBE'.

J'estois seule, ils n'avoient que mes yeux d'ennemis.
J'ay volé vers le Fort d'une ardeur insensée,
A travers des Soldats je me suis empressée;
Pour escorte, n'ayant que mes propres malheurs;
Pour armes, que mes cris, mes soûpirs, & mes pleurs;
(Un reste de pitié pour moy les interessie)
Et ces pleurs m'ont servie à mieux fendre la presse.
Ils ont eu du respect, me voyant aprocher;
J'ay couru vers l'Ingrat, j'allois luy reprocher.....

Mais

Mais helas ! qu'ay-je veu ? que m'a-t-il fait entendre?
Qu'il s'eſt juſtifié d'une maniere tendre!
Ses yeux que j'évitois, ont rencontré les miens,
Il a veu tous mes feux, & j'ay veu tous les ſiens;
Ses diſcours ont banny mes mortelles allarmes,
Ses ſoûpirs ont groſſy le torrent de ſes larmes,
Elles m'ont entraînée, & malgré mes ſoupçons
Mon cœur n'a pû tenir contre tant de raiſons.
Pour lever tout ombrage alors je ſuis ſortie,
Et pour voir les moyens de luy ſauver la vie.
Je crains tout de Belus, puis que Pirame eſt pris;
Il arreſte, il enchaîne Arſace dans ſon Fils;
S'il preſſe Babylone, on verra ſa colere
Sur la teſte du Fils punir le bras du Pere,
J'entendray menacer des jours ſi précieux,
Je verray contre luy....

ISMENE.

Madame, faites mieux,
Declarez à Belus ſa feinte pour la Reine,
Dites-luy qu'il n'a point....

THISBE'.

Le croira-t-il, Iſmene,
Qu'il n'en veut point au Trône? Et pour n'en croire rien
Helas! Belus a-t-il un cœur comme le mien?
L'ardeur de mon Amant pour moy fut convaincante,
Mais un Prince jaloux a-t-il des yeux d'Amante?
Pour Pirame d'ailleurs j'apréhende Ameſtris,
Je crains plus ſon amour que tous nos Ennemis,
Et je l'expoſerois, découvrant le myſtere,
Pour le ſauver du Fils, aux fureurs de la Mere;
Car ſi la Reine alloit triompher à ſon tour,

Si Babylone estoit reprise quelque jour,
Que Maitresse absoluë elle se vit trahie,
Je craindrois qu'à Pirame il n'en coutât la vie.
Que faire donc, Ismene, en ces perplexitez?
Je ne voy que la mort pour nous de tous costez,
Du costé de Belus, de celuy de la Reine,
Tout m'embarasse, helas! tout me met à la gesne,
Je cherche des moyens, & je n'en puis trouver,
Et par tout je le pers, si je veux le sauver.

ISMENE.

Du moins devant Belus, Madame, il faudra feindre,
Vous sçavez son amour, vous devez vous contraindre;
Pirame est dans ses fers, gardez-vous de parler.
Mais le voicy, Madame, il faut dissimuler.

SCENE II.

BELUS, THISBE', ISMENE, Suite de Gardes.

BELUS.

GRace aux Dieux, je suis Maître, & tiens en ma puissance
Un Ingrat, dont je viens vous offrir la vangeance,
Madame; je l'expose à tout vostre couroux,
Et c'est de vostre main que vont tomber les coups.
Oüy, vous-mesme ordonnez de la peine du Traître,

Le

Le Perfide a trahy sa Maitresse & son Maitre,
Je prens vostre interest, & je veux vous vanger,
Son sort dépend de vous, c'est à vous d'y songer,
Il a voulu vous perdre, & mesme à vostre veuë....

THISBE'.

Epargnez-moy, Seigneur, un discours qui me tuë;
Et si vous exposez Pirame à mon courroux,
Si l'Ingrat de ma main doit attendre les coups,
Seigneur, puis qu'il m'a fait la plus sensible offense,
Reposez-vous sur moy du soin de ma vangeance.
Mais depuis qu'il est pris, l'avez-vous entendu?
Et de sa trahison s'est-il mal défendu?

BELUS.

Je me trompe, Madame, & commence à comprendre
Que Pirame à vos yeux aura pû se défendre;
Hircus me l'avoit dit, & vous avez raison
De douter de son ame & de sa trahison:
Mais mon Sceptre & mes jours si proches de leur perte,
Tant de sang, tant de morts dont la terre est couverte,
La Reine, avec Arsace, une Armée à nos murs,
S'en sont-ils expliquez en des termes obscurs?
Qu'aura-t-il répondu, quand pour m'oster le Trône?
Me perdre? On a voulu surprendre Babylone,
On l'assiege, & l'on tâche à renverser l'Estat.
Faut-il pour vous convaincre un plus noir attentat?
Mais si ma destinée est contraire à la sienne,
A luy laisser la vie il y va de la mienne,

Il y va de mon Trône, il y va de mon cœur,
Il y va de vous-meſme, & de tout mon bonheur.

THISBE'.

Ah! Seigneur, ſi jamais j'eus pour vous quelques charmes,
Si jamais voſtre cœur fuſt touché par des larmes,
Ne précipitez pas.... Mes ſens embaraſſez,
Et mes ſoûpirs, Seigneur, vous en diſent aſſez.

BELUS.

Madame, vous n'avez pour moy que trop de charmes;
Mais je trouve un Perfide indigne de vos larmes,
Et ces tendres ſoûpirs réveillent tour à tour
Ma haine pour Pirame, & pour vous mon amour.
Quoy? tout ingrat qu'il eſt, l'aimeriez-vous, Madame,
Cet amour....

THISBE'.

Moy? Seigneur, moy? J'aimerois Pirame?
J'aimerois un Ingrat, qui pour ſe couronner
Aprés mille ſermens oſe m'abandonner?
Un Perfide qui briſe une ſi belle chaîne?
Non, Seigneur, non, pour luy je n'ay que de la haine,
Je demande ſa grace afin de m'en vanger;
Si j'ay voulu le voir, c'eſtoit pour l'outrager,
Et pour luy reprocher toute ſon injuſtice,
Mais je veux prolonger ſa vie & ſon ſuplice,
Je ſeray comme une ombre attachée à ſes pas
Pour luy cauſer des maux pires que le trépas:
Ainſi je verray mieux ma vangeance aſſouvie,
Et ma haine ſera le bourreau de ſa vie.
Donnez-la moy, Seigneur, puis qu'il m'a ſçeu trahir,

Qu'il

Qu'il vive, & laissez-moy le soin de le haïr.

BELUS.

Hé bien, Madame, hé bien, il faut luy faire grace,
Je veux récompenser son crime & son audace;
Pour accorder mes droits avec ceux d'Amestris,
Je luy rendray Pirame, & je croy qu'à ce prix
Elle me cedera le Trône de mon Pere.
Et vous, pour vous vanger de l'amour de ma Mere,
Quittez vostre Infidelle, & regnant avec moy....

THISBE'.

Quoy? Seigneur, je verrois Pirame estre mon Roy?
Si vous aviez uny la Reine avec ce Traître,
Songez à vostre tour qu'il seroit vostre Maître,
Que vous succomberiez vous-mesme sous vos coups,
Et que vostre vangeance éclateroit sur vous.

BELUS.

Laissez, laissez sur moy retomber ma vangeance,
Madame, & consentez à leur juste alliance,
N'y mettez point d'obstacle.

THISBE'.

Ah! je mettray, Seigneur,
Des obstacles pour vous, pour moy, pour vostre honneur,
Et j'ay trop de raisons de craindre que la Reine
Pour regner seule, ne nous livre à sa haine;
Vous sçavez sa fureur & son emportement,
Et que ne fait-on point, Seigneur, pour un Amant?
Vous en estes témoin, vous l'avez-veu vous-même,
Il vous en a coûté presque le Diadéme;
Vostre vie exposée en ce dernier combat....

BELUS.

Il faut donc l'immoler au repos de l'Eſtat,
Cet Amant trop heureux qui menace ma vie.

THISBE'.

Ah! Seigneur, étoufez cette funeſte envie.

BELUS.

Madame, vous l'aimez, voſtre cœur s'eſt trahy,
Je vous aime, & je ſuis malheureux & haï;
Tout criminel qu'il eſt, vous excuſez ſon crime;
Quand je doy l'immoler, je deviens ſa Victime;
Mais ſon ſort & le mien va dépendre de vous,
Si vous craignez pour luy l'éclat de mon courroux;
Sa vie eſt en vos mains, & je vous l'abandonne,
Je hazarde pour vous la mienne, & la Couronne;
Un mot de voſtre bouche en féra le deſtin,
Pour ſa teſte il me faut promettre voſtre main.
A cet unique prix je fais grace à Pirame,
Je vous donne ce jour pour y penſer, Madame,
Songez que voſtre amour luy peut eſtre fatal,
Songez qu'il vous trahit, & qu'il eſt mon Rival.

SCENE III.

THISBE', ISMENE.

THISBE'.

ISmene, il faut mourir, &, l'heure en eſt venuë,

Belus, la Reine, Arsace, & mon amour ſe-
ruë;
Tu ſçauras, cher Amant, combien tu m'eſ-
tois cher,
Je vais percer ce cœur qu'on te veut arracher;
Ouy, je mourray, Pirame, & je mourray
fidelle,
Du plus parfait amour je ſeray le modelle,
Et nous ſerons peut-eſtre un exemple fameux
Des plus tendres Amans & des plus malheu-
reux:
Mais ſi je meurs, Iſmene, empeſche que Pi-
rame
Ne me ſuive, & ne coupe une ſi belle trame.
Cette penſée, helas! me fait trembler d'éfroy.
Je vais mourir pour luy, fais le vivre pour moy;
Dis-luy, pour détourner cette fatale envie,
Que j'eus mille raiſons de ſortir de la vie;
Que Belus me preſſoit de luy donner la main,
Que c'eſtoit luy porter un poignard dans le
ſein,
Qu'Ameſtris redoubloit mes mortelles allar-
mes,
Qu'un peu de ſang verſé m'épargne bien des
larmes,
Que toûjours ſon amour ſe ſouvienne de moy,
Qu'il vive, & s'il ſe peut, qu'il me garde ſa
foy.

ISMENE.

Quel funeſte penſer vous accable, Madame?
Les Dieux auront pitié de vous & de Pirame,
Et vous ne ſerez pas toûjours ſi malheureux....
Mais qu'aperçois-je? ô Ciel! Pirame dans ces
lieux!

SCENE IV.

PIRAME, THISBE', ISMENE.

THISBE'.

AH! Seigneur, se peut-il qu'enfin je vous revoye?

PIRAME.

Madame, suspendez l'éclat de vostre joye;
Je suis libre, il est vray, par les soins de Licas,
Il a gagné du Fort les Chefs & les Soldats,
J'en sors, Madame; il faut marquer vostre tendresse,
Il faut fuir à cette heure avec moy, le temps presse,
Tout flate ce dessein; malgré l'obscurité,
La Lune cette nuit nous offre sa clarté;
Pour ménager Belus avec plus de conduite,
Ismene en demeurant, peut cacher nostre fuite.
Les superbes Jardins que fit Semiramis,
Ne sont point investis du Camp des Ennemis;
Rangez prés de l'Eufrate, ils assiegent la Ville,
Par ces lieux écartez l'issuë en est facile;
Ainsi nous pouvons fuir & gagner la Foreſt,
Et Licas va nous suivre, & nous tenir tout prest;
Au Tombeau de Ninus il doit bien-tôt se rendre,
Proche de la Fontaine où nous devons l'attendre.
Hé bien, partirons-nous, Madame, de ces lieux?
Mais quoy? je vois tomber des larmes de vos yeux;
Pourquoy tant de soûpirs, Madame? & que veut dire....

THISBE'.

Ah! Seigneur, apprenez pourquoy mon cœur soupire. Quoy?

Quoy? fuirois-je avec vous, seule, & pendant la nuit?
Pour ma gloire, Seigneur, ah! quel funeste bruit!
Soüillerois-je mon nom d'une tache si noire?
Prince, si vous m'aimez, ayez soin de ma gloire.

PIRAME.

A la fuite, sans vous, pourois-je consentir?
Quoy? Madame, sans vous?

THISBE'.

Ouy, Prince, il faut partir,
Il faut partir sans moy, sans cette Infortunée,
Qui fait tout le malheur de vostre destinée.
Je fuirois avec vous, si j'en croyois mon cœur,
Je vous suivrois par tout; mais ma gloire, Seigneur,
Retraçant à mes yeux la noirceur de l'envie,
Ne luy veut point donner de prise sur ma vie.
Si vous m'aimez, Pirame, ah! sortez de ce lieu,
Epargnez à mon cœur ce douloureux adieu,
De mes sens desolez vous redoublez la peine,
Fuyez.... Mais n'allez pas vers le Camp de la Reine.

PIRAME.

Partirois-je sans vous? resteriez-vous sans moy?
Vous abandonnerois-je aux tendresses d'un Roy?
Vous laisserois-je en proye aux fureurs d'une Reine
Egalement Victime ou d'amour, ou de haine?
Et que sçais-je, Madame, en ce funeste jour,
Si vous ne seriez pas la Victime d'Amour?
Epargnez à mes sens cette funeste image,
Epargnez des transports de douleur & de rage,
Et sans nous attendrir en soupirs superflus,
Fuyons, fuyons ensemble & la Reine, & Belus.
Vous craignez (dites-vous) quelques traits de l'envie,

Et ne craignez-vous rien, cruelle, pour ma vie?
Un sentiment de gloire étoufant voſtre amour,
S'il vous coûte des pleurs, me va coûter le jour.
Encore un coup, ſongez que ma mort eſt certaine;
Si vous ne me ſuivez, je rentre dans ma chaîne,
Je me livre à Belus, & je cours au trépas.
Ah Dieux! ſi vous m'aimiez....

THISBE'.

Je ne vous aime pas,
Ingrat? de mon amour pouriez-vous eſtre en doute?
Et vous voyez ſi bien les larmes qu'il me coûte:
Mais ſur tant de foibleſſe enfin fermez les yeux,
Prince, je vais rentrer, ſortez au nom des Dieux.
Adieu, Pirame, adieu.... Mais je demeure encore,
Je ne puis m'arracher d'un Amant que j'adore;
Pour la derniere fois adieu, Prince.... Ah cruel!
Que ne m'épargnez-vous cet adieu ſi mortel?
Pour vous je tremble, helas! que d'éfroy! que d'allarmes!
Quel plaiſir prenez-vous à voir couler mes larmes?
Cher Prince, fuyez donc, qu'un genéreux effort....

PIRAME.

Cruelle, je le voy, vous demandez ma mort,
Peut-eſtre que Belus.... Ah! penſer trop funeſte!
Mais, Madame, ma mort vous dira mieux le reſte.

THISBE'.

Ah! Seigneur, étoufez ce ſentiment jaloux;
Non, je crains de trainer mon malheur avec vous,

Je

Je ne sçay quelle horreur me retient & me glace ;
Pirame, au nom des Dieux, soufrez que je vous chasse,
Un mouvement secret m'arreste dans ces lieux,
Il n'en faut point douter, c'est un ordre des Dieux ;
Si je suis avec vous, qu'en devons-nous attendre?
Les Gardes de Bélus viendront pour nous reprendre ;
Je vous verray tout seul contre tant de Soldats
Tomber percé de coups, peut-estre entre mes bras ;
A vos regards mourans, je m'ofriray mourante.
Quel spectacle, Seigneur, helas ! pour une Amante !

PIRAME.

Non, la mort à mes yeux n'a rien de si fatal,
Que de vous voir en proye à l'amour d'un Rival.
Il n'est point à mes yeux de si grande infortune,
Je soufre mille morts pour en éviter une,
Pour moy vous la craignez, & vos tristes adieux
Sçauront me la donner, & peut-estre à vos yeux ;
Un moment diferé rend ma perte assurée,
Vous la voyez, cruelle, & vous l'avez jurée.
Si quelqu'un me surprend icy, je suis perdu,
Vous vous repentirez d'avoir trop attendu,
Il ne sera plus temps, je mourray....

THISBE'.

Quelle peine!
Hé bien, Seigneur, allons où le Sort nous entraine.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BELUS, HIRCUS.

HIRCUS.

ENFIN, Seigneur, les Dieux ſont declarez pour vous,
La Reine eſt arreſtée, Arcas percé de coups,
Son Party cette nuit eſt défait par le voſtre,
Nos Chefs ont fait merveille à l'envy l'un de l'autre;
Mais le profond reſpect que l'on doit à ſon rang,
Leur a fait épargner en elle voſtre ſang:
Arſace s'eſt ſauvé dans la Foreſt prochaine,
On le pourſuit, nos Chefs vous amenent la Reine,
Elle eſt dans Babylone, elle veut vous parler,
Et tout ce grand revers a peine à l'ébranler:
Mais, Seigneur, dans le bien que le Ciel vous envoye,
Pourquoy vous refuſer à la publique joye?
Et ce ſombre chagrin qui nous paroit.....

BELUS.

Helas!
Ma gloire eſt ſatisfaite, & mon cœur ne l'eſt pas.

Je

Je sens je ne sçay quoy dans l'ame qui me
geſne,
Vous, Garde, aprochez, allez trouver la Rei-
ne,
Et lors que vous l'aurez conduite juſqu'icy,
Faites ſortir Pirame, & l'amenez auſſy.
Je veux luy reprocher ſa flame criminelle,
Devant la Reine il faut.... Mais s'il eſtoit fi-
delle,
Hircus? Si pour Thisbé.... Cependant aujour-
d'huy
Puis que la Reine-meſme a combatu pour luy,
Il faut bien qu'avec elle il ſoit d'intelligence.

HIRCUS.

Quand la Reine, Seigneur, courût pour ſa dé-
fence,
Qu'elle chargea les miens lors que je l'arreſ-
tois,
Je l'obſervois toûjours, moy ſeul je le tenois;
Cependant dans l'inſtant que la Reine elle-
meſme
Combatiſt, & fiſt voir une tendreſſe extré-
me,
Il ne répondit point à de ſi beaux tranſports,
Pour ſe ſauver luy-meſme il ne fit point d'ef-
forts;
Au contraire il la vit avec un œil farouche,
Le nom de la Princeſſe échapa de ſa bouche,
Et pouſſant des ſoûpirs qu'il ne pût retenir,
(Chere Thisbé, dit-il, que vas-tu devenir?)
Je l'entraine, il ne fit aucune réſiſtance,
Il demeura toûjours dans un triſte ſilence,
Dans ſes yeux éclatoit une tendre douleur,
Et du reſte il eſtoit ſtupide à ſon malheur.
Aprés cela, Seigneur, pouvez-vous eſtre en-
peine
S'il trahit la Princeſſe, ou s'il aime la Reine?

BELUS.

Ah! Dieux, que m'aprens-tu par ce cruel re-
cit?
Trop fidelle à Thisbé, c'eſt moy ſeul qu'il tra-
hit. Helas!

Helas ! quand de mes feux je me rendois le maître,
Qu'un Billet outrageant le fit passer pour traître,
Que l'amour de la Reine apuya nostre erreur,
Je crûs Thisbé trompée en consultant mon cœur :
Pour Pirame ayant veu les efforts de la Reine,
Cette marque d'amour sçeut desarmer ma haine,
Et sans enviſager la mort où je courois,
Mon cœur estoit charmé du péril où j'estois :
Mais enfin quand je voy ma vie en asſurance,
Si la Reine est trahie, helas ! plus d'esperance.
Que la gloire & l'amour dans mes desirs errans
Font sentir à mon cœur de transports diférens !
La douleur de Thisbé semble augmenter ses charmes ;
Quand je voy ses beaux yeux baignez de tant de larmes,
Une tendre pitié presse & saisit mon cœur,
Je veux de mon amour devenir le vainqueur,
Et quand cette pitié rend mon ame abatuë,
Cette pitié devient un amour qui me tuë,
La Princesse & Pirame en sont plus malheureux,
Et je me trouve encor plus infortuné qu'eux.
Mais il faut m'éclaircir du doute qui me presse ;
Oüy, tout-à-l'heure, Hircus, allez chez la Princesse,
Qu'on la faſſe venir avecque son Amant.
Voicy la Reine, allez, revenez promptement.

SCE.

SCENE II.

AMESTRIS, BARSINE, BELUS, Suite de Gardes.

AMESTRIS.

Tu triomphes, Belus, & les Dieux m'ont trahie,
Tu m'arraches le Sceptre & me laisses la vie;
Acheve, Fils ingrat, & devenant mon Roy,
Viens me ravir le jour que tu reçeus de moy.
Tu sçais que pour la mort je n'eus jamais de crainte;
Qui la brava cent fois, en mépriſe l'atteinte;
D'un visage serain je l'attens constamment,
Mais n'attens point de moy d'indigne abaissement.
Pour reparer ma honte, & pour finir ma peine,
Je veux mourir, Belus, & veux mourir en Reine;
Car aprens aujourd'huy, perdant ce que je perds,
Que l'on doit dans sa chûte étonner l'Univers;
Que le Trône est placé dans un lieu si sublime,
Qu'à ses pieds le Destin ne fait voir qu'un abîme.
Vien, de tes propres mains, vien m'y précipiter,
Et couvert de mon sang, haste-toy d'y monter.

BELUS.

Madame, loin d'avoir cette funeste envie,
Je respecte ce sang qui m'a donné la vie:
Ecoutez un peu moins une aveugle fureur,

Qui

Qui va juſqu'à l'excés aigrir voſtre douleur.
Vous m'avez voulu perdre, & pour vous ſatisfaire,
Vous aviez oublié que vous eſtiez ma mere;
Mais dans le triſte état où le ſort vous a mis,
Je veux me ſouvenir que je ſuis voſtre Fils.
Vous rendant les reſpects qu'exige la Nature,
Je fais ce que je dois. Si voſtre cœur murmure
De me voir dans les mains le Sceptre que je tiens,
La Nature a ſes droits, & le Trône a les ſiens.
Je m'y place, Madame, & moy ſeul y dois eſtre,
Il faut que l'Univers connoiſſe en moy ſon Maître,
Je ne veux plus languir dans les bras du repos,
Mais marcher comme vous ſur les pas des Héros.
Si vous en murmurez, plaignez-vous de vous-même,
Je ſçauray comme vous porter le Diadême,
Confier à mon bras l'honneur de mes deſſeins,
Eſtre ſeul mon Miniſtre, & regner par mes mains.

AMESTRIS.

Quoy? tu veux regner ſeul? & ta fierté me brave?
Prétens-tu de ta Mere avoir fait ton Eſclave?
Etalant à mes yeux d'ambitieux projets,
Déja tu me confonds avecque tes Sujets:
Fay plus, car il te faut une double Victime,
Il faut que ta grandeur te coûte plus d'un crime,
Pirame eſt déja mort. J'avois ſeule attenté
Pour conſerver mes droits avec ma liberté;
Mais enfin, donne-moy le deſtin de Pirame,
Il eſtoit innocent.....

BELUS.

Non, non, il vit, Madame,
A Thisbé je voudrois qu'il eût manqué de foy,

Et

Et qu'il eût avec vous conſpiré contre moy ;
Devenu ſon Rival, ou plûtôt ſa Victime,
Je crains ſon innocence, & ſouhaite ſon crime ;
Et pour vous dire, helas ! ce que mon cœur reſſent,
Peut-eſtre à mon égard eſt-il trop innocent.

SCENE III.

UN GARDE, BELUS, AMESTRIS, BARSINE, Suite de Gardes.

GARDE.

AH ! Seigneur, cette nuit Pirame a pris la fuite,
Il a trompé ſa Garde, ou Licas l'a ſeduite.
Pour le ſuivre, il eſtoit déja preſt à partir,
Mais, Seigneur, nous l'avons empeſché de ſortir.

SCENE IV.

HIRCUS, UN GARDE, BELUS, AMESTRIS, BARSINE.

HIRCUS.

JE viens vous avertir, Seigneur, que la Princeſſe
N'eſt plus dans le Palais.

BELUS.

Qu'on la cherche ſans ceſſe.

HIR-

HIRCUS.

Je l'ay cherchée en vain dans son Apartement.

BELUS.

Elle aura fuy sans doute avecque son Amant ;
Je l'avois pressenty ; tout est perdu, Madame,
Courez aprés Thisbé, qu'on reprenne Pirame.

HIRCUS.

Pour courir aprés eux, mes ordres sont donnez,
Et de tous les costez des Soldats destinez.....

BELUS.

Faites venir Licas, il nous dira, le traître,
En quels lieux auront fuy la Princesse & son Maître.
Pirame vous trahit, Madame, à mon malheur,
Il n'en veut point au Trône, il en veut à mon cœur.

AMESTRIS.

Arreste, ç'en est trop, Destin impitoyable!
Voila le dernier coup dont ta fureur m'accable;
Belus, je suis trahie, & ce funeste jour
N'éclaire qu'à ma honte un trop indigne amour.
Ne croy pas cependant, qu'une servile flâme
Seule par son ardeur eût embrasé mon ame,
J'avois ma politique, & j'aimois cet Ingrat,
Pour me rendre avec luy Maitresse de l'Etat;
Je craignois ta fierté, ta faveur, tes intrigues,
Un Epoux m'auroit mise à couvert de tes brigues,
J'en aurois fait ton Maître, & cette passion
Ne servoit que d'esclave à mon ambition.
Cependant j'en frémis, & je sens ma foiblesse,

Je

Je sens mon triste cœur qui soûpire sans cesse,
J'effaceray sa honte, & je sçauray punir
Ses indignes soûpirs par son dernier soûpir;
Il faut pour rapeller tout l'éclat de ma vie,
Par une illustre mort faire taire l'envie;
Mais du moins, pour le prix du Trône que je perds,
Fay poursuivre Pirame au bout de l'Univers;
Dans ma juste douleur, que ma fureur éclate;
Vange-moy d'un Ingrat, vange-toy d'une Ingrate;
Que leurs cœurs arrachez, pour estre réünis,
Vangent par tout leur sang tous nos soûpirs trahis.

SCENE V.

ARSACE, HIRCUS, AMESTRIS, BELUS, BARSINE, Suite de Gardes.

HIRCUS.

SEigneur, Arsace est pris, on l'ameine.

ARSACE *à Amestris.*

Ah! Madame,
J'ay tout perdu pour vous, quand j'ay perdu Pirame.
à Belus. Seigneur, vangez un Fils sur un Pere inhumain
De qui l'aveugle orgueil vient d'estre l'assassin;
Mon bras m'eût épargné ce recit trop funeste,
Mais enfin l'on m'a pris..... mes pleurs disent le reste;
Contre moy seul, Seigneur, armez vostre courroux.

BELUS.

Parlez plus clairement, Arsace, expliquez-vous,

Nous

Nous ſçavons que Licas avoit tramé ſa fuite.

ARSACE.

Hé bien, aprenez-en la déplorable ſuite.
La Princeſſe & Pirame à peine eſtoient venus
Dans la Foreſt prochaine au Tombeau de Ninus;
Ils attendoient Licas, Licas alloit s'y rendre,
Quand il fût arreſté: Mon Fils las de l'attendre,
Fait demeurer Thisbé, ſort, & fuſt quelque temps
Au bord de la Foreſt à compter les momens.
Moy, dans ce temps, Seigneur, dans l'horreur qui me guide,
Noſtre Party défait, je pouſſe à toute bride
Du coſté de ce Bois, où je trouve mon Fils.
Si-tôt qu'il m'aperçoit, il s'enfuit, je le ſuis,
Il perce la Foreſt, je le joins, je le preſſe,
Il me dit qu'il venoit de quiter la Princeſſe,
Mais ne la trouvant plus, il la cherche en tremblant,
Et rencontre à ſes pieds ſon Voile tout ſanglant;
Nous voyons de Thisbé quelques traces formées,
Et celles d'un Lion ſur ces pas imprimées,
L'herbe teinte de ſang, ce Voile déchiré:
Pirame alors demeure interdit, égaré,
Un long frémiſſement le ſaiſit & le glace,
De ce Lion encore examinant la trace,
Il la ſuit, la démeſle, & voit de tous coſtez
Des morceaux de ce Voile épars, enſanglantez.
Ah! Seigneur (me dit-il) Thisbé meurt, puis-je vivre?
C'eſt moy qui l'ay preſſée & forcée à me ſuivre,
Ah! ſans doute un Lion aprochant de cette eau
A ſurpris ma Princeſſe, & j'en ſuis le Bourreau.
Viens cruel (diſoit-il) pour m'ouvrir tes entrailles,

De Thisbé donne-moy les mesmes funérailles,
Je suis le criminel qu'il faloit déchirer,
Et du moins par pitié reviens me devorer ;
Mais non, ce n'est point toy, c'est moy seul qui la tuë.
A ces mots d'un poignard il se perce à ma veuë,
Je me jette sur luy, j'arrache ce poignard,
J'arreste en vain son sang, Dieux ! il estoit trop tard ;
Il tombe, il voit ce coup qui n'a rien qui l'éfraye,
Et de ses propres mains il agrandit sa playe,
Et malgré mes efforts s'ouvrant ainsi le flanc...
Mais, Seigneur, pardonnez ces larmes à mon sang.

AMESTRIS.

Qu'ay-je fait? que d'horreurs où mon ame est plongée ?
Pirame est mort, ah Ciel ! vous m'avez trop vangée. *Elle sort.*

BELUS.

Il fait signe à ses Gardes de la suivre.

Et la Princesse, Arsace ?

ARSACE.

Ah ! triste souvenir !
Dans ces instans, je vis la Princesse venir ;
Me prenant pour Pirame, elle me dit hors d'haleine,
Qu'un Lion plein de sang venant vers la Fontaine,
L'avoit fait fuir, qu'enfin son voile estoit tombé ;
Mais, Seigneur concevez ce que devint Thisbé,
Concevez (s'il se peut) son horreur impreveuë,
Quand mon Fils estant prest d'expirer à sa veuë,
La reconnût encor, & luy tendant les bras,
Sembla, pour luy parler, retarder son trépas,

Et

Et luy dit ſon erreur d'une voix languiſſante,
Alors je vis tomber Thisbé paſle, mourante,
Et ne pûs diſcerner en cet afreux inſtant
Qui de nous trois eſtoit le vit, ou le mourant;
Nos ſoûpirs ſeuls marquoient quelque reſte de vie;
Je crûs que la Princeſſe eſtoit évanoüie,
Moy j'eſtois immobile; Helas! dans ce moment
Thisbé voit le fer teint du ſang de ſon Amant,
Soudain elle s'en perce, & prenant la parole,
Arreſte encore un peu ton ame qui s'envole,
Cher Prince (a-t-elle dit) vois mon ſang répandu.
A ces funeſtes mots, je me tourne éperdu,
Je luy ſaiſis le bras, mais ſon ſang qui boüillonne
Rejaillit ſur Pirame, il le voit, en friſſonne,
Et ranimant encore un regard preſque éteint,
Par ce regard mourant il l'accuſe, & ſe plaint,
Il veut parler, murmure, & n'acheve qu'à peine
Un reproche confus, lors que la mort l'entraîne;
Thisbé le ſuit de prés, un ſoûpir douloureux
Avance ſon trépas, & les unit tous deux,
Et voyant expirer mon Fils & la Princeſſe,
La pitié malgré moy fait naître une tendreſſe,
Juſqu'alors inconnuë à mon barbare cœur,
Et qui vange Thisbé de ſon Perſecuteur:
Oüy, Seigneur, tout remply de ma douleur amere,
Quand il n'en eſt plus temps, je ſens que je ſuis Pere,
Leur image ſanglante à toute heure me ſuit,
Je n'ay que de l'horreur pour le jour qui me luit,
Mes pleurs vous font aſſez connoître mon envie,
Hé de grace, Seigneur qu'on m'arrache la vie,

C'eſt

C'est la seule faveur que demande à genoux
Un Pere infortuné criminel envers vous,
Aux Dieux, à la Nature, à vous, rendez justice,
Et pour vanger le Fils, que le Pere periſſe;
Je l'aurois déja fait, Seigneur, mais vos Soldats
Ont eû la cruauté de m'arreſter le bras.

BELUS.

Quand je pleure Thisbé, je plains voſtre infortune,
Arſace, & nous faiſons une perte commune,
Mon amour de ce crime à commis la moitié,
Et je ſens moins pour vous d'aigreur que de pitié.

SCENE DERNIERE.

HIRCUS, BELUS, ARSACE, Suite de Gardes.

HIRCUS.

AH! Seigneur, aprenez une étrange avanture
Qui touche également l'Amour & la Nature.
On portoit au Palais les corps des deux Amans,
Babylone éclatoit toute en gemiſſemens,
La Reine a rencontré cet objet à ſa veuë,
Vos Gardes par reſpect ne l'ont point retenuë,
Elle approche, elle voit leurs corps enſanglantez
Dans l'horreur de la mort conſerver leurs beautez,
Une tranquile paix marquoit ſur leur viſage
Les traces de l'amour plutôt que de la rage,

Et sans avoir cet air passé, affreux de la mort,
Tous morts ils paroissoient satisfaits de leur sort.
La Reine à ce spectacle a répandu des larmes,
Et prenant la parole, elle a plaint tant de charmes :
Helas! (a-t-elle dit) Amans infortunez,
Je vous ay par ma flâme à la mort entrainez,
Mais j'iray vous rejoindre en vos demeures sombres,
Et je feray ma paix avec vos cheres Ombres ;
N'attendez plus de moy de soûpirs, ni de pleurs,
Je répandray du sang pour vanger vos malheurs ;
Oüy, c'est icy qu'il faut montrer toute mon ame,
Et qu'un bras de Héros puniſſe un cœur de Femme.
A ces mots, d'un poignard caché pour ce deſſein,
Qu'elle a voulu porter devant nous dans son sein,
J'ay rompu, grace aux Dieux, & la force & l'atteinte ;
Mais, Seigneur, sa douleur nous donne de la crainte.

BELUS.

Malgré son deſeſpoir, allons la secourir,
Elle est ma Mere, il faut l'empeſcher de mourir.

ARSACE.

O Ciel! ne laiſſe pas mon audace impunie ;
Si Belus par pitié veut épargner ma vie,
Que ta foudre me soit favorable aujourd'huy,
Et soit moins pitoyable, ou plus juſte que luy.

FIN.

TA-

TAMERLAN,

OU LA MORT DE BAJAZET.

TRAGEDIE.

ACTEURS.

TAMERLAN, Empereur des Tartares.

BAJAZET, Empereur des Turcs.

ASTERIE, Fille de Bajazet.

ANDRONIC, Prince Grec, refugié à la Cour de Tamerlan.

LEON, Confident d'Andronic.

TAMUR, Capitaine des Gardes de Tamerlan.

ZAIDE, Confidente d'Astérie.

SUITE DE GARDES.

La Scene est dans le Camp de Tamerlan.

TAMERLAN,
OU LA MORT
DE BAJAZET.
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.
ANDRONIC, LEON.

ANDRONIC.

Enfin, Leon, tu vois cette grande Journée
Qui doit de Tamerlan éclairer l'hymenée;
La Princesse Araxide est l'objet de ses vœux,
Elle arrive en ce Camp, & couronne ses feux:
Ce superbe Vainqueur, déja l'effroy du Monde,
Unit à ses Etats celuy de Trébizonde;
Araxide en hérite, & va faire trembler
Tant de Rois ses voisins qui vouloient l'accabler.

Auroit-on crû qu'un cœur si fier & si sauvage,
Qui n'avoit respiré que guerre & que carnage,
Pour un second hymen soûpirât en ce jour,
Et voulut tout entier se livrer à l'Amour:
Mais l'amour a rendu Tamerlan plus traitable,
Sur Bajazet il jette un regard pitoyable,
Et son cœur moins farouche oubliant sa fierté,
Il le laisse joüir de quelque liberté.
De pressantes raisons sçauront bien-tost t'aprendre
Le secret interest que mon cœur y doit prendre:
Mais instruy-moy, Leon, que sont les Byzantins?
Sont-ils toûjours en butte aux fureurs des Destins?
Et nos Grecs revoltez, lassez de leurs miseres,
Verront-ils Andronic au Trône de ses Peres?
Tu m'aprens que mon Frere en est abandonné,
Et tu crois que dans peu j'y seray couronné.

LEON.

Je l'espere, Seigneur, la superbe Byzance,
Aprés tant de fureurs, rentre en l'obéïssance;
La prise de Sebaste & tant d'autres combats,
Où Tamerlan vainqueur employa vostre bras,
Et Bajazet captif, & l'Europe allarmée,
La font trembler au bruit de vostre renommée.
Nos Grecs ont député; Phocas & Leontin
De l'Empire à ses pieds ont soûmis le destin,
Et par ce coup d'Etat prévenant la tempeste,
Esperent par sa main couronner vostre teste.

ANDRONIC.

Oüy, j'espere & je crains; tu connois l'Empereur,
Sa liberalité répond à son grand cœur,

D'une

D'une main il attaque & prend une Couronne,
Et de l'autre souvent il la rend, ou la donne;
Dans cette offre Byzance a pris le bon party.
Mais que le cœur des Grecs, Leon, s'est démenty!
Ces Héros autrefois Arbitres de la Terre,
Qui portoient en tous lieux la terreur & la guerre,
Qui devoient commander un jour à l'Univers,
Succombent sous le joug, & reçoivent des fers;
A nostre honte ils sont le joüet des Barbares,
La proye & le butin des Turcs & des Tartares;
Et cet Empire enfin si beau, si florissant,
Tombe par ce débris sans force, & languissant.
Tu sçais qu'aprés la mort de l'Empereur mon Pere;
Bajazet apuya le Party de mon Frere,
J'imploré le secours du bras de Tamerlan,
Implacable Ennemy du Monarque Ottoman;
Avec deux de ses Fils j'exercé mon courage,
Nous fismes de la guerre un noble aprentissage,
Avec eux j'esperé de vaincre Bajazet,
Et ma funeste main leur servit en effet.
Helas! pour mon malheur j'en partagé la gloire;
Mais j'ay besoin encor de plus d'une victoire,
Je laisse à Tamerlan le soin de ma grandeur,
Un interest plus cher occupe tout mon cœur,
Et je sens dans le trouble où ce cœur s'abandonne,
Que pour le rendre heureux, c'est peu qu'une Couronne.

LEON.

Je vous entens, Seigneur, ce cœur si genéreux.
Qui n'aimoit que la gloire est peut-estre amoureux.

ANDRONIC.

Je l'avouë, il eſt vray, je ne l'ay que trop tendre,
La Gloire m'a parlé, l'Amour s'eſt fait entendre,
Et les ſuivant tous deux, j'ay donné tour-à-tour
Tout mon ſang à la Gloire, & mon cœur à l'Amour.
Le Camp de Pruze a veu mes premieres allarmes,
J'y répandis du ſang, & j'y verſé des larmes;
Mon bras fut l'inſtrument des maux que j'ay ſoufers,
Ce jour me vid donner & recevoir des fers:
Et ſi j'en accablé cette illuſtre Famille,
Bajazet fut vangé par les yeux de ſa Fille.
Ouy, dans le meſme inſtant que plein de ma fureur
Mon cœur ne reſpiroit que carnage & qu'horreur
Que ſortant tout ſanglant des bras de la Victoire,
Je croyois arriver au comble de la Gloire,
Un coup d'œil m'arreſta, je me ſentis charmé,
Ce cœur victorieux fut vaincu, deſarmé,
Et vid ſa liberté tremblante & fugitive,
S'enchaiſner & ſe perdre aux pieds de ma Captive.
Enfin j'en fus aimé; que de ſoûpirs, de ſoins,
Dont l'Amour & nous ſeuls ont eſté les témoins!
Que d'ennuy, de contrainte, & que de violence
Ont ſerré les doux nœuds de noſtre intelligence!
Tu connois Bajazet, outré de ſon malheur,
Il falloit l'arracher à ſa propre fureur:

Ces

Cet orgueilleux Captif, qui ſçait trop ſe connoître,
Tout Eſclave qu'il eſt, bravoit toûjours ſon Maître;
Et le fier Tamerlan ne pouvant le ſoufrir,
Cent fois je l'ay vû preſt à le faire périr.
Juge de nos douleurs: L'adorable Aſtérie,
Qui voyoit que ſon Pere alloit perdre la vie,
Me venoit toute en pleurs demander du ſecours;
J'y volois en tremblant, j'en arreſtois le cours,
Je tâchois de flechir la fierté de ſon Pere,
Et courois du Tartare adoucir la colere.
Voila les embaras & les ſoins douloureux
Qui ſçeurent trop unir deux Amans malheureux;
Noſtre ame de nos feux également atteinte,
A noury noſtre amour de douleurs & de crainte,
Et la foule des maux que je dois prévenir,
Leon, me fait encor trembler pour l'avenir.

LEON.

Seigneur, pour Bajazet vous n'avez rien à craindre,
Par vos ſoins du Tartare, il n'a plus à ſe plaindre;
Sans doute l'Ottoman le touche, & ſon malheur
Fait naître un mouvement de pitié dans ſon cœur.

ANDRONIC.

Oüy, je vois Tamerlan d'une humeur triſte, ſombre,
Et quand de ſon chagrin je tâche à percer l'ombre,
Cette pitié me flâte, & j'y crois concevoir
Pour Bajazet & nous quelque rayon d'eſpoir;
Mais toûjours l'Ottoman me paroiſt plus farouche,
Sa Fille quelquefois & l'arreſte & le touche.
Ah! ſi pour Tamerlan il domptoit ſa fierté,
Je pourois ménager entr'eux quelque Traité,

Je pourois quelque jour les réünir enſemble,
Helas! dans ce projet ſi j'eſpere, je tremble,
J'y voudrois conſerver l'intereſt de mon cœur;
J'en ſoûpire, & je crains ma prochaine grandeur.

LEON.

Seigneur, à l'Empereur demandez la Princeſſe:
Et tandis que ſon Camp eſt remply d'allégreſſe
Que l'on croit que ſon cœur va goûter à ſon tour
Dans un ſecond hymen les douceurs de l'amour,
Que ſes Fils ſont allez au devant d'Araxide,
Faites que cet hymen de voſtre ſort décide;
Ménagez Tamerlan, Bajazet trop heureux
Conſentira ſans doute à l'honneur de vos feux.

ANDRONIC.

Araxide, il eſt vray, m'eſt d'un heureux préſage,
Son arrivée au Camp m'eſt un grand avantage,
Je puis la faire agir auprés de l'Empereur,
C'eſt de luy que dépend ma vie & mon bonheur.
Bajazet vient, ſondons cette ame ſi hautaine,
Et tâchons d'étoufer les reſtes de ſa haine.
Laiſſe-nous.

SCENE II.

BAJAZET, ANDRONIC.

BAJAZET.

C'Eſt à vous ſans doute à qui je dois
Ce peu de liberté, Seigneur, où je me vois.
Tamerlan par vos ſoins a ſuſpendu ſa haine,
Et c'eſt vous, qui briſez la moitié de ma chaîne;

Je

Je m'en flâte, & mon cœur ſeroit au deſeſpoir,
Si c'eſtoit au Tyran qu'il fallut le devoir.
Croit-il par le retour d'une feinte clémence,
Que j'oublie un moment ma haine & ma vangeance ?
S'il penſe me fléchir, il ſe trompe, Seigneur,
Ses affronts ſont gravez trop avant dans mon cœur,
D'Ortobule égorgé la trop funeſte image
Renouvelle toûjours ma douleur & ma rage,
(Ce cher Fils qui parût incapable d'effroy,
Et qui chargé de fers, luy parla comme moy.)
Je me retrace encor la Sultane expirante,
Aſtérie à ſes pieds éperduë & tremblante;
Cette indigne Priſon, où je me vis enfin
La fable & le jouet d'un inſolent deſtin.
Je vois donc un Tyran me couvrir d'infamie,
Que tira du Néant ma fortune ennemie,
Et qui ſans le ſecours de ſes grands changemens,
A peine auroit ſervy d'Eſclave aux Ottomans.

ANDRONIC.

Ah ! Seigneur, oubliez une vangeance vaine,
Tamerlan peut briſer tout-à-fait voſtre chaîne,
Il eſt Maiſtre, il peut tout, & j'entens à regret....

BAJAZET.

Pour eſtre ſon Captif, ſuis-je moins Bajazet ?
Oüy, quand il m'ofriroit le Sceptre, la Couronne,
La liberté, le jour, ſa main les empoiſonne;
Il me laiſſe la vie, & peut-eſtre aujourd'huy
Je la perdray, Seigneur, pour n'avoir rien de luy.

ANDRONIC.

Quoy, Seigneur? voſtre cœur à vous-meſme barbare,

Et plus cruel pour vous, que ne fut le Tartare,
Va-t-il nous replonger dans les mesmes douleurs ?
Et quand vous pouvez voir la fin de vos malheurs,
Que Tamerlan touché d'une pitié sincére....

BAJAZET.

Son indigne pitié rallume ma colére ;
Mais Tamerlan peut-estre en mon funeste sort
Envîra quelque jour la gloire de ma mort.
Cette feinte pitié que marque le Tartare,
Aigrit mon desespoir par sa douceur barbare ;
Et lors qu'il voit la mort qui vient à mon secours,
Preste à briser mes fers, en terminant mes jours,
Sa pitié politique, & sa fatale envie,
Veulent malgré la mort m'enchaîner à la vie,
Et donner en spectacle aux yeux de l'Univers
Un Empereur qui traine & sa vie & ses fers.
Ainsi je ne veux plus d'une vie importune,
Triste & funeste objet des coups de la Fortune.
J'ose m'ouvrir à vous ; car loin d'estre ennemis,
Je vous ay toûjours veu pour moy le cœur d'un Fils,
Seigneur, & j'eus pour vous depuis l'ame d'un Pere ;
Mais, le Ciel fit cette ame & trop grande & trop fiere,
Pour soufrir plus long-temps les injures du Sort ;
Je veux sortir des fers, ou courir à la mort.
Ce n'est point avec vous, Prince, que je dois feindre,
J'ay sçeu depuis long-temps me taire & me contraindre,
Et je n'ay point voulu vous charger d'un secret

Qui pût vous entrainer au sort de Bajazet,
Je sçay que Tamerlan vous cherit, vous apuye,
Je respecte en vous deux l'amitié qui vous lie;
Et pour mes interests je ne fais point de vœux
Qui tentent la vertu d'un Amy genéreux.
Ainsi, j'ay bien voulu, Prince, vous faire entendre
Que pour ma liberté je vais tout entreprendre,
Mais que tout mon espoir dans un si beau dessein,
Est de mourir au moins les armes à la main.

ANDRONIC.

Ah! que pretendez vous, Seigneur, qu'aller-vous faire?
Songez où vous expose un dessein temeraire;
Que vous allez jetter par ce cruel effort
Et voſtre Fille & vous dans les bras de la Mort
Si vous avez pour elle encor quelque tendresse,
Ménageons un accord....

BAJAZET.

Vous sçavez ma foiblesse;
Ne la réveillez point dans mon cœur abatu,
Pour corrompre mon ame, & tenter ma vertu.
Je fuiray, mais sans doute une fuite sanglante
Par une heureuse mort, remplira mon attente;
Et je veux dans l'espoir que mon cœur s'est promis,
Du moins sortir couvert du sang des Ennemis.
Tout est prest, l'heure est prise. Il me reste Asterie,
Je vous la recommande, ayez soin de sa vie,
Pour son interest seul je vous ouvre mon cœur.
Ouy, pour elle ayez soin d'apaiſer l'Empereur,
Je me suis aperçeu qu'elle vous estoit chere;
Que l'Amour soit le sceau du secret de son Pere.
Vous essuyrez ses pleurs, si je meurs aujourd'huy,
Ne l'abandonnez pas, & luy serverez d'apuy.
Adieu, Seigneur,

SCE

SCENE III.

ANDRONIC.

AH Ciel! que vient-il de m'aprendre!
Et dans son desespoir que va-t-il entreprendre?
Il faut en détourner l'orgueilleux Bajazet,
Etoufer, s'il se peut, son funeste projet;
Le Ciel me dictera ce que je dois luy dire.
Mais Tamerlan paroist, je tremble & je soûpire.

SCENE IV.

TAMERLAN, ANDRONIC, TAMUR, Capitaine des Gardes, Suite de Gardes.

TAMERLAN.

PRince, j'ay veu les Grecs, & leurs Ambassadeurs
Ont remis dans mes mains leur Empire & leurs cœurs:
Mais quand pour tout objet on regarde la gloire,
Que l'on combat toûjours pour la seule victoire,
Et qu'on est l'ennemy, la terreur des Tyrans,
L'on n'abuse jamais du droit des Conquérans;
Ce titre spécieux n'a rien qui m'ébloüisse,
Il faut que de ses droits chaque Prince joüisse:

Je

Je vous rends vostre Empire, & pour comble d'honneur,
Moy-mesme je vous veux déclarer Empereur.
Vous partirez dans peu, vous reverrez Byzance....

ANDRONIC.

Ah! Seigneur, permettez que ma reconnoissance
Réponde par mon trouble aux bontez que j'attens,
Mais pour les mériter donnez-moy quelque temps,
Soufrez qu'auprés d'un bras qui maîtrise la Terre,
Je m'instruise à loisir du grand Art de la Guerre;
Et vous pouvez, Seigneur, me faire un sort plus doux,
En ne m'éxilant pas si-tost d'auprés de vous.
Soufrez qu'auprés de vous je combate, & j'espere....

TAMERLAN.

J'y consens, & de plus vous m'estes necessaire,
Et je craignois déja que la soif de régner
Avec plaisir de moy ne vous fist éloigner;
Mon cœur qui ne se peut ouvrir avec un autre,
Est charmé de se voir d'accord avec le vostre,
Puis que vous pouvez seul, lors que tout m'est soûmis,
Vaincre le plus mortel de tous mes Ennemis.

ANDRONIC.

Quel est cet Ennemy, Seigneur, qui vous irrite?
Le Persan, l'Indien, le Turc, le Moscovite,
Ont trop senty la force & le poids de vos coups.
Cependant quelqu'un d'eux s'arme-t-il contre vous?
Seigneur, si tout mon sang....

TAMERLAN.

Il n'en faut point répandre

De

De sang, contre un Captif qui ne peut se défendre,
Dont l'orgueil cependant veut m'imposer la Loy :
Enfin, c'est Bajazet qu'il faut vaincre pour moy.
Vous seul pouvez fléchir son courage indomptable,
Adoucir la fierté, la rendre plus traitable ;
C'est aujourd'huy qu'il faut nous réunir tous deux.

ANDRONIC.

Vous réunir ? Ah Ciel ! C'est l'objet de mes vœux ;
Soufrez qu'à ce dessein, Seigneur, ma joye éclate,
Et quand pour Bajazet vostre pitié me flate,
J'aprenne avec plaisir que sa juste douleur
Ait attendry vostre ame, & touché vostre cœur.

TAMERLAN.

Prince, vous le sçavez, trop jaloux de sa gloire,
Des mains de Bajazet j'enlevé la victoire ;
Mais vous ne sçaviez pas qu'un Ennemy secret
Eût vaincu Tamerlan, & vangé Bajazet.
Bajazet dont le bras a désolé la Terre,
Bajazet qui porta le foudre de la Guerre,
Fut terrassé luy-mesme, & gémit dans mes fers :
J'ay du bruit de sa chûte étonné l'Univers,
Ce foudre cependant fixé dans sa Famille,
Apaisé de ses mains dans les yeux de sa Fille.

ANDRONIC.

Quoy, Seigneur, vostre cœur en seroit-il épris?

TAMERLAN.

Je l'aime, (avec raison vous en estes surpris ;)
Mon cœur qui de la guerre avoit fait son étude,
N'eut point fait des soupirs une indigne habitude ;

Il ne connoiſſoit point ces tendres mouvemens,
Ce trouble, ces tranſports ſi connus aux Amans;
Mais Aſtérie & vous depuis avez fait naître
Ce trouble & ces tranſports dont je ne ſuis plus maître.
Quand le fier Bajazet inſultoit mon couroux,
Vous amenez ſa Fille en pleurs à mes genoux;
Je ne pus ſoutenir l'éclat de tous ſes charmes,
J'aperçeus trop de feux au travers de ſes larmes,
Et ſes yeux ſi charmans, armez de leur douleur,
Furent conduits par vous pour m'en percer le cœur.
Prince, de mon amour ſoyez dépoſitaire,
Preparez-y l'eſprit de la Fille & du Pere,
Faites-luy de ma part eſpérer un Traité
Qui luy rende aujourd'huy ſa pleine liberté:
Allez & luy portez cette grande nouvelle;
Je veux par cet hymen finir noſtre querelle,
Je ſuis Maître, & pourois l'y contraindre en ce jour;
Mais, Prince, je ne veux le devoir qu'à l'Amour.

ANDRONIC.

Mais vous ſouvenez-vous d'une illuſtre Princeſſe,
Qui vous aporte un Sceptre avecque ſa trendreſſe?
Araxide, Seigneur, qui malgré tant de Rois
Soûmet un grand Empire & ſon cœur à vos Loix,
Dans peu vous l'attendez, elle arrive peut-eſtre;
Et quand ce changement ſe fera reconnoiſtre,
Songez à quel mépris vous allez l'expoſer.
Vos refus....

TAMERLAN.

Mon deſſein n'eſt pas de l'épouſer,
J'en fais courir le bruit pour donner jalouſie
A tous ces petits Rois qui rampent dans l'Aſie,
Et qui voulant agir avec moy comme égaux,
Ont oſé s'honorer du nom de mes Rivaux.
Je leur veux enlever une ſi belle proye;
Que je l'épouſe, ou non, qu'importe qu'on le croye?
Je ſçauray de ma main luy choiſir un Epoux;
Et ſi vous m'en croyez, Prince, ce ſera vous.

ANDRONIC.

Moy, Seigneur, l'épouſer?

TAMERLAN.

Que pouriez-vous mieux faire?
Son Frere eſt mort, d'un Trône elle eſt ſeule heritiere;
Songez-y, voſtre cœur en ſera ſatisfait,
Mais ſur tout, ménagez l'eſprit de Bajazet,
Allez-le voir; pour moy, j'iray chez Aſtérie.
J'attens tout de vos ſoins, Prince, & je m'y confie;
Et ſongez en ce jour, ſi je ſuis ſon Epoux,
Que Byzance, Araxide, enfin, tout eſt à vous.

SCENE V.

ANDRONIC.

IL adore Aſtérie, & m'en fait confidence,
Il vient ſur ſon Rival fonder ſon eſpérance:
D'une main il m'éleve & me fait Empereur;
Et de l'autre, il m'accable & me perce le cœur.
Il va voir ma Princeſſe, & m'envoye à ſon Pére;
Il attend tout de moy, lors qu'il me deſeſpere;

Et pour comble d'horreur, il m'aprend que ſes feux
Sont accrus & nouris par mes ſoins malheureux.
Trop téméraire Amant, devois-tu pas connoître,
Que pour eſtre adorée, elle n'a qu'à paroître?
Pouvois-je à Tamerlan l'amener ſans éfroy?
Et n'a-t-il pas un cœur & des yeux comme moy?
Dans ce ſombre chagrin qui devoroit ſon ame,
Ne devois-je pas voir quelque éclat de ſa flame?
Et ſes ſoûpirs, enfin ſa funeſte pitié,
Ne m'en avoient-il pas découvert la moitié?
Mais quoy, dans cet inſtant, que réſoudre? que faire?
Allons voir Aſtérie, allons trouver ſon Pere;
Dans le goufre & l'horreur des maux que je prévois,
O Ciel! ferme mes yeux ſur tout ce que je vois.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ASTERIE, ZAIDE.

ASTE'RIE.

TU m'aprens que la Cour eſt pleine d'allégreſſe,
Que l'heureux Andronic va regner dans la Grece,
Qu'il ſera couronné des mains de l'Empereur;
Mais de quel œil voit-il ſa nouvelle grandeur?
Quand Tamerlan luy fait un ſi grand avantage,
Sans doute que la joye éclate en ſon viſage:
Mais bien que pour ſon cœur le Trône ait des apas,
Dis-moy, quelque chagrin ne s'y meſle-t-il pas?
Oüy, Zaïde, Andronic bientoſt nous abandonne,
Il retourne à Byzance, il court à ſa Couronne:
Mais encor, penſes-tu qu'il ait la dureté
De nous abandonner avec tranquilité?

ZAIDE.

Il vient de me parler; ſon deſordre, Madame,
M'a fait connoître aſſez le trouble de ſon ame;

Il viendra vous trouver, il eſt triſte, inquiet,
Il a veu l'Empereur, & cherche Bajazet.

ASTE'RIE.

Il a veu l'Empereur, & va trouver mon pere!
Ah! ſçais-tu quelle perte en luy nous allons faire?
Auprés de Tamerlan il nous ſervoit d'apuy;
Nous le perdrons, Zaïde, & peut-eſtre aujourd'huy:
Un Empire éclatant le rapelle en la Gréce,
Il laiſſe dans les fers une triſte Princeſſe;
Et s'il cherche mon Pere, & s'il vient en ce lieu,
Ce n'eſt peut-eſtre, helas! que pour nous dire adieu.
Mais, Zaïde, il eſt temps que mon ſecret éclate;
Aprens donc que l'eſpoir n'a plus rien qui me flate;
Et ſi Bajazet perd en ce Prince charmant
Un véritable Amy, moy j'y pers un Amant.

ZAIDE.

Vous, Madame, un Amant?

ASTE'RIE.

Connois toute mon ame.....
Mais quoy, mes triſtes yeux t'ont-ils caché ma flâme?
Les ſoupirs d'Andronic ont-ils parlé ſi peu,
Et ſuis-je la premiere à t'en faire l'aveu?
Je n'oſois, il eſt vray, languiſſante, abatuë,
T'avouer ſans rougir un amour qui me tuë;
Et croyois qu'Andronic, mes yeux, & ma langueur,
T'auroient apris pour moy le ſecret de mon cœur.

ZAIDE.

Le reſpect m'empeſchoit d'en percer le myſtere,
Madame, & je n'oſois.. ..

ASTE'RIE.

Helas! pourquoy le taire,
Quand mon cœur à tes yeux preſt à me déceler
A ſoûpiré cent fois pour te faire parler!

Te

Te faut-il rapeller la fatale Journée
Où le Ciel décida de noſtre deſtinée,
Cette afreuſe Bataille où le fier Tamerlan
Donna le coup mortel à l'Empire Ottoman?
Dans l'horreur du Combat tu pûs voir que ma Mere,
Incertaine du ſort de l'Empereur mon Pere,
Voulut ſortir, le ſuivre, ou courir au trépas;
Avec toy j'eſtois ſeule, & tombée dans tes bras,
Tremblante, deſolée, au comble des miſeres,
Lors qu'Andronic défit nos braves Janiſſaires,
Perça juſqu'à ma Tente, & l'Epée à la main,
S'avança, m'aperçeût, & s'arreſta ſoudain;
Je parus dans tes bras de pleurs toute trempée.
A ce triſte ſpectacle il baiſſa ſon Epée,
Et ne trouvant qu'effroy, qu'horreur de toutes parts,
Quand je tourné ſur luy mes timides regards,
(Peut-eſtre ma douleur eût pour luy quelques charmes)
Je crûs voir ſes yeux preſts à répandre des larmes;
Il m'aborda d'un air & d'un pas chancelant,
Et ne me raſſura luy-meſme qu'en tremblant.

ZAIDE.

Je vis que voſtre trouble au ſien eſtoit ſemblable.

ASTE'RIE.

Jamais un Ennemy ne parût plus aimable;
En vain je retraçois à mes ſens effrayez
Ce Vainqueur tout ſanglant, il tomboit à mes pieds,
Zaïde, & bien qu'il fuſt tout fumant de carnage,
Son repentir eſtoit dépeint ſur ſon viſage.
Te l'avoüray-je enfin? lors que je vis couler
Son ſang qu'avec mes pleurs il venoit de meſler,
Que ſa main de ce ſang me parut toute teinte,
Je me ſentis ſaiſir d'une ſecrette crainte,

Et je vis qu'à travers mon trouble & mon ennuy
Déja mon foible cœur s'intéreſſoit pour luy.

ZAIDE.

Jamais deux Ennemis n'eurent ſi peu de haine,
Il vous traita bien moins en Eſclave qu'en Reyne ;
Et depuis, ſes reſpects, & les ſoins aſſidus,
Qu'auprés de Tamerlan pour vous il a rendus,
Madame, font connoître.....

ASTE'RIE.

Ecoute cette hiſtoire,
Et connois d'Andronic le triomphe & la gloire.
Tu voyois qu'il venoit partager nos douleurs,
D'une main ſecourable il eſſuyoit nos pleurs,
Il tâchoit d'adoucir Tamerlan & mon Pere,
Et ſouvent, pour me voir, il venoit chez ma Mere.
Je ne l'y vis que trop, & je ſentis un jour
Qu'Andronic me voulut déclarer ſon amour :
Mais, helas ! ſon reſpect luy faiſant violence,
Il ſe teut, & mon cœur entendit ſon ſilence;
Je connus que j'avois partagé ſes liens,
Et les fers de ce Prince adoucirent les miens.
Depuis nos cœurs brûlant d'une pareille flâme,
En ont ſçeu reſſerrer le ſecret dans noſtre ame;
J'ay contraint devant toy mes pleurs & mes ſoûpirs,
Je t'ay caché mes feux ſous d'autres déplaiſirs,
Et n'oſant ſoûpirer du tourment qui me preſſe,
Mes malheurs ont preſté des pleurs à ma tendreſſe.
C'eſt ainſi que mon cœur à l'amour deſtiné,
Se voit de tous les cœurs le plus infortuné ;
Je vais perdre Andronic, ce coup me deſeſpere,
Il quitte ſans chagrin & la Fille & le Pere,

Peut-

Peut-estre avec plaisir il part ce mesme jour,
Et je demeureray seule avec mon amour.

ZAIDE.

Tamerlan vient icy, songez à vous, Madame,
Et cachez le desordre où se trouve vostre ame.

SCENE II.

TAMERLAN, ASTERIE, ZAIDE, Suite de Tamerlan.

TAMERLAN.

MAdame, il n'est plus temps de cacher un secret
Qui doit faire le sort de vous, de Bajazet,
D'Andronic, de moy-mesme, & de toute l'Asie :
Vostre Pere verra sa liberté, sa vie,
Dépendre de vous seule, & vous allez enfin,
En décidant de nous terminer son destin.
Oüy, je veux en ce jour étoufer nostre haine,
Finir son esclavage, & briser vostre chaine,
Nous réunir ensemble ; & pour nous accorder,
Il faut.....

ASTE'RIE.

A vos bontez, Seigneur, il faut céder,
Il faut leur rendre hommage, & vous laisser la gloire
Que vous sçavez par tout remporter la victoire,
Et que seul vous pouviez vous vaincre à vostre tour.

TAMERLAN.

La victoire, Madame, en est dûe à l'Amour,
Luy seul a pû suspendre une juste colere ;
Andronic s'est chargé d'aprendre à vostre Pere...,

ASTE'RIE.

Quoy? Seigneur, Andronic est-il assez heureux
Pour vous faire aprouver....

TAMERLAN.

Il sçait ce que je veux,
Luy-mesme à Bajazet en doit parler, Madame;
Et tandis que je viens vous découvrir mon ame,
Il le voit à cette heure, & le doit disposer,
Pour mieux vous réunir, à vous faire épouser.

ASTE'RIE.

Qui, Seigneur?

TAMERLAN.

Moy, Madame.

ASTE'RIE *à part.*

Ah Ciel!

TAMERLAN.

Oüy, je vous aime,
Je le dis, je l'avouë, il suffit. Mais vous-mesme
Aprenez que vos yeux seuls ont eu l'ascendant
Sur la fierté d'un cœur superbe, indépendant.
Je n'avois respiré que le sang & la guerre,
Le nom de Tamerlan faisoit trembler la Terre;
Cependant aujourd'huy desarmé, sans courroux,
Vous voyez Tamerlan soûmis auprés de vous.

ASTE'RIE.

Seigneur, un tel aveu me paroist incroyable;
Qui fait trembler la Terre, a l'ame inébranlable;
Et le grand Tamerlan, l'effroy de l'Univers,
N'eût jamais le cœur propre à recevoir des fers.
Mais quand il seroit vray que quelques foibles charmes
Toûjours ensevelis sous un torrent de larmes,
Auroient touché vostre ame, hé pourois-je, Seigneur,
Répondre à cet amour qui doit me faire horreur?

Peut-estre j'en dis trop, & devrois me contraindre,
Mais le sang Ottoman, Seigneur, ne sçauroit feindre,
Et pour prix de ce sang que vous fistes couler,
Vous ne voulez mon cœur que pour vous l'immoler.
L'on a vû vostre bras teint du sang de mon Frere,
Vous menacez souvent la teste de mon Pere,
La Sultane ma Mere est morte de douleur,
Vous fistes nostre chûte & tout nostre malheur,
Vous nous faites encor gémir sous vostre chaîne,
Et l'amour pouroit-il naître de tant de haine?

TAMERLAN.

Madame, à vos discours & vos yeux irritez,
Je connois la fierté du sang dont vous sortez,
Et je ne voy que trop l'orgueilleux caractere
D'un Frere impetueux & d'un barbare Pere,
Qui malgré ma clemence à leur perte obstinez,
M'ont arraché les fers que je leur ay donnez.
Ortobule, il est vray, d'une extrême insolence
S'attira malgré moy les traits de ma vangeance;
Mais, Madame, en ce temps je ne vous voyois pas,
Et n'avois pas vos yeux pour arrester mon bras;
Celle de Bajazet me fust encor plus vive,
Mais vos yeux ont tenu ma vangeance captive,
Et malgré sa fureur & ses emportemens,
Vos larmes ont noyé tous mes ressentimens;
Cependant je suis prest à briser vostre chaine,
Il est temps que l'amour finisse nostre haine,
Et contre Bajazet mon plus grand ennemy,
N'allez pas reveiller mon courroux endormy.

Ma-

Madame, vous sçavez qu'il me brave sans ceſſe,
Et par là voyez mieux l'excés de ma tendreſſe;
Mais ſi ſa haine encor combatoit mon amour,
S'il refuſe ſa grace avant la fin du jour,
Quand je fais tout pour luy, s'il n'en fait pas de meſme,
Je pouray le haïr autant que je vous aime;
Je ne répons de rien, & mon juſte courroux
Pouroit... mais c'eſt à vous d'en prévenir les coups.

ASTE'RIE.

Seigneur, il faudra voir Andronic & mon Pere;
Et puis qu'à voſtre amour le Prince eſt néceſſaire,
Il faut ſçavoir de luy ce qu'ils ont réſolu:
Mon Pere a ſur mon cœur un pouvoir abſolu,
Et puis qu'Andronic parle...

TAMERLAN.

Oüy, ce Prince, Madame,
Par ſon propre intereſt doit agir pour ma flame;
Je luy rends ſon Empire, & pour charmer ſon cœur,
Je luy donne Araxide.

ASTE'RIE.

Araxide, Seigneur!
Quoy? Seigneur, la Princeſſe...

TAMERLAN.

Elle arrive à l'Armée
Madame, elle a dequoy rendre une ame charmée,
Peut-eſtre que ſans vous j'aurois pû l'épouſer,
Mais l'Amour autrement en a ſçeu diſpoſer.
S'il faut qu'à mon deſſein ſon adreſſe réponde,
J'uniray ſes Eſtats à ceux de Trépizonde;
Araxide en eſt Reyne, & par ſon propre éclat
Elle unit cent Beautez à cent raiſons d'Eſtat.
Vous ſeule à nos deſſeins ne ſoyez pas contraire,
Parlez avec le Prince, & gagnez voſtre Pere:

Pourveu que voſtre main ſoit le prix du Traité,
Je luy laiſſe la vie avec la liberté.
Je vous laiſſe y penſer, & vous quite, Madame,
Pour vous donner le temps d'y réſoudre voſtre ame.

SCENE III.

ASTERIE, ZAIDE.

ASTE'RIE.

QU'ay-je entendu, Zaïde, & que m'a-t-il apris?
Quel trouble, quelle horreur, glacent tous mes eſprits?
Pour Tamerlan j'aprens qu'Andronic s'intéreſſe,
Que mon Amant devient l'apuy de ſa tendreſſe,
Qu'il en parle à mon Pere, & par un coup fatal,
Qu'il eſt ſon Confident, & non pas ſon Rival.
S'il faut qu'à ſon deſſein ſon adreſſe réponde,
Il unit ſes Eſtats à ceux de Trébizonde;
Araxide en eſt Reine, & par raiſon d'Eſtat
Il l'épouſe... Ah raiſons propres pour un Ingrat!
O Ciel! quel intéreſt & quelle récompenſe!
Araxide eſt le prix de cette confidence;
Ouy, je commence à voir l'excés de mon malheur,
Pour deux Trônes ſans doute il a vendu ſon cœur.
Quel revers pour le mien ſi tendre & ſi timide!
Je craignois ſon départ, & non pas Araxide,
Elle arrive bien-toſt... un Empire éclatant...
A! que n'eſt-il party, Zaïde, en cet inſtant?
Mais ne t'a-t'on jamais parlé de la Princeſſe?

A-t-

A-t-elle cet éclat qui surprend, intéresse ?
Mes yeux, mes tristes yeux tous pleins de ma langueur,
Pouront-ils d'Andronic me conserver le cœur?
Les siens sont-ils à craindre? est-elle jeune, belle?
Enfin, est-elle propre à faire un Infidelle ?

ZAIDE.

On a crû l'Empereur charmé de sa beauté,
La vostre cependant a vaincu sa fierté;
Mais, Madame, Andronic pourra mieux vous aprendre....

SCENE IV.

ASTERIE, ANDRONIC, ZAIDE.

ASTE'RIE.

HE' bien, Seigneur, de vous quel destin dois-je attendre?
Et puis qu'à Tamerlan vous prestez vostre main
Pour me venir porter un poignard dans le sein,
Ma mort avec mon Pere est-elle résolvë ?
J'y souscriray, Seigneur, si vous l'avez concluë.

ANDRONIC.

Quoy ? pouriez-vous penser, Madame.....

ASTE'RIE.

Non, Seigneur,
Je sçauray de mon sang payer vostre bonheur;
Pour mon Pere & pour vous ma perte est légitime;
Prononcez-en l'Arrest, j'en seray la Victime,
Victime malheureuse, & qui n'attendoit pas
De la main d'Andronic le coup de son trépas.
Cependant de vos feux l'ame préocupée,
Je ne m'attendois pas si-tost d'estre trompée;
Mon cœur qui nourrissoit d'inutiles desirs
Reposoit sur la foy de vos tendres soûpirs;

Je croyois qu'Andronic dont la perte me touche,
A ce cruel Arrest dust refuser sa bouche;
Mais puis qu'il en sera doublement couronné,
Deux Trônes valent mieux qu'un cœur infortuné.

ANDRONIC.

Quand je viens vous chercher, le desespoir dans l'ame,
Tout plein de ma douleur, dans cet instant, Madame,
Que tout est contre moy, que je n'ay plus que vous,
Vous venez m'accabler de vos soupçons jaloux.
L'Empereur vous adore, & je suis seul à plaindre;
A mes yeux son amour a trop sçeu se dépeindre;
Pour prix de tant de sang que j'ay versé pour luy,
Tamerlan vous épouse, & je meurs aujourd'huy,
Contre un autre Rival au moins dans ma disgrace
J'irois vanger mes feux, punissant son audace,
Je percerois le cœur qui voudroit m'arracher
Celuy de ma Princesse, un cœur qui m'est si cher;
Mais dans ce temps sa main barbare & liberale
S'entend avec son cœur pour m'estre plus fatale,
Et pour fraper le mien du coup le plus mortel,
Me couronne en Victime & m'entraine à l'Autel.
Mais vous allez vous-mesme aider au Sacrifice,
Je vous crains plus que luy, Madame, avec justice,
Vous allez prononcer l'Arrest de mon trépas,
Peut-estre ma vertu n'en murmurera pas;
Mais enfin il vous faut découvrir ce mystere,
Quand je tremble pour moy, je crains pour vostre Pere,

Il entreprend, il doit faire un dernier effort,
Pour fuir, percer sa Garde, ou courir à la mort.

ASTE'RIE.

Ciel! quel est son dessein!

ANDRONIC.

Il me l'a dit luy-mesme;
Il va pour se sauver, par une audace extresme,
Briser bien-tost sa chaisne, ou se perdre.

ASTE'RIE.

Ah! Seigneur,
Etoufons ce projet dont je frémis d'horreur:
Il periroit, ah Ciel! mettons tout en usage,
Je feray tout, fartons pour flechir son courage,
Courons sans balancer proposons cet accord....

ANDRONIC.

Hé bien, Madame, hé bien, c'est l'Arrest de ma mort;
Je l'avoue pretendu, mais elle est legitime;
Vous voyez que c'est moy qui suis vostre Victime,
Et je m'estois douté qu'avant la fin du jour
La Nature à mes yeux infmoleroit l'Amour.

ASTE'RIE.

Ah! Seigneur, voulez-vous que tremblante, éperduë,
Mon Pere tout sanglant se presente à ma veuë?
Et quand je puis d'un mot luy donner du secours,
Me redonner la vie en rassurant ses jours,
Le verray-je égorger à mes yeux?

ANDRONIC.

Non, Madame,
Je sçay vostre devoir, connoissez mieux mon ame,
Et vos yeux n'auront pas ce spectacle aujourd'huy,
C'est moy qui dois périr & pour vous & pour luy,
Loin de vous détourner de cette juste envie,
C'est moy qui vous y porte aux dépens de ma vie;

J'ay cherché Bajazet & n'ay pû le trouver :
Hé bien, il faut me perdre, afin de le sauver ;
Allons, sortons, Madame, & prévenons la suite....

ASTE'RIE.

Mais, Seigneur, si mon Pere alloit prendre la fuite,
Et s'il se déroboit aux mains de l'Empereur ;
Si sans verser de sang il peut.....

ANDRONIC.

C'est une erreur,
Madame, il n'en faut point flater nostre espérance,
Craignez de Tamerlan la haine & la vangeance,
Et, s'il se peut, tâchons d'en étoufer l'effet.
Mais Leon vient à nous. As-tu veu Bajazet ?

SCENE V.

LEON, ANDRONIC, ASTE'RIE, ZAIDE.

LEON.

JE viens d'estre témoin, Seigneur, de sa disgrace,
Jamais un si grand cœur n'a fait voir tant d'audace :
Tout estoit préparé pour la prochaine nuit ;
Depuis un mois les Turcs avoient creusé sans bruit
Une mine secrette, où flatant leur attente,
Ils espéroient d'aller percer jusqu'a sa Tente,
L'y prendre, l'enlever, ou mourir avec luy ;
Mais on les a trahis & vendus aujourd'huy :
Un Bataillon alors est venu les surprendre,
Bajazet découvert a couru les deffendre,
Il s'est mis à leur teste, & par un noble effort
Il n'a voulu chercher son salut qu'en sa mort ;

D'un

D'un des siens renversez il prend le Cimeterre,
Et son bras de Mourans couvre bien-tost la terre;
Il frape, il perce, il tuë, & son cœur furieux
Cherche en vain une mort qu'il portoit en tous lieux.
Tamerlan à ce bruit est accouru luy-mesme;
Bajazet qui le voit, dans sa fureur extresme,
Par un cry menaçant, suivy de coups afreux,
Le brave, & fait tomber les plus audacieux.
Cependant l'Empereur qui connoit son ennemie,
Commande à ses Soldats qu'on épargne sa vie;
On l'enferme, on le presse, on trompe son dessein,
Son Cimeterre enfin se brise dans sa main,
Le nombre alors l'emporte, il succombe, on l'arreste,
Lassé de tant de Morts, c'est la mort qu'il regrette;
Heureux! s'il avoit sçeu dans ses vœux irritez
Tourner sur luy les coups que son bras a portez.

ASTE'RIE.

Tout est perdu, Seigneur, je vais trouver mon Pere;
Courez chez l'Empereur, apaisez sa colere,
Dites-luy que je puis... vous m'entendez, Seigneur;
Mais enfin il est temps de calmer sa fureur,
Faisons nostre devoir dans un coup si funeste,
Sortons, & le Destin ordonnera du reste.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BAJAZET, ANDRONIC, Gardes.

BAJAZET *en entrant.*

NON, je n'écoute rien.

ANDRONIC.

Mais, Seigneur, modérez
D'inutiles transports....

BAJAZET.

Vous me desesperez,
Cruel, quand vous voyez mon attente trompée;
Vous m'osez cependant refuser vostre Epée.

ANDRONIC.

Oüy, Seigneur, malgré vous j'auray soin de vos jours,
Je veux en respecter & conserver le cours,
Ecoutez un secret que je dois vous aprendre,
Qui peut....

BAJAZET.

Non, ç'en est fait, je ne veux rien entendre,
Et je n'écoute plus que la seule raison
Que pourra m'inspirer le fer, ou le poison;
Vous me les refusez, & vostre barbarie
Par un Arrest mortel me condamne à la vie,
Prince, rougissez-en: Et vous Gardes, Soldats,

Ce

Ce triſte cœur n'a plus le ſecours de ce Bras,
Servez mieux Tamerlan qu'un Amy qui m'accable;
Bajazet dans les fers eſt-il ſi redoutable?
L'ordre en eſt-il donné? frapez, aprochez-vous,
J'enhardiray vos bras, & conduiray vos coups?
Mais quoy? loin de remplir cette juſte eſpérance,
L'Amy, les Ennemis, tout eſt dans le ſilence.
Ah Ciel! j'avois tantoſt les armes à la main,
Et rien ne m'empeſchoit de me percer le ſein:
Helas! où m'emportoit l'ardeur infructueuſe
Que je pouvois me rendre utile & glorieuſe,
Pour trop m'abandonner contre mes Ennemis?
Je me ſuis perdu ſeul, & je les ay ſervis,
Je me ſuis veu trahy deux fois par la Fortune,
Je ſuis vaincu deux fois, & je ne meurs pas une.
Le Sort m'attache aux fers; & moy dans ce malheur;
Je veux perdre le jour; & tromper ſa fureur.

ANDRONIC.

Vous devez étoufer cette funeſte envie.
(Gardes, retirez-vous, j'auray ſoin de ſa vie.)
Les Gardes ſe retirent.
Vivez, Seigneur, vivez, on va briſer vos fers,
Oubliez tous les maux que vous avez ſouferts,
Aprenez un ſecret dont l'aveu me déchire,
Je vous avois cherché tantoſt pour vous le dire,
Mais il eſt temps encor de vous le déclarer;
Je ne vous l'aprens pas, Seigneur, ſans ſoûpirer,
Je ſçay que cet aveu me coûtera la vie,
N'importe, Tamerlan bruſle pour Aſtérie,
Et pourveu que ſa main ſoit le prix du Traité,
Il vous donne la vie avec la liberté.

BAJAZET.

Il aimeroit ma Fille !

ANDRONIC.

Ou plûtoſt il l'adore ;
Il m'a trop découvert le feu qui le dévore ;
Luy-meſme m'accablant de ce ſecret fatal,
A fait ſon Confident de ſon propre Rival ;
Malgré mes feux, Seigneur, j'ay contraint mon courage,
Enfermant dans mon cœur une inutile rage ;
L'image d'Aſtérie, un reſte de vertu,
Voſtre intéreſt, le ſien, ont pour luy combatu,
La gloire, le devoir, & la reconnoiſſance,
Ont malgré mon amour enchaîné ma vangeance.
Quel contre-temps ? ô Ciel ! il vient me couronner,
Et ce n'eſt cependant que pour m'aſſaſſiner :
Mais ſi je n'avois craint, Seigneur, que pour ma vie,
Si je n'avois tremblé pour vous, pour Aſtérie,
J'aurois en me vangeant ſçeu forcer l'avenir
A garder de mon nom l'éternel ſouvenir.

BAJAZET.

Je rends graces au Ciel, dans le ſort qui m'entraîne,
Que l'Amour ait preſté ce ſecours à ma haine ;
Je voudrois que ma Fille eût pour luy plus d'appas,
Ses yeux nous vangeroient au défaut de mon bras.
Que j'ay de ſon amour une ſenſible joye !
De mes plus fiers mépris il ſe verra la proye,
Et du moins ſi nos jours dépendent d'un Vainqueur,
Elle & moy nous ferons le deſtin de ſon cœur ;
Par de nouveaux mépris j'aigriray ſa vangeance ;
Rejettant ſa fortune avec ſon alliance ;
C'eſt là que ma fierté de luy peut triompher,

La-

L'amour me fera plus que la flame & le fer ;
Portons-les dans son cœur par les yeux d'Astérie ;
Et quand il m'offriroit tous les Trônes d'Asie ,
Ses Etats & les miens.... reprenez de l'espoir ,
C'est le moindre Rival que vous puissiez avoir.

ANDRONIC.

Mais , Seigneur , quand je voy que l'orage s'apreste ,
Et qu'un simple refus vous peut coûter la teste ,
Que le tonnerre gronde.....

BAJAZET.

Et j'attens sans éfroy ;
Qu'il éclate , qu'il tombe , & n'écrase que moy ,
Si le fier Tamerlan avoit rompu ma chaîne ,
Il faudroit oublier ma vangeance , ma haine ;
Et lors que je ne puis vivre que peu de jours ,
Que je sens mes malheurs en abreger le cours ,
Ma vertu va me faire un sort digne d'envie ,
Je fais trop peu de cas de ce reste de vie ,
Et je veux l'immoler pour avoir le plaisir
De braver Tamerlan jusqu'au dernier soûpir.

ANDRONIC.

Ah ! Seigneur , le voicy , modérez-vous , de grace ,
Calmez.....

SCENE II.

TAMERLAN, TAMUR, Capitaine des Gardes, BAJAZET, ANDRONIC, Suite de Tamerlan.

BAJAZET.

HE' bien, viens-tu joüir de ma disgrace ?
As-tu fait immoler ce reste de Soldats
Dont j'avois animé la vangeance & le bras ?
Ce n'estoit pas pour toy d'assez nobles Victimes,
Il faloit dans ma perte ensevelir leurs crimes ;
Il faloit que ton bras alors tournât sur moy
Tous les coups que le mien vouloit porter sur toy ;
J'ay tâché de te joindre, & malgré mon envie
Je n'ay pû. Trois des tiens l'ont payé de leur vie,
Qui recevant mes coups, pour toy-mesme éfrayez,
Sont tombez de ma main tous sanglans à tes pieds.

TAMERLAN.

Je voy qu'un peu trop loin vostre orgueil vous emporte,
Il sied mal dans les fers d'éclater de la sorte,
Et dans ces vains transports d'une aveugle fureur,
Vous parlez en Captif, & j'écoute en Vainqueur;
Vous étalez icy toute vostre foiblesse,
Oüy cette grandeur d'ame en marque la bassesse,
Et lors qu'en un malheur on sçait trop s'émouvoir,

On

On fait voir sa vertu moins que son desespoir.
Bajazet, moderez cette rage inutile,
Devant moy reprenez une ame plus tranquile,
Et bien qu'elle paroisse incapable d'effroy,
Du moins, souvenez-vous que vous parlez à moy.

BAJAZET.

Oüy, je parle à Themir, dont l'obscure naissance
Doit mettre entre nous deux un peu de difference;
Et le Fils de Sangal, vil Pastre qu'autrefois
Le Destin par caprice arracha de ses Bois,
En doit, dans sa grandeur, reconnoître l'ouvrage,
Voir que de sa bassesse il répara l'outrage,
Et que le Sort aveugle enflant sa vanité
Le tira du Néant & de l'obscurité.

TAMERLAN.

Et c'est là ce qui fait tout l'éclat de ma gloire;
Cet éclat est tiré du sein de la Victoire,
Et ce mesme Destin qui te fait murmurer,
Ne m'arrache au Néant, que pour t'y faire entrer.
Cette vaste grandeur, cette extresme puissance,
N'est point, si tu le veux, un droit de ma naissance;
Il est beau cependant de mettre aux fers les Rois,
Quand la vertu sur eux nous fait naître des droits;
Mais ce n'est point icy que je dois me défendre,
J'ay pû monter au Trône, & t'en ay fait descendre;
Je suis justifié. Ce Bras victorieux
Sçait annoblir mon sang, mon Pere, & mes Ayeux,
Et quel orgueil enfin que tu fasses paroître,
Bajazet est Esclave, & Tamerlan est Maître.

BAJAZET.

Des Captifs comme moy ſçavent mal obéïr,
La fierté de leur ſang ne ſçait point les trahir,
Et ſi Thémir luy-meſme oubliant ſa Famille,
Tout mon Maître qu'il eſt ſoûpiroit pour ma Fille,
Il verroit Bajazet, ce Captif malheureux,
Mépriſer ſon amour, & rebuter ſes vœux.

TAMERLAN.

Obéïs avec elle, ou pour punir ton crime,
A ſes yeux tu ſeras ma premiere Victime;
C'eſt à toy d'y penſer.

BAJAZET.

C'eſt ce que je prétens,
D'un regard aſſuré c'eſt la mort que j'attens.
Déja dans deux Combats la Fortune cruelle
A conſervé ma vie à ta haine immortelle,
Pour ſervir ta fureur elle a ſoin de mes jours;
J'attens de ton amour un fidelle ſecours:
S'il eſt vray qu'Aſtérie ait pour toy quelques charmes,
Contre toy, dans ſes yeux j'iray chercher des armes,
Et quand je la refuſe à ton Trône, à ta foy,
Je ſuis malgré mes fers plus Monarque que toy.
Je m'égare, m'emporte, & Bajazet peut-eſtre
Oublie en ce moment qu'il eſt devant ſon Maître,
Et qu'il doit s'aplaudir qu'un vil Chef de brigans,
Thémir, enfin, s'allie au ſang des Ottomans.
Tu t'émûs, je triomphe, & lis ſur ton viſage
Mon Arreſt, je l'attens.

TAMERLAN.

Il faut punir ſa rage.
Tu ſeras ſatisfait. Qu'on l'éloigne de moy.

BAJAZET *en ſortant.*

Si je meurs, je ſeray plus ſatisfait que toy.

SCENE III.

ANDRONIC, TAMERLAN.

ANDRONIC.

AH! Seigneur, modérez ce couroux....

TAMERLAN.

Il me brave!
Il m'oſe refuſer ſa Fille, mon Eſclave!
Ouy, oüy, je l'abandonne, & dés ce meſme jour
Je me rends à la haine, & j'étouſe l'amour,
Je répandray ſon ſang pour calmer ſa furie,
Bajazet périra meſme aux yeux d'Aſtérie.

ANDRONIC.

Bajazet va périr! ah! Seigneur arreſtez,
Et triomphez encor de luy par vos bontez;
Vous verrez la Princeſſe, elle aura trop de charmes,
Voſtre cœur ne pourra tenir contre ſes larmes,
Pardonnez à ſon Pere, un Prince malheureux,
Qui ſe voit accablé par un deſtin affreux;
Ennuyé de ſa honte, & plein de ſa diſgrace,
Et qui ne joüit plus que d'un reſte d'audace.

TAMERLAN.

Et c'eſt ce qui m'outrage; il eſt devant mes yeux
Toûjours fier, intrépide, & toûjours furieux;
Il oſe devant moy conſerver ſon audace,
Je le tiens dans mes fers, & c'eſt moy qu'il menace,
Et vous pouvez le plaindre? ah! plaignez mon malheur,
Je ſuis contraint de voir la fierté de ſon cœur,
Et je trouve en ſecret ſon ſort digne d'envie,
Il brave Tamerlan, & mépriſe l'envie.

Mais

Mais enfin, ç'en eſt fait, oüy, je ne veux ſonger
Qu'à dompter Bajazet, ſa Fille, ou m'en vanger.
Hé quoy? ne puis-je pas quand ſon orgueil me brave,
Faire épouſer ſa Fille à mon dernier Eſclave?
Mais je veux...

ANDRONIC.

Ah! Seigneur! conſidérez ſon rang,
Le ſang des Ottomans eſt un illuſtre ſang;
Songez que la Princeſſe...

TAMERLAN.

Et qui vous intéreſſe,
Prince, pour Bajazet, ou bien pour la Princeſſe?

ANDRONIC.

Voſtre gloire, Seigneur.

TAMERLAN.

J'en auray ſoin ſans vous,
Et feray ce que veut un trop juſte couroux.

SCENE IV.

ASTE'RIE, TAMERLAN, ANDRONIC.

ASTE'RIE.

QUoy? Seigneur, à la mort entraîne-t-on mon Pere?
Et rien ne poura-t-il fléchir voſtre colere?
Je courois l'embraſſer, mais enfin vos Soldats
Viennent cruellement m'arracher de ſes bras;
A peine il m'avoit joint, à peine ſes careſſes
Commençoient d'aſſurer mes timides tendreſſes....
Mais quels ſombres regards? ah Ciel! je m'aperçois

Que

Que j'ay veu Bajazet pour la derniere fois.

TAMERLAN.

Oüy, Madame, il est temps de punir son audace.

ASTE'RIE.

Ah! Seigneur, à vos pieds je demande sa grace,
Quoy, Bajazet? ah Ciel! mon Pere va mourir,
Sauvez-moy de le joindre, ou de le secourir,
Que sçais-je? en ce moment peut-estre qu'on le tuë,
Voyez une Princesse à vos pieds éperduë,
Et par pitié du moins frapez de mesmes coups
Son cœur que vous voyez tremblant à vos genoux;
Vous me flatiez tantost que je vous estes chere,
Peut-on aimer la Fille & condamner le Pere?

TAMERLAN.

Je devrois le punir, & son cœur furieux,
S'il vit encore, en doit rendre grace à vos yeux;
Profitez cependant du trouble de mon ame,
Bajazet va venir, qu'il souscrive à ma flame,
Portez-y vostre cœur aussi-bien que le sien,
Jusques-là, je pouray vous répondre du mien.
Vous, Prince demeurez auprés de la Princesse
Pour peindre à Bajazet le péril qui le presse,
J'atendray sa réponse, elle fera son sort,
C'est d'elle que dépend ou sa vie, ou sa mort.

SCE-

SCENE V.

ANDRONIC, ASTE'RIE.

ANDRONIC.

Voicy l'afreux instant que nous avions à craindre,
Il faut, il faut parler, & ne plus vous contraindre;
Non, Madame, à ma mort n'ayez point de regret,
Il faut perdre Andronic, & sauver Bajazet,
Vous rendrez sa grande ame & plus douce & plus tendre,
Il verra vos soupirs, il se feront entendre,
Vous vous acquiterez de ce triste devoir,
Et vos larmes peut-estre auront trop de pouvoir.

ASTE'RIE.

Seigneur, n'accablez point une ame infortunée,
Mais plaignez seulement sa triste destinée,
Et sans nous attendrir dans de si grands malheurs;
Cachons-nous, s'il se peut, nostre amour & nos pleurs,
A ma douleur, Seigneur, laissez-moy toute entiere;
J'atendray, je verray, je fléchiray mon Pere;
Mais sans nous accabler de soûpirs superflus,
Si vous m'aimez, partez, & ne me voyez plus.

ANDRONIC.

Je ne vous verrois plus! hé de grace, Madame.....

ASTE'RIE.

Hé du moins par pitié cachez-moy vostre flâme,
Retirez-vous, Seigneur, Bajazet doit venir,
Pou-

Pourois-je devant vous, helas! l'entretenir?
Que sçay-je? si l'Amour trahissoit la Nature!
Il y va de sa vie.

ANDRONIC.

Hé je vous en conjure,
Permettez qu'avec vous je puisse encor le voir,
Malgré tout mon amour je feray mon devoir.

ASTE'RIE.

Et j'oubliray le mien, si vostre cœur soûpire.
Non, Seigneur devant vous je ne pourois rien dire,
Andronic avec moy ne doit point se trouver,
Vous perdriez mon Pere au lieu de le sauver,
Mes discours prés de vous auroient de foibles armes,
Vous luy déroberiez la moitié de mes larmes,
Je deviendrois muete, ou devant mon Amant,
Helas! je ne pourois parler que foiblement.
On vient, retirez-vous, sortez.

ANDRONIC.

Adieu, Madame.

SCENE VI.

BAJAZET, ASTE'RIE.

BAJAZET.

MA Fille, il faut montrer la grandeur de ton ame,
L'on m'envoye à la mort sans doute, & je te vois,
Et te parle aujourd'huy pour la derniere fois.
Mais quoy? lors que tu dois répondre à ma tendresse,
Tu mesles à ma joye une indigne tristesse,
Et lors que ma vertu cherche à te consoler,
Pour réponse je voy tes pleurs prests à couler.

ASTE'RIE.

Quoy? d'un air si tranquile, & parmy tant d'allarmes.
Vous étonnerez-vous, Seigneur de voir mes larmes?
Puis-je avoir comme vous cette intrépidité
Qui vous fait voir la mort avec tant de fierté?
Vous y courez, Seigneur, & moy je vous arreste,
C'est moy qui peus défendre une si chere teste,
Je ne soufriray point qu'on vous traine à la mort,
Je vais, je cours pour vous faire un dernier éfort,
Je sçay le seul secret de vous sauver la vie,
Laissez à Tamerlan épouser Astérie.

BAJAZET.

Epouser Tamerlan, fais un plus noble éfort,
Oüy, perdons-nous plûtost, & courons à la mort;
Astérie, est-ce ainsi qu'une servile crainte,
Te peut faire subir une indigne contrainte,
Et dans quelque revers qui nous puisse accabler,
Le sang de Bajazet doit-il jamais trembler?
Ah! si pour éviter la mort qui me menace,
J'achetois à ce prix & ma vie & ta grace
Que je pusse aujourd'huy jusques-là me trahir,
Quand je l'ordonnerois devrois-tu m'obéir?
Ma Fille, soûtiens mieux la fierté de ton Pere,
Entens la triste voix d'Ortobule ton Frere,
Qui tout sanglant encor, & tout percé de coups,
Mépriſe Tamerlan, & brave son courroux:
Regarde, imite, suy ta Mere la Sultane,
Qui soûtint jusqu'au bout la grandeur Ottomane,
Et qui nous donne à tous en ce funeste sort
L'exemple de braver le Tyran & la mort.
Pour moy, tu le sçais bien, je suis trop las de vivre,

Mon

Mon malheureux deſtin, s'obſtine à me pourſuivre;
J'avois tenté la fuite, il m'a pû le ſoufrir,
Enfin, j'avois voulu me ſauver, ou mourir;
Il m'a trahy, pour luy ma haine eſt implacable,
Je ne fais que gémir dans l'horreur qui m'accable,
La douceur & la paix par un coup ſi mortel
Ont fait avec mon cœur un divorce éternel;
Dans le comble des maux où ce revers me plonge,
Tu vois que le chagrin me devore, me ronge,
Qu'il entretient ma rage, & que dans ma douleur
Je n'attens que la mort pour finir mon malheur;
Mais je ne puis ſouffrir qu'un hymen ſi funeſte
M'immole tous les jours pour le peu qui m'en reſte.

ASTE'RIE.

Mais, Seigneur, ſongez-vous dans ce fatal inſtant,
Si nous n'obéiſſons, que la mort vous attend;
Ces Gardes, ces Soldats, cette funeſte Eſcorte,
Helas! qu'attendent-ils rangez à cette Porte?
Si vous ſortez, peut-eſtre ils fondront tous ſur vous,
Et peut-eſtre à mes yeux vous perceront de coups;
Je vous verray ſanglant dans leurs mains vous debatre,
Par cent coups redoublez ils ſçauront vous abatre,
Et cependant, d'un mot je puis les arreſter;
Je le prononceray, quoy qu'il puiſſe coûter,
Et vous ne verrez point l'infidelle Aſterie
Par ſes cruels refus vous arracher la vie.
J'en tremble; ah! ſi pour vous vous n'avez point d'effroy,

Ah;

Ah! Seigneur, ah! mon Pere, au moins tremblez pour moy.
Et quand vous périrez par l'ordre du Tartare,
Seray-je moins en proye à sa fureur barbare?
Sans pouvoir vous offrir à mon cœur éperdu,
Je demeureray seule, & j'auray tout perdu;
Je demande à vos pieds par toute ma tendresse,
Que pour moy vous ayez un peu plus de foiblesse;
D'une ame plus tranquile attendez vostre sort,
Ne courez point vous-mesme au devant de la mort,
Ortobule a péry, j'ay veu mourir ma Mere,
Je voy le mesme Bras qui menace mon Pere;
Mais enfin malgré vous je dois vous secourir,
Ils sont morts, vous vivez, & vous allez mourir.

BAJAZET.

Je vois avec plaisir la grandeur de ton ame,
Elle est digne de moy. Mais l'innocente flame
D'un Prince.... Croyez moy, ma Fille, & m'entendez,
Vous craignez d'obtenir ce que vous demandez,
Et si je contentois cette funeste envie.....

ASTE'RIE.

Je ne veux obtenir de vous que vostre vie,
Ne vous informez point du trouble de mon cœur,
J'en rougis, mais soufrez que je parte, Seigneur;
Oüy, je vais de ce pas.....

BAJAZET.

Epouser le Tartare,
Immoler Andronic, rendre heureux un Barbare!

ASTE'RIE.

Ah! ne m'expoſez plus au trouble où je me voy,
Vous armez un Amant contre vous, contre moy,

Ne

Ne me repetez point ce nom seul qui m'accable,
Et si j'obéissois, vous en seriez coupable.

BAJAZET.

Ma Fille, obéissez, je le veux, & je suis....

ASTE'RIE.

Vous obéïr ? ah Ciel ! non, Seigneur, je ne puis :
Mon Pere, soufrez-moy contre une injuste envie
De vous desobéir une fois en ma vie;
Je vous quitte, & je vais vous sauver malgré vous.

BAJAZET. *Elle sort.*

Arrestez, je l'ordonne, & craignez mon courroux.
Gardes, suivez vostre ordre, à la mort je m'apreste,
Et portez au Tyran mes refus & ma teste.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC, LEON.

ANDRONIC.

QUE dit-on dans le Camp du fort de Bajazet,
Leon? & Tamerlan en eſt-il ſatisfait?

LEON.

Sa fortune, Seigneur, vient de changer de face,
Sa Fille à l'Empereur a demandé ſa grace,
Elle eſt venuë en pleurs tomber à ſes genoux,
Et ſes pleurs, du Tartare ont calmé le courroux;
Si-toſt qu'elle a paru, ſon aimable preſence
A banny de ſon cœur la haine & la vangeance,
Mais toûjours Bajazet remply de ſa fureur
Refuſe avec mépris ſa Fille à l'Empereur;
Cependant Tamerlan pour le prix de ſa vie
Va malgré luy peut-eſtre épouſer Aſtérie,
Tout le Camp eſt ſurpris d'un ſi grand changement.

ANDRONIC.

Croiras-tu ce retour l'ouvrage d'un moment,
Leon? peux-tu penſer qu'aimé de ma Princeſſe,

Elle

Elle ait si-tost trahy ma flame & sa tendresse?
Pour un Pere il est vray... Mais qu'oy? sans l'offenser
Ne devoit-elle pas plus long-temps balancer?
Elle devoit... helas! elle pouvoit le faire,
Un Amant peut-il pas estre aussi cher qu'un Pere?
Tantost mesme, à mes yeux elle a veu Tamerlan
D'un œil plus engageant qu'on ne voit son Tyran;
Devant luy sa tristesse a paru trop touchante,
Sa douleur n'a jamais esté plus eloquente;
Son air, son port, ses pleurs parloient si tendrement,
Enfin, elle a parlé comme pour un Amant;
Mais voyant l'Empereur, que ne dois-je point croire?
Que sçay-je? si ses yeux éblouis de sa gloire,
Charmez de sa fortune, & pleins de sa grandeur,
N'ont point esté gagnez pour seduire son cœur?
Et pour me consoler, Leon, dans ma misere,
Elle va peindre aux miens les perils de son Pere,
Sa crainte, ses transports, ses soupirs, ses douleurs;
Et peut-estre, j'auray le reste de ses pleurs.
Mais avant qu'un Rival me rafle sa conquesse,
J'iray sur les Autels enfanglanter la Feste;
Pour réponse à ses pleurs j'ay du sang à verser,
J'iray... Mais elle vient, Ciel! que dois-je penser?

SCENE II.

ASTE'RIE, ZAIDE, ANDRONIC.

ASTE'RIE.

ME plaindrez-vous, Seigneur, dans ma triste avanture?
J'ay parlé pour mon Pere, & servy la Nature,
J'ay fait ce que j'ay dû, mais je viens à mon tour
Aux yeux de mon Amant satisfaire à l'Amour;
Ma bouche a prononcé pour un devoir funeste,
Je ne m'en repens point: mon cœur fera le reste,
Il vient entre vos mains tout plein de son malheur,
Remettre ses soûpirs, mes pleurs & ma douleur...

ANDRONIC.

Ces soûpirs estoient dûs, Madame, à vostre Pere,
Vous n'avez que trop fait ce que vous deviez faire,
Vostre triste devoir vient de changer son sort,
Enfin vous avez dû m'envoyer à la mort,
Je n'en murmure point; Tamerlan, un Empire,
Vostre devoir, un Pere, & si j'ose le dire,
Vostre peu de tendresse.....

ASTE'RIE.

Ingrat, que dites-vous?
Pouvez-vous me porter de si funestes coups,
Quant à vos yeux mon feu ne peut plus se contraindre,
Quand je viens devant vous soûpirer & me plaindre,

Que

Que mon cœur vous fait voir ſes vœux deſeſperez,
C'eſt vous, cruel, c'eſt vous qui me le déchirez;
Enfin, quand je m'apreſte à finir vos allarmes,
Que bien-toſt de mon ſang je vay payer vos larmes,
Que quite envers mon Pere, helas! en ce moment
Je cherche à m'aquiter auprés de mon Amant,
Il m'oſe reprocher mon devoir & mon Pere,
Ce que luy-meſme enfin m'a contrainte de faire,
Tout cela, dans l'inſtant que je viens en ce lieu
Le pleurer, & luy dire un eternel adieu.

ANDRONIC.

Un eternel adieu! Que dites-vous, Madame?
Quelle ſubite horreur frape & ſaiſit mon ame?

ASTE'RIE.

Il n'eſt plus temps, Seigneur, de vous rien déguiſer,
En vain Tamerlan croit aujourd'huy m'épouſer?
D'abord, j'avois voulu, pour vanger ma diſgrace,
Fille de Bajazet, en ſoûtenir l'audace,
Et cachant un poignard, pour vanger mon malheur,
Luy donner une main qui luy perçât le cœur.
J'ay conceu ſans trembler ce deſſein temeraire,
Mais quoy? du meſme coup j'aurois perdu mon Pere,
Et ce triſte penſer m'a donné de l'éfroy;
Mais il faut le ſauver, & ne perdre que moy,
Engager Tamerlan d'une foy mutuelle,
Mourir, & vous prouver que je vous ſuis fidelle.

ANDRONIC.

Ah! Madame, vivez, & me manquez de foy,
Sauvez Bajazet, vous, & ne perdez que moy,
Epousez Tamerlan, plûtoſt que de répandre
Un ſang qui m'eſt ſi cher, & que je veux défendre,
Ce cœur que vous voulez... ah! funeſte penſer!
Eſt-il encor à vous ce cœur pour le percer?
Je veux qu'il ſoit à moy dans ce péril extreſme,
De grace épargnez-vous par pitié de moy-meſme,
Et ſi vous le frapiez dans ce cruel moment,
C'eſt le cœur d'Andronic, le cœur de voſtre Amant.

ASTE'RIE.

Si Tamerlan m'épouſe, helas! ce cœur ſi tendre,
Qu'Andronic malgré moy veut encore défendre,
Sera-t-il pas frapé du coup le plus afreux....

ANDRONIC.

Si vous vivez, mon ſort ſera moins rigoureux;
Et quand je mourray ſeul....

ASTE'RIE.

Ciel! que voulez-vous faire?
Songez que vous perdez & la Fille & le Pere;
Et quand vous m'aprenez que vous voulez mourir,
Eſt-ce là le ſecret de vous faire obéïr?

ANDRONIC.

Hé bien, obéïſſez, je vivray, ma Princeſſe,
Peut-eſtre tout de vous je vaincray ma foibleſſe,
J'en donneray l'exemple, & mon cœur abatu
Cherchera du ſecours auprés de ſa vertu;
De pareilles raiſons vous forcent à le faire,
Il y va de vos jours, de ceux de voſtre Pere,
Tremblez pour eux, Madame, & leur ſervez d'apuy,
Si vous mouriez, helas! Tamerlan aujourd'huy Confus

Confus d'avoir perdu le seul bien qu'il espere,
Vangeroit vostre sang en perdant vostre Pere;
Bajazet perira sans doute.

ASTE'RIE.

Helas! voulez-vous
Encor un coup me voir l'ennemi d'un Epoux?
Songez-vous à l'horreur où ce dessein me livre?

ANDRONIC.

J'oublieray tout, pourveu que vous songiez à vivre,
De mon triste destin je seray satisfait,
Oubliez Andronic, songez à Bajazet.

ASTE'RIE.

Quoy? vous-mesme, Andronic, ordonnez qu'Atteinte
D'une si lasche amour, l'abandonne, l'oublie?
Ouy, puisque mon Amant m'aprend sans s'émouvoir
Par de fortes raisons mon funeste devoir,
Que luy seul d'un œil sec contemplant ma disgrace,
Me dit tranquilement ce qu'il faut que je face,
Je luy vais obéir.... Mais, Seigneur, entre nous,
Non, je n'attendois pas tant de force de vous,
J'atendois d'Andronic un peu plus de foiblesse,
J'atendois de son cœur un peu plus de tendresse,
J'atendois.... mais que dis-je, helas! j'en dois rougir,
Seigneur, sans balancer je vais vous obéir,
Et je cours de ce pas épouser....

ANDRONIC.

Ah! Madame,
Arrestez, & voyez la douleur de mon ame,
Pour vous sauver je fais le plus cruel effort,
Et ne voyez-vous pas que je cours à la mort?

ASTE'RIE.

Vous m'arrestez? pourquoy m'avez-vous convaincuë?
Cette force, Seigneur, qu'est-elle devenuë?

La Nature, mon Pere, Andronic, mon devoir,
Et de plus vos raisons.....

ANDRONIC.

Helas! en puis-je avoir?
Et si pour Andronic vostre cœur est si tendre,
Madame, ces raisons les devez-vous entendre?
Oüy, cruelle, voyez un Prince à vos genoux,
Et mille fois plus foible & plus tendre que vous,
Qui la mort dans le cœur, n'eût jamais d'autre envie
Que de vous conserver un Pere & vostre vie,
Et qui vous la demande & pour vous & pour luy.

ASTE'RIE.

N'augmentez pas, Seigneur, mon trouble & mon ennuy,
Mais plaignez seulement l'excés de ma misere,
Il ne me souvient plus de vous prés de mon Pere,
Et lors que je vous voy dans ce triste moment
J'oublie aussi mon Pere auprés de mon Amant;
Bajazet, Andronic, mon devoir, ma tendresse,
Enfin tout m'assassine.

ANDRONIC.

Ah! divine Princesse,
Perdez plûtost l'Amant, & vivez.

ZAIDE.

Ah! Seigneur,
J'entens du bruit, on vient, & je vois l'Empereur.

SCENE III.

TAMERLAN, ASTE'RIE, ANDRONIC, ZAIDE, TAMUR, Gardes.

TAMERLAN.

ENfin, Prince l'amour termine noſtre haine,
Bajazet malgré luy verra briſer ſa chaîne,
La Princeſſe en repond, elle me l'a promis,
Et par l'Hymen dans peu nous ſerons réünis.
Mais ne parliez-vous pas, Prince, de ma tendreſſe?
Vous pouviez en marquer l'excés à la Princeſſe?
Vous l'avez veu, Madame, & ce cœur orgueilleux
Aprend à ſoûpirer, & l'aprend de vos yeux;
Ce n'eſt plus en vainqueur qu'il vient icy paroître,
Depuis qu'il eſt à vous il n'agit plus en Maître.....
Mais quel chagrin, Madame occupe voſtre eſprit?
Je vous vois étonnée, & le Prince interdit,
Pour qui ſont ces ſoûpirs, & ce regard ſi tendre?
Répondez;

ASTE'RIE.

Moy, Seigneur, que puis-je vous aprendre?
Quels ſoupirs? ... ſi ce n'eſt des ſoupirs de courroux
Pour un Frere qui parle, & qui percé de coups,
Me reproche tout haut que voſtre main ſanglante

D'un sang qui m'est si cher paroit encor fumante;
Sa chere ombre sans cesse à mes yeux se fait voir,
Qui me suit, qui m'arreste, & m'aprend mon devoir,
Et qui me retraçant sa déplorable histoire,
Me dit que j'ay vendu son sang & sa mémoire,
Et que par vostre hymen je trahis.....

TAMERLAN.

C'est assez,
Je lis dans vostre cœur mieux que vous ne pensez;
Pour avoir écouté l'ombre de vostre Frere,
Madame, vous avez oublié vostre Pere,
Il suffit. Andronic, préparez vostre main
Pour l'hymen d'Araxide, elle arrive demain,
Dans une heure partez, allez au devant d'elle
Par de profonds respects luy marquer vostre zele;
Et tâchez par vos soins de prévenir son cœur,
De mon autorité j'apuyray vostre ardeur.

ANDRONIC.

Seigneur, lors qu'elle espere un cœur comme le vostre,
Voudra-t-elle des soins & des respects d'un autre?
Poura-t-elle écouter sans dédains d'autres vœux?
Et vos feux.....

TAMERLAN.

Vous prenez trop de soin de mes feux,
Araxide à vos vœux ne sera point rebelle,
Répondez-moy de vous, & je vous réponds d'elle,
Maître de ses Estats je puis en disposer,
Et d'un mot Tamerlan vous la fait épouser.

ANDRONIC.

Puis-je espérer, Seigneur l'amour d'une Princesse
Qui ne me vid jamais, & de qui la tendresse....

TAMERLAN.

Prince, je vous entens: Vous, Madame, je voy
Que vous les entendez ces raisons mieux que moy,
Tamerlan à son tour commence à les connoître;
Vous, Prince, obéissez, je dois parler en Maître,
Je le veux, je l'ordonne, & ne voyez jamais...

ANDRONIC.

Seigneur, vous pouvez faire obéir vos Sujets,
Je suis indépendant, & ne connois personne
Qui puisse me parler par je veux, ou j'ordonne;
Je m'expose sans doute aux plus cruels destins,
Mais je n'en suis pas moins du sang des Constantins,
Et tous ceux que le Ciel dans mon rang a fait naître
N'obéissent jamais quand on leur parle en Maître.

TAMERLAN *à Astérie.*

Luy dictez-vous, Madame, un discours si fatal?
Dois-je voir dans ses yeux les regards d'un Rival?
Vos yeux l'ont-ils rendu temeraire, perfide?

ASTE'RIE.

Moy! Seigneur... Andronic, allez voir Araxide,
Allez, sans balancer, obéissez, partez.

TAMERLAN.

Madame, pour mon cœur que d'affreuses clartez!
J'en frémis, mais enfin songez à quelle rage
Peut emporter l'amour contre qui nous outrage;
Et puisque cet amour sçait agir en Tyran,
Malheur à qui sera Rival de Tamerlan!

ASTE'RIE.

Auriez-vous un Rival pour une infortunée,
Languissante, captive, aux pleurs abandonnée,
Qui fut long-temps en bute à vostre inimitié,
Rebut de la Fortune, objet de la pitié?
Ah! Seigneur, qui voudroit dans ma fortune affreuse
Prodiguer des soûpirs pour une malheureuse,
Qui gémira toûjours des maux qu'elle a soufers,
Et qui n'a pour tous biens que des pleurs & des fers?
Andronic a des yeux, Araxide est charmante,
Il la verra, son cœur remplira vostre attente,
Oüy, Seigneur, j'en répons, il va vous obéir.

ANDRONIC.

Madame, jusques-là pourois-je vous trahir?
Non, non, il faut parler, il n'est plus temps de feindre,
Oüy, j'adore Astérie, & je le dis sans craindre,
Disposez de mon Trône & de mes jours, Seigneur,
Mais du moins laissez-moy disposer de mon cœur,
Il est à la Princesse.

TAMERLAN.

Ingrat, pourquoy m'aprendre
Un secret que mon cœur n'a sçeu que trop entendre?
Je te faisois l'honneur d'attendre tout de toy,
Tu pouvois aujourd'huy tout espérer de moy,
Je t'avois confié mon cœur & ma tendresse,
Je te donnois un Trône, une illustre Princesse,
J'allois te couronner avecque tant d'éclat....

ANDRONIC.

Seigneur, vous n'auriez fait d'Andronic qu'un ingrat,
Ne me prodiguez plus un present qui m'ofen-

se,

Un

Un Rival eſt mal propre à la reconnoiſſance,
N'en doutez point. Tantoſt mon cœur en
frémiſſant
A gemy ſous le poids d'un bienfait accablant;
Les Trônes, les grandeurs, je vous les aban-
donne,
Laiſſez-moy ma Princeſſe, & prenez ma Cou-
ronne,
J'aime mieux partager avec elle ſes fers,
Que ſans elle avec vous partager l'Univers.

TAMERLAN.

Madame, vous voyez cette ardeur qui l'en-
traine,
Vous l'aimez, mais il doit demander voſtre
haine,
Je perce le myſtere, & voy que Bajazet
Avec luy de concert entreprit ſon projet,
Vous-meſme d'Andronic eſtiez la récom-
penſe,
Mais ils ſeront tous deux l'objet de ma van-
geance.

ANDRONIC.

Je ne crains point la mort, pour vous, pour
voſtre Eſtat,
Seigneur, je l'ay cherchée avec aſſez d'éclat,
Sebaſte qui me vit au pied de ſes murailles,
Connoît trop qui je ſuis: J'ay donné deux Ba-
tailles,
Où de mon propre ſang (bleſſé de pluſieurs
coups)
J'arroſé les lauriers que je cueillois pour
vous;
La plus afreuſe mort n'a rien qui m'intimide,
Frapez ſans balancer un Rival intrépide,

TAMERLAN.

Je ſçauray contenter un ſi juſte deſir:
Qu'on l'arreſte, Tamur, qu'on vienne le
ſaiſir?

à Tamerlan. ASTE'RIE. *à Andronic.*

Ah! Seigneur arreſtez? ... Prince quelles al-
larmes?

Au nom de nostre amour, & par toutes mes larmes...

ANDRONIC.

Et que puis-je, Madame?

TAMERLAN.

Eloignez de mes yeux
Cet objet insolent d'un Rival odieux.

SCENE IV.

TAMERLAN, ASTE'RIE, ZAIDE.

TAMERLAN.

MAdame, vous voyez à quel point il m'irrite,
C'est mon Rival, je suis pour luy Barbare, Scyte:
Je répandray du sang, tout me sera permis,
Maîtresse, Pere, Amant, tous sont mes ennemis.
Il faut que de leur sort vostre bouche décide,
Pour sauver Andronic, qu'il épouse Araxide,
Resolvez-l'y vous-mesme, & rejettant ses vœux,
Pour sauver Bajazet satisfaites mes feux.
Voila le seul secret d'apaiser ma colere,
Quitez, abandonnez l'Amant pour vostre Pere;
Si l'un & l'autre enfin ne subissent mes Loix,
Vous les verrez tous deux pour la derniere fois.

SCENE V.

ASTERIE, ZAIDE.

ASTERIE.

AH! Seigneur.. il me quite, helas! que vais-je faire?
N'estoit-ce pas assez de trembler pour mon Pere?
Et cependant je touche au funeste moment
Où je verray perir mon Pere & mon Amant?
Quoy? Zaide, faut-il qu'à moy-mesme funeste,
En perdant tout, je livre un Amant qui me reste?
Qu'à ma Rivale enfin, j'abandonne son cœur,
Et que pour le sauver j'allume leur ardeur?
S'il faut perdre ton cœur pour conserver ta vie,
Cher Andronic, pardonne à la foible Asterie,
Je te verrois plûtost... Zaide, n'entens pas
Les douloureux transports d'un cruel embaras,
Ferme, ferme les yeux sur toute ma foiblesse,
Excuse ma douleur, pardonne à ma tendresse;
Bajazet, Andronic, Pere, Amant malheureux,
Je sçauray perir seule, & vous sauver tous deux.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ASTE'RIE, ZAIDE.

ASTE'RIE.

NE m'abandonne point, tout eſt perdu, Zaïde,
As-tu veu comme moy la Princeſſe Araxide?
Elle vient d'arriver, mon malheur eſt certain,
Peut-eſtre qu'Andronic l'épouſera demain,
Aujourd'huy pour ma mort tout eſt d'intelligence,
Avant ce prompt retour j'avois quelque eſpérance,
Loin d'Araxide, helas! & prés de mon Amant
Je voyois mes malheurs dans quelque éloignement;
Mais j'ay veu de trop prés cette pompe fatale,
Qui ſuivoit dans le Camp ma ſuperbe Rivale,
Ces Eſcadrons rangez, ce grand nombre de Chars,
Qui de l'Armée entiere attiroient les regards,
Ces Gardes, ces Soldats, cette Suite nombreuſe,
Cette foule qu'entraîne une fortune heureuſe,
Ces cris de joye, en l'air redoublez tant de fois,
Cet apareil qui marche à la ſuite des Rois,

Tout

Tout allarmoit un cœur trop tendre & trop timide,
Et j'ay tremblé sur tout en voyant Araxide;
Quand son Char a paru, mon cœur en a frémy,
Dans le trouble où j'estois je j'ay veuë à demy;
Mais il faut l'avouer enfin malgré ma haine,
Ah! Zaide, elle est belle, & de plus elle est Reine.

ZAIDE.

Ne craignez rien, Madame, Andronic est constant.

ASTE'RIE.

Un cœur ne peut-il pas changer en un instant?
Voy, d'Araxide, voy la grandeur importune,
Regarde avec pitié toute mon infortune,
Sur le Trône elle brille aux yeux de l'Univers,
Moy, dans l'obscurité je languis dans les fers,
Un Sceptre peut tenter une ame ambitieuse,
Ma Rivale est charmante, & je suis malheureuse,
Andronic est sensible, il peut manquer de foy,
Il m'aime, mais helas! s'il s'aimoit plus que moy!

ZAIDE.

Madame, suspendez ces mortelles allarmes,
Pour Tamerlan peut estre Araxide a des charmes,
Son cœur ambitieux dans cet heureux retour
Pouroit à sa grandeur immoler son amour.
Trop de timidité vous allarme & vous trompe,
Eût-il fait sans dessein tant d'apresť, tant de pompe?
Cét eclat, ce triomphe a pû vous étonner,
Et sans doute ce n'est que pour la couronner.
Dans ces cruels soupçons, je ne vois rien à craindre,
En faveur d'Araxide il sçaura se contraindre,
Et ce superbe cœur politique & jaloux
Doit par trop de raisons se dégager de vous.

ANDRONIC.

S'il eſt ainſi, Zaïde, ah! qu'elle ait mille charmes,
Que ſes yeux ſoient brillans, les miens couverts de larmes,
Que l'heureuſe Araxide allume avec éclat
Cet amour politique & de raiſon d'Eſtat!
Qu'elle ſoit mille fois plus belle & plus aimable,
Qu'aux yeux de Tamerlan je paroiſſe éfroyable,
Et s'il ſe peut, helas! dans mon ſort douloureux
Qu'Andronic ait pour moy toûjours les meſmes yeux!
Mais s'il falloit, Zaïde, à moy-meſme fatale
Contraindre mon Amant d'adorer ma Rivale,
Que pour ſauver ſes jours il faluſt le céder,
Quel diſcours employray-je à le perſuader?
On m'en a menacée, & tantoſt le Tartare
Condamnoit ma tendreſſe à cet effort barbare;
Helas! je me ſerois trahie à tous momens,
Ciel! que n'a-t-il quitté ces cruels ſentimens?
Mais il vient, ah! fuyons, de crainte que ma veuë
Ne rallume en ſon cœur le poiſon qui me tuë.

Elle ſort.

SCENE II.

TAMERLAN, TAMUR Capitaine des Gardes de Tamerlan.

TAMERLAN.

TU dis que Bajazet rentre dans ſon devoir,
Tout ſuperbe qu'il eſt, qu'il demande à me voir,

Il fait cette demarche, & cette ame si fiére
Souhaite une entrevenë, & parle la premiére,
Te croiray-je, Tamur ? l'as-tu bien entendu ?
Ne t'es-tu point trompé quand tu m'as répondu ?
Bajazet veut me voir ! quelle atteinte imprévuë
A fléchy son orgueil ? quoy ! dans nostre entrevuë
Il demande la Fille ? il n'en faut plus douter,
Tamur, son cœur se rend, & j'ay sçeu le dompter,
Parle, répete moy ce qu'il vient de te dire.

TAMUR.

Seigneur, exactement je vais vous en instruire.
Il m'a mandé luy-mesme, & j'ay couru soudain
Par vostre ordre, en entrant il m'a donné la main,
Un air plus satisfait brilloit sur son visage,
Qui sembloit en bannir la fureur & la rage,
La douceur & la paix y régnoient à leur tour :
Je veux voir vostre Maître avant la fin du jour,
(M'a-t-il dit) je suis las de soufrir tant de peine,
Il faut sortir des fers, & finir nostre haine,
Allez, & que je voye Alterie avec luy.

TAMERLAN.

Quoy donc ? j'aurois vaincu Bajazet aujourd'huy ?
Non, je ne puis le croire, & sa haine invincible
Aux périls, à la mort ne fust jamais sensible,
J'admirois son courage, & malgré sa fureur
Ce mépris de la mort qui marque un si grand cœur,
Cette ame inébranlable, & si noble & si fiere,
Ont pour luy mille fois suspendu ma colere ;

Nous

Nous sommes ennemis, je le hais, il me hait,
Mais j'aurois jusqu'icy fait tout ce qu'il a fait.
Ainsi, de ce retour j'ay trop d'incertitude,
De tous costez, Tamur, j'ay de l'inquiétude;
Si Bajazet se rend du party de mon cœur,
Araxide & ma gloire arrestent mon bonheur;
Je sçay bien que ma bouche est ingrate, perfide,
Qu'elle a donné parole à l'aimable Araxide,
Mais j'adore Astérie, & mon cœur à son tour
S'est malgré mon orgueil donné tout à l'amour.
J'ay regardé l'amour dans les yeux d'Astérie
Comme un fier Ennemy né de mon Ennemie,
Et pour mieux me vanger d'elle & de mon Vainqueur,
J'ay voulu le forcer dans le fond de son cœur.

TAMUR.

Mais, Seigneur, Andronic épousant Araxide,
Vous n'auriez plus le nom d'ingrat & de perfide,
Ce Prince.....

TAMERLAN.

C'est dequoy je veux l'entretenir,
Et mon ordre est donné pour le faire venir.
à ses Gardes.
Que l'on amene aussi la Princesse Astérie?
Bajazet veut la voir, contentons son envie;
Que je m'aplaudirois d'un peu de cruauté,
Si par là j'avois sçeu vaincre tant de fierté!
Car enfin, je ne puis soufrir qu'il la soutienne,
La grandeur de son ame est égale à la mienne,
Il faut que je l'abaisse, & que d'un air soûmis
Il veüille entrer luy-mesme au rang de mes Amis,
Je serois satisfait si le péril qui presse
Coûtoit à son grand cœur cette heureuse foiblesse,

Et si j'en triomphois ayant vû le dompter,
Peut-estre que le mien sçaura se surmonter.
Cependant de leur sort il faut que je décide,
Bajazet, Astérie, Andronic, Araxide,
Dans mes mains, il est vray, je tiens vostre destin,
Et cependant le mien en est plus incertain.
Andronic mon Rival est un Rival que j'aime,
Il m'a servy sans doute, Araxide elle mesme
Doit s'unir avec eux dans ce commun éfroy,
Et je seray peut-estre avec eux contre moy,
Mais sur tout Bajazet, Tamur, le puis-je croire,
Que la crainte ait donné quelque atteinte à sa gloire?

TAMUR.

N'en doutez point, Seigneur, Bajazet étonné
Se lasse de se voir captif, infortuné;
Pour sauver le débris de sa triste Famille,
Il veut sortir des fers en vous donnant sa Fille;
N'a-t-il pas fait entendre un si juste projet?
Lors que.....

TAMERLAN.

Sa Fille vient. Fais venir Bajazet.

SCENE III.

ASTERIE, ZAIDE, TAMERLAN.

TAMERLAN.

VOstre Pere a changé son superbe langage,
Madame, il a quitté cette fierté sauvage,
Il demande à me voir, & je vous fais venir
Et pour nous voir ensemble, & pour nous réünir.
A cet accord si doux qui faisoit vostre attente,
Vous nous verrez tous deux bientost nous embrasser... Mais

Mais ce discours commence à vous embarasser,
Et je vois....

ASTE'RIE.

Quoy? Seigneur, est-il vray que mon Pere?..

TAMERLAN.

Il est vray qu'il viendra bientost me satisfaire,
Et sans plus écouter une aveugle fureur,
Qu'il a soin de sa vie & de vostre grandeur.

ASTE'RIE *à part.*

Ah Ciel!

TAMERLAN.

Nous finirons une haine mortelle,
Elle va faire place à la foy mutuelle
Qui nous liant tous deux, vous couronne....,

ASTE'RIE.

Ah! Seigneur,
Les Couronnes n'ont rien de touchant pour mon cœur;
Depuis que dans les fers je suis accoûtumée,
Seigneur de la grandeur je ne suis plus charmée,
Araxide avec vous remplira mieux que moy
Un rang que vous devez à son cœur, à sa foy,
Oubliez Astérie, Esclave infortunée,
Je ne mérite point d'estre icy couronnée,
Et si mon Pere enfin plus soûmis & plus doux,
Vouloit se réunir, Seigneur, avecque vous,
Si d'un esprit moins fier..... Ah Ciel! est-il possible?
Bajazet qui parut toûjours ferme, inflexible,
Luy qui brava toûjours... tantost mesme, Seigneur,
Mes larmes, mes soûpirs, n'ont pû toucher son cœur,
J'ay fait ce que j'ay pû pour attendrir son ame,
Toujours inéxorable, intrépide.....

TAMERLAN.

Ah! Madame,
Vostre cœur a paru charmé de ses refus,
Cependant, croyez-moy, ne les souhaitez plus,

Si

Si vous l'aimez, pour luy devenez plus timide,
Et rendez sa grande ame un peu moins intrépide,
Et puis que ses refus le pouroient accabler,
Son intrepidité vous doit faire trembler.

ASTE'RIE.

Quoy? Seigneur, auriez-vous l'ame assez inhumaine...

TAMERLAN.

Non, Madame, au contraire on va briser sa chaîne,
Et Bajazet, & moy, dans nos embrassemens,
Nous allons étoufer tous nos ressentimens.

SCENE IV.

ANDRONIC, Un Garde, TAMERLAN, ASTERIE, ZAIDE.

ANDRONIC *à Astérie.*

AH! Madame, est-il vray ce qu'on vient de m'aprendre
Bajazet obéit, son grand cœur sçait se rendre,
Il vous immole, ah Ciel! quel honteux changement!
Ce cœur qui fut si ferme à la fin se dément,
Luy que j'ay veu cent fois par une juste envie
Demander un poignard pour s'arracher la vie?
Qui cherchoit avec soin le secours du poison,
Et qui le cherchoit mesme avec tant de raison?
à Tamerlan.
Il tremble; & dans vos mains il remet Astérie,

Mais

Mais pour la conſerver prenez encor ma vie,
Il vous la faut, Seigneur, perdant ce que je pers
Je voudrois dans ma chûte entraîner l'Univers,
Oüy, perdez un Rival dont la fureur extrême
Pouroit vous perdre un jour en ſe perdant luy-même,
Et qui n'ayant pour luy plus rien à ménager,
Ne cherche qu'à mourir, enfin, ou ſe vanger.

TAMERLAN.

J'excuſe d'Andronic la fureur & l'audace,
Je luy pardonne meſme une telle menace,
Son deſeſpoir luy dicte un diſcours emporté
Que pour ſon intéreſt je n'ay pas écouté.

ANDRONIC.

Pour voſtre intéreſt ſeul vous devriez l'entendre,
L'excés de ma douleur, Seigneur, doit vous l'aprendre,
Oüy, perdez un Rival....

ASTE'RIE.

Que dites-vous, Seigneur?
Pourquoy donner encor ce comble à mon malheur?
Et n'ay-je pas aſſez de mortelles diſgraces
Sans qu'il y faille encor ajoûter vos menaces:
Tout retombe ſur moy? voulez-vous en mourant
Faire à mes triſtes yeux un ſpectacle ſanglant?
Et faudra-t-il périr, helas! quelle miſere!
De la main d'un Amant & de celle d'un Pere?
J'en ſeray la Victime, & je dois obéïr,
Mais je n'ignore pas quand il faudra mourir.
Il vient. Ah Ciel!

SCENE V.

BAJAZET, TAMUR, TAMERLAN, ANDRONIC, ASTERIE, ZAIDE, Suite de Gardes.

BAJAZET.

MA Fille, il faut que je t'embrasse,
La fureur du Destin aujourd'huy me fait grace,
Viens partager ma joye, essuye enfin tes pleurs,
Bajazet a vaincu son sort & ses malheurs.

ASTE'RIE.

A ce nouveau bonheur immolez Astérie,
Je n'en murmure point, qu'il me coûte la vie,
Dois-je pas vous la rendre? il n'importe, Seigneur,
Finissez vostre haine, embrassez l'Empereur,
Réunissez deux cœurs....

BAJAZET.

Que je me réuniſſe
Avec mon Ennemy? par quel honteux caprice
Me donner un conseil qui me remplit d'horreur?
Mais enfin, Tamerlan, je connois son erreur,
Si j'ay voulu te voir, ce n'eſt que pour t'aprendre,
Que sur moy tu n'as plus aucun droit a prétendre,
Et que brisant mes fers peut-estre devant toy,
Tu me verras dans peu libre & maistre de moy.

TAMERLAN.

Bajazet, j'avois crû qu'un conseil salutaire
Remettoit au devoir & la Fille & le Pere,

Mais ne me contrains plus à la juste rigueur,
Qui malgré mes bontez puniroit ta fureur.

BAJAZET.

Tu peux intimider un malheureux Eſclave,
J'écoute ſans aigreur un Vainqueur qui me brave,
Tu ſçais bien que la mort ne m'a point fait d'effroy,
Et quand je l'ay cherché elle a fuy devant moy;
Mais je t'ay prévenu, j'ay remply mon envie,
Je quite avec plaiſir le fardeau de la vie,
Je ſens que ma fureur s'éteint avec mes jours,
Je cede, & ſuis tranquile en finiſſant leur cours,
Et puis que je vais perdre une vie importune,
Je me reconcilie avecque la Fortune,
Je luy pardonne tout. Ma Fille eſt dans tes fers,
Elle attache ſur toy les yeux de l'Univers,
Si la vértu t'eſt chere, ah! je te la confie,
Et ta gloire aujourd'huy me répond d'Aſtérie,
Je l'en charge; il ſuffit. Ma Fille, c'eſt à toy
De vivre, ou s'il le faut, de mourir comme moy.

ASTE'RIE.

Seigneur, que dites-vous, & quel triſte préſage...
Mais Ciel! à chaque inſtant vous changez de viſage,
Mon Pere, qu'avez-vous? quel afreux changement?

BAJAZET.

Ce mal ſe doit paſſer, ma Fille, en un moment,
Ce n'eſt rien.

ASTE'RIE *à Andronic.*

Mais que vois-je! ah! Seigneur, il chancelle.
Je tremble.

ANDRONIC.

Quoy? Seigneur.....

BAJAZET.

Voſtre amitié cruelle
Me refuſa cent fois un poignard pour mourir,
Sei-

Seigneur, mais un Esclave a sçeu me secourir,
Et je me suis rendu par son adresse extresme
Maitre de mon destin malgré le Destin mesme,
C'est ainsi que j'ay pris le trop heureux poison
Qui des fureurs du Sort m'a sçeu faire raison.

ASTE'RIE.

Juste Ciel !

TAMERLAN.

Quoy ? veux-tu me dérober la gloire
D'emporter sur mon cœur une entiere victoire ?
Qu'on cherche du secours,

BAJAZET.

Il n'est plus de secours
Qui puisse retarder de si malheureux jours,
Je sens déja la mort & secourable & prompte,
Qui m'enleve à la vie, & m'arrache à la honte,
Console-toy, ma Fille, & malgré ta douleur
Souvien-toy que ton Pere expire en Empereur.

TAMERLAN.

Qu'on l'emporte, Tamur?

ASTE'RIE.

Seigneur, je veux vous suivre,
Et je ne pouray pas un moment vous survivre.

TAMERLAN.

Madame, demeurez, dans un tel malheur....

ASTE'RIE.

Ah ! laisse-moy, Tyran, expirer de douleur !
Tu pers tout aujourd'huy, malheureuse Astérie,
Et pour dernier malheur il te reste la vie.

Elle sort.

SCENE DERNIERE.

ANDRONIC, TAMERLAN.

ANDRONIC *veut suivre Astérie.*

SI vous l'aimez, Seigneur, craignons son desespoir,
Et soufrez.....

TAMERLAN.

Demeurez, c'est à moy d'y pourvoir.
Hola, Gardes, Tamur, veillez sur la Princesse,
Qu'on la suive, & sur tout qu'on l'observe sans cesse.
C'en est fait, on verra si je suis un Tyran,
Il faut que l'Univers connoisse Tamerlan.
Bajazet de sa Fille ose charger ma gloire,
Ouy, Prince, elle en répond, & vous l'en devez croire,
Il triomphe du Sort, & je veux aujourd'huy,
En triomphant de moy, faire encor plus que luy.
Ainsi, Prince, je veux oublier vos caprices,
Et ne me souvenir que de tous vos services,
Et quand Bajazet meurt, pour triomphe nouveau,
Enfermer mon amour dans le mesme tombeau.
Allez voir la Princesse, apaisez ses allarmes,
Quand elle aura donné quelque tréve à ses lar- (mes,
Elle peut à son gré terminer vostre sort,
Araxide & ma gloire exigent cet effort,
Je l'épouse, & je pars.

ANDRONIC.

Quelle reconnoissance,
Seigneur, pour des bontez qui passent l'espérance...
Ciel! pouvois-je espérer en ce funeste jour
Que la Gloire vangeât la Nature & l'Amour.

FIN.

PHEDRE
ET
HIPPOLYTE.
TRAGEDIE.

A MADAME LA DUCHESSE DE BÜILLON.

MADAME,

Souffrez qu'Hippolyte ſorte aujourd'huy du fonds de ſes Foreſts, pour venir rendre hómage à Voſtre ALTESSE. *Bien que ce Prince fuſt le plus habile Chaſſeur de ſon temps, ſon adreſſe auroit cedé ſans doute à celle que vous faites admirer ſi ſouvent a toute la France dans ce noble Exercice, & il auroit eſté charmé de vous y voir avec tout cet*

éclat & cette grace qui vous accompagnent toûjours. Ne vous étonnez pas, MADAME, s'il vous paroît dépoüillé de cette fierté farouche & de cette insensibilité qui luy estoit si naturelle, mais en auroit-il pû conserver auprés des charmes de V. ALTESSE? Enfin si les Anciens nous l'ont dépeint comme il a esté dans Trezene, du moins il paroîtra comme il a dû estre à Paris; & n'en déplaise à toute l'Antiquité, ce jeune Héros auroit eu mauvaise grace de venir tout herissé des épines du Grec, dans une Cour aussi galante que la nostre. Ce n'est pas, MADAME, que V. ALTESSE ne peuvre admirablement toutes les beautez des Anciens. Outre le merite de sa Personne & l'éclat de son Rang, elle possede encore au dessus de celles de son Sexe, des avantages plus solides du costé de l'Esprit, puis que (si je l'ose dire) elle sçait puiser

dans

dans leurs sources les beautez d'Horace & d'Ovide, & des plus celebres Auteurs dont elle nous pouroit donner des leçons. On sçait d'ailleurs, MADAME, que V. ALTESSE ne juge jamais des Ouvrages par cabale, ou par prévention, mais toûjours avec un discernement si juste, accompagné de tant de penetration & de délicatesse, & dans une si grande droiture de raison, qu'elle ne laisse rien à répondre aux plus entestez. Ce sont ces raisons, MADAME, qui ont forcé Hippolyte à venir vous rendre ses respects, & vous remercier des bontez dont V. ALTESSE l'a déja daigné honorer au Theatre : il vous en demande la continuation sur le papier ; heureux! s'il peut avoir l'honneur de vous plaire une seconde fois. Quoy qu'il en soit, je luy auray toûjours l'obligation, d'avoir servy de pretexte à mettre vostre illustre Nom à la teste

de cet Ouvrage, pour rendre témoignage à toute la France des obligations que je vous ay, & du profond respect avec lequel je seray toûjours,

MADAME,

DE VOSTRE ALTESSE,

Le tres humble & tres-obeïssant Serviteur.
PRADON.

PRE-

PREFACE.

VOICY une troisiéme Piece de Theatre de ma composition : elle a causé bien de la rumeur au Parnasse, mais je n'ay pas lieu de me plaindre de son succés ; il a passé de si loin mon attente, que je me sens obligé d'en remercier le Public, & mes Ennemis mesme, de tout ce qu'ils ont fait contre moy. A l'arrivée d'un second Hippolyte à Paris, toute la République des Lettres fut émuë ; quelques Poëtes traitterent cette entreprise de temerité inouye, & de crime de leze-Majesté Poëtique ; sur tout

La Cabale en pâlit, & vit en frémissant
Un second Hippolyte à sa barbe naissant.

Mais les honnestes Gens aplaudirent fort à ce dessein ; ils dirent hautement, qu'Euripide, qui est l'Original de cet Ouvrage, n'auroit jamais fait le procés à Seneque, pour avoir traité son Sujet, ny Seneque à Garnier, ny Garnier à Gilbert. Ainsi j'avouë franchement, que ce n'a point esté un effet du hazard qui m'a fait rencontrer avec Mr. Racine, mais un pur effet de mon choix ; J'ay trouvé le sujet de Phedre beau dans les Anciens, j'ay tiré mon épisode d'Aricie, des Tableaux de Philostrate, & je n'ay point veu d'Arrest de la Cour qui me défendit d'en faire une Piece de Theatre. On n'a jamais trouvé mauvais dans la Peinture, que deux Peintres tirassent diverses Copies du mesme Original ; & je me suis imaginé que la Poësie, & sur tout le Poëme Dramatique, qui est une Peinture parlante, n'estoit pas de pire condition. Il seroit mesme à souhaiter pour le

divertissement du Public, que plusieurs Autheurs se rencontrassent quelquefois dans les mesmes Sujets, pour faire naître cette noble émulation qui est la cause des plus beaux Ouvrages. Mais quelques Autheurs intéressez n'ont pas esté de ce sentiment, ils se sont érigez en Régens du Parnasse, ou plûtôt en Tyrans, & ils ont établi entre eux (en étouffant les Ouvrages des autres, ou les empeschant de paroître) cette Maxime des Femmes Sçavantes de Moliere,

Et nul n'aura d'esprit hors nous & nos Amis.

En verité, n'en déplaise à ces grands Hommes, ils me permetront de leur dire en passant que leur procedé & leurs manieres sont fort éloignées de ce Sublime qu'ils tâchent d'attraper dans leurs Ouvrages: Pour moy, j'ay toujours crû qu'on devoit avoir ce caractere dans ses mœurs, avant que de le faire paroître dans ses Ecrits, & que l'on devoit estre bien moins avide de la qualité de bon Autheur, que de celle d'honneste Homme, que l'on me verra toujours preferer à tout le sublime de Longin. Ces anciens Grecs, dont le stile est si sublime, & qui nous doivent servir de modelles, n'auroient point empesché dans Athenes les meilleures Actrices d'une Troupe de jouer un premier Role, comme nos Modernes l'ont fait à Paris au Theatre de Guenegaud. C'est ce que le Public a veu avec indignation & avec mépris; mais il m'en a assez vangé, & je luy ay trop d'obligation, pour differer plus longtemps à l'avertir de ce qui se trame contre luy; on le menace d'une Satyre où l'on l'accuse de méchant goust; peut-estre parce qu'il a osé aplaudir à mon Ouvrage, & l'on me menace aussi de la partager avec luy, pour avoir esté assez heureux pour luy plaire. La Satyre est une Beste qui ne me fait point de peur, & que l'on range quelquefois à la raison; de sorte que si le succés de Thedre m'attire quelques traits

du

du Sieur D*** je ne m'en vangeray qu'en faisant mon possible de luy fournir tous les ans de nouvelle matiere par une bonne Piece de Theatre de ma façon, afin de mettre une Satyre de la sienne, a l'impression de laquelle je ne m'opposeray jamais, quoy qu'on ait voulu empescher mon Libraire d'imprimer ma Piece. C'est une trop plaisante nouvelle pour n'en pas réjouir mon Lecteur. Il ne pourra pas apprendre sans rire que ces Messieurs veulent oster la Liberté aux Autheurs de faire des Pieces de Theatre, aux Comediens de les jouer, aux Libraires de les imprimer, & mesme au Public d'en juger.

Je n'ay point parlé icy de la conduite de cet Ouvrage; elle a esté generalement trop aprouvée, quoy que je me sois un peu éloigné de celle d'Euripide & de Seneque, mais j'en feray voir les raisons en un autre lieu par une Dissertation plus ample que j'en donneray au Public.

Au reste je ne doute point que l'on ne trouve quelques fautes dans cette Piece, dont les Vers ne m'ont coûté que trois mois, puis qu'on en trouve bien dans celles qu'on a esté deux ans à travailler & à polir.

ACTEURS.

THESE'E, Roy d'Athenes.

PHEDRE, Fille de Minos & de Paſiphaé, enlevée par Theſée.

HIPPOLYTE, Fils de Theſée & d'Antiope Reine des Amazones.

ARICIE, Princeſſe de la Contrée d'Attique.

IDAS, Gouverneur d'Hippolyte.

ARCAS, Confident de Theſée.

CLEONE, Confidente d'Aricie.

MEGISTE, Femme de la Suite de Phedre.

GARDES.

La Scene eſt à Trezene.

PHE-

PHEDRE
ET
HIPPOLYTE.
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.
HIPPOLYTE, IDAS.

HIPPOLYTE.

OUY, j'en frémis, Idas, tant de tristes préſages
Sont du Ciel en courroux les funeſtes meſſages,
Je ne ſçay par quel crime Hippolyte odieux
Peut attirer ſur luy les menaces des Dieux;
Je vois toutes les nuits cent Images funebres
Qui meſlent leur horreur à celle des tenebres;
Ce matin, dans le Temple où j'ay ſacrifié,
Au col de la Victime un Serpent s'eſt lié,

Qui

Qui luy perçant la gorge, en écumant de rage,
M'en a fait rejaillir le sang sur le visage,
Le Prestre, à ce prodige, interdit & tremblant,
Seul auprés de l'Autel m'a laissé tout sanglant,
Je suis sorty du Temple, & jamais Sacrifice
Ne s'est veu commencé sous un plus noir auspice,
Ah! j'en frissonne encore, & vois de tous costez
Et la Foudre qui gronde, & les Dieux irritez.

IDAS.

Ce prodige, Seigneur, me surprend & m'étonne,
A ce recit affreux moy-même je frissonne,
Mais il faut esperer de la bonté des Dieux....

HIPPOLYTE.

Eloignons-nous de Phedre, & fuyons de ces lieux;
Oüy, c'est par elle, Idas, que le Ciel nous menace,
Le desir de la gloire, & Phedre, tout me chasse,
Je crains qu'elle ne soit le fatal instrument
De la haine des Dieux & de leur châtiment.

IDAS.

Je vous entens, Seigneur, au retour de Thesée
Vous craignez les malheurs d'un second Hymenée,
Le nom d'une Marâtre est toûjours odieux;
Mais, Seigneur, si j'en crois le raport de mes yeux,
Phedre, pour adoucir ce titre de Marâtre,
Vous chérit, vous respecte, enfin vous idolâtre,
A tant d'égards, de soins....

HIPPOLYTE.

Et c'est là, cher Idas,
Ce trop d'égards, de soins, qui fait mon embarras,
Ce trop tendre amitié me pese & m'importune,
Qu'elle

Qu'elle jouïsse en paix d'une illustre fortune,
Que mon Pere pour elle avance son retour,
Qu'il luy jure à mes yeux une eternelle amour,
Que Phedre ait pour Thesée une tendresse extreme,
J'y consens, à l'Autel je la conduis moy mesme,
Et je voudrois déja que l'un à l'autre unis
Phedre eût le nom de Mere, & moy celuy de Fils.
L'absence de Thesée est tout ce qui me gesne,
Je veux donc aujourd'huy m'éloigner de Trezene,
Suivre, ou chercher mon Pere, & quitant ce Palais,
L'abandonner à Phedre, & ne la voir jamais.

IDAS.

Quoy? Seigneur, croyez-vous pouvoir suivre Thesée?
La route des Enfers est-ce une route aisée?
Et par toute la Grece un bruit est répandu
Que dans ces tristes lieux Thesée est descendu.
Ne trouvant plus de Monstre à vaincre sur la terre,
Il porte en d'autres lieux son bras & le tonnerre,
Il va jusqu'aux Enfers rétablir l'équité,
Et du sein de la mort à l'immortalité.

HIPPOLYTE.

Quoy? tu ne rougis pas d'une telle foiblesse?
Prétens-tu m'ebloüir des Fables de la Grece?
Peux-tu croire un mensonge? Ah! ces illusions
Sont d'un Peuple grossier les vaines visions;
Sans-doute que Thesée a voulu faire croire
Que jusques aux Enfers il peut porter sa gloire,
Mais jamais aux Mortels de cet afreux sejour
L'inexorable sort n'a permis le retour.
Peut-il (enorgueilly d'une Race Divine)

Dans

Dans les bras de Pluton enlever Proſerpine?
Traverſer le Cocyte avec Pirrythous,
Bien qu'ils ſoient des Heros, Idas, c'eſt un abus,
Quoy qu'au deſſus de nous ils ſont ce que nous ſommes,
Et comme nous enfin les Héros ſont des Hommes.

IDAS.

Mais, Seigneur, où Theſée a-t-il tourné ſes pas,
En quels lieux, quels Païs?

HIPPOLYTE.

Nous l'ignorons, Idas;
Aprés la mort d'Egée on ſçait que dans Athenes
La brigue de Pallas luy donna mille peines,
Il vint mettre en ces lieux la Reine en ſeureté,
Et jura de punir cette ingrate Cité.
Ils eſtoient ſur le point d'unir leur deſtinée,
Et leur foy mutuelle eſtoit déja donnée,
La mort de mon Ayeul en recula le jour,
Avec Pirrythous il ſortit de ſa Cour,
Ainſi, de cet Hymen la pompe fût remiſe;
Sans-doute ils ont formé quelque haute entrepriſe,
Phedre le vit partir, & le vit ſans regret,
Et de tous leurs deſſeins ignore le ſecret;
J'en veux eſtre éclaircy, je veux chercher mon Pere;
Mais aprens aujourd'huy ce qui me deſeſpere,
Preſt à ſuivre Theſée & ſortir de ces lieux
Pour ſoutenir en moy l'honneur du ſang des Dieux,
Te l'avoüray-je enfin quand la gloire m'entraine,
Que de puiſſans liens m'attachent à Trezene.

IDAS.

Qui peut vous retenir, Seigneur, en cette Cour?
Vous eſtes l'ennemy declaré de l'Amour,

Vous

Vous n'aimez que la Chaſſe & le plaiſir pénible,
On vous donne par tout le titre d'inſenſible,
Et voſtre Pere meſme & chagrin, & jaloux,
Mit Phedre en voſtre garde, & ſe confie en vous.
La belle Æglé; ſur tout la Princeſſe Aricie
Que l'on voit avec Phedre étroitement unie,
Qui doit porter un jour la Couronne d'Argos,
Et qui charma le cœur d'un des Fils de Minos,
Ne touchent point le voſtre; & cette jeune Helene,
Que Theſée enferma dans les Murs de Trezene,
Et dont l'enlevement nous coûta....

HIPPOLYTE.

C'eſt aſſez,
Sauvons-nous de ces Dieux qui nous ont menacez,
Ne ſonde point un cœur que j'ay peine à connoître,
Je croy voir Aricie, oüy, je la vois paroître,
Laiſſe-nous un moment, & ſans plus différer,
Pour mon depart, Idas, va-t-en tout préparer.

SCENE II.

ARICIE, HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE.

MAdame, vous paſſiez ſans doute chez la Reine;
Mais puis que je ſuis preſt d'abandonner Trezene,

Sou-

Soufrez que je vous parle, & qu'en quitant la Cour....

ARICIE.

Quoy, Seigneur, vous partez?

HIPPOLYTE.

Peut-estre dés ce jour
Je vais chercher Thesée.

ARICIE.

Ah Ciel! est-il possible?
Qu'à ce depart, Seigneur, Phedre sera sensible!
Mais quoy? vous n'avez rien qui vous retienne icy,
Thesée est loin de nous, vous nous quittez aussy,
Sans trouble, sans chagrin vous sortez d'une Ville
Où... Que l'on est heureux d'estre né si tranquille!

HIPPOLYTE.

Si j'estois si tranquile en sortant de ce lieu,
Sans crainte, sans chagrin je vous dirois adieu,
Madame, & cependant...

ARICIE.

Seigneur, parlons sans feinte,
Quand on est sans amour, on est toûjours sans crainte,
Vostre superbe cœur l'a toûjours outragé.

HIPPOLYTE.

Eh! Madame, vos yeux ne l'ont-ils point vangé?
Assez, & trop long-temps, d'une bouche profane
Je mépriſé l'Amour, & j'adoré Diane,
Solitaire, farouche, on me voyoit toûjours
Chasser dans nos Forêts les Lions & les Ours;
Mais un soin plus pressant m'occupe & m'embarasse,
Depuis que je vous vois j'abandonne la Chasse;
Elle fit autrefois mes plaisirs les plus doux,
Et quand j'y vais, ce n'est que pour penser à vous.

Tous

Tous nos Grecs m'accusant d'une triste indolence,
Font un crime à mon cœur de son indifférence,
Et je crains que vos yeux qui le trouvoient si fier
Ne prennent trop de soin de le justifier;
Mais le sang dont je sors leur devoit faire croire
Que le Fils de Thesée estoit né pour la gloire,
Madame, & vous voyant ils devoient présumer
Que le cœur d'Hippolyte estoit fait pour aimer.

ARICIE.

Seigneur, je vous écoute, & ne sçais que répondre,
Cet aveu surprenant ne sert qu'à me confondre.
Comme il est imprévu, je tremble que mon cœur
Ne tombe un peu trop tost dans une douce erreur;
Mais puis que vous partez je ne dois plus me taire,
Je souhaite, Seigneur, que vous soyez sincere:
Peut-estre j'en dis trop, & déja je rougis
Et de ce que j'écoute & de ce que dis;
Ce départ cependant m'arrache un aveu tendre
Que de long-temps encor vous ne deviez entendre,
Et dont mon cœur confus, d'un silence discret,
En soûpirant tout bas m'avoit fait un secret;
Je ne sçay dans quel trouble un tel aveu me jette,
Mais enfin, loin de vous je vais estre inquiete,
Et si vous consultiez icy mes sentimens,
Vous pourriez bien, Seigneur, n'en partir de long-temps.

HIPPOLYTE.

Ah! Madame, faut-il que par un sort bizarre,
Quand l'Amour nous unit, la Gloire nous sépare?

Puis

Puis qu'enfin de Theſée Hippolyte jaloux
Veut en ſuivant ſon Pere eſtre digne de vous.
Que me ſert de ſortir d'une Race Divine,
Si mon cœur ne répond à ſa noble origine?
Je ſuis chargé d'un Nom qu'il me faut ſoûtenir,
Je ſuis Fils de Theſée, & dois m'en ſouvenir,
Et je n'ay point encor par aucune victoire
D'alliance avec luy du coſté de la Gloire.
Conſentez-donc, Madame, à ce juſte depart.

ARICIE.

Ah! pour y conſentir je ſens qu'il eſt trop tard,
Seigneur, & croyez-vous qu'il ſoit temps de m'aprendre
Sur le point d'un depart, que voſtre cœur eſt tendre?
Ce depart me confond, cet aveu me ſurprend,
Helas! que n'eſtes-vous encore indiférent!

HIPPOLYTE.

Non, Madame, croyez qu'Hippolyte vous aime,
Qu'en s'éloignant de vous il s'arrache à luy-méme,
Mais j'ay mille raiſons d'abandonner ces lieux.
Que diray-je? J'y crains la colere des Dieux,
Sans doute un grand malheur nous menace, & peut-eſtre
Vous vous repentirez...

ARICIE.

Je le dois bien connoître,
Ce malheur me regarde, & puis que vous partez,
Sans doute contre moy les Dieux ſont irritez.

HIPPOLYTE.

Non, non, c'eſt ſur moy ſeul que tombent leurs menaces,
De l'illuſtre Theſée il faut ſuivre les traces,
Et s'il le faut encore avoüer entre nous,
Je m'éloigne bien plus de Phedre que de vous.

ARI-

ARICIE.

Ah! Seigneur, je le voy, vous haïssez la Reine,
Vous ne pouvez soufrir qu'elle regne à Trezene,
Et le Bandeau Royal qu'elle porte à vos yeux,
Au front d'une Marâtre est sans doute odieux.
Cette Phedre pourtant si charmante & si fiere
Fait voir une amitié pour vous tendre & sincere,
Oüy, Seigneur, tous les jours mes yeux en sont témoins,
Peut-estre pour Thesée en auroit-elle moins;
Dans vostre air, de Thesée elle trouve l'image,
Ces traits qui luy sont chers sont sur vostre visage,
Je l'écoute avec joye, helas! je m'aplaudis
Qu'en brûlant pour le Pere elle adore le Fils,
Tous ses soins vont pour vous jusqu'a l'inquiétude,
Et je rougis, Seigneur, de vostre ingratitude.

HIPPOLYTE.

Ah! Madame!

ARICIE.

Hier encor elle parloit de vous
D'un air, dont mon esprit estoit presque jaloux:
Que j'endurois, Seigneur, une dure contrainte,
Quand luy cachant mes feux sous une injuste feinte
Elle me reprochoit alors avec ardeur
Que je parlois de vous avec trop de froideur,
On diroit à la voir languissante, abatuë,
Qu'un poison lent, secret, la consume, la tuë,
Et de son cher Epoux le triste éloignement
Depuis un si long-temps la touche tendrement;

Elle

Elle pleure souvent, sans cesse elle soûpire,
L'absence de Thesée est pour elle un martyre...

HIPPOLYTE.

Et pour elle & pour nous que n'est-il de retour?
Madame, vous verriez l'excés de son amour,
Elle vient, je vous quite.

ARICIE.

Helas! il fuit la Reyne,
Et son empressement n'attire que sa haine.

SCENE III.

PHEDRE, ARICIE.

PHEDRE *à part.*

ARreste, Phedre, arreste, & cours plûtôt cacher
Un secret que l'Amour commence à t'arracher;
Et vous, cruels Tyrans, impétueuse flame,
Gloire, dépit, raison, qui déchirez mon ame,
Secret fardeau pesant qui me fais soûpirer,
Helas! pour un moment laissez-moy respirer.
Princesse, vous voyez une Reyne affligée
Dans les plus noirs chagrins mortellement plongée,
Qui ne peut plus se taire, & qui n'ose parler,
Et qui cherche par tout qui peut la consoler.

ARICIE.

Madame, je conçois les douleurs d'une Amante,
Quand d'un Heros qu'elle aime elle est long-temps absente;
Vous adorez Thesée, & sans doute les Dieux
Par son heureux retour exauceront vos vœux,
Ils seront attendris de l'état pitoyable...

PHE-

PHEDRE.

Que vous connoissez mal la douleur qui m'accable
Je ne pourois le voir sans un mortel effroy,
Et Thesée infidelle a dégagé ma foy.
Toute la Grece sçait que Phedre infortunée,
De mesme qu'Ariane en est abandonnée;
Sur le point d'un Hymen il ose me trahir,
Il me quite l'Ingrat, & je dois le haïr,
Et bien que contre luy tout me parle & m'irrite,
Je ne sçaurois haïr le Pere d'Hippolyte.

ARICIE.

Ah! conservez Madame, un si beau sentiment,
Thesée est vostre Epoux & toûjours vostre Amant,
Bien qu'il vous ait quittée, il n'est point infidelle,
Il court sans balancer où la gloire l'apelle,
Les Héros comme luy, par cent périls divers,
Vont chercher les Tyrans au bout de l'Univers,
Et souvent sa valeur à son amour fatalle
Vous donne dans son cœur la Gloire pour Rivalle,
Mais son retour enfin...

PHEDRE.

A ce fatal retour,
Pour Rival à sa Gloire il trouvera l'Amour,
Mais peut-estre un Amour qui nous sera funeste,
Un Amour malheureux que ma vertu déteste;
Aricie, il est temps de vous tirer d'erreur,
Je vous aime, apprenez le secret de mon cœur;
Et les soupirs de Phedre & le feu qui l'agite,
Ne vont point à Thesée, & cherchent Hippolyte.

ARICIE.

Hippolyte!

PHEDRE.

Et Trezene eſt le fatal ſejour
Où le Fils de Theſée alluma cette amour.
On fut à noſtre abord rendre les Dieux propices,
Au Temple de Diane on fiſt des Sacrifices,
D'une pompeuſe Feſte Hippolyte eut les ſoins,
Mes yeux, mes triſtes yeux, en furent les témoins.
Eſcorté d'une illuſtre & ſuperbe Jeuneſſe,
En luy je vis l'honneur & la fleur de la Grece,
L'air d'un jeune Héros, un front majeſtueux;
La douceur de ſes traits, & le feu de ſes yeux,
Cette fierté charmante, & ce grand caractere
(Tel que porte le front de ſon auguſte Pere)
Eblouirent mes yeux, & paſſant en mon cœur
Je connus Hippolyte, & ſentis mon vainqueur,
Il offrit la Victime, & d'un deſir profane
J'enviois en ſecret le bonheur de Diane,
J'aurois voulu luy faire un larcin de ſes vœux,
Je conjurois Vénus de luy donner mes feux,
Mais la Déeſſe enfin me punit de ce crime,
Du Sacrifice helas! Phedre fuſt la victime,
Et ſans plus reſpecter la ſainteté du Lieu,
Mon cœur n'y reconnut qu'Hippolyte pour Dieu.

ARICIE.

Ah! Madame, Theſée avec plus de juſtice
Devoit eſtre l'objet d'un ſi beau Sacrifice;
Mais brûlant pour ſon Fils, Dieux! que pretendez-vous?
Hippolyte le Fils de voſtre illuſtre Epoux!

PHEDRE.

Non, non, les derniers nœuds des Loix de l'Hymenée
Avec Theſée encor ne m'ont point enchaînée,
Je porte ſa Couronne, il a reçeu ma foy,
Et ce ſont mes ſermens qui parlent contre moy. Les

Les Dieux n'allument point de feux illégitimes,
Ils seroient criminels en inspirant les crimes;
Et lors que leur courroux a versé dans mon sein
Cette flame fatale & ce trouble intestin,
Ils ont sauvé ma gloire, & leur courroux funeste
Ne sçait point aux Mortels inspirer un Inceste,
Et mon ame est mal-propre à soûtenir l'horreur
De ce crime, l'objet de leur juste fureur.

ARICIE.

Mais, Madame, songez qu'Hippolyte inflexible,
Aux charmes de l'Amour ne fust jamais sensible,
Son naturel sauvage & sa sombre fierté
Luy font toûjours fermer les yeux à la Beauté;
La farouche Amazone, Antiope sa Mere,
Luy donna dés l'enfance une humeur triste & fiere,
Et farouche comme elle, & dans nos Bois errant,
Solitaire, il promene un cœur indifférent.

PHEDRE.

Helas! je me croyois plus superbe & plus fiere,
De la Race des Dieux, Fille de la Lumiere,
Avec dedain j'ay veu des Rois humiliez
En la Cour de Minos soûpirer à mes pieds;
Mais Dieux! nous mépriſons les conquestes faciles,
Nous voulons ébranler les cœurs les plus tranquiles,
Et c'est le piege adroit où l'Amour nous surprend,
Quand il arme nos yeux contre un Indifférent.
Par orgueil on veut vaincre, on s'attache, on s'oublie,

En voulant l'attendrir on se trouve attendrie,
Nostre nerté commence à nous abandonner,
Et l'on prend de l'amour lors qu'on croit en donner.

ARICIE.

Que je vous plains, Madame, & que vous devez craindre!

PHEDRE.

C'est trop long-temps me taire, & c'est trop me contraindre,
Parlons, puis qu'il y va du repos de mes jours,
Ne me refusez pas de fidelles secours,
J'aime Hippolyte, aimez Deucalion mon Frere,
Son cœur brûle pour vous d'une flame sincere,
Et pour unir la Crete au Royaume d'Argos,
Il doit mettre à vos pieds le Sceptre de Minos;
Oüy, Princesse, portez une double Couronne;
Pour moy, qui suis les Loix que mon amour m'ordonne,
Aux ordres du Destin je vais m'abandonner,
Hippolyte dans peu se verra couronner,
J'ay preparé l'esprit du Peuple de Trezene
A le proclamer Roy comme il me nomme Reine,
De la mort de Thesée on va semer le bruit,
Et pour ce grand dessein j'ay si bien tout conduit,
Qu'il faudra qu'Hippolyte à mes vœux moins contraire
Reçoive cette Main destinée à son Pere,
Et que s'il veut regner, le Trône estant à moy,
Qu'il ne puisse y monter qu'en recevant ma foy.
Oüoy? de ce grand projet Aricie est surprise?

ARICIE.

Madame, je frémis d'une telle entrepriſe,
Et je tremble pour vous... enfin pour vostre amour.
Justes Dieux! si Thesée avançoit son retour,
Que feriez-vous, Madame?

PHE-

PHEDRE.

Ah! ma chere Aricie,
Il éſt plus d'un chemin pour ſortir de la vie,
Mais mon Frere dans peu viendra me ſecourir,
Et j'attens une Armée avant que de mourir;
Je ſçay quelle amitié pour moy vous intéreſſe,
Uniſſons-nous enſemble, & plaignez ma foibleſſe,
J'aime, je brûle, ainſi l'ont ordonné les Dieux,
La mort, la ſeule mort, peut éteindre mes feux;
Puis que le Deſtin veut que j'adore Hippolyte,
J'obeïs, ſon Arreſt me tient lieu de merite;
Mais ſi je ſuis réduite à ne rien eſperer,
Je puis tout perdre. Adieu, je vais tout préparer,
Et pour ce grand deſſein, où mon amour m'entraîne,
Travailler en Amante, & commander en Reine.

SCENE IV.

ARICIE.

AH! Dieux! c'eſtoit donc là cette tendre amitié,
Ces maux & ces langueurs de qui j'avois pitié?
Ses feux m'ont abuſée, & j'en ſuis interdite,
Phedre, Phedre à mes yeux brule pour Hippolyte.
Credule & jeune encor, juſqu'à ce triſte jour
Je n'ay ſçeu démeſler l'Amitié de l'Amour;
Mais quoy? ſes yeux remplis de langueur & de flame,

Trahissoient si souvent le secret de son ame,
Ses soûpirs & ses feux me devoient éclairer,
Et la simple amitié fait-elle soûpirer ?
Cependant Phedre cede au torrent qui l'entraine,
Que faire ? Juste Ciel ! elle est Amante & Reine,
Cher Hippolyte, helas ! tu voyois ce danger ?
Elle peut tout, du moins elle peut se vanger ;
Fuis de ces tristes Lieux ; va, si tu m'en veux croire,
Mettre en depost ton cœur dans le sein de la Gloire,
Et malgré mon amour qui veut me démentir,
Je cours en soupirant t'ordonner de partir.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARICIE, HIPPOLYTE.

ARICIE.

JE n'en puis revenir, & j'en soûpire encore;
Pourquoy me cachiez-vous que Phedre vous adore?
Sa bouche en m'accablant a dissipé l'erreur
Dont ses soûpirs devoient avoir instruit mon cœur.

HIPPOLYTE.

Madame, de quel front pouvois-je vous apprendre
Ce secret si fatal que vous deviez entendre?
Helas! estoit-ce à moy de parler?

ARICIE.

Non, Seigneur,
Ce n'estoit point à vous, mais c'estoit à mon cœur,
C'estoit moy qui devois estre plus penétrante,
Et sans estre jalouse helas! est-on Amante?
Quoy donc? tranquilement j'ay veu Phedre pleurer?
J'ay pû la voir sans crainte à vos yeux soûpirer?
Non, Seigneur, l'amitié ne fust jamais si tendre,

Et sans crime, l'Amour ne pouvoit s'y méprendre.
Mais enfin, c'en est fait, & je veux m'en punir,
C'est à present, Seigneur, que je dois vous bannir,
Moy-mesme loin d'icy je consens...

HIPPOLYTE.

Ah! Madame,
Je ne connoissois pas la force de ma flame,
Et je sens que mon cœur par un prompt repentir
A cet éloignement a peine à consentir;
Je le pressois tantost, vous m'osiez le défendre,
Vous le pressez, mon cœur refuse de s'y rendre;
Tremblant auprés de vous, incertain, & confus,
Je ressens des transports qui m'estoient inconnus;
Quand je veux rapeler en ma triste memoire,
Que mon Pere me parle aussi-bien que ma gloire,
Je l'entens prés de Phedre, & lors que je vous vois,
L'Amour parle, & mon cœur n'écoute que sa voix.

ARICIE.

Ah! Seigneur, craignons Phedre, & je n'ose vous dire
Son pouvoir, ses desseins, son amour, j'en soupire,
Elle est belle, elle regne, & peut unir son sort....
Que feriez-vous, Seigneur, si Thesée estoit mort?

HIPPOLYTE.

Je vous couronnerois, Madame, dans Trezene,
Aux yeux de Phedre mesme.

ARI-

ARICIE.

Ah! redoutez sa haine,
Je connois sa fureur, il faut la ménager,
Un amour offensé peut-il pas se venger?
Si Phedre penetroit ce dangereux mystere,
Je serois exposée à toute sa colere,
Heureuse, si moy seule attirois son courroux!
Mais helas! je craindrois qu'il ne tombât sur vous.
Que diray-je? je crains vos yeux, vostre visage,
Et pourquoy n'a-t-il plus cet air triste & sauvage
Qui glaçoit autrefois mes feux & mes desirs?
Ah! s'il se peut, Seigneur, étouffez vos soûpirs,
Rapelez, rapelez vostre heureuse indolence,
Que l'Amour vous redonne un air d'indifférence,
Et pour cacher à Phedre une innocente ardeur,
Demandez à vos feux une feinte froideur!
Mais non, partez plutoſt, & suivez vostre Pere,
Voyez ce qu'il a fait, ce que vous devez faire,
Le départ est plus seûr, & dût-il m'accabler,
Rapelez ces vertus qui me faisoient trembler.

HIPPOLYTE.

Quoy? donc...

ARICIE.

J'apergois Phedre, ah! cachons nostre flame,
Et craignons que nos yeux ne trahissent nostre ame.

HIPPOLYTE.

Je ne répons de rien en l'etat où je suis.

ARICIE.

Souvenez-vous, Seigneur, de qui vous estes Fils?

SCENE II.

PHEDRE, HIPPOLYTE, ARICIE.

PHEDRE.

ON vient de nous donner de ſenſibles allarmes.
Seigneur, & qui pouroient nous coûter bien des larmes;
Idas prepare tout, & pour un grand deſſein
On dit que vous partez peut-eſtre dés demain.
Quoy? Seigneur, croyez-vous que le Peuple tranquile
Vous laiſſe aprés Theſée abandonner ſa Ville?
Mais pour vous faire encor demeurer avec nous,
Vous verrez tous les Grecs tomber à vos genoux;
Vous connoiſſez l'amour du Peuple de Trezene,
Il ne ſouffrira point...

HIPPOLYTE.

J'aimerois mieux ſa haine,
Madame, pretend-il pour me prouver ſa foy,
Diſpoſer d'Hippolyte & du Fils de ſon Roy?
Je veux ſuivre mon Pere, & ce depart l'étone;
Quoy? ſorty d'Antiope, une illuſtre Amazone,
Et Fils du grand Theſée, il ſçait trop qu'aujourd'huy
Je n'ay rien fait encor digne d'elle ou de luy.
A mon âge Theſée avoit purgé la terre
De cent Monſtres cruels qui luy faiſoient la guerre,
Et dés les premiers coups qui partoient de ſes mains,
Attachoit à ſon bras le repos des Humains;
Qu'ay-je fait juſqu'icy qu'errant & ſolitaire

En-

Entendre en soupirant les hauts faits de mon Pere?
Mon Ayeul Pytheüs prit soin de m'élever,
Je cherché les périls que je pouvois braver,
Et ce Peuple est temoin que le Fils de Thesée
A du sang des Lions fait rougir son Epée;
La Chasse seule alors eût pour moy des attraits,
De Monstres à mon tour je purgé nos Forests,
Et j'ay perdu des coups, qui meritoient peut-estre,
D'accabler des Tyrans qui m'auroient fait connoître.
Cependant jusqu'icy ma sterile valeur
D'un vil sang répandu ne peut me faire honneur;
Mon nom à peine écrit sur l'écorce des Arbres,
N'est point encor gravé sur l'airain ou les marbres,
Et le nom d'Hippolyte, & ses plus grands exploits,
Sont connus seulement aux Echos de nos Bois,
Quand le nom glorieux de l'illustre Thesée
Occupe avec éclat toute la Renommée.

PHEDRE.

De si grands sentimens sont dignes d'un Héros,
L'on vous a toûjours veu l'ennemy du repos,
Et vostre ame, Seigneur, de la gloire embrasée,
Fait reconnoître en vous le Fils du grand Thesée?
Mais qui nous défendra contre nos Ennemis?
Le Pere est mort peut-estre, & nous perdons le Fils,
Ce Fils qu'avec raison la Grece aime, revere,
Ce Fils l'auguste image & le cœur de son Pere,
Dont les traits sont si chers à mes sens desolez,
D'un Pere (quoy qu'ingrat) à qui vous ressemblez,

Seigneur, il m'abandonne, & du moins s'il respire
Pour Phedre encor, peut-estre en secret il soûpire,
Et son cœur est touché d'un reste de pitié.
Quand le vostre insensible aux traits de l'amitié,
Dans son indifférence, & cruel, & barbare,
Rend Hippolyte helas! de ses regards avare.
Ah! Seigneur, si jamais vostre cœur enflamé
Connoissoit la douceur d'aimer & d'estre aimé!..

HIPPOLYTE.

Ah! qu'il est dangereux de le trop bien connoître,
Madame, cet amour qui devient nostre Maître!

PHEDRE.

Tout aime cependant, & l'Amour est si doux,
La Nature en naissant le fait naître avec nous,
L'Univers n'eut jamais de Peuple si sauvage,
Qui des premiers soûpirs ne luy rende l'hommage;
Si-tost que la Nature aprend à respirer,
L'Amour en mesme temps aprend à soûpirer;
Un Scythe, un Barbare aime, & le seul Hippolyte
Est plus fier mille fois qu'un Barbare & qu'un Scythe.

HIPPOLYTE.

Ah! Madame, depuis que j'ay receu le jour,
je n'aime que la Gloire, & deteste l'Amour;
Mais les brûlans desirs que sa beauté m'inspire,
Attendrissent mon cœur, il gémit, il soûpire,
C'est elle qui le touche, il la voit, il s'y rend...
Vous voyez que mon cœur n'est pas indifférent,
Madame, mais aussi c'est cette mesme gloire
Qu'Hippolyte a toûjours preferée en sa memoire;

L'ima-

L'image de Thesée & de ses grands exploits,
Excite ma vertu, l'appelle à haute voix,
C'est elle qu'il faut suivre, & qu'adore Hippolyte,
Et c'est pour elle enfin qu'il faut que je vous quitte.

PHEDRE.

Ah! Seigneur, demeurez, ne précipitez pas
Un depart qui m'annonce un funeste trépas,
Sans Thesée ou sans vous je ne sçaurois plus vivre,
Si vous partez enfin, Phedre sçaura vous suivre.
Si Thesée estoit mort, helas! dans mes malheurs
J'attendrois vostre main pour essuyer mes pleurs;
Mais enfin ce depart ne sert qu'à me confondre,
Et de Phedre, Seigneur, devez-vous pas répondre?
Elle est en vostre garde, & son sort en vos mains,
Mais vous estes toûjours le plus fier des Humains;
Ah! Princesse, parlez, joignez-vous à mes larmes.

ARICIE.

Madame, pour un cœur la gloire a bien des charmes.

PHEDRE.

Si ce depart, Seigneur, se pouvoit différer?
Faut-il pas quelques jours pour vous y préparer?

ARICIE *tout bas.*

Partez, Seigneur, partez.

HIPPOLYTE *à Phedre.*

Hé le puis-je, Madame,
Différer un depart? ... Quel trouble dans mon ame!
Cependant je prévois qu'il faudra différer

Ce départ, dont mon cœur commence à murmurer;
Je dois trop de respect aux ordres d'une Reyne;
Pour quelques jours encor je demeure à Trezene;
Oüy, j'obeïs, Madame, & cet ordre est si doux,
Qui malgré mes desseins me retient prés de vous,
Que ma gloire jalouse en demeure interdite;
Mais helas! je ne suis ny Barbare, ny Scyte.
Adieu, Madame.

SCENE III.

PHEDRE, ARICIE.

PHEDRE.

AH Ciel! qu'ose-t-il declarer?
Tout farouche qu'il est, je le voy soûpirer?
En croiray-je mes yeux? Ah! ma chere Aricie,
Depuis quand Hippolyte a-t-il l'ame attendrie?
Oüy, j'ay leu dans ses yeux une tendre langueur,
Son desordre annonçoit le trouble de son cœur,
Son visage inquiet m'a paru moins farouche,
Malgré luy ses soûpirs échapoient de sa bouche,
En parlant pour la Gloire il parloit foiblement,
Et contre l'Amour mesme il parloit tendrement.

ARICIE.

Mais s'il vous en souvient, l'exemple de son Pere,
D'Hippolyte a fait voir l'ame & le caractere;
Quel desir de la gloire. & quelle avidité
Nous marquoit d'un Heros la noble activité?

PHEDRE.

Je ne sçay si la gloire excitoit son envie,
Mais cette activité s'est bientost rallentie,
Et bien qu'elle ait pour luy des charmes assez doux,
Il partoit, cependant il demeure avec nous.
Son esprit agité, sa douce incertitude....
Mais depuis quelque temps il hait la solitude,
Il n'est plus si souvent dans le fonds des Forêts,
Il va moins à la Chasse, il demeure au Palais,
Il n'a plus l'air sauvage, il nous cherche, il soupire;
Je repasse en secret tout ce qu'il a sçeu dire,
La Gloire le pressoit de sortir de ma Cour,
Mais Dieux! y seroit-il arresté par l'Amour?
Et, si nous en croyons à ce mesme Hippolyte,
Il n'est plus, a-t-il dit, ny Barbare, ny Scyte;
Si son cœur est sensible, il peut l'estre pour moy,
Je pouray luy donner la Couronne & ma foy,
Thesée est loin de nous, un rayon d'espérance
Me flate, & l'on peut tout par la perséverance.
Princesse, ah! je commence enfin à respirer,
Thesée est mort peut-estre, & je dois espérer....

SCENE IV.

CLEONE, PHEDRE, ARICIE.

CLEONE.

A Prenez le bonheur que le Ciel nous envoye,
Tout le Peuple à grands flots par mille cris de joye
Solemnise, Madame, un si fortuné jour,
Et de l'heureux Thesée annonce le retour.

PHEDRE.

Ah Ciel!

CLEONE.

Du fier Pallas il a puny l'audace,
Aux Portes de Trezene Hippolyte l'embrasse,
Tous deux vers le Palais...

PHEDRE.

Il suffit, laissez-nous.

SCENE V.

PHEDRE, ARICIE.

PHEDRE.

O Ciel! injuste Ciel! ce sont là de tes coups,
Acheve, & pour punir mon amour & mes crimes,
Du centre de la terre ouvre-moy les abîmes?
Thesée est à Trezene? Ah! funeste retour
Qui m'arrache à jamais l'espoir de mon amour.
Quoy? l'ame toute en feu d'Hippolyte embrasée,
Iray-je recevoir l'infortuné Thesée,

Iray-

Iray-je m'exposer à ses chagrins jaloux?
Thesée est cependant un Héros, mon Epoux,
Je l'aimé, je l'avouë, il eut pour moy des charmes,
Au défaut de mon cœur je te donne des larmes,
Héros que malgré moy je quitte & je trahis,
Mais helas! ne t'en prens qu'aux vertus de ton Fils?
Pourquoy l'as-tu fait naître avec tant de merite?
Pourquoy te trouves-tu le Pere d'Hippolyte?
Et puis que c'est ton sang qui triomphe de toy,
Accusés-en les Dieux, sans te plaindre de moy?
Que ne puis-je changer de cœur & de visage!
Je crains que de son Fils il n'y trouve l'image,
Mon trouble, ma rougeur, mes regards languissans,
Tout parle d'Hippolyte & du feu que je sens,
Mon front va me trahir, & ma langue interdite
M'accuser à Thesée, & nommer Hippolyte,
Mes yeux en sont remplis, mon cœur en est atteint,
Et dans tous mes transports Hippolyte est dépeint,
Il vient avec Thesée, ah Ciel! ils sont ensemble,
Je les verray tous deux? ah! Princesse, j'en tremble,
J'entens du bruit, on vient, je cours dans ce malheur
Leur cacher mon amour, ma rage, & ma douleur.

SCE-

SCENE VI.

THESE'E, HIPPOLYTE, IDAS, ARICIE, Gardes.

ARICIE.

QUoy, Seigneur, est-ce vous? Ah Dieux! quelle allégresse
Pour nous, pour Hippolyte, & pour toute la Grece,
De revoir un Héros toûjours victorieux...

THESE'E.

Madame, avec plaisir je reviens dans ces lieux,
Et suis charmé de voir une belle Princesse
Prendre encor quelque part en ce qui m'intéresse;
Allez trouver la Reyne, allez la préparer
A revoir un Epoux à ses pieds soûpirer,
Je connois l'amitié qui vous lie avec elle;
Princesse, portez-en la premiere nouvelle,
Je vous suivray de prés, & dans peu de momens
Ayant donné quelque ordre, avec vous je m'y rends.

SCENE VII.

THESE'E, HIPPOLYTE, IDAS, Gardes.

THESE'E.

VOus me voyez, mon Fils, une insigne victoire
Adjoûte un nouveau lustre à l'éclat de ma gloire,

Non

Non pas, comme l'ont crû mille Peuples divers,
Qui me sont aujourd'huy revenir des Enfers,
Du reste des Humains je distingue Hippolyte,
A cent autres j'ay peint le Styx & le Cocyte,
La flame & les horreurs de ces Fleuves ardans,
Et la sombre pâleur de leurs manes errans;
Mais je crois vous devoir un recit plus sincere,
Vostre esprit est guery des erreurs du vulgaire,
J'ay dû par politique en répandre le bruit,
J'ay d'un pareil projet un vain Peuple séduit;
Aprenez donc, mon Fils, que sortant de Trézene,
Je suspendis l'amour pour faire agir la haine,
Pallas me fit quiter Phedre pour le punir,
Et différer l'Hymen qui nous alloit unir:
Le superbe Pallas par de sourdes intrigues
Formoit depuis long-temps de redoutables brigues,
Et déja comme luy ses orgueilleux Enfans
Dans Athenes marchoient sur les pas des Tyrans;
Je pouvois, il est vray, venir à force ouverte
Avec cent mille Bras travailler à leur perte,
Et j'aurois veu bientost mes desseins achevez
Sur le débris des Murs que j'avois élevez,
Mais j'aurois confondu le crime & l'innocence;
Je donné quelque temps pour meurir ma vangeance,
D'Athenes je voulus moy-mesme me bannir,
Et je n'oublié tout que pour m'en souvenir.
Un grand dessein se forme à l'ombre du mistere,
L'art de la Politique est d'aprendre à se taire,

Je

Je me tûs, je partis avec Pirrythoüs,
Et dans plusieurs Païs passant en inconnus,
Nous avons étouffé des victoires celebres,
Et cent faits éclatans sous d'heureuses tenebres;
J'ay déguisé mon nom, de crainte que mon bras
Ne trahît mon dessein, ne l'apprît à Pallas;
Plus que mes Ennemis j'ay redouté Thesée,
Et craignant que ma gloire, ou que ma renômée
Ne couruſt déceler mon nom à l'Univers,
J'ay sçeu l'ensevelir jusques dans les Enfers.

HIPPOLYTE.

Ce grand projet, Seigneur, charmoit la Populace,
Et la Grece imbécille adoroit une audace
Qui devoit...

THESE'E.

Ecoutez un dessein mieux formé,
Et les puissans motifs qui m'avoient animé;
Quand Pallas me croyoit ou mort, ou dans les chaînes,
J'endormis sa prudence, & volé vers Athenes,
Je m'y rends inconnu, j'y gagne en peu de temps
Des Amis, des Soldats, & des Chefs importans,
Il se trouve surpris, il se met en défence,
Mais mon bras dans son sang assouvit ma vangeance;
Ses Gardes, ses Enfans viennent de toutes parts,
Et font tomber sur nous une gresle de dars,
Pirrythous succombe, & ma juste colere
Immole les Enfans sur le corps de leur Pere,
J'en fais un sacrifice aux manes irritez
D'un Amy tout sanglant qui tombe à mes costez,

A mille coups affreux, enfin à cette Epée
Toute Athenes frémit & reconnut Thesée,
Elle tombe à mes pieds, & presque en un instant
Fust d'un Peuple rebelle un Peuple obeissant.
De tout ce que j'ay fait j'ay voulu vous instruire,
Voila, dans ses projets, comme on doit se conduire,
Avec quelle prudence on forme un grand dessein,
Et comme on doit agir & de teste & de main;
Voila par quelle route Alcide qu'on renomme,
Devenant un Héros, s'est distingué d'un Homme,
Je l'ay suivy: Mon Fils, devenez-en jaloux,
Soyez nostre Rival, & faites plus que nous.

HIPPOLYTE.

Seigneur, à quelle ardeur vostre exemple me livre?
Pour faire plus qu'Alcide, il ne faut que vous suivre,
Et marchant sur les pas que vous m'avez tracez,
Passer tous les Héros qui nous ont devancez,
Vous m'avez enseigné le chemin de la gloire,
Et je brûle, Seigneur...

THESE'E.

Il m'est doux de le croire,
Voyons Phedre, & donnons quelque chose à l'amour,
Je l'adore, & je vais l'épouser en ce jour.
Puissent les justes Dieux oublier leurs menaces,
Et verser loin de nous leurs fatales disgraces,
Mais mon Fils me rassure, & je vois mon erreur,
Phedre chérit Thesée, & je connois son cœur,
Sans doute elle a fait voir pendant ma longue absence

Bien

Bien de l'inquietude & de l'impatience ;
Parloit-elle ſouvent de Theſée ?

HIPPOLYTE.

Oüy, Seigneur ;
Mais vous connoiſtrez mieux ſes tranſports, ſon ardeur,
Vous-meſme...

THESE'E.

Allons, mon Fils, ſans tarder davantage,
De mon cœur à ſes yeux faire un nouvel hómage,
Et rempliſſant bientoſt ſes plus ardans ſouhaits,
Voir le plus heureux jour que nous verrons jamais.

Fin du Second Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARICIE, PHEDRE.

PHEDRE.

OUY, je romps avec vous pour un soin trop fidelle;
Que vous avois-je fait pour m'estre si cruelle,
Lors que vostre barbare & funeste amitié
Vous rend inéxorable à force de pitié?
J'estois heureusement tombée évanoüye,
Mes mortelles douleurs alloient finir ma vie,
Seule & sans nul secours, preste à finir mon sort,
Dans cet afreux sommeil j'envisageois la mort,
Enfin sans mouvement en proye à ma foiblesse,
Par un dernier soûpir j'étoufois ma tendresse,
Quand vos cruels secours sont venus m'arracher
La douceur qu'au tombeau mon ame alloit chercher.

ARICIE.

Madame, je devois avoir soin d'une vie
Si chere a vostre Epoux...

PHE-

PHEDRE.

Non, vous m'avez trahie,
Et mes yeux se couvrant d'un eternel sommeil,
N'auroient point veu Thesée à leur triste reveil.
A peine en respirant, ma debile paupiere
Jouïssoit à regret d'une foible lumiere,
Quand Thesée & son Fils ont paru dans ces lieux;
Tremblante j'ay voulu tourner sur luy les yeux,
J'ay rougy, j'ay pâly; languissante, interdite,
J'ay voulu voir Thesée, & n'ay veu qu'Hippolyte,
J'ay soûpiré, fremy; mes pleurs en ce moment
A mon crédule Epoux ont caché mon Amant,
Dans mon trouble Thesée a sçeu trouver des charmes,
En secret je l'ay veu s'aplaudir de mes larmes,
Et luy-mesme abusé de mes sens interdits,
A reçeu des soûpirs envoyez à son Fils.

ARICIE.

Ce Héros méritoit ses soupirs pour luy-mesme,
Madame, il a pour vous une tendresse extrême,
Et vostre cœur remply des vœux qu'il a trahis,
Doit de l'amour au Pere, & de l'estime au Fils.
Oüy, Madame, songez que le jaloux Thesée
Brulant pour vous, vous croit de sa flame embrasée,
Et voyez les périls où vous vous exposez,
Si bientôt il par malheur vous l'en desabusez;
Quand Thesée est jaloux, il y va de la vie,
La Mere d'Hippolyte éprouva sa furie
Pour un leger soupçon, & peut-estre son Fils
Serviroit de Victime à ses soupirs trahis.

PHE-

PHEDRE.

Theſée aime Hippolyte, & toute la tempeſte
En épargnant ſon ſang tomberoit ſur ma teſte,
Et tranquile, j'irois pour un deſtin ſi beau
Affronter ſans pâlir les horreurs du tombeau.
Mais enfin, je ne ſçay ſi je me ſuis flatée,
D'Hippolyte tantoſt j'ay veu l'ame agitée,
Vous eſtiez prés de moy; ne vous ſouvient-il pas
Qu'en nous voyant, le Prince a ſoûpiré tout-bas?
Son deſordre a fait voir un feu qu'il vouloit taire,
Il n'a pû le cacher meſme aux yeux de ſon Pere,
Theſée eſt penétrant, il a paru ſurpris
De trouver de l'amour dans les yeux de ſon Fils,
Ce Fils qu'il avoit crû juſqu'alors inſenſible,
L'embarras de Theſée eſtoit aſſez viſible,
Et ſur la foy d'un air & chagrin, & jaloux,
Je me ſuis cruë, helas! digne de ſon couroux.

ARICIE.

Ah! cheriſſez plûtôt un Héros qui vous aime,
Vous perdrez Hippolyte, & vous perdrez vous-meſme,
Pour luy tous vos ſoûpirs ſeront empoiſonnez,
Et ſongez en l'aimant que vous l'aſſaſſinez...
Que deviendrois-je, helas! ſi cet Amant ſi tendre
Periſſoit... Oüy, Madame, & vous devez m'entendre,
J'y prens ſans y penſer meſme intereſt que vous,
Songez encore un coup que Theſée eſt jaloux,
Reſpectez un Hymen qui vous tient enchaînée,
Reſpectez un grand Roy qui vous a couronnée,

Theſée a vos ſermens, Theſée a voſtre foy,
Helas! de ſi beaux nœuds...

PHEDRE.

Dieux! qu'eſt-ce que je voy?
L'intereſt d'Hippolyte & celuy de Theſée
Frapent ſenſiblement voſtre ame embarraſſée,
Et vous feriez juger à vos ſens interdits
Que le Pere vous touche icy moins que le Fils.

ARICIE.

Moy, Madame?

PHEDRE.

Oüy, vous? Juſtes Dieux! ah! je tremble.
Il ſoûpiroit, Madame, & nous eſtions enſemble;
Eſt-ce vous, qui tantoſt l'avez fait demeurer?
Eſt-ce vous? eſt-ce moy qui l'ay fait ſoûpirer?
Parlez, qui de nous deux?..

ARICIE.

Ah! ſans-doute, Madame,
S'il ſoûpire, vos yeux ont fait naiſtre ſa flame.

PHEDRE.

Souhaitez-le du moins, voyez avec horreur
Et toute ma tendreſſe, & toute ma fureur.
Le retour de Theſée & m'étonne & m'accable,
Je ſuis dans un état afreux, épouvantable,
Je vous aime, Aricie, & ma tendre amitié,
Ma rage, ou mon amour, vous doit faire pitié.
Des Hommes & des Dieux j'éprouve la colere,
Vous, Theſée, Hippolyte, & tout me deſeſpere,
Du moins que l'amitié dans ce funeſte jour
Ne coûte point encor un crime à mon amour,
Vos diſcours m'ont fait voir une flame fatale,

Ca-

Cachez, cachez à Phedre une heureuſe Rivale,
Epargnez-moy le crime où je vais ſuccomber,
Et detournez les coups qui ſont preſts à tomber.

ARICIE.

Ah! Madame, croyez...

PHEDRE.

Je crois tout, Aricie,
Vous ſçavez mon ſecret, c'eſt fait de voſtre vie,
Si vous oſez jamais... Le Roy vient, laiſſez-nous,
Et de Phedre jalouſe évitez le courroux.

SCENE II.

THESE'E, PHEDRE, Gardes.

THESE'E.

ENfin, les Dieux, Madame, avec plus de juſtice
Exigent de nos cœurs de nouveaux ſacrifices,
Ils vous rendent Theſée, & dans cet heureux jour
Me redonnent l'objet d'une ſi tendre amour;
Je viens avec plaiſir remettre dans vos chaînes
Et le cœur de Theſée, & la ſuperbe Athenes,
Mais il faut aujourd'huy par des nœuds eternels,
A la face des Dieux, au pied de leurs Autels,
Pour accomplir les Loix d'un ſi ſaint Hymenée,
Renouveler la foy que vous m'avez donnée;

Par mon ordre le Peuple en ce meſme moment
En prépare la pompe avec empreſſement;
Mais je veux qu'Hippolyte... Ah ! Dieux! pourquoy ces larmes,
Madame, & quels ſoûpirs ?..

PHEDRE.

J'ay de juſtes allarmes,
Seigneur, je crains pour vous qu'un Pere furieux
Ne me vienne bientoſt arracher de ces lieux,
Et que de noſtre Hymen l'appareil ſi celebre,
Ne ſerve à mon cercueil d'une pompe funebre.

THESE'E.

Madame, expliquez-vous?

PHEDRE.

Aprenez en deux mots
Le funeſte ſecret du deſſein de Minos;
Mon Frere arme, Seigneur, déja ſa Flote eſt preſte,
Tout ce grand apareil menace voſtre teſte,
Il vous traite par tout d'injuſte Raviſſeur,
Ænarus avec eux vient pour vanger ma Sœur,
Oüy, dans l'Iſle de Naxe Ariane trahie
Luy doit donner la main pour prix de voſtre vie.
Phedre fuſt cauſe, helas! de cette trahiſon,
C'eſt ma fatale main qui détruit ma Maiſon,
Tout mon ſang à la fois, & Pere, & Sœur, & Frere,
Sont armez contre nous d'une juſte colere;
Songez, Seigneur, ſongez à chercher du ſecours,
Différez noſtre Hymen encor de quelques jours,
Vous ſeul, & ſans Armée....

THESE'E.

Eſt-ce là cette crainte

Et

Et l'indigne douleur dont vostre ame est atteinte ?
Mais pour vous rassurer & calmer vos ennuis,
Ouvrez les yeux, Madame, & voyez qui je suis ;
Oubliez les périls où mon amour me jette,
Je ne crains point Minos, ny les forces de Crete :
Le sang du Minotaure à ses yeux répandu,
Un repos éternel à mon Pais rendu,
Cyanis & Cercyon mes premieres victimes,
Cette Epée en tout temps qui sçait punir les crimes,
Fumante encor du sang du perfide Pallas,
Répondent de Minos & de tous mes Etats.
Il doit se souvenir que Thesée intrepide
A marché jusqu'icy sur les traces d'Alcide,
Et nous avons tous deux sans armer les Humains
Moissonné nos Lauriers avec nos propres mains.
Ænarus & Minos sçavent trop qui nous sommes,
L'on ne nous vit jamais suivis de cent mille Hommes
Attaquer, conquérir, renverser les Etats,
Alcide seul l'a fait, & le doit à son bras :
Aidé de sa valeur & de sa renomée,
Son bras seul jusqu'icy luy tint lieu d'une Armée,
Et si dans l'Univers il a tout fait trembler,
Je le suivray, Madame, & luy veux ressembler.

PHEDRE.

Un Héros cependant peut tomber comme un autre,
Seigneur, mon interest est icy joint au vostre,
Je crains qu'on ne m'enleve à ce que j'aime... Helas !
Nous devons assembler nos Peuples, nos Soldats,
Opposer une Armée aux forces de mon Frere,

Et différer l'Hymen...

THESE'E.

Il n'eſt pas neceſſaire,
Et les Murs de Trezene, & ſes fiers Habitans,
Vous offriroient ſans moy de braves Combatans.
Mais les Dieux me font craindre un péril domeſtique
Contre qui doit s'armer toute ma politique,
Je tremble au ſouvenir d'un Oracle fatal,
Qui menace mon cœur d'un trop heureux Rival,
Mais d'un Rival ſi cher que je n'oſe le dire.

PHEDRE.

Quel Oracle, Seigneur, quel Rival?

THESE'E.

J'en ſoûpire,
Madame, mais enfin l'Oracle de Délos
En paſſant m'a rendu ces redoutables mots.

Tu ſeras à ton retour
Malheureux Amant & Pere,
Puis qu'une main qui t'eſt chere
T'enlevera l'objet de ton amour.

Ah! Madame, voilà ſa reponſe funeſte.
Vos yeux comme les miens ont tantoſt veu le reſte.
Je crains l'Oracle, helas! ce que j'aime le mieux,
Ce Fils qui m'eſt ſi cher, il ſoûpire à vos yeux,
Les miens en ſont témoins.

PHEDRE.

Dieux! ſeroit-il poſſible?

THESE'E.

Ce Fils indifférent, je l'ay trouvé ſenſible,
Et lors que la Princeſſe eſtoit auprés de vous,
Sans-doute elle aura veu ſon trouble comme nous.
Les tranſports, que pour moy vous avez fait paroître,
L'ont chagriné, Madame, il me l'a fait connoître,

Pur

Par un dédain secret expliquant ses desirs,
Ses soûpirs insolens ont suivy vos soûpirs,
J'ay leu dans ses regards sa temeraire flame,
L'Oracle l'a prédit, sera-t-il vray Madame,
Qu'une main qui m'est chere, à mon fatal retour,
Osera m'enlever l'objet de mon amour?

PHEDRE.

Hippolyte, Seigneur, sçaura tromper l'Oracle,
Thesée est à ses feux un invincible obstacle,
Il connoit les liens qui m'attachent à vous,
Il doit trembler au nom & de Pere & d'Epoux;
Helas! s'il avoit veu dans le fond de mon ame
L'ardeur qui me devore, & l'excés de ma flame,
Il eut rougy, l'Ingrat...

THESE'E.

Madame, c'est assez,
Par ce Perfide seul mes feux sont offensez,
Je connois vostre amour, & dans cette disgrace
Ce n'est que par mon Fils que le Ciel me menace;
Mais je veux par l'Arrest que je vais prononcer,
Faire mentir ces Dieux qui m'osent menacer,
Et pour mieux étouffer ma juste jalousie,
Je veux...

PHEDRE.

Quoy donc? Seigneur.

THESE'E.

Qu'il épouse Aricie.

PHEDRE.

Aricie!

THESE'E.

Oüy, Madame, il faut dés aujourd'huy
Parler à la Princesse, & l'unir avec luy,
J'ay des raisons d'Etat qui veulent qu'Aricie

Par l'ordre de son Pere à mon Fils soit unie,
Par un Traité secret nous en sommes d'accord,
Il faut par cet Hymen disposer de son sort,
Et sans plus différer, qu'une mesme journée
M'unissant avec vous, voye un double Hymenée.
Que l'on cherche Hippolyte?

PHEDRE.

Ah! Seigneur, arrestez,
Laissez-moy luy parler, je sçay vos volontez,
Chargez Phedre du soin d'en instruire Hippolyte,
Je crains que contre un Fils un Pere ne s'irrite,
Je veux parler pour vous, & luy faire sçavoir
Vos ordres souverains, & quel est son devoir,
Vos discours seroient pleins d'aigreur & de colere,
Peut-estre oublîriez-vous que vous estes son Pere.

THESE'E.

Ouy, je luy parlerois avec trop de hauteur,
Vous tournerez son ame avec plus de douceur,
Vous tirez mon esprit d'un embarras extréme,
Madame, je le sçay, vous m'aimez, je vous aime,
Faites-luy voir son crime à soûpirer pour vous,
Montrez-luy dans Thesée un Pere, & vostre Epoux,
Pour eteindre ses feux découvrez-luy vostre ame,
Dépeignez-luy pour moy l'excés de vostre flame,
Repetez-luy cent fois, pour le desesperer,
Qu'en vain, pour Phedre en vain il ose soûpirer;
Sur tout, tournez ses vœux du costé d'Aricie,
Faites qu'à cet Ingrat elle se voye unie,

Van-

Vantez-en le merite, & sur tout la beauté,
Que vos mains, de ses fers chargent sa liberté?
(Je sçay que vous aimez cette illustre Princesse)
Ah! Madame, tâchez d'y tourner sa tendresse,
Je vais vous envoyer Hippolyte, & du moins
Qu'il tremble... Mais enfin j'atens tout de vos soins.

SCENE III.

PHEDRE.

QUe de trouble & d'horreurs dont mon ame est saisie!
Tu veux, cruel, tu veux que j'unisse Aricie
A ton Fils, & tu crois te servir de ma main
Pour ma Rivale... ouy, pour luy percer le sein.
Mais Ciel! en cet instant qu'estois-je devenuë,
Si je n'eusse surpris cet ordre qui me tuë?
Thesée alloit parler, son Fils alloit venir,
Helas! qu'aurois-je fait le voyant obeir?
De son sort & du mien je suis encor maitresse,
Il faut sonder son cœur, surprendre sa tendresse,
Je dois feindre, je dois, mais helas! quel effroy!
Si j'y trouve des feux pour un autre que moy.
Verray je sans horreur cette flâme fatale
Qui me perdra... Mais non, je peuray ma Rivale.
Cependant si les Dieux parlent en ma faveur,
S'ils prédisent des maux qui feroient mon bonheur,

L'embarras de Theſée, & l'amour qui l'agite,
Tous ſes ſoupçons jaloux tombans ſur Hippolyte,
S'accordent à l'Oracle, & me font preſſentir...
Mais le cœur d'un Ingrat les peut tous démentir.
Je ne le ſçay que trop, dans ce fatal miſtere
Les Dieux parlent en vain, ſi l'Amour ſçait ſe taire,
Je vais voir Hippolyte, & chercher dans ſes yeux
Mon Arreſt, mon Deſtin, mon Oracle, & mes Dieux,
Il vient, diſſimulons.

SCENE IV.

PHEDRE, HIPPOLYTE.

PHEDRE.

C'Eſt par l'ordre d'un Pere
Que j'exige de vous un aveu neceſſaire;
Et puis que vous pouvez le faire en liberté,
Je vous demande au moins de la ſincérité.
Pour moy, vous le ſçavez, ſon auguſte Hymenée
Fera voir ma fortune à la ſienne enchainée,
Theſée a mes ſermens, & je l'épouſe enfin,
Je cede à mon étoile, & ſubis mon deſtin;
Mais, Seigneur, nous voulons aprendre l'un & l'autre,
Quand nous donnons nos cœurs, ſi vous gardez le voſtre,
Et ſi l'Hymen pour vous avoit quelques apas,
Seigneur, la jeune Helene...

HIPPOLYTE.

Ah! ne m'en parlez pas,
Madame, je hais trop le joug de l'Hymenée,

Je

Je ne soufriray point que mon ame enchaînee
Par d'éternels liens gémissent sous le poids
D'un Hymen, qui nous rend l'Esclave de ses Loix;
Nostre ame au mesme objet pour jamais attachée,
Que par la seule mort n'en peut estre arrachée,
Et cette jeune Helene avec tous ses appas,
Si j'en crois à mon cœur, ne le touchera pas.

PHEDRE.

Vous estes donc, Seigneur, toûjours fier, inflexible,
A l'Amour, à l'Hymen, vostre cœur insensible
En dedaigne le joug, chérit sa liberté,
Et puis qu'un si grand cœur refuse avec fierté
La plus grande Beauté de l'Europe & d'Asie,
Je n'ose vous parler d'Æglé, ny d'Aricie.

HIPPOLYTE.

Madame, Helene est belle, & peut se faire aimer,
Mais les yeux d'Aricie auroient dequoy charmer...

PHEDRE.

Aux charmes d'Aricie il n'est rien d'impossible,
Mais par bonheur, Seigneur, vous estes insensible,
Vous avez de bons yeux pour en voir tout le prix,
Mais enfin vostre cœur n'en fust jamais épris,
Oüy, je vous aplaudis de vostre indifférence,
Elle va me permettre une illustre Alliance
Qui doit unir la Crete au Royaume d'Argos,
Et qui fera dans peu ma paix avec Minos.

HIPPOLYTE.

Quoy, Madame?

PHEDRE.

Seigneur, je prétens, & j'espere
Unir dans peu de jours Aricie à mon Frere.

HIPPOLYTE.

Vous, Madame?

PHEDRE.

Oüy, moy? Quel intereſt, Seigneur,
Prenez-vous à l'Hymen...

HIPPOLYTE.

L'intereſt de mon cœur;
Madame, & vous verrez peut-eſtre voſtre Frere
Me payer de ſon ſang ce deſſein temeraire,
Je périray plûtoſt avant ce coup fatal...

PHEDRE.

Que dites-vous? ah Dieux!

HIPPOLYTE.

Que je ſuis ſon Rival,
Que j'en fis un ſecret, que j'adore Aricie,
Et qu'à me l'arracher il y va de la vie,
Je n'en fais plus miſtere, & je ſçauray ſi bien...

PHEDRE.

Je connois ton ſecret, Ingrat, aprens le mien,
Ton heureuſe imprudence, & ton ardeur fatale,
M'ont enfin malgré toy découvert ma Rivale,
Tremble, je la connois, Phedre dans ſon malheur
Luy fera voir dans peu ſa Rivale en fureur,
Car dans mon deſeſpoir & ma douleur extrême
Je rougirois, Ingrat, de dire que je t'aime.

HIPPOLYTE.

Moy, Madame?

PHEDRE.

Oüy, toy, ç'en eſt fait pour jamais,
Je t'aimois, il eſt vray, Barbare, & je te hais...
Je t'aimois cependant, & tu l'as dû connoître,
Mille fois dans mes yeux ma flame a dû paroître,
Infidelle à Theſée, & toute entiere à toy,
Tu luy volois mon cœur, mes ſermens, & ma foy,

Oüy,

Oüy, Cruel, & c'eſt là ce qui me deſeſpere,
Rends moy mon cœur, Ingrat, pour le rendre
à ton Pere,
Pour toy ſeul j'immolé ma gloire & mon re-
pos,
Ton amour me força d'oublier ce Héros,
Je ſentis que mon ame alloit eſtre enchaînée,
Par un fatal penchant je me vis entraînée,
J'en ay gémy longtemps, j'ay longtemps
combatu,
Et ſuis réduite enfin à pleurer ma vertu.

HIPPOLYTE.

Non, ce n'eſt point à moy que ce diſcours s'a-
dreſſe,
Madame, & vous voulez ſurprendre ma ten-
dreſſe,
C'eſt ſans doute à Theſée, & ce n'eſt pas à moy
Que vous avez donné voſtre cœur, voſtre foy;
Songez, ſongez, Madame, à la grandeur du
crime
Qui nous perdroit tous deux....

PHEDRE.

J'en ſeray la victime;
Mais puis que malgré moy tu luy voles ſon
bien,
C'eſt ton crime, Barbare, & ce n'eſt pas le
mien.
Ah! ç'en eſt fait, Cruel, toûjours fier & fa-
rouche,
Aucun ſoûpir pour moy n'échape de ta bou-
che,
Tu vois ſans t'émouvoir mes preſſantes dou-
leurs,
Avec tranquilité tu joüis de mes pleurs,
Je connois que ton cœur brule pour Aricie,
Tu la veux épouſer, mais tremble pour ſa vie,
Je perdray ton Amante, & moy-meſme en
mourant,
Helas! j'iray percer ſon cœur en ſoûpirant,
Et ma Rivale heureuſe au milieu des allarmes
Voyant couler ſur elle & mon ſang & mes lar-
mes,

Peut-

Peut-estre en ce moment, malgré tout son effroy,
En mourant de ma main, aura pitié de moy.

HIPPOLYTE.

Ah! songez que ma vie est unie à la sienne,
Que pour la perdre il faut commencer par la mienne,
Que je ne connois plus ny respect, ny devoir,
Madame, & que je puis...

PHEDRE.

Tu vois mon desespoir,
Je puis tout perdre helas! dans ma fureur extréme,
Aricie, & Thesée, Hippolyte, & moy-mesme,
Mon Frere n'est pas loin, son Armée à tes yeux
Poura me secourir & desoler ces lieux,
Ma rage & son amour pouront tout entreprendre,
Je mettray ce Palais & ma Rivale en cendre,
Et si tu m'y contrains par l'éclat de tes feux,
C'est ton crime, Barbare, ou le crime des Dieux,
Il n'est rien de si saint que je ne sacrifie...
Aprés cela, tu peux épouser Aricie.

SCENE V.

HIPPOLYTE.

CIel! voila les malheurs que tu m'avois prédits,
Ah! Pere infortuné, mais plus malheureux Fils,
Que vas-tu devenir? & que pouras-tu faire?
Iras-tu découvrir ce funeste mistere,
Et portant à Thesée un poignard dans le sein,
De ta Princesse encor seras-tu l'assassin?

Je

Je plains Phedre, elle m'aime, & je crains
sa furie,
Mon amour imprudent assassine Aricie,
Phedre l'a découvert, elle peut s'en vanger;
Que de périls à craindre! Il faut la ménager,
Dissimulons encor. Dans son desordre extré-
me
Sans doute que son cœur se trahira luy-mes-
me.
Quels malheurs je prévois! Allons hors de ces
lieux
Consulter mon amour, Aricie, & les Dieux.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THESE'E, ARCAS, Gardes.

THESE'E.

NON, je ſçauray punir une telle inſolence,
Que l'on me laiſſe ſeul ſonger à ma vengeance,
Qu'on ſe retire, Arcas, je le veux...

ARCAS.

Mais, Seigneur,
De grace, aprenez-moy quel crime?..

THESE'E.

Ma fureur
Va bientoſt éclater contre ce qui l'irrite;
Pouvois-je croire helas! que Phedre... qu'Hippolyte...
Ah! j'en frémis, Arcas.

ARCAS.

Dieux! vous les menacez,
Seigneur, ces noms ſi chers que vous me prononcez;
Eſt-ce la Reine enfin qui vous trahit?..

THESE'E.

La Reine?
Ah! laiſſe-moy cacher mon amour & ma haine,

Laiſſe-

Laiſſe-moy mon ſecret, je te connois, Arcas
Le bras déja levé, tu retiendrois ce bras;
Mais je veux qu'aujourd'huy tombant ſur ma victime,
Il découvre à tes yeux le Coupable, & le crime.

ARCAS.

Conſiderez, Seigneur, qu'il ne ſera plus temps,
Quand vous aurez puny ce crime...

THESE'E.

Je t'entens,
Mais je veux prendre ſeul le ſoin de ma vangeance,
Je ſçauray meſurer la peine à cette offenſe,
Seûr de ſon amitié, pouvois-je avec raiſon
Prévoir une ſi lâche & noire traiſon?
Devois-je redouter cette flame ennemie,
Et que ma gloire un jour tremblaſt d'une infamie?
Je ne m'attendois pas à mon triſte retour
De trouver dans ſon cœur ce criminel amour.

ARCAS *à part.*

C'eſt la Reine ſans doute. Ah! Seigneur, ſi la Reine
Par un coupable amour allume voſtre haine,
Hippolyte...

THESE'E.

Aprens donc que par un coup fatal
Hippolyte aime Phedre, & qu'il eſt mon Rival.

ARCAS.

Quels témoins avez-vous de ſon crime?

THESE'E.

Mes yeux,
Ses ſoûpirs, Phedre enfin, & luy-meſme, & les Dieux.
Je ne te diray point qu'un Oracle funeſte
M'a prédit ce malheur, mais écoute le reſte,
Tu verras mieux que moy dans ce Fils odieux
Le fidelle inſtrument des menaces des Dieux.

Ouy,

Oüy, j'en doutois encor, j'avois quelque esperance,
Je dormois sur la Foy de son indifférence,
Son cœur fier & farouche (eh! qui l'eût pû penser)
Entre les Dieux & luy me faisoit balancer;
Helas! il m'a tiré de cette incertitude,
Pour Phedre j'ay trop veu sa tendre inquiétude,
Et ses soupirs plus seürs qu'un Oracle fatal,
M'ont fait en frémissant connoitre mon Rival.

ARCAS.

Mais s'il aime, Seigneur, les yeux de la Princesse
Ont pû toucher son cœur, meriter sa tendresse,
Peut-estre qu'Aricie...

THESE'E.

Il la refuse, Arcas.

ARCAS.

Il la refuse? ah! Dieux.

THESE'E.

Ne t'en étonne pas,
Puis qu'il aime la Reine, il n'est que trop possible
Qu'à l'hymen d'Aricie il paroisse insensible.
La Reine mesme helas! m'avoit presté sa voix
Pour marquer à l'Ingrat mes ordres & mon choix,
Pour ce Perfide encor je sondois ma clemence,
J'attendois sa réponse avec impatience;
Quand je l'ay veu sortir d'avec Phedre. A mes yeux
Il a paru surpris, ce Fils audacieux,
Il vouloit m'éviter, j'ay percé le mistere,
Ses yeux estoient brillans d'amour & de colere,
Son visage irrité, tout émeu, plein de feu,

D'un

D'un refus insolent me prédisoit l'aveu ;
Alors en l'arrestant j'ay voulu me contraindre,
Pour le faire expliquer, mon courroux a sçeû feindre,
J'ay parlé d'Aricie, & d'Hymen à la fois,
Il a rougy, l'Ingrat, & tremblé de ce choix ;
J'ay beaucoup de respect, Seigneur, pour la Princesse
(M'a-t-il dit) mais l'Hymen n'a pour nous rien qui presse,
Je suis jeune, elle est jeune, & l'on peut différer
Cet Hymen... A ces mots je l'ay veu soûpirer,
Son desordre m'a dit tout ce qu'il vouloit taire,
J'ay contraint cependant ma trop juste colere,
Et sans plus écouter ses mauvaises raisons,
Il m'a trop éclaircy mes funestes soupçons.

ARCAS.

Dieux ! que croire ?

THESE'E.

Aussitôt j'ay passé chez la Reine,
Ses yeux étincelans de colere & de haine,
Ou des larmes encor couloient abondamment,
M'ont sçeu tracer sa honte & son ressentiment.
Helas ! qu'en cet état une Amante a de charmes !
Ma veuë & mon abord ont redoublé ses larmes,
Et pour mieux expliquer ses mortels déplaisirs,
Elle a laissé parler ses yeux & ses soûpirs.
Phedre ne fust jamais si touchante & si tendre,
Loin d'accuser l'Ingrat, elle veut le défendre,
Mais plus elle s'efforce à le justifier,
Plus je vois son audace, & ne puis l'oublier ;
Pour un Perfide encor sa bonté s'intéresse,
Pour pallier son crime, elle parle, elle presse,

Mais

Mais ſes ſoûpirs, ſes pleurs, & tous ſes triſtes ſoins,
Du crime qu'elle taiſt ſont autant de témoins.
Je prévois donc, Arcas, qu'il faudra me défaire
D'un Rival inſolent, & d'un Fils teméraire,
Je ne réponds de rien, s'il paroit à mes yeux,
Et je veux pour jamais le bannir de ces lieux.

ARCAS.

La Reine vient, Seigneur.

THESE'E.

Dans ma fureur extréme
Pour m'apaiſer encor elle vient elle-meſme,
Mais elle eſpere en vain...

SCENE II.

PHEDRE, THESE'E, ARCAS.

PHEDRE.

SEigneur, au nom des Dieux,
Ecoutez un peu moins un tranſport furieux,
La douleur & l'amour dont mon ame eſt atteinte
Pour voſtre ſang me donne une mortelle crainte,
Et dans le triſte état ou je vous ay laiſſé,
Je crains trop les éclats d'un amour offenſé;
Mais, Seigneur la Nature en faveur d'Hippolyte
Doit parler pour un Fils.

THESE'E.

A ce nom qui m'irrite,
Plus odieux pour moy que Procruſte ou Cynnis,
Je ne reconnois plus qu'un Monſtre dans mon Fils,

Helas!

Helas! qui l'auroit crû qu'un Chasseur solitaire,
Dont le front paroissoit triste, farouche, austere,
Ennemy des plaisirs, & qui n'eût autrefois
Rien d'humain, que les yeux, la démarche, & la voix,
Commençât à brûler par de honteuses flames,
Et courût choisir Phedre entre toutes les Femmes
Pour s'instruire à ses yeux comme il faut soûpirer,
Et prist un cœur humain pour me desshonorer?
Mais enfin, depuis quand ce Chasseur si sauvage
A-t-il changé d'humeur, d'esprit, & de langage,
Sans respect du Bandeau qu'il voit sur vostre front?
Depuis quel temps, l'Ingrat, vous fait-il cet affront?

PHEDRE.

Ce n'est que d'aujourd'huy que sa perfide flame
D'un aveu qui m'outrage assassine mon ame,
Et jamais à ma honte un aveu si cruel
Ne pouvoit me fraper par un coup plus mortel.
J'avois crû comme vous Hippolyte inflexible,
Et cependant, Seigneur, il n'est que trop sensible,
Il m'a sceu détromper, & dans ce triste jour
L'audace de son cœur a trahy son amour.
Ouy, Seigneur, quand je songe à ce feu temeraire,
Ah! je rougis encor de honte & de colere,
J'en soûpire de rage, & mon cœur offensé
Tremble pour l'avenir, & frémit du passé.

THESE'E.

Madame, c'est à moy que s'adresse l'offense,
C'est à moy seul aussi d'en prendre la vangeance;
Je suis charmé de voir qu'un si juste courroux
Contre ce Fils ingrat va m'unir avec vous,

Mais

Mais ne redoutez plus sa flame temeraire,
Pour vous en garantir je sçay ce qu'il faut faire;
Rassurez-vous. Je suis tout prest à le punir,
Oubliez le passé sans craindre l'avenir;
Je vous épargneray cette fatale veuë,
Qui blesse nostre amour, vous chagrine, vous tuë,
Le conseil en est pris, Madame, & desormais
Hippolyte à vos yeux ne paroîtra jamais.

PHEDRE.

Ah! Seigneur, qu'avez-vous résolu?

THESE'E.

Non, Madame,
Le Perfide aujourd'huy d'une insolente flame,
Ne mépriſera plus & les Dieux, & les Loix,
Puis qu'il vous a parlé pour la derniere fois.

PHEDRE.

Pour la derniere fois! quelle funeste envie!
Quoy? Seigneur, voulez-vous attenter à sa vie?
Songez-vous sans pâlir, qu'en luy perçant le flanc
Ce seroit vous vanger sur vostre propre sang?
C'est vostre Fils, Seigneur, c'est ce cher Hippolyte,
De qui toute la Grece adore le merite,
Dont le front vous fait voir vostre image & vos traits,
Et de qui la valeur vous doit suivre de prés.
Oubliez comme moy son amour & son crime,
Ne vous immolez pas cette chere Victime,
A nostre amour, Seigneur, vous devez la donner,
Et si vous aimez Phedre, il faut luy pardonner.

THESE'E.

Non, ne m'en parlez plus, & sans vous mettre en peine
D'un Rival insolent qui merite ma haine,

Tant

Tant de bontez, de soins, pour luy sont superflus,
Son Arrest est donné, vous ne le verrez plus.

SCENE III.

PHEDRE.

JE ne le verray plus! malheureuse Princesse!
Peux-tu voir en ce jour ta barbare tendresse
Te rendre la Nature & les Dieux ennemis,
Et par la main du Pere assassiner le Fils?
Le cruel cependant me va perdre luy-mesme,
Il adore Aricie, il me hait, & je l'aime,
Je respecte son cœur quand il perce le mien,
Et tremblante, je veux qu'on epargne le sien.
Sur le bord de la Tombe où son amour m'entraîne,
Puis-je encore à l'Ingrat refuser de la haine?
Il m'offense, il m'outrage, ah! c'est trop balancer,
N'ayons plus de pitié pour qui m'ose offenser,
Meurs, Barbare... Mais quoy? je soûpire, je tremble,
Dieux! a-t-on tant de haine & tant d'amour ensemble?
Gloire, honte, dépit, douleur, rage, pitié,
Raison, haine, fureur, jalousie, amitié,
Tous déchirent mon ame en ce desordre extréme,
J'aime ce que je hais, & je hais ce que j'aime,
Tous ces cruels Tyrans m'entraînent tour à tour,
Mais la haine est toûjours plus foible que l'amour.
Je me suis assurée en secret d'Aricie,
Un Ordre de ma part luy peut oster la vie,

J'ay

J'ay remis ma Rivale en de fidelles mains,
Mais Dieux ! pour un Ingrat je pâlis & je crains,
Oüy, consulte ton cœur, Princesse infortunée,
Verras-tu sans frémir trancher sa destinée?
Verras-tu sans horreur un Pere furieux
Dans le sang de son Fils se baigner à tes yeux?
Et c'est toy cependant qui d'une main timide
Pousse le bras d'un Pere à faire un parricide,
Quand ton coupable cœur dans le feu qu'il ressent
Sçait qu'Hippolyte, helas ! en est trop innocent.
Innocent! & c'est là ce qui fait tout son crime,
C'est par là que de Phedre il sera la Victime;
La Victime! Ah grands Dieux! quels funestes desirs!
Quelle Victime, helas ! qui coûte des soûpirs.
Sors, malheureuse, sors, pour finir tant d'allarmes,
Va, ne perds plus de temps à répandre des larmes,
Cours aux pieds de Thesée, & le tirant d'erreur,
Découvre-luy ton crime, & te perces le cœur?
Dérobe ta Rivale à l'horreur qui l'agite,
Et puis que tu ne peux vivre pour Hippolyte,
Rends-toy toute à la gloire, & mourant aujourd'huy,
Fais-luy voir Phedre au moins toute digne de luy.
Dieux! il vient.

SCENE IV.

HIPPOLYTE, PHEDRE.

HIPPOLYTE.

IL me faut éclaircir d'un myſtere,
Si j'ay tû par reſpect ce qu'il a fallu taire,
Madame, & ſi pour vous je me ſuis arraché
Aux plus étroits liens qui m'avoient attaché,
Si j'ay ſçeu differer le bonheur de ma vie,
Aprenez-moy de grace ou peut eſtre Aricie,
Je la cherche par tout, & ne la trouve pas,
Madame, tirez-moy d'un cruel embaras,
Vous ſçavez l'intereſt de l'amour qui me preſſe,
Il faut ſans balancer me rendre ma Princeſſe,
Parlez, expliquez-vous?.. Dieux! qu'eſt-ce que je voy?
Que dois-je croire? helas! c'eſt attenter ſur moy,
C'eſt ſur mon propre ſang, ſur mon cœur, ſur ma vie,
Dites, répondez-moy, qu'a-t-on fait d'Aricie?

PHEDRE.

Vous devez me parler avec moins de fierté,
Prince, pour voſtre gloire, & pour la ſeureté,
A qui parle ſi haut, je ne ſçay point répondre,
Quand on a de l'orgueil, j'ay l'art de le confondre,
Vous cherchez Aricie, & vous craignez ſa mort,
Tremblez devant qui peut décider de ſon ſort.

HIPPOLYTE.

Je vous entens, Madame, & voy ce qu'il faut craindre;

Mais je puis la vanger, & c'eſt trop me contraindre,
Craignez à voſtre tour un Amant furieux
Qui pouroit tout...

PHEDRE.

J'ay ſçeu l'arreſter en ces lieux,
Elle eſt en mon pouvoir, & pour vanger ma flame
Je n'ay qu'à dire un mot, elle eſt morte.

HIPPOLYTE.

Ah Madame!
Quelle étrange fureur vous anime...

PHEDRE.

Ecoutez,
C'eſt aſſez, & c'eſt trop fatiguer mes bontez.
Aprens, cruel, aprens qu'en perdant l'eſpérance
Du moins pour aſſurer mon ſecret, ma vangeance,
J'ay remis ton Amante en de fidelles mains,
Helas! je balançois mes funeſtes deſſeins,
Peut-eſtre j'allois faire un noble ſacrifice
A ma Rivale, à toy j'allois rendre juſtice,
A Theſée, aux Dieux meſme, & mourant ſans éfroy
J'aurois verſé du ſang & des larmes pour toy?
Contre elle cependant tu m'as déterminée,
Je mouray, mais viens voir trancher ſa deſtinée,
Mes yeux ſe repaîtront de ſon ſang odieux,
Je vais faire expirer ma Rivale à tes yeux,
Et me voyant moy-meſme interdite, éperduë,
Barbare, elle verra que ton amour la tuë;
Aprés, donne un cours libre à ta juſte fureur,
Vange ton Aricie, & me perce le cœur,
Et la mort de ta main rempliſſant mon envie
Me ſera mille fois plus douce que la vie;
Viens avec moy, Cruel?

HIPPOLYTE.

Madame, demeurez,
Tout-

Tournez plûtoſt ſur moy des coups plus aſſurez,
Et ſans aller plus loin chercher une vangeance,
En puniſſant le crime, épargnez l'innocence,
Je voudrois ſans bleſſer & Theſée & les Dieux,
Pouvoir vous faire icy l'hômage de mes vœux,
Rendre à voſtre merite un tribut légitime;
Mais quand je le pourois, le ferois-je ſans crime?
Et l'Amour en Tyran qui diſpoſe de nous,
Me donne à la Princeſſe, & m'éloigne de vous.
Malgré nous à ſon gré le Deſtin nous entraine,
Il verſe dans nos cœurs ou l'amour, ou la haine,
On n'en eſt point le maître, & chacun en naiſſant
Reçoit une influence, & court à ſon penchant,
Je repete à regret que j'adore Aricie,
Mais pour vous en vanger je vous offre ma vie,
Epargnez la Princeſſe, & par un coup mortel
Vangez ſur tout mon ſang cet aveu criminel.
Que tardez-vous, Madame, à punir un Coupable,
Pour Hippolyte ingrat ſoyez moins pitoyable,
A vos juſtes rigueurs il vient s'abandonner,
Déchirez donc ce cœur qu'il ne peut vous donner...
Madame, vous pleurez ſans me vouloir entendre!
C'eſt du ſang, & non pas des pleurs qu'il faut répandre.

PHEDRE.

Quel ſang puis-je verſer, Ingrat, eſt-ce le tien?
Et tu ſçais que pour toy je répandrois le mien.

Et quand tu m'attendris, & que tu me desarmes,
Prés de toy, je ne puis répandre que des larmes.
Je sçay qu'en cet instant, dans l'état où je suis,
Tu rais ce que tu dois, je fais ce que je puis,
Je connois ton devoir & le mien, pour m'y rendre,
Je tâche en vain... pourquoy rends-tu mon cœur si tendre?
Je connois tout mon crime, & ne puis l'éviter,
Montre-moy des vertus que je puisse imiter.
Et puis que mon amour s'acroit par mon estime,
Ta vertu ne me sert qu'à faire un nouveau crime.
Impitoyables Dieux! tranchez mes tristes jours,
O Mort! des malheureux l'azile & le recours,
Finissez de ces Dieux la haine & l'injustice,
Chaque instant de ma vie est un trop long supplice,
Qu'ay-je dit? qu'ay-je fait? quél crime ay-je commis
Pour oublier Thesée, & brûler pour son Fils?

HIPPOLYTE.

Souffrez que son amour & vous parle, & vous touche,
Ecoutez-le, Madame, il emprunte ma bouche,
Pour le Pere, voyez le Fils à vos genoux, *Il se met à genoux.*
Il joint le nom d'Amant avec celuy d'Epoux,
Recevez un amour...

SCENE V.

THESE'E, IDAS. PHEDRE, HIPPOLYTE, Gardes.

THESE'E *en entrant s'arreste, & veut mettre l'Epée à la main.*

Dieux! que vois-je? Ah! Perfide,
Tu perirás.

PHEDRE *en l'arrestant.*

Seigneur, vostre main parricide
Pourroit sur vostre sang..

THESE'E.

Le Traître à vos genoux
Ne merite que trop l'eclat de mon courroux;
Laissez, laissez, Madame...

PHEDRE.

Eh! que voulez-vous faire?
Songez au nom des Dieux que vous estes son Pere,
Epargnez vostre sang, & répandez le mien,
C'est le crime de Phedre, & ce n'est pas le sien.

THESE'E.

Ah! Monstre, Fils ingrat, tu demeures stupide,
Tu trembles, je le vois ton crime t'intimide.

HIPPOLYTE.

Mon silence, Seigneur, & ma stupidité,
Ne sont point un effet de ma timidité,
Tout ce que vous voyez a droit de me confondre,
Contre un Pere irrité je n'ay rien à répondre,
Aprés cela, Seigneur, vous pouvez m'accabler,

Hippolyte attendra son Arrest sans trembler,
Je vous quite, & dans peu vous pourez me connoître.

SCENE VI.

THESE'E, PHEDRE, Gardes.

THESE'E.

QUoy donc ? tranquillement je vois partir le Traistre,
Je demeure immobile, une secrete horreur
Et m'arreste le bras, & me glace le cœur?
Ah Ciel ! pour détourner une juste vangeance,
La Nature & les Dieux sont-ils d'intelligence?
Ce sont ces mesmes Dieux jaloux de leur Arrest
Qui prétendent tourner mon cœur comme il leur plaist,
Ils empruntent pour eux la voix de la Nature,
Mais j'en veux étoufer jusqu'au moindre murmure,
Et s'ils parlent encor pour un perfide Fils,
La Nature & les Dieux seront mes ennemis?
Ils osent proteger le crime & l'injustice,
Et c'est par là qu'il faut qu'Hippolyte périsse,
C'est trop peu que l'exil; hola, Gardes, à moy?

PHEDRE.

Ah! Seigneur, arrestez, que de trouble, d'éfroy!
Perdez, perdez plutost la fatale furie
Qui vous fait immoler une si chere vie.
Quoy? je verrois périr ce Prince infortuné,
Et ma perfide main l'auroit assassiné?
Hé! de grace, Seigneur, épargnez-moy ce crime,
D'un remords éternel vous seriez la victime,
Vous ne verriez jamais Phedre qu'avec horreur,

Je

Je deviendrois l'objet d'une juste fureur,
Celuy de vostre haine & de vostre vangeance,
Par pitié laissez-moy ce reste d'innocence,
Je la demande en pleurs en ce malheureux jour,
Et du moins que je meure avecque vostre amour.

THESE'E.

Ah! Madame, je sçay discerner le Coupable,
Vostre cœur innocent du crime qui m'accable
Marque vostre tendresse avec assez d'éclat,
Et vous en avez trop encor pour cet Ingrat.
Vous parlez pour mon sang, & mon ame interdite
Refuse de connoître un Fils dans Hippolyte,
Je n'y vois qu'un Rival, qui redouble aujourd'huy
Ma tendresse pour vous, & ma haine pour luy;
Mais de peur que l'Ingrat n'irrite cette haine,
Je m'en vais pour jamais l'exiler de Trezene.
C'est à vous que j'adresse un vœu si solennel,
Juste Dieux! punissez un Fils si criminel!
Et toy? Neptune, & toy? dont la Race Divine
De Thesée annoblit le sang & l'origine,
Plongez ce sang impur dans l'abisme des eaux,
Donnez ce Monstre en proye à des Monstres nouveaux.
Et vous, Dieux! qui là-haut faites trembler la terre,
Lancez sur ce Perfide un éclat de tonnerre,
Ma gloire est vostre ouvrage, il la veut outrager,
Et c'est bien moins à moy qu'à vous à la vanger.

PHEDRE. *Il sort.*

Et toy, Ciel! qui connois l'innocence & le crime,
Sauve Hippolyte, frape, & choisis ta Victime.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PHEDRE, ARICIE, CLEONE.

PHEDRE.

PRINCESSE, pardonnez à mes emportemens,
Oubliez mes fureurs dans mes embrassemens,
Si je vous ay donné de mortelles allarmes,
Si dans mon desespoir j'ay fait couler vos larmes,
J'ay d'un cruel destin éprouvé le couroux,
Et mon cœur a souffert mille fois plus que vous.
Malgré tous mes transports & ma funeste envie,
Hippolyte aujourd'huy vous redonne la vie,
Après ce que j'ay veu, ce qu'il a fait pour moy,
C'est là le moindre prix que je doive à sa foy,
Je luy dois en ce jour & la vie, & la gloire,
Et pour en conserver l'éternelle memoire,
Je veux... Adieu, Princesse.

SCE-

SCENE II.

ARICIE, CLEONE.

ARICIE.

AH Ciel! qu'entens-je? helas!
Cleone, conçois-tu mon cruel embarras?
Conçois-tu les raisons du retour de la Reine?
Ses remords impréveus ont étouffé sa haine,
Je suis libre, je vis, & crains pour mon amour
Les funestes raisons de ce fatal retour;
Tu vis avec horreur sa noire jalousie
Se nourir de l'espoir de m'arracher la vie;
Furieuse tantost m'ayant fait arrester,
Je voyois le trépas sans pouvoir l'éviter,
Et dans son Cabinet en secret enfermée
J'attendois mon destin sans en estre allarmée.

CLEONE.

Quoy? vous ne craigniez pas son funeste transport,
Madame, & sans pâlir vous attendiez la mort?

ARICIE.

Le diray-je, Cleone? à sa fureur en proye
Je sentois dans mon cœur une secrete joye,
Ses menaces, ses pleurs, son éclatant courroux,
Avoient pour mon amour quelque chose de doux,
Dans ses plus vifs transports de douleur & de rage
Je voyois mon bonheur écrit sur son visage,
Je lisois à travers son trouble & son effroy
Les dédains d'Hippolyte, & sa flame pour moy;
Bien que son desespoir me dust rendre allarmée,
Je mourois, il est vray, mais je mourois aimée,

Et pour se consoler dans les plus grands malheurs
On voit avec plaisir une Rivale en pleurs.
Cependant à present sa fureur est éteinte,
Ce calme inopiné me donne de la crainte,
La Reine vient en pleurs me plaindre, m'embrasser,
Me rendre libre enfin. Ciel! que dois-je penser?
Contre moy sans raison se vit-elle animée?
D'Hippolyte inconstant serois-je moins aimée?
Ou mon cruel Amant plus timide que moy
Pour le prix de mes jours luy donne-t-il sa foy?

CLEONE.

Quoy? lors que vous voyez sa fureur rallentie,
Vous craignez sa clemence, & redoutez la vie,
Madame? Je ne sçay si vos feux sont trahis,
Mais Thesée irrité ne veut plus voir son Fils,
Hippolyte en ce jour est l'objet de sa haine,
On dit mesme en secret qu'il brûle pour la Reine,
Ce bruit est répandu, l'on en parle tout-bas,
Et l'on croit dans Trezene...

ARICIE.

Ah Dieux, n'acheve pas,
Thesée est irrité, la Reine est adoucie,
Elle est venuë en pleurs me redonner la vie,
Et la cruelle helas! dans mon funeste sort
M'arrachant mon Amant, me redonne la mort.
Dieux! que fait cet Ingrat lors que Phedre m'acable,
Il viendroit me trouver s'il n'estoit point coupable,
Je le verrois, Cleone, & loin de m'oublier,
Il chercheroit du moins à se justifier,
Mais il ne paroit point, tout est dans le silence,
Et Thesée irrité ne prend pas sa defense;
La Reine, sans couroux le condamne aujourd'huy,
Et je n'ay que mon cœur qui parle encor pour luy.

Juste

Juste Ciel ! qui voyez mon amour & ma peine,
De Phedre rendez-moy la colere & la haine !
Dût-elle me coûter tout mon sang en ce jour,
Qu'Hippolyte à ses yeux me rende son amour!

SCENE III.

THESEE, ARICIE, CLEONE, Gardes.

THESE'E.

AH! venez prendre part en la douleur d'un Pere
Dont un Fils insolent irrite la colere,
Son audace aujourd'huy me trouble, me confond,
Mais, Madame, avec moy vous partagez l'affront;
Le Traître, comme à moy, vous a fait un outrage,
D'une éternelle Paix vous estiez le seul gage,
Mon Fils au Roy d'Argos pour vous se vit promis,
Et vous fustes par luy destinée à mon Fils;
Envoyée en ma Cour par le Roy vostre Pere,
De nos secrets desseins je vous fis un mistere,
J'attendois qu'Hippolyte en voyant vos beautez
Par son propre penchant suivît nos volontez,
Mais son humeur farouche & son indifférence
Suspendit pour un temps cette illustre Alliance,
Je le vis à regret. A mon fatal retour
J'ay trouvé dans son cœur un détestable amour
Et loin de s'enflâmer d'une ardeur legitime,
Il nomme le plaisir qu'assaisone de crime,
Les menaces des Dieux, ses regards, ses soûpirs,
M'avoient fait pressentir ses injustes desirs,

Au Perfide aujourd'huy je vous ay proposée,
Et, Madame, à ma honte il vous a refusée,
Sans respect d'un Hymen qui doit m'estre si cher
Il soûpire pour Phedre, & veut me l'arracher,
J'en suis trop éclaircy, sans redouter ma haine,
Je l'ay trouvé, l'Ingrat, seul aux pieds de la Reine
Une juste fureur m'ordonnoit son trépas,
Mais Phedre & la Nature ont retenu mon bras,
Et de peur que ce Bras pour punir le Perfide,
Sans épargner mon sang, ne fasse un parricide,
J'abandonne ce Fils, & ce Monstre odieux,
Et j'ay remis le soin de ma vangeance aux Dieux.

ARICIE.

Aprenez donc, Seigneur, les malheurs d'Aricie,
Je croyois qu'il m'aimoit, & l'Ingrat m'a trahie,
Luy-mesme, ce matin m'est venu declarer
Que j'allumois le feu qui le fist soûpirer;
Pour me persuader de toute sa tendresse,
Mon cœur n'a consulté que ma propre foiblesse,
Et son amour n'estoit qu'un amour affecté
Que mes foibles attraits n'avoient pas merité;
Pour Phedre il m'osa feindre une immortelle haine,
Et cependant l'Ingrat court aux pieds de la Reine.

THESE'E.

Quoy donc? il vous voyoit, il vous rendoit des soins,
Il vous aimoit, Madame?

ARICIE.

Il le feignoit du moins,
Oüy, tantost devant vous il me faisoit entendre
Qu'il m'aimoit, mais d'un air si touchant & si tendre,
Que j'en estois charmée, & mon cœur abusé
Par Hippolyte alors n'estoit pas refusé.

THE-

THESE'E.

Ah Dieux ! c'eſtoit pour vous qu'il ſoûpiroit,
Madame,
Devant Phedre à mes yeux vous allumiez ſa
flame,
Pour vous tous ſes ſoûpirs....

ARICIE.

Il m'en flatoit, Seigneur,
Et j'avois pour garans d'une ſi douce erreur
Son aveu, les tranſports qu'il m'avoit fait pa-
roître,
Tous ſes brûlans ſoûpirs dont il n'eſtoit plus
maître,
Que devant Phedre meſme il n'a pû retenir,
Et que par mon trépas elle a voulu punir.
Quand on voit ſa Rivale à ſa perte animée,
Helas ! peut-on douter que l'on ne ſoit aimée ?
Sans reſpect des liens qui l'attachoient à vous,
La flame d'Hippolyte allumoit ſon courroux,
Voſtre abſence nourit cette flame fatale,
Elle aimoit Hippolyte, & j'eſtois ſa Rivale,
Elle m'a cruë aimée, & dans ce triſte jour
J'ay par mille périls acheté cet amour,
Et j'eſpérois du moins voyant ſa jalouſie
Payer un peu d'amour au deſpens de ma vie.

THESE'E.

Dieux ! qu'entens-je, Madame ? interdit,
étonné,
Vous me rendez l'effroy que je vous ay donné !
Quel horrible nuage ! & quel affreux miſtere,
Trop malheureux Amant ! mais trop barbare
Pere !
Les Dieux m'ont-ils trompé dans ce funeſte
jour ?
Ou mes yeux n'ont-ils pû démeſler cet amour ?
Mon Fils eſt mon Rival, ou Phedre eſt infidelle,
Hippolyte innocent, ou Phedre criminelle.
L'un ou l'autre m'offenſe, & j'ay pour ennemis
Ou le ſang, ou l'amour, ma Maiſtreſſe, ou
mon Fils,
Helas ! de quel coſté que paroiſſe le crime,

Il n'offre à ma fureur qu'une chere Victime,
Et Pere malheureux, Amant desesperé,
Faut-il de tous costez que je sois déchiré,
Et que pour me vanger d'une injuste tendresse,
Je me doive immoler mon Fils, ou ma Maîtresse?
Ah! Madame, je n'ose emprunter des clartez,
Je cherche de l'erreur & des obscuritez,
Je crains de rencontrer Hippolyte fidelle,
Et je tremble de voir la Reine criminelle.
Dieux! quand je reflechis sur ses emportemens,
Sa douleur pour mon Fils, ses tendres mouvemens,
Quand je l'ay menacé pour Phedre, quelle atteinte!
Que de pleurs, de soûpirs, que d'horreur, & de crainte!
Ah! ses injustes feux ont sçeu trop éclater,
Et mesme je n'ay pas la douceur d'en douter.
Cependant Hippolyte est sorty de Trezene,
Je l'ay banny, Madame, & chargé de ma haine,
Mes imprécations dans mon jaloux transport
Pour toute grace aux Dieux ont demandé sa mort,
Et je crains que suivant l'effet de leur menace
Ils n'accordent trop tost cette funeste grace.

ARICIE.

Seigneur, qu'avez-vous fait dans vostre emportement?
Je crains pour vostre Fils, je crains pour mon Amant,
Rapelez au plutost ce seul Fils qui vous reste,
Retractez prés des Dieux un Arrest si funeste;
Que deviendrois-je helas! si pour vous en punir
Ces Dieux trop prompts...

THESE'E.

Je vais le faire revenir,
Qu'on coure aprés mon Fils, Gardes qu'on le rameine,

Mais

Mais en partant, icy faites venir la Reine,
Je veux la voir je veux luy parler devant vous,
à Aricie.
Dans ses feux criminels allumer mon courroux,
Nourir ma jalousie, irriter ma colere,
Perdre le nom d'Amant, prendre celuy de Pere,
Et dans ses traistres yeux, sans espoir de retour,
Boire à longs traits la haine où je puise l'amour,
Mais j'aperçois Megiste; hé bien, que fait la Reine,
Viendra-t-elle ?

SCENE IV.

MEGISTE, THESEE, CLEONE, ARICIE, Gardes.

MEGISTE.

SEigneur, elle est hors de Trezene,
Sur son Char, d'Hippolyte elle a suivy les pas,
L'un & l'autre partis...

ARICIE.

Je suis trahie helas!

THESE'E.

Ciel! qu'entens-je? mon Fils est-il d'intelligence
Avec Phedre? & tous deux me font-ils cette offense?
L'Oracle est accomply, Fils trop audacieux,
Ta fureur sçait tenir la parole des Dieux.
Ouy, j'ay trop differé d'en faire ma victime,
La Nature tachoit de me cacher son crime,
Les Dieux qui l'ont permis ne l'en puniroient pas,
Et je vais confier ma vangeance à mon bras;

Gras

Grace à ces Dieux cruels, grace à leur injustice,
De ce Monstre je vais leur faire un sacrifice,
Rien ne m'arreste plus, je cours sur leur Autel
Répandre avec plaisir un sang si criminel,
Je serviray le Prestre, & de mes mains sanglantes
J'iray leur presenter ses entrailles fumantes,
Ils verront à travers de son cœur enflamé
Les horreurs de ce feu qu'ils avoient allumé.
J'en frémiray sans-doute, & vangeant mon injure
Il en poura coûter des pleurs à la Nature,
Et s'ils forcent le Pere à massacrer le Fils,
Peut-estre ils frémiront de se voir obeis.

SCENE DERNIERE.

IDAS, THESE'E, ARICIE, CLEONE, MEGISTE.

IDAS.

AH! Seigneur, aprenez l'avanture funeste
D'Hippolyte.

ARICIE.

Quoy donc!

THESE'E.

Parle, acheve le reste,
Les Dieux ont-ils puny ce temeraire Fils?

IDAS.

Tous vos desirs cruels ont esté trop remplis.
Aprés qu'il eût parlé quelque temps à la Reine,
Cher Idas, m'a-t-il dit, abandonnons Trezene,
Mon Pere me l'ordonne, & mon cœur y consent,
Je serois criminel d'y paroistre innocent,

Phe-

Phedre malgré ſes feux, malgré ſa jalouſie,
A calmé ſa colere, & me rend Aricie,
Mais par reconnoiſſance Hippolyte en ce jour
Par un heureux exil éteindra cet amour.
Partons, Idas, partons ſans revoir ma Princeſſe,
Je mourrois à ſes pieds de douleur, de tendreſſe,
Sauvons-nous en Argos, & ſortons de ce pas,
Car ſi je la voyois je ne partirois pas.

ARICIE.

Cher Prince!

IDAS.

Sur ſon Char il monte avec adreſſe,
Ses ſuperbes Chevaux dont il ſçait la viteſſe,
De leurs hennoſſemens font retentir les airs,
Et partant de la main devancent les éclairs;
Je cours à toute bride, & le ſuis avec peine,
Il ſe tourne cent fois vers les Murs de Trezene,
Il s'éloigne à regret d'un rivage ſi cher,
Et va plus lentement ſur le bord de la Mer.
Dans un calme profond la Mer enſevelie,
Ainſi qu'un vaſte Etang paroiſſoit endormie,
Et le Zéphir à peine en ce calme ſi beau
Fraſoit legerement la ſurface de l'eau,
Quand de ſon propre ſein s'éleve un prompt orage,
L'eau s'enfle à gros bouillons menaçant le rivage,
L'un ſur l'autre entaſſez, les flots audacieux
Vont braver en grondant la foudre dans les Cieux;
Une Montagne d'eaux s'élançant vers le ſable,
Roule, s'ouvre, & vomit un Monſtre épouvantable,
Sa forme eſt d'un Taureau, ſes yeux & ſes nazeaux

Ré-

Répandent un deluge & de flames & d'eaux,
De ſes longs beuglemens les Rochers retentiſſent,
Juſqu'au fonds des Foreſts les Cavernes gémiſſent,
Dans la vague écumante il nage en bondiſſant,
Et le flot irrité le ſuit en mugiſſant.

ARICIE.

Helas!

IDAS.

A cet aſpect, les Chevaux d'Hippolyte,
Tous remplis de frayeur veulent prendre la fuite,
De la voix, de la main il veut les arreſter,
Pour un combat affreux que ſon bras va tenter.
Eſſayons (a-t-il dit) ſi le ſang de Theſée
Sur les Taureaux emporte une victoire aiſée,
Le Minotaure en Crete à ſon bras eſtoit dû,
Et les Dieux reſervoient ce Monſtre à ma vertu.
Mais ſes Chevaux fougueux que le Monſtre intimide,
Ne reconnoiſſent plus de Maiſtre ny de Guide,
Ils emportent le Char, prennent le frein aux dents,
La crainte les maîtriſe, & les rend plus ardans,
Tous blanchiſſans d'écume ils s'élancent de rage
A travers les Rochers qui ſont prés du rivage;
Hippolyte alors tombe, & d'un trait malheureux
S'embarraſſe en tombant d'indiſſolubles nœuds;
Par les reſnes traiſné dont le nœud ſe reſſerre,
Sa teſte qui bondit enſanglante la terre,
Sur les Rochers pointus qui luy percent le flanc
Il trace avec horreur des veſtiges de ſang,
Enfin le nœud ſe rompt, & les Chevaux en fuite
Sur la terre étendu laiſſent choir Hippolyte.

J'y

J'y cours baigné de pleurs, & le trouve expirant;
La Reine, qui de loin nous suivoit en tremblant,
Toute éperduë arrive en ces tristes allarmes,
Sur le corps d'Hippolyte elle verse des larmes,
Embrasse avec transport ce Prince malheureux,
Tâche à le rapeler par des cris douloureux,
Et luy voyant encor quelque reste de vie,
Luy prononce le nom de sa chere Aricie.
Le Prince ouvre les yeux, & d'un regard mourant
Il cherche la Princesse encore en soûpirant,
Il ne trouve que Phedre, & sa triste paupiere
Se ferme, & pour jamais refuse la lumiere.

ARICIE.

Destin, cruel Destin, tes ordres sont suivis,
Hippolyte est donc mort?

THESE'E.

Ah Madame! ah mon Fils!

ARICIE.

Ah! Seigneur, punissez la cause criminelle
Qui plonge vostre Fils dans la nuit éternelle,
Phedre perd Hippolyte, osé vous outrager,
Signeur, & nous pleurons au lieu de le vanger.

IDAS.

Au lieu de vous vanger, vous la plaindrez, Madame,
Phedre éteint dans son sang sa déplorable flame.

THESE'E.

Ciel!

IDAS.

A peine Hippolyte avoit fermé les yeux,
Qu'accusant son amour, & le Monstre, & les Dieux,
Par un coup de poignard elle tire sanglante
Sa main, qui de son sang paroit toute fumante,
J'y cours, mais de ce coup son grand cœur s'aplaudit,
Sur le Prince elle voit son sang qui rejallit,

Oüy,

Ouy, dit-elle, je veux que mon sang te ramene,
Cher Prince, ou qu'il te serve aujourd'huy de victime,
Pour expier mon crime, & vanger tes malheurs;
Reçois, cher Hippolyte, & mon ame, & mes pleurs,
Et quand tu me fuirois dans le Royaume sombre,
Que mon Ombre sanglante unie à ta chere Ombre,
Jusqu'au fonds des Enfers te suive pas à pas,
Et te cherche encore au delà du trépas!
Elle tombe à ces mots, son ame fugitive
Va rejoindre Hippolyte en l'infernale Rive,
Et malgré les rigueurs de son funeste sort,
Son amour va braver le Destin & la Mort.

ARICIE.

Il faut suivre Hippolyte, il faut suivre la Reine,
Ouy, comme elle mourons.

Elle sort.

THESE'E.

Gardes, qu'on la rameine,
Craignons qu'elle ne suive & la Reine, & mon Fils:
C'en est trop, Dieux cruels! vous estes obeïs.

FIN.

LA TROADE.

TRAGEDIE.

A

MONSEIGNEUR

LE DUC

D'AUMONT,

PAIR DE FRANCE,

Premier Gentil-homme de la Chambre du Roy, Gouverneur de Bologne & du Bolonois, &c.

MONSEIGNEUR,

Je n'aurois pû, sans une extréme ingratitude, mettre un autre nom que

que le voſtre à la teſte d'un ouvrage, qui n'auroit peut-eſtre jamais paru à la Cour, ſans la protection dont vous l'avez honoré à Paris. Je puis dire, MONSEIGNEUR, qu'il eſt peu de perſonnes de voſtre rang, qui obligent avec tant de chaleur & de ſi bonne grace. J'aurois icy un beau ſujet de parler de tant de grandes qualitez, que toute la France admire en vous, & ſans aller chercher dans les ſiecles les plus éloignez, l'antiquité de voſtre illuſtre Maiſon : Il ſuffit, MONSEIGNEUR, que vous en ſoûteniez l'éclat avec le merite le plus grand & le plus ſolide. Tous ces illuſtres Ayeux dont vous eſtes deſcendu ; ces Ducs & Pairs, Mareſchaux de France, Capitaines des Gardes du Corps, Chevaliers des Ordres du Roy, Generaux de ſes Armées : & ſi nous voulons percer plus loin, qui ont eu l'honneur pluſieurs fois de porter l'ori-

l'oriflame dans les occaſions les plus ſignalées, qui ont eſté nommez Regens du Royaume, pendant la minorité de quelques-uns de nos Rois, alliez de la Maiſon de Bourbon, & deux fois de celle de Bourgogne, & des plus illuſtres Maiſons de l'Europe: Tous ces grands hommes (dis-je) ont retrouvé en vous un Succeſſeur, qui ſoûtient dignement leur nom & leur caractere. En effet, MONSEIGNEUR, la grandeur de voſtre ame a peu de pareilles, & on la voit accompagnée de toutes les qualitez qui diſtinguent un Seigneur, comme vous, encore plus par ſon propre merite, que par celuy de ſes Anceſtres. Je ne dis rien, MONSEIGNEUR, de cette generoſité particuliere, de cette bonté prevenante, de cette magnificence extraordinaire, que vous faites ſi ſouvent admirer à toute la France, puis que voſtre modeſtie m'impoſe un ſilence, que

mon peu de capacité à eſtaler des veritez ſi éclatantes, devroit déja m'avoir impoſé. Il ne faut qu'eſtre François, pour connoiſtre tout ce que je dis, & encore plus que je ne pourrois dire. Je vous ſupplie donc, MONSEIGNEUR, tres-humblement de me continuer l'honneur de voſtre protection, & de me croire avec le plus profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Voſtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur,

PRADON.

PRE-

PREFACE.

LA Troade eſt un ouvrage trop fameux chez les anciens, pour n'eſtre pas connu des modernes. Euripide la fait de deux manieres, que Seneque a raſſemblées en une. J'ay ſuivy l'ordre de ce dernier, qui a compris l'Hecube & la Troade d'Euripide dans la ſienne. J'avouë que ce ſujet ma paru tres-beau, mais tres-difficile & tres-épineux, jamais la majeſté du Cothurne n'a brillé avec tant d'éclat que dans ces deux ouvrages, mais auſſi les caracteres de leurs Heros ſont ſi pleins de ferocité, qu'on n'eût pû voir ſans horreur Ulyſſe precipiter Aſtyanax & Pyrrhus immoler Polixene. Il falloit trouver un milieu & un juſte temperament pour adoucir cette action. Noſtre theatre ne peut ſouffrir ce qui a fait autrefois la beauté de celuy des anciens. Nos mœurs ſont trop douces & trop éloignées de ces mœurs ſauvages & barbares; ainſi ſuivant les preceptes de la Poëtique d'Ariſtote j'ay preferé le vray-ſemblable au vray dans ma cataſtrophe, ſans m'écarter en cela de la conduite de Seneque, qui fait precipiter le fils d'Hector de ſon propre mouvement.

Sponte ſua deſiluit,
In media Priami regna, &c.

Si Seneque a menagé en cela la gloire d'Ulyſſe, j'ay voulu menager à mon tour malgré Euripide, celle de Pyrrhus, en luy épargnant le crime de la mort de Polixene, puis qu'elle ſe frappe elle-meſme de l'épée que la pitié fait tomber des mains de Pyrrhus. J'ay donné à cette Princeſſe un grand mépris de la vie & un

grand desir de la mort, pour la conduire à cette action. Je luy ay donné mesme un amour épizodique pour un jeune Antenor, que je suppose avoir esté tué par la main de Pyrrhus, & non pas cet Antenor, dont Virgile parle au second Livre de l'Eneide.

Antenor potuit mediis elapsus Achivis
Illyricos penetrare sinus, &c.

Si bien que cette Princesse infortunée ayant perdu son pere, ses freres, & son amant, que pouvoit-elle faire que de sortir genereusement de la vie, comme le jeune Astyanax qui venoit de luy en donner l'exemple? Mais pour conduire Ulisse & Pyrrhus à la catastrophe; & pour adoucir leurs caracteres: J'ay supposé qu'Ulisse avoit conceu un amour secret pour Polixene, & Pyrrhus pour Andromaque: L'amour de Pyrrhus est veritable & connu, mais on m'a disputé celuy d'Ulisse. Il me semble cependant qu'il n'est pas fort éloigné du vrayssemblable, qu'Ulisse qui estoit un des plus galans hommes de la Grece, eut pris un peu de tendresse pour une Princesse aussi aimable que Polixene, puis qu'Achille qui estoit plus farouche que luy, avoit eu ce mesme penchant qui luy coûta la vie. Dailleurs puis qu'Ulisse n'épouse pas Polixene, & qu'il ne quitte jamais son caractere que je luy ay toûjours conservé, je n'ay rien fait en cela contre les regles. L'exemple mesme d'Agamemnon, que quelques autheurs disent avoir épousé Cassandre, pouvoit authoriser ses desseins sur Polixene. Et l'on sçait assez que les Grecs n'estoient pas fort rigides observateurs des Loix de l'hymenée. J'ay tâché de menager le caractere de Pyrrhus autant que je l'ay pu. Les anciens l'ont dépeint cruel, violent, orgueilleux, brave, & enfin tel qu'estoit Achille son pere. Cependant s'il menace de perdre Polixene, ce n'est que pour intimider Ulisse, & les Grecs qui veulent immoler le fils de sa maistresse: il

est

eſt vray que dés le troiſiéme Acte, ils ne ſont plus ny l'un ny l'autre maiſtres de leurs captives. Uliſſe a trop perſuadé les Grecs ſur la mort du fils d'Hector, & l'ombre d'Achille les a trop intimidez pour leur ſouffrir un échange qu'ils auroient pû ſe propoſer au commencement; mais que l'orgueil & la fierté de l'un & de l'autre, jointe à leur inimitié n'a pû ſouffrir. Mais ſans faire un plus grand détail d'un ouvrage, dont le Lecteur ou le Spectateur doit eſtre juge, je l'avertiray ſeulement en paſſant que j'ay beaucoup emprunté de Seneque, & meſme d'Euripide: Leurs peintures m'ont paru ſi belles & ſi vives qu'en ayant d'abord traduit quelques-unes, cela m'a engagé inſenſiblement à faire la piece entiere; & l'on y pourra reconnoiſtre le caractere d'Hecube, & particulierement celuy d'Andromaque qui a tiré des larmes de bien des gens, & l'on ma flaté que ces copies n'avoient point deshonoré l'original. J'avoue que le ſujet en eſt fort triſte, & qu'il n'étoit pas ſuſceptible de ces tendreſſes qui plaiſent tant; cependant je ne dois pas me plaindre du deſtin de cette piece; puis qu'aprés avoir attiré toute la Cour à Paris dans ſes premieres repreſentations; elle a eu l'honneur d'eſtre repreſentée devant ſa Majeſté, qui l'a honorée d'une attention particuliere, & de ſes applaudiſſemens.

ACTEURS.

HECUBE, femme & veuve de Priam.

ANDROMAQUE, veuve d'Hector.

POLIXENE, fille d'Hecube & de Priam.

PYRRHUS, fils d'Achille.

ULISSE, Prince d'Itaque.

LYCUS, confident de Pyrrhus.

THRASILE, confident d'Uliſſe.

HESIONE & CREISE, femmes Troyennes.

GARDES.

La Scene eſt dans le camp des Grecs, proche les ruines de Troye.

LA

LA TROADE.

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HECUBE, HESIONE, CREISE.

HECUBE.

TANDIS que nos Vainqueurs vont decider de nous,
Sortons, allons pleurer mes fils & mon époux;
Avant que dans la Grece on nous traîne captives
Allons revoir de loin ces déplorables rives,
Ce fleuve infortuné témoin de nos malheurs,
Rougy de nostre sang, & groſſi de nos pleurs,
Ou l'on void nager Troye encor toute fumante;

Que les flots irritez de son onde écumante,
Qui roulent de nos murs les funestes débris
Par un murmure affreux répondent à nos cris.
Dieux! quiconque se fie à l'orgueil d'un empire,
Aux pompes d'une Cour que la fortune attire,
Et dont l'esprit credule ose s'abandonner
A ces fresles grandeurs qu'elle peut nous donner,
Que de ces tristes lieux il approche, & qu'il voye
Les miseres d'Hecube & les cendres de Troye;
Oüy, ces superbes Tours, ces Palais merveilleux,
Qui menaçoient le Ciel de leur faiste orgueilleux,
Ces Temples, que leurs Dieux n'ont pas osé defendre
Ne sont plus qu'un amas de fumée & de cendre,
De qui les tourbillons s'élançant jusqu'aux Cieux
Tâchent de les vanger de l'abandon des Dieux.
O! miserable empire! ô! Ville infortunée!
Qui croira qu'un seul jour ait fait ta destinée?
Oeuvre qu'un triple siecle à peine avoit produit,
Qui croira ton débris l'ouvrage d'une nuit?
Troye, helas! ne fait voir qu'une face hydeuse,
Hecube voit perir sa famille nombreuse,
Mere de tant de Rois & de tant de Heros
Dont la flame & le fer ont dispersé les os,
Mes fils sont écrasez sous nos propres murailles,
Priam mon cher époux, privé des funerailles,
Traîny des mesmes Dieux qu'il n'avoit pû toucher,

Lors

Lors que Troye eſt en feu n'a pas meſme un bucher.
Mais, helas! que nous ſert miſerables Troyennes
De regreter icy nos pertes anciennes,
Mon Hector, mon Priam, puis qu'il nous reſte encor
Des enfans mal-heureux de Priam & d'Hector;
Le jeune Aſtyanax, Caſſandre & Polixene
Ne ſont ſauvez du feu que pour eſtre à la chaine,
Les Grecs vont diſpoſer de nous, de nos enfans,
Et nous devons pleurer de nos malheurs preſens.
Nous ne ſçavons encor à qui nous devons eſtre,
A chacune de nous l'urne preſcrit un Maiſtre.
Triſtes joüets du ſort! de qui la cruauté
Nous deſtine à gemir dans la captivité,
Et donne un grand exemple aux Maiſtres de la terre,
Dont les mains à leur gré conduiſent le tonnerre,
Qu'on les voit quelquefois par un ſimple revers
Aujourd'huy ſur le Trône & demain dans les fers.

HESIONE.

Peut-eſtre que le Ciel n'eſt plus inexorable,
Qu'il va jetter ſur nous un regard favorable,
Madame, & ſi les Dieux attendris par nos pleurs
Mettoient à vos genoux vos ſuperbes vainqueurs,
Si les yeux d'Andromaque, ou ceux de Polixene
Rallumoient chez les Grecs le feu des yeux d'Helene...
Oüy, Madame, & j'ay veu le farouche Pyrrhus

Souvent prés d'Andromaque interdit & confus.
J'ay veu meſme, j'ay veu malgré ſon artifice
Les pleurs de Polixene en arracher d'Uliſſe,
Et malgré les dehors de ſon inimitié
Luy faire reſſentir plus que de la pitié.

HECUBE.

Ah! ma chere Heſione, Andromaque eſt trop fiere,
Je tremble pour ſon fils de ſon humeur auſtere,
Elle abhorre Pyrrhus & doit le menager
Pour conſerver un fils qui pourroit nous vanger,
Et j'ay veu comme toy malgré toute ſa haine
Uliſſe s'attendrir auprés de Polixene.
Ces mortels ennemis en partageant leurs vœux
Me les pourront par là conſerver toutes deux,
Et pour mieux aſſurer leur deſtin & le noſtre
On peut oppoſer l'un à la fureur de l'autre.

CREISE.

Polixene, Madame, a des malheurs ſecrets
Qui la font conſumer en d'éternels regrets,
Et le mortel chagrin où ſon ame eſt en proye
Semble avoir devancé les miſeres de Troye.

HECUBE.

Creiſe, je l'ay veu, ſa ſecrette langueur
Dans nos malheurs communs luy devore le cœur,
Dans ce profond chagrin toûjours enſevelie
Il faut que mes ſecours prennent ſoin de ſa vie.
Et mépriſant le jour elle me fait rougir
Qu'aprés mon époux mort je ne puiſſe mourir.
Heureux! heureux ſont ceux que la mort vient atteindre,

Ils

Ils n'eſperent plus rien, & n'ont plus rien à craindre,
Helas ! que Priam mort eſt heureux aujourd'huy,
Priam a veu tomber ſon empire avec luy,
Il jouit du repos que l'on trouve aux lieux ſombres,
Il eſt avec Hector chez les heureuſes ombres,
Et moy, lors que je vis pour mes triſtes enfins,
Ce n'eſt que pour ſouffrir & mourir plus longtemps.

CREISE.

Polixene paroiſt.

SCENE II.

POLIXENE, HECUBE, HESIONE, CREISE.

POLIXENE.

JE vous cherchois, Madame,
Il faut vous découvrir le trouble de mon ame,
Auprés de noſtre tente un certain bruit confus
M'apprent que je deviens l'eſclave de Pyrrhus,
Que je me plains du ſort & de ſon injuſtice !

HECUBE.

Ah Ciel ! que n'eſtes-vous le partage d'Ulliez

POLIXENE.

Je vais eſtre à Pyrrhus, Madame, il faut perir,
C'eſt mon ſeul deſeſpoir qui peut me ſecourir,

Il faut que rempliſſant une ſi juſte envie
Pour ſortir de ſes mains je ſorte de la vie.

HECUBE.

Pourquoy ce deſeſpoir, ma fille, car enfin
Vous eſtiez plus ſoûmiſe aux ordres du deſtin,
Malgré tous les malheurs que l'on voit nous pourſuivre
Polixene promit à ſa mere de vivre,
Il m'en ſouvient, ma fille, & ſur voſtre ſecours
Voſtre mere a compté le reſte de ſes jours.

POLIXENE.

Madame, de Pyrrhus je deviens le partage
Quel ſupplice pour moy? quel affreux eſclavage?
Le ſeul nom de Pyrrhus...

HECUBE.

Polixene, parlez,
Expliquez les ſecrets que vous m'avez celez,
Découvrez-moy l'horreur dont voſtre ame eſt atteinte,
Parlez...

POLIXENE.

Voſtre bonté qui diſſipe ma crainte,
M'arrache malgré moy ce ſecret de mon cœur,
Helas! j'ay pour Pyrrhus une trop juſte horreur,
Aux pieds de nos Autels il egorgea mon pere,
Et ſi j'oſe avoüer ce que je voulois taire,
Trois jours auparavant ce Pyrrhus furieux
Venoit de maſſacrer mon amant à mes yeux.
Madame, je rougis dans l'aveu qui me touche
Que le nom d'un amant ſoit ſorty de ma bouche,
Mais ſans vous fatiguer d'un diſcours ſuperflus
Pardonnez à l'amour, puis que l'amant n'eſt plus.

HECUBE.

Ma fille, poursuivez.

POLIXENE.

Vous le voulez, Madame;
Ma crainte a decelé le secret de ma flame,
Mais mon cœur est puny par un sort rigoureux,
S'il aima sans vostre ordre un Prince malheureux.
Ce Prince avoit un cœur pour moy soûmis & tendre,
Le mien de ses vertus eût peine à se défendre,
Il marchoit à grands pas sur les traces d'Hector,
Et par là vous devez reconnoistre Antenor.

HECUBE.

Ma fille, sa vertu m'estoit assez connuë,
Du sang de vos Ayeux sa mere estoit venuë,
Ouy, le jeune Antenor estoit digne de vous.

POLIXENE.

Bien qu'il soit mort, helas! que cet aveu m'est doux?
Madame, il vous souvient de la triste journée
Et de l'affreux hymen où je fus destinée,
Lors qu'Achille ébloui de mes foibles appas
Nous promit une paix qui causa son trépas;
Je ne balançay point à servir ma patrie,
Je vous sacrifiay mon amant & ma vie,
Et devorant mes pleurs malgré mon desespoir
J'oubliay mon amour & suivis mon devoir.
Mais le jeune Antenor, ah! souvenir funeste!
Sortit, trouva Pyrrhus, & vous sçavez le reste.
Aprés un long combat on le vit succomber,
Et moy-mesme je vis ce cher Prince tomber;
Je n'osé qu'en secret luy prodiguer mes larmes,
Je voulois les mêler aux publiques allarmes,
De peur que mon amour ne sceût se declarer

Je pleurois devant vous sans oser soûpirer,
Mais, Madame, à present qu'il a perdu la vie
Pardonnez des soûpirs que sa mort justifie,
Elle en ôte le crime & je puis devant vous
Regretter un amant qui n'est mort que pour nous.

SCENE III.

ANDROMAQUE, HECUBE, POLIXENE, HESIONE, CREISE.

ANDROMAQUE *à Hecube.*

IL faut de nos destins que je vous éclaircisse,
Nous sommes vous & moy le partage d'Ulisse,
Le sort la resolu, Madame, & grace aux Dieux
J'évite de Pyrrhus l'esclavage odieux,
Oüy, du courroux du Ciel j'auray moins à me plaindre,
Pour la veuve d'Hector Ulisse est moins à craindre,
J'apprehendois Pyrrhus & dans mon juste effroy
J'aurois crû toûjours voir Achille devant moy.

HECUBE.

Madame, je ne sçay si ce choix doit vous plaire
Ou plutost si le sort ne nous est point contraire.
Et pensez-vous qu'Ulisse à nos vœux plus soûmis
Vous laisse dans son Iein élever vostre fils?

Ce

Ce fils que vous cachez avec tant d'artifice
Pourra-t-il échaper à l'adresse d'Ulisse ?
Madame, croyez-moy, malgré tous vos re-
burs
Vostre fils seroit mieux dans les mains de Pyr-
rhus.

ANDROMAQUE.

Dans les mains de Pyrrhus, Madame, quel
azile ?
C'est un monstre pour moy que le seul nom
d'Achille,
Et je pourrois me voir dans les mains de son
fils ?
Grace au Ciel tous mes vœux n'ont point esté
trahis,
Andromaque eut rougy d'un si cruel partage,
Je suis veuve d'Hector & j'en ay le courage,
On ne me verra point d'un esprit plus soumis
Embrasser les genoux de nos fiers ennemis,
J'ay pour Astyanax des tendresses de mere,
Mais si mon fils m'est cher ma gloire m'est
plus chere
Et si du fier Pyrrhus je demandois l'appuy
Hector desavouroit Andromaque aujourd'huy.
Pour cacher de mon fils & le nom & la race
Je le fais élever parmy la populace,
Les Grecs, vous le sçavez, incertains de son
sort
Doutent s'il est vivant encore ou s'il est mort.
Mais parmy ces enfans dont les cris retentis-
sent,
Vils esclaves des Grecs, qui pleurent, qui ge-
missent,
Le seul Astyanax d'une noble fierté
Libre soutient le poids de sa captivité.
De joye & de douleur ensemble prevenuë
Je voyois en tremblant dans leur foule incon-
nuë
Son orgueil, de ses fers reparant tout l'affront,
Mon Hector tout entier éclater sur son
front,

Il ſemble dédaigner le ſort qui le menace,
Il paroiſt au deſſus de ſa propre diſgrace,
Il prent avec audace un tranquile repos
Et je crains qu'un enfant ne découvre un Heros.

Cette crainte, Madame, eſt digne d'une mere.

Mais j'ay comme mon fils la fierté de ſon pere,
Et nous irons plûtoſt à la mort reſolus
Dans le tombeau d'Hector qu'aux genoux de Pyrrhus.

HECUBE.

Ces ſentimens ſont grands & digne d'une Reine,
Mais pour moy qui ſens mieux tout le poids de ma chaine,
Voyant tant de malheurs qui vont tomber ſur nous,
Je ſuis un peu moins ferme & plus mere que vous.
Il faut ouvrir les yeux ſur le ſort qui nous brave,
J'eſtois Reine, Madame, & ne ſuis plus qu'eſclave,
Mon cœur ainſi qu'au trône eſt aux fers reſolu,
Je n'en dois point rougir, le deſtin l'a voulu.
Cependant quand d'Uliſſe Hecube eſt le partage,
Elle a honte du Maiſtre & non de l'eſclavage,
Et puis qu'il eſt le voſtre, il va rejoindre encor
Les dépoüilles d'Achille avec celles d'Hector.
Pyrrhus & tous les Grecs ſont l'objet de ma haine,
Mais j'aime voſtre fils, & vous, & Polixene.
Mes enfans oublions cette fierté des Rois,
Qu'au Palais de Priam nous euſmes autrefois,
Sans nous reſſouvenir d'une gloire importune

Il faut s'abandonner au cours de la fortune,
Et n'eſtant plus au temps de ſes proſperitez
Il faut aller au gré de ſes adverſitez ;
Nous ne commandons plus aux peuples de l'Aſie,
Noſtre grandeur ſous Troye eſt toute enſevelie,
Nous ſommes des captifs que les Grecs ont ſoûmis,
Nos enfans ſont aux fers parmy nos ennemis.
Il faut prendre un eſprit conforme à leurs miſeres
Et nous reſſouvenir que nous ſommes leurs meres.

SCENE IV.

PYRRHUS, LYCUS, HECUBE, ANDROMAQUE, POLIXENE, HESIONE, CREISE.

PYRRHUS *à Andromaque.*

JE vous cherchois, Madame, accablé de douleur
D'un coup qui comme à moy vous va percer le cœur,
On cherche voſtre fils ſans doute, & c'eſt Uliſſe
Qui perſuade aux Grecs d'en faire un ſacrifice ;
Vos pleurs & vos ſoûpirs ne pourront le ſauver,
Il faut d'autres moyens pour vous le conſerver.
Songez-y, ſi le Ciel à Pyrrhus moins contraire
Eût remis dans mes mains & le fils & la mere.
Uliſſe... mais ſongez à calmer voſtre effroy
Il ſçauroit profiter du trouble où je vous voy.

ANDROMAQUE.

Helas! mon fils n'eſt plus.

PYRRHUS.

Allez cacher, Madame,
Avec Aſtyanax le trouble de voſtre ame.

ANDROMAQUE. *Elles ſortent.*

Polixene ſortons.

SCENE V.

PYRRHUS, HECUBE, LYCUS, HESIONE.

PYRRHUS *à Hecube.*

PAr la voix des ſoldats
Uliſſe eſt venu rendre Helene a Menelas,
Sçachez qu'Agamemnon a demandé Caſſandre,
De ſon empreſſement on n'a pû ſe défendre,
L'Urne a regle le reſte, & le ſort a remis
Entre les mains d'Uliſſe Andromaque & ſon fils.
Madame, vous avez la meſme deſtinée,
Polixene eſt à moy le ſort me la donnée,
Caſſandre pour Argos doit partir aujourd'huy.

HECUBE.

Ah! Seigneur, permettez pour calmer mon ennuy,
Que les derniers adieux d'une fille ſi chere
Flattent quelques momens la douleur d'une mere,
Que je l'embraſſe avant qu'on l'éloigne de nous.

SCENE IV.

PYRRUS, LYCUS.

PYRRHUS.

Uliſſe éprouvera l'effet de mon courroux.
Et tout le camp des Grecs n'eſt pas un ſeur azile
Pour l'indigne ennemy de Pyrrhus & d'Achille,
Quoy Lycus ? le barbare oſe donc attenter
Sur les jours des captifs qu'il m'a vûs reſpecter ?
Le lâche n'oſant pas s'attaquer à moy-meſme
A le front d'inſulter la Princeſſe que j'aime,
Et pour favoriſer tous ſes cruels deſſeins
Le ſort, l'injuſte ſort la miſe entre ſes mains.
Ah! cherchons pour garands de ce fils d'Andromaque
Sa femme Penelope & ſon fils Telemaque
Si les Grecs contre moy luy preſtent leur appuy,
Cherchons ce qui pourra me répondre de luy.
L'ombre d'Achille veut une nouvelle offrande,
Je ne ſçay point encor quel ſang elle demande,
Elle ſe plaint des Grecs, & déja par trois fois
Nous avons entendu ſa redoutable voix.
Nous devons aujourd'huy luy faire un ſacrifice,
Il la faut appaiſer par tout le ſang d'Uliſſe,

Ah

Allons dans son païs répandre ma fureur.
Et remplir tout d'effroy, de carnage & d'horreur :
Aussi bien dans les champs de la Troyenne rive
Mon courage s'endort & ma gloire est oisive.

LYCUS.

Sans sortir de ce camp vous pouriez arrester
La fureur du cruel qui veut vous insulter,
Seigneur, & si l'amour faisant place à la haine
L'avoit rendu sensible aux yeux de Polixene,
Sans irriter les Grecs qui seront contre vous
Pyrrhus pourroit d'Ulisse enchaîner le courroux.
Croyez-moy, je l'ay veu, cet Ulisse inflexible
Auprés de Polixene....

PYRRHUS.

Ah! s'il estoit sensible,
S'il avoit sur son cœur formé quelques desseins...
Par un bizarre sort elle est entre mes mains.
Dieux! s'il avoit pour elle une tendresse extréme,
Il pourroit à son tour trembler pour ce qu'il aime.
Je veux sonder son cœur comme il a fait le mien,
Il a veu que j'ay pris l'interest du Troyen,
C'est par là qu'il le veut arracher à sa mere
Il le cherche & je dois....

LYCUS.

Cachez vostre colere
Comme Ulisse, Seigneur, feignez à vostre tour,
On approuve sa haine & l'on craint vostre amour,
Vous sçavez.

PYRRHUS.

Je t'entens, il faut lever leur crainte
Et t'expliquer l'amour dont mon ame eſt atteinte,
Oüy, j'adore Andromaque, il eſt vray, mais Lycus
Entre mieux que les Grecs dans le cœur de Pyrrhus;
J'en ay crû la conqueſte illuſtre & difficile,
Et par là, je la voy digne du fils d'Achille,
Les vulgaires amans adorent la beauté,
Mais Pyrrhus d'Andromaque adore la fierté,
Cette veuve d'Hector n'eut jamais de foibleſſe,
A nos yeux dans les fers elle eſt toûjours Princeſſe,
A peine, à peine meſme alors que je la voy
Ses ſuperbes regards daignent tomber ſur moy,
Et pour te dire enfin, Lycus, ce qui m'en ſemble
Son orgueil & le mien s'accordent bien enſemble.
Mais auſſi, n'atens pas que le cœur de Pyrrhus
Aille expoſer ſa gloire à d'indignes refus.
Non, Lycus, tu ſçais trop que la gloire m'eſt chere,
Tu trouveras Pyrrhus plus ſemblable à ſon pere,
Tu trouveras Pyrrhus toûjours maiſtre de ſoy,
Tel que parut Achille & tel que je le doy.

LYCUS.

Ah! Seigneur...

PYRRHUS.

Mais il faut les défendre d'Uliſſe.
Il faut en prevenir le funeſte artifice,

Je

Je vay ſonder ſon cœur, ſi ſes feux & les miens,
Se trouvoient allumez dans le camp des Troyens
Ah! Dieux! s'il eſtoit vray... Mais il eſt neceſſaire
D'aller ſacrifier aux manes de mon pere;
Toute l'armée attend. S'il n'eſt pas ſatisfait
Du ſang que j'ay verſé, de tout ce que j'ay fait,
Et ſi ſon ombre encor demande quelque proye
Cherchons luy, s'il le faut, une nouvelle Troye.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ULISSE, THRASILE.

ULISSE.

OUy, puis qu'a cette mort les Grecs ſont reſolus
Uliſſe va dompter le ſuperbe Pyrrhus ;
La raiſon aujourd'huy par ma haine animée
A gagné les ſoldats & les Chefs de l'armée,
De l'enfant qu'on nous cache ils ont conclu la mort,
Et je me ſuis rendu l'arbitre de ſon ſort ;
On le cherche par tout. Ah ! ſi j'en ſuis le maître,
Pyrrhus aime Andromaque, & la trop fait connoiſtre,
Je rendray ſon orgueil plus humble & plus ſoûmis
Quand j'auray dans mes mains & la mere & le fils.
Thraſile, cependant le ſalut de la Grece
N'eſt pas le ſeul ſujet où mon cœur s'intereſſe,
Quand je dis qu'un enfant peut troubler nos états
Je perſuade aux Grecs ce que je ne croy pas,

La

La seule haine, helas ! n'est pas ce qui m'anime,
Et quand j'ay demandé pour eux cette victime,
Toute ma politique agissant en ce jour,
Sous le nom de la haine a servy mon amour.

THRASILE.

La prudence, Seigneur, que vous faites paroistre
Des Grecs depuis long-temps vous a rendu le maistre,
Sur eux vostre genie eut toûjours l'ascendant,
Mais, Seigneur, vostre cœur....

ULISSE.

N'est plus indépendant.
Le dirai-je ? mais quoy ? la feinte est inutile,
Il te faut découvrir ce secret, cher Thrasile,
J'ay voulu quelque temps te le dissimuler,
Mais le choix du destin me force de parler.
Pyrrhus a pour Uliſſe une mortelle haine,
Le sort à ce Pyrrhus a donné Polixene,
Je l'adore, & je veux la tirer de ses mains,
J'ay des raisons d'état coloré mes desseins,
J'ay la veuve d'Hector & son fils en partage,
Et par là du destin j'ay reparé l'outrage.
Je fais chercher ce fils qu'elle a sceu nous cacher,
Il faut que de ses bras je le puisse arracher,
Que la mere & le fils gemissans sous ma chaine
Brisent malgré Pyrrhus celle de Polixene.
Et qu'estant allarmé pour eux d'un juste effroy,
Sans faire un pas vers luy qu'il en fasse vers moy.
Malgré luy sa fierté s'y trouvera contrainte,
Je l'y fais entrainer par l'amour & la crainte,
Puis insensiblement je le feray donner

Dans

Dans le piege secret où je veux l'amener :
Ainsi par les ressorts de cette politique,
J'enchaine mon amour à la haine publique,
Et cachant mes desseins, j'attache avec éclat
A mes seuls interests ceux de tout un état.

THRASILE.

Seigneur, de vos desseins j'admire la conduite
Et voy dans le projet que vostre amour medite
Qu'Ulisse ingenieux fait ceder tour à tour
Les ruses de la guerre à celles de l'amour.
Mais depuis quand, Seigneur, aimez-vous la Princesse?

ULISSE.

Puis qu'un cœur plus farouche eut la mesme foiblesse,
J'ose icy t'avoüer qu'Ulisse fust épris
Du feu des mesmes yeux dont Achille estoit pris.
Tu ne dois plus vanter cette fiere prudence,
Cette austere vertu ny cette indifference,
Qui servoient contre tout de rempart à mon cœur,
Luy qui bravoit l'amour en superbe vainqueur,
Qui n'estoit occupé que des soins de la guerre,
Qui voulut contre Troye armer toute la terre,
Fust par une Troyenne abbatu, desarmé,
Et dans cet instant mesme en est encor charmé;
J'en rougis; mais enfin te souvient-il, Thrasile,
Quand Polixene vint dans la tente d'Achille,
Qu'avec le vieil Priam tombant à ses genoux
Ses yeux à son abord nous desarmerent tous?
Je ne sçay si l'aspect d'un Prince deplorable,
Une jeune Princesse, un vieillard venerable,

Qui demandoient la paix, & tremblans & soûmis
Attendrirent les cœurs de leurs fiers ennemis.
Achille en fut émeu, les yeux de Polixene
Contre les Phrigiens affoiblirent sa haine
Et je vis à mon tour que leurs charmans attraits
Nous declaroient la guerre en demandant la paix;
Je ne pûs sans fremir soûtenir sa presence
Sa jeuneſſe, son air, ſes pleurs, son innocence,
Son viſage, où brilloient mille charmes naiſſans
Et d'Achille & d'Uliſſe ébloüirent les sens.
Que son trouble me fuſt d'un ſiniſtre preſage!
La meſme émotion paruſt ſur mon viſage,
Et lors que mon adreſſe en cachoit la moitié,
Qu'à l'amour je donnois le nom de la pitié,
Je me trompois, Thraſile, & malgré l'artifice,
Malgré toute l'adreſſe & les ruſes d'Uliſſe,
Je ſentis que mon cœur dans ce funeſte jour
Ne puſt ſe garantir des ruſes de l'amour.

THRASILE.

Il me ſouvient, Seigneur, qu'aprés cette entreveuë
On croyoit que la paix devoit eſtre concluë,
Que malgré tous les Grecs, & meſme malgré vous
De Polixene Achille alloit eſtre l'époux,
Je vis tous vos tranſports...

ULISSE.

J'en caché la foibleſſe
Sous l'intereſt pompeux de l'honneur de la Grece,
J'unis Agamemnon, Neſtor & Menelas,
Et j'allois contre luy ſoûlever nos ſoldats,

Quand

Quand Paris nous prevint, & que d'un trait habile
Dans un Temple il trouva l'endroit fatal d'Achille,
Et par ce coup heureux détournant mon malheur
Le frere me vangea des charmes de la sœur.

THRASILE.

Cet amour cependant, si j'oſe vous le dire
Vous fait-il oublier une femme, un Empire,
Penelope, Seigneur...

ULISSE.

Thraſile ne croy pas
Que je retourne encor ſi-toſt dans mes états,
Tu vois qu'Agamemnon veut épouſer Caſſandre
Et ce qu'il entreprend puis-je pas l'entreprendre?
Qui pourra m'empeſcher de le ſuivre aujourd'huy,
Je ſuis Roy, je ſuis Maiſtre & vainqueur comme luy,
Enfin je dois ceder à l'amour qui m'entraine,
Je ſens que malgré moy j'adore Polixene,
Mais, Thraſile, elle vient, Ouy c'eſt elle...

SCENE II.

POLIXENE, CREISE, ULISSE, THRASILE.

POLIXENE.

SEigneur,
Je viens vous confier ma crainte & ma douleur,
Quand je vais de Pyrrhus eſtre la priſonniere,

Vous ſçavez le deſtin qui marrache à ma mere,
Et que l'urne fatalle aujourd'huy ma remis
Aux mains du plus mortel de tous mes ennemis.
Loin d'une mere, helas! j'en tremble, j'en ſoûpire,
Seule j'iray pleurer dans le fonds de l'Epire!
On nous ſepare enfin, & prés d'elle avec vous
Seigneur, j'aurois trouvé l'eſclavage plus doux.
Ah! ſi vous pouviez rendre une fille à ſa mere
(Voſtre adreſſe peut tout, ſi vous voulez le faire,)
Vous avez dans vos mains dequoy fléchir Pyrrhus,
Andromaque eſt à vous, je ne dis rien de plus;
Mais ſi quelque pitié pour moy vous intereſſe;
Arrachez à Pyrrhus une jeune Princeſſe,
Qui dans la triſte horreur des maux qu'elle a ſoufferts
Implore pour tout bien le ſecours de vos fers.

ULISSE.

Madame, avec plaiſir je vais vous ſatisfaire,
Il faut rendre dans peu Polixene à ſa mere,
N'en doutez point, mes vœux y ſont intereſſez,
Et j'y dois travailler plus que vous ne penſez;
Vous avez en horreur l'orgueilleux fils d'Achille,
Vous venez prés de moy demander un azile,
Surpris, confus, je voy ce que vous pretendez
Et j'appreſte ces fers que vous me demandez;

Mais

Mais quand je trouve Ulisse auprés de Polixene
Je ne sçay qui des deux va porter une chaine,
Mes sens auprés de vous demeurent étonnez,
Vous demandez des fers, lors que vous en donnez.

POLIXENE.

Moy, Seigneur?

ULISSE.

Vous, Madame, & je dois vous l'apprendre,
Achille desarmé vous le fit bien entendre,
Et vous devez connoistre Ulisse à vos genoux
Mille fois plus à plaindre & plus captif que vous.
Je hay Pyrrhus, Madame, & cette antipathie
Rend aujourd'huy ma haine à la vostre assortie,
Déja ce nœud secret semble nous réunir
Et j'ose en soupirant vous en entretenir,
Mais si mesme interest, Princesse, nous assemble,
J'ay de la haine, helas! & de l'amour ensemble,
Heureux, si vostre cœur plus sensible à son tour
Passoit comme le mien de la haine à l'amour.

POLIXENE.

Seigneur, un tel discours a droit de me confondre
J'en suis embaraſſée & ne sçay qu'y répondre,
Vous parlez, je vous dois écouter sans aigreur,
Je suis une captive & vous estes vainqueur.
Mais dans un tel aveu que j'ay peine à comprendre,
Permettez-moy, Seigneur, de ne vous pas entendre.

ULISSE.

Ah! vous m'entendez trop, Madame, il
n'eſt plus temps
De vouloir vous cacher des feux ſi violens,
Il faut de mon ſecret vous faire confidence,
Je vous aime, & mon cœur malgré ſa reſiſtance,
S'eſt livré tout entier... Mais quoy? vous
ſoûpirez
Eſt-ce pour un rival... A ce nom vous pleurez;
Quand on verſe des pleurs, Madame, & qu'on
ſoûpire,
Si l'on n'aime, du moins un ſoûpir veut le
dire.
Ah! Madame, expliquez...

POLIXENE.

Ne vous allarmez pas,
Seigneur, ce que j'aimois a ſouffert le tré-
pas,
Et je puis & je dois ſans rougir vous ap-
prendre
L'intereſt de ces pleurs que vous voyez ré-
pandre,
Antenor a peri par les mains de Pyrrhus,
Et je cheris encor ce Heros qui n'eſt plus,
(Heureux, s'il avoit ſçeu terminant ſa mi-
ſere
Cet aveu que jamais je n'ay voulu luy faire;)
Mais, Seigneur, pardonnez à celuy que j'en
fais,
Ce rival à vos yeux ne paroiſtra jamais.
Si vous m'aimez, ſouffrez que dans mon hu-
meur ſombre
Je pouſſe des ſoûpirs que j'envoye à ſon
ombre,
Et que loin de Pyrrhus & prés de vous, Sei-
gneur,
Avec ma mere helas! je pleure mon mal-
heur.
Car enfin ſi jamais voſtre ame genereuſe

Sen-

Sentit quelque pitié pour une mal-heureuſe,
Sauvez-moy de Pyrrhus, ah ! Seigneur, le voicy
Souffrez que je l'évite & m'éloigne d'icy.

SCENE III.

PYRRHUS, ULISSE, LYCUS, THRASILE.

PYRRHUS.

LA mort du fils d'Hector eſt-elle reſoluë ?
On dit, ſans m'appeller que vous l'avez conſtituë,
Et que voſtre éloquence entraînant nos ſoldats
Toute l'armée attend un ſi noble trépas ;
Mais vous-meſme, Seigneur, aurez-vous le courage,
Sans reſpecter en luy la tendreſſe de l'âge,
D'immoler un enfant avec tant de rigueur ?
J'ay beſoin d'un exemple à m'endurcir le cœur,
Les Grecs veulent du ſang, & mon pere en demande,
Il faudra comme vous que Pyrrhus en répande,
Il faudra, qu'imitant voſtre ferocité
Je prenne comme vous l'heureuſe dureté,
Qui nous fermant les yeux ſur l'âge & l'innocence
D'Uliſſe & de Pyrrhus couronne la vengeance,
Et que pour nous plonger dans tout le ſang Troyen
Aujourd'huy voſtre bras affermiſſe le mien.

ULISSE.

Seigneur, quand il s'agit de servir la Patrie
Il n'eſt rien de ſi cher que je ne ſacrifie,
Pour le ſalut des Grecs, celuy de mon païs
Je ſçaurois immoler juſqu'à mon propre fils.
Quand pour le bien public on donne une victime
La tendreſſe de cœur doit paſſer pour un crime,
Et l'on ſe doit armer de cette fermeté
Que les foibles eſprits appellent dureté.
Mais, Seigneur, vous devez en ſçavoir davantage,
Le meurtre de Priam fuſt voſtre apprentiſſage;
Et bien loin d'ignorer tout ce que nous ſçavons
Je parle à qui pourroit m'en donner des leçons.

PYRRHUS.

Mais ſçavez-vous, Seigneur, quel ſang je dois répandre?
Peut eſtre que...

ULISSE.

Moy? non.

PYRRHUS.

Il faut donc vous l'apprendre:
Vous aurez pour victime un jeune fils d'Hector,
Mais l'ombre de mon pere en demande une encor;
Nous venons de luy faire un pompeux ſacrifice,
Que n'a pas honoré la preſence d'Uliſſe,
Luy ſeul a dédaigné...

ULISSE.

Des ſoins plus importans
M'ont peut-eſtre occupé, Seigneur, pendant ce temps.

Mais

Mais encor, que nous veut l'ombre de vostre pere ?
Quel sang exige-t'elle, & quel nouveau salaire ?...

PYRRHUS.

Ecoutez, en deux mots vous en serez instruit,
Vous aviez entendu ce redoutable bruit,
Dont par trois fois déja l'armée épouvantée
A reconnu la voix de son ombre irritée,
Aujourd'huy tous les Grecs par un zele nouveau
Sont venus se ranger autour de son tombeau,
Lors qu'un bruit presque égal à celuy du tonnerre
A fait mugir la mer & fait trembler la terre,
La terre a reconnu son vainqueur, & Thetis
Aux approches d'Achille a reconnu son fils.
L'air s'est couvert d'un noir & d'un épais nuage
Où le feu des éclairs se faisoit un passage,
La terre s'en ébranle & ses flancs entr'ouvers
Ont fait voir jusqu'au fonds l'abysme des Enfers.
Lors on a veu sortir de ce gouffre éfroyable,
D'Achille furieux l'ombre encor redoutable,
Le front passe, farouche, & ses yeux élançans
Sur moy, sur tous les Grecs des regards menaçans,
Terrible, & tel enfin qu'orgueilleux de sa proye
Ce vainqueur à son char trainoit Hector & Troye.
Allez Grecs (a-t'il dit) vous estes des ingrats,
Joüissez des honneurs qui sont dûs à mon bras,
Rendez-moy mon épouse, ou toute offrande est vaine

Si ma cendre ne boit le sang de Polixene.

ULISSE.

Polixene?

PYRRHUS.

Aussi-tost son ombre se plongeant
Dans le fonds de ce gouffre y tombe en murmurant,
Le tombeau se resserre, & le fleuve du Xante
Semble precipiter son onde mugissante,
Et l'horreur qui saisit tout le camp à la fois,
Nous ôte quelque temps l'usage de la voix.

ULISSE.

A ce recit affreux je la recouvre à peine,
L'ombre d'Achille veut le sang de Polixene?
Mais pourrez-vous vous-mesme aux pieds de son tombeau
Sans pitié, sans horreur, répandre un sang si beau?

PYRRHUS.

Vous voulez donc, Seigneur, prendre soin de sa vie,
Vous, qui fistes perir la triste Iphigenie,
Vous, qui d'Agamemnon endurcites le cœur
Et qui contre sa fille armastes sa rigueur?
J'atendois mesme appuy de vostre grand courage,
Mais vous changez de ton, de stile & de langage,
Et vous ne gardez pas malgré tous vos efforts
Toute la fermeté que vous eustes alors.

ULISSE.

J'auray la fermeté qui sera necessaire
Pour immoler un fils mesme aux yeux de sa mere,
Vous changez de couleur, Seigneur, en cet instant;
Oüy, s'il faut malgré nous immoler un enfant,
Cet enfant peut un jour ressembler à son pere,
Tout ce qu'Hector a fait son fils le pourroit faire,

C'est

C'eſt la crainte des Grecs, ils demandent ce fils
Pour le ſacrifier au repos du païs.

PYRRHUS.

Je rougis pour les Grecs d'une crainte ſemblable,
He quoy? donc cet Hector eſtoit bien redoutable?
Qu'on me laiſſe élever un ſi jeune lion,
Que renaiſſe avec luy la ſuperbe Ilion,
Qu'ont-ils à craindre? Quoy? que peut-on entreprendre
N'avons nous pas les feux qui les mirent en cendre?
Et les Grecs craignent-ils en ſe laiſſant toucher
La gloire & les perils qui viendroient le chercher?
C'eſt trop par là d'Hector honorer la memoire,
C'eſt d'Achille & des Grecs ternir toute la gloire,
Oüy, qu'Aſtyanax vive & nous combate encor,
Quand les Troyens un jour auroient le fils d'Hector
Pour défendre les murs de leur ſuperbe Ville,
Ne craignez rien, les Grecs auront le fils d'Achille.

ULISSE.

Cependant quand les Grecs vous poſſedent, Seigneur,
Déja du fils d'Hector ils ſemblent avoir peur,
Et lors que de ſon ſang on exige l'offrande,
C'eſt le camp tout entier, Seigneur, qui le demande,
C'eſt le repos des Grecs, & le voſtre & le mien.

PYRRHUS.

Vous n'eſtes pas encor le Maiſtre du Troyen,
Mais pour moy, grace au Ciel, ma victime eſt certaine;

Ce n'eſt pas moy qui veus le ſang de Polixene,
C'eſt Achille, Seigneur, qui me l'a demandé,
Et je dois obeïr quand il a commandé.

ULISSE.

Je doute cependant que l'armée y conſente,
Que d'une ombre cruelle on rempliſſe l'attente,
Pour d'un tel ſacrifice honorer ſon trépas,
Cet Achille eſt un Dieu que je ne connoy pas.

PYRRHUS.

Ah! barbare, Pyrrhus vous le fera connoiſtre
Cet Achille, ce Dieu, voſtre Chef, voſtre Maiſtre.
A ce nom ſeul tremblez, s'il n'eſt pas devant vous,
Craignez juſqu'à ſon ombre & fuyez ſon courroux.
Tous vos plus grands ſuccez ſont dûs à ſon merite,
Achille ſeul prit Troye, & vous l'avez détruite,
Sa volonté derniere eſt-elle à mépriſer?
Si les Grecs, ſi l'armée oſoit luy refuſer...
Je ne m'explique point, mais pour punir ce crime
Son ombre joüira de plus d'une victime,
Et peut-eſtre Pyrrhus luy prepare aujourd'huy
Une offrande plus ample & plus digne de luy.

Il ſort.

SCE-

SCENE IV.

ULISSE, THRASILE.

ULISSE.

AH! je ſçay le ſecret d'arreſter ton audace...
Quelle ſubite horreur me ſaiſit & me glace?
L'on briſe les tombeaux pour m'offenſer encor,
Ah Ciel! l'ombre d'Achille & celle d'Antenor
Pourſuivent Polixene & vont m'eſtre fatalles,
Et je me trouve enfin deux ombres pour rivalles:
L'une contre ſes jours veut armer la fureur,
Et l'autre plus à craindre en occupe le cœur.
Mais il faut détourner le peril qui la preſſe,
De l'orgueilleux Pyrrhus j'ay connu la foibleſſe,
Il adore Andromaque & tremble pour ſon fils,
Ah! cherchons le, Thraſile, & quand il ſera pris
J'iray mettre moy-meſme un frein à ſa colere,
Il faut faire gemir une ſuperbe mere,
Il faut avec adreſſe en cachant mon deſſein
Arracher ce ſecret & ce fils de ſon ſein;
Tu voyois que Pyrrhus vouloit tantoſt défendre
Ce tombeau qui d'Hector renferme encor la cendre,

Mais

Mais pour le renverſer j'ay fait donner l'arreſt ;
Pour Andromaque on ſçait qu'il y prend intereſt,
Inſultons à Pyrrhus, il ſe flate peut-eſtre
Que de ce fils d'Hector je ne ſuis pas le maiſtre,
Mais je vais le chercher pour le mettre en mes fers
Et je le trouveray fuſt-il dans les enfers.

Fin du Second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANDROMAQUE, HESIONE.

ANDROMAQUE.

QUelle crainte, Heſione, & quel trouble m'agite ?
J'eſperois tout d'Uliſſe, & c'eſt luy que j'évite,
C'eſt luy, dont la fureur arme nos ennemis,
Qui va me demander où j'ay caché mon fils ;
Dans la juſte douleur dont mon ame eſt atteinte
Toute ma fierté cede à l'horreur de ma crainte,
Quand je verray le coup tout preſt à l'accabler
Je ne pourray jamais m'empeſcher de trembler,
Et ſi pour l'ébloüir je veux paroiſtre fiere,
Heſione, aprés tout je ſens que je ſuis mere,
Et mes pleurs vont trahir cet innocent larcin,
Qu'Andromaque en veut faire aux fureurs du deſtin.

HESIONE.

Mais, Madame, en quel lieu ſauvage & ſolitaire

Avez

Avez vous pû cacher ce fils...

ANDROMAQUE.

Avec ſon pere,
Ce diſcours te ſurprent, & tu vas comme moy
Trembler à ce recit qui me glace d'effroy;
Je cherchois dans les murs d'une Ville détruite
Quelque endroit écarté pour aſſurer ſa fuite,
Mais, Heſione, helas! j'ay cherché vainement
Dans les vaſtes horreurs de ſon embraſement.
A peine l'avenir (grands Dieux!) pourra le croire
Que de tant de palais fondez ſur tant de gloire,
Et d'un Empire enfin ſi beau, ſi triomphant,
Il ne reſte pas meſme où cacher un enfant.
Tu vois noſtre miſere & l'état où nous ſommes,
Abandonnez des Dieux, & pourſuivis des hommes,
Aprés avoir tenté d'inutiles efforts
Je n'ay trouvé pour nous que la tombe & les morts.

HESIONE.

Quoy? le tombeau d'Hector a ſervy de retraite
A ſon fils?...

ANDROMAQUE.

Oüy, c'eſt là que ſon peril le jette,
J'en fremis, Heſione, & j'en paſlis d'horreur,
Mais c'eſt pour éviter la premiere fureur;
Du moins nos ennemis dans leur vive colere
N'iront pas le chercher au tombeau de ſon pere.
Ainſi, lors que les Grecs occupez d'autres ſoins
Sur le declin du jour nous obſervoient le moins,

Quel-

Quelques femmes & moy ſortant hors de nos tentes
Nous avons pris mon fils, & là toutes tremblantes
Nous l'avons (regardant cent fois autour de nous)
Conduit ſecrettement auprés de mon époux,
Au ſuperbe tombeau que Priam fit conſtruire,
Que l'ennemy reſpecte & qu'il n'oſe détruire;
C'eſt là qu'à la faveur des ombres de la nuit
J'ay fait entrer mon fils ſans lumiere & ſans bruit;
Helas! il dédaignoit dans ces lieux ſi funebres
D'emprunter le ſecours de honteuſes tenebres,
L'obſcurité l'irrite & j'ay veu tout ſon cœur,
Déja le fils d'Hector a honte de la peur;
Sa mere me donnant de nouvelles allarmes
Je l'ay mis dans mes bras & baigné de mes larmes
Fils d'Hector (ai-je dit) vray ſang d'un demy-Dieu,
Entre pour quelque temps dans un ſi triſte lieu,
Cache dans ce tombeau ta vie & ta miſere,
Mon fils, je te remets dans les mains de ton pere,
Si ce Heros te ſauve au nom de noſtre amour,
Une ſeconde fois tu luy devras le jour.
Que ſi par un deſtin à ta mere funeſte,
Les Grecs d'un ſi beau ſang veulent prendre le reſte,
Cet illuſtre tombeau te peut ſervir encor
A réunir ta cendre avec celle d'Hector.
A ces mots, il m'embraſſe, & malgré ſon courage
J'ay ſenty quelques pleurs couler ſur ſon viſage,

Et les miens redoublant en ces triſtes momens,
Que n'ai-je pû mourir dans ces embraſſemens!

HESIONE.

Helas!

ANDROMAQUE.

Dans cet inſtant ma foible main le guide,
Il reprend auſſi-toſt un courage intrepide,
Il entre dans la tombe, on la ferme ſur luy,
Et des cendres d'Hector il va chercher l'appuy.
J'en friſſonne, Heſione, & mon cœur en ſoûpire,
Mon fils mort à demy dans un tombeau reſpire,
Pour tromper l'ennemy qui nous va pourſuivant
Dans un ſepulchre affreux je l'enferme vivant,
Et par une avanture incroyable, inoüie
Dans le ſein de la mort je conſerve ſa vie.

HESIONE.

C'eſt donc le triſte azile où avez vous remis
Cet enfant qu'en tous lieux cherchent nos ennemis;
Mais, Madame, aprés tout que pretendez-vous faire?
Peut il eſtre long-temps au tombeau de ſon pere?

ANDROMAQUE.

Je t'entens, Heſione, avant que de partir
Avec l'aide des Dieux je l'en feray ſortir,
Mais j'eſpere des Grecs du moins tromper la haine,
Ils feront de mon fils une recherche vaine.
Le peril nous preſſoit, il falloit le cacher,
Helas! parmy les morts ira-t'on le chercher?
Auprés de ce tombeau toûjours trop attachée

Mal-

Malgré tous mes transports je m'en suis arrachée,
Mes yeux incessamment tournez de toutes parts
Auroient trop fait parler mes timides regards,
Et parmy les horreurs dont je me sens atteinte
Je redoute mes pleurs & fremis de ma crainte.
Astyanax mon fils, Hector mon cher époux,
Qu'Andromaque n'est-elle enfermée avec vous?
Hesione, rappelle à mon ame abbatuë,
Le triste souvenir dont l'image me tuë,
Afin que ramassant les traits de mon malheur
Je puisse, pour les joindre, expirer de douleur,
Fay moy d'un époux mort des peintures vivantes,
Quand je le dépoüillay de ses armes sanglantes,
S'il eut pû voir les coups dont je meurtris mon sein,
Ou du moins en mourant s'il m'eût tendu la main,
S'il eût veu la douleur dont mon cœur se consume
Il eut quité la vie avec moins d'amertume;
Mais helas! je n'eus point le funeste plaisir
De le voir dans mes bras à son dernier soûpir,
Et ne pûs recevoir de douleur expirante
Son esprit fugitif sur sa lévre mourante.

HESIONE.

Ah Ciel! que faites vous rappellant vos douleurs
Helas! vous vous noyez vous-mesme dans vos pleurs,
Madame, oubliez-vous cette ferme constance

Qui

Qui vous donna toûjours une here assurance?
Pour cacher vostre fils il faut la rappeller,
Songez qu'un seul soûpir pourroit le deceler;
Uliſſe va trouver vostre ame chancelante,
Gardez-vous de paroiſtre interdite & tremblante.
Mais Dieux! Madame, il vient, c'eſt luy, remettez-vous.

ANDROMAQUE.

O Dieux! Ciel... ou plûtoſt ombre de mon époux,
Pour cacher vostre fils faites fendre la terre
Et que ſon vaſte ſein auſſi-toſt ſe reſſerre.

SCENE II.

ULISSE, THRASILE, ANDROMAQUE, HESIONE.

ULISSE.

MAdame, il faut partir de ces funeſtes lieux
Qui ne preſentent rien que de triſte à vos yeux,
Il faut quitter ces champs deſolez par la guerre,
Tous les Grecs vont rentrer dans leur natalle terre.
Agamemnon déja fait voile vers Argos,
Pyrrhus, Idomenée & les autres Heros,
Tout s'appreſte à partir. Chacun comblé de joye,
Abandonne bien-toſt le rivage de Troye.
Vous ſçavez que le ſort vous a miſe en ma main,

Je

Je retourne en Itaque, & nous partons demain;
Mais vous avez un fils qu'il faudra qu'on emmeine.

ANDROMAQUE.

Mon fils, Seigneur?

ULISSE.

He quoy? le nom d'un fils vous geſne,
Madame, j'auray ſoin de vous le conſerver,
En de meilleures mains pourroit-on l'élever?

ANDROMAQUE.

Andromaque, Seigneur, vous eſt trop redevable
De cet empreſſement ſi tendre & pitoyable
Qui vous fait, mais trop tard prendre ſoin de ſon fils,
Et vos pieux deſſeins par malheur ſont trahis.
Ne diſſimulons point, il n'eſt plus temps de feindre
Je n'ay plus rien à perdre & n'ay plus rien à craindre,
Grace au débris de Troye, & grace aux Dieux cruels
Nos mains ne verſent plus d'encens ſur leurs Autels,
Et noſtre bouche enfin, déplorant nos miſeres,
Eſt ouverte à la plainte & non pas aux prieres,
Oüy, malgré ma tendreſſe & malgré mes efforts
Mon cher Aſtyanax eſt au nombre des morts,
J'en atteſte ces Dieux qui doivent le connoiſtre,
Il n'eſt plus en état de recevoir un maiſtre,
Et le cruel deſtin me ravit aujourd'huy
La funeſte douceur de craindre encor pour luy.

ULIS-

ULISSE.

Si le plaisir de craindre est sensible à vostre ame
Dans ce funeste jour, vous l'auriez eu, Madame,
On avoit destiné vostre fils à la mort
Mais de sa perte enfin rendez graces au sort.

ANDROMAQUE.

Quoy, Seigneur?

ULISSE.

A mon tour je dois parler sans feindre
Puis que pour vostre fils vous n'avez rien à craindre,
J'ose vous avoüer que pour nostre repos
On eût versé le sang de ce jeune Heros,
Vous sçavez les raisons qui l'auroient fait répandre
Le nom d'Hector suffit pour vous les faire entendre.
Ainsi les Grecs devoient en ce mal-heureux jour
Conduire Astyanax au haut de cette tour,
(Seul reste du débris d'une Ville enflamée)
Où Priam autrefois luy montrant nostre armée,
Luy faisoit remarquer nostre soldat ployant
Sous l'invincible bras d'un Hector foudroyant.
C'estoit-là, qu'on devoit terminer sa misere
Et vanger sur le fils les victoires du pere.
On l'eut precipité... Vous changez de couleur,
Madame, & ce front passe où se peint la douleur
Nous fait voir malgré vous que vostre ame est atteinte
D'une subite horreur & d'une vive crainte.

ANDROMAQUE *à Hesione.*

Hesione, je meurs, mon cœur faint d'effroy...

ULISSE.

Madame, vostre cœur vous trahit devant moy,

Ne

Ne dissimulons plus, il n'est point d'artifice
Dont on puisse eblouir les yeux perçans d'Ulisse,
Vostre crainte a parlé, vostre fils vit encor,
Ce teint, cette pasleur, me peint le fils d'Hector,
Et jadis nous avons vaincu par nos adresses
Les fraudes d'une mere & celles des Deesses.

ANDROMAQUE.

J'en atteste les Dieux par un serment nouveau,
Je vous l'ay déja dit, il est dans le tombeau,
Et que la Grece enfin, ne soit plus allarmée
D'un enfant qui déja fait trembler une armée.

ULISSE.

Ah! je voy dans vos yeux un devorant soucy,
Nous tremblons, il est vray, mais vous tremblez aussi,
Cependant si la mort peut ébranler une ame
Il faut ou la choisir, ou m'avouer, Madame,
Où vous avez caché ce fils...

ANDROMAQUE.

Pour m'ébranler
C'est trop peu que la mort pour me faire trembler,
Et lors que tu voudras contenter ton envie,
Barbare, il me faudra menacer de la vie.

ULISSE.

He bien, donc puis que rien ne sçauroit vous toucher
Nous verrons à quel point vostre époux vous est cher.
Puis que du fils d'Hector on ne peut rien apprendre,
On va briser sa tombe & profaner sa cendre,
Les Grecs ont ordonné que ce grand monument
Au défaut de son fils...

ANDROMAQUE.

Dieux! quel saisissement?

J'en

J'en fremis. Quoy, Seigneur, une tombe sacrée
Qui de nos ennemis fust toûjours reverée?...

ULISSE.

Elle sera détruite. He quoy? donc pensez-vous
Qu'on laisse un tel trophée à vostre fier époux?
Que l'ennemy des Grecs dans un tombeau superbe
Foule mille Heros ensevelis sous l'herbe,
Et qu'Hector à l'abry d'un pompeux monument
En dépit de la mort vive éternellement?

ANDROMAQUE.

Pour conserver d'Hector l'éternelle memoire
Les Grecs sçavent assez qu'il suffit de sa gloire;
Ce Heros immortel par cent exploits divers
Au défaut d'une tombe aura tout l'Univers.

ULISSE *à Thrasile.*

Allez voir si l'on a preparé les machines,
Pour mieux l'ensevelir sous ses propres ruines,
Et si chacun est prest pour mes commandemens
Nous les ferons saper jusques aux fondemens.
Allez, & revenez.

ANDROMAQUE *à Hesione.*

Hesione, je tremble,
Ils vont perdre le pere & le fils tout ensemble.
Ah! barbare, arrestez, & craignez un Heros
Dont les manes sacrez vangeront le repos.
O! subtil artisan de la fraude & du crime,
Qui voulois d'un enfant te faire une victime,
Contre son pere mort t'oses-tu hazarder
Toy, qui n'osas jamais vivant le regarder?

Mais

Mais helas! où m'emporte un interest si tendre,
Seigneur, au nom des Dieux laissez en paix sa cendre,
Et n'allez point ternir tant de fameux exploits
Faisant perir Hector une seconde fois.
Que le tombeau du moins soit son dernier azile,
Des Thresors de Priam il fut fait par Achille
Voyez l'état funeste où nous sommes reduits,
A peine l'Univers connoistra qui je suis,
Il ne me reste plus pour comble de misere
Que les noms douloureux & d'épouse & de mere.
Oüy, d'un si grand Empire il ne me reste encor,
Pour mon unique bien que la tombe d'Hector,
Et de tant de grandeurs que j'avois en partage,
Seigneur, un peu de cendre est mon seul heritage.

SCENE III.

THRASILE, ULISSE, ANDROMAQUE, HESIONE.

THRASILE.

Tout s'appreste, Seigneur, pour briser ce tombeau
Le soldat obeït à cet ordre nouveau.
On n'atend plus que vous.

ANDROMAQUE.

Ah! sors du gouffre sombre
Pour défendre ta cendre il suffit de ton ombre,

Cher époux, ou plûtoſt viens défendre ton fils.

Uliſſe veut ſortir.

Ah! Seigneur, arreſtez, mes deſſeins ſont trahis,
Voyez, voyez en pleurs une mere timide,
(Dieux! les cendres d'Hector feroient un parricide)
Cet horrible débris va perdre mon enfant
Et mon Aſtyanax eſt mon Hector vivant.
Seigneur, à ſa douleur Andromaque ſuccombe,
Mon fils eſt enfermé dans cette affreuſe tombe,
Il y reſpire encor. Mettez dans vos liens
Et la crainte des Grecs & l'eſpoir des Troyens,
Vous voyez que les Dieux en bornant leur vangeance
De la flame de Troye ont ſauvé ſon enfance,
Tout le reſte a paſſé par le glaive ou les feux,
Ne ſoyez pas, Seigneur, plus cruel que les Dieux.

ULISSE.

Allons tirer le fils du tombeau de ſon pere.

ANDROMAQUE.

Eh! ſauvez-le, Seigneur, aux dépens de ſa mere.

SCENE IV.

POLIXENE, ULISSE, ANDROMAQUE, CREISE, THRASILE, HESIONE.

POLIXENE *va au devant d'Andromaque.*

Ciel ! je vous trouve en pleurs !

ULISSE.

Dieux !

POLIXENE.

Vous estes surpris, Seigneur...

ANDROMAQUE.

Helas ! ma sœur il va perdre mon fils.

POLIXENE.

Ah ! Seigneur, demeurez, vostre main se prepare
A commettre à nos yeux un acte si barbare?
Perdrez-vous un enfant qui n'a pour tout secours
Que ses pleurs & les miens pour défendre ses jours?

ULISSE.

Je vois en soûpirant ce que vous voulez faire,
Pyrrhus vous apprendra ce funeste mystere.
Helas ! vous ignorez encor tous vos malheurs,
Ce spectacle me touche & m'arrache des pleurs;
Mais malgré la pitié que vous faites paroistre,
Il faut du fils d'Hector m'aller rendre le maistre,

Rien ne peut détourner ce deſſein, & j'y cours,
Moins pour ſervir les Grecs que pour ſauver vos jours.
Allons, Thraſile.

ANDROMAQUE.

Ah Dieux!

SCENE V.

POLIXENE.

QUel étrange myſtere!
Quel peril me menace, & que veulent-ils faire?
Quel deſordre inconnu vient me remplir d'effroy,
Uliſſe en ſoûpirant eſt allarmé pour moy;
Je vois que ſon amour à travers ſa furie
Saiſit le fils d'Hector pour défendre ma vie,
On en veut à nos jours peut-eſtre. Dieux cruels!
S'il faut pour vous fléchir du ſang ſur vos autels,
Protegez l'innocence & prenez pour victime
Un cœur trop malheureux dont l'amour fit le crime.

SCENE VI.

HECUBE, HESIONE, POLIXENE.

HECUBE.

Tout eſt perdu, ma fille, Aſtyanax eſt pris,
La crainte d'Andromaque a découvert ſon fils,
Ulyſſe court ouvrir le tombeau de ſon pere,
Il faut chercher Pyrrhus, c'eſt en luy que j'eſpere,
Luy ſeul peut nous preſter ſon invincible appuy,
Et je dois en ce jour tout attendre de luy.

POLIXENE.

Madame, Pyrrhus vient & le Ciel vous l'envoye,
Il faut que je l'évite.

Elle ſort.

SCENE VII.

PYRRHUS, LYCUS, HECUBE, HESIONE.

HECUBE.

AH Seigneur quelle joye?
De voir le fils d'Achille en ce funeſte jour
Et d'implorer pour nous ſa haine & ſon amour;
Si la veuve d'Hector, Seigneur, vous eſtoit chere,

On arrache le fils dans les bras de la mere,
Vous pouvez d'un barbare arreſter le courroux,
Et dans noſtre malheur je n'eſpere qu'en vous.

PYRRHUS.

Ah! c'en eſt trop, Madame! il faut vous ſatisfaire,
Je le dois à l'amour, & de plus à mon pere,
Pyrrhus aime Andromaque, & ſçaura ſe vanger,
Mille & mille raiſons m'y doivent engager,
Mon devoir, mon amour, ma haine, ma vengeance,
Tout le veut. Cependant, Madame, je balance,
Je ne ſçay quoy m'arreſte, & je ſens prés de vous
Mon amour ſuſpendu, ma haine & mon courroux,
Et quand je ſonge aux pleurs que je feray répandre...

HECUBE.

Seigneur, pour Andromaque oſez tout entreprendre,
Vous me faites trembler lors que vous balancez.

PYRRHUS.

Il vous en va coûter plus que vous ne penſez,
Oüy, pour le fils d'Hector je fremis, je ſoûpire,
Dieux! ſi j'avois icy les forces de l'Epire,
Je punirois Uliſſe & les Grecs furieux
Et je le ſauverois à la face des Dieux;
L'armée eſt contre nous par Uliſſe animée,
Mais il faut arreſter Uliſſe & cette armée,
Il en eſt un moyen infaillible.

HECUBE.

Ah! Seigneur,
Contre Uliſſe armez-vous d'une juſte fureur,
Mettez

Mettez tout en usage.

PYRRHUS.

Hé bien j'y cours, Madame,
Les yeux de Polixene ont embrasé son ame,
Les Grecs veulent du sang, mon pere en veut aussi,
Ce mystere fatal doit vous estre éclaircy,
Et quand vous implorez ma vengeance & mon aide,
Vous devez moins trembler du mal que du remede,
C'est le seul, bien qu'il soit & terrible & douteux,
Qui peut les garantir ou les perdre tous deux,
Puis qu'il faut pour sauver ce fils qu'Ulisse entraine,
Au tombeau de mon pere entraîner Polixene.

HECUBE.

Dieux! cruels!

PYRRHUS.

C'est son sang qu'Achille a demandé,
Il sera pour ses jours sans doute intimidé,
Mais si le fils d'Hector n'est rendu par Ulisse,
Son refus conduira Polixene au supplice.

SCENE VIII.

HECUBE, HESIONE.

HECUBE.

QUelle horreur me suit? ai-je bien entendu,
Hesione, & quel sang doit estre répandu?
Les Grecs demandent l'un, Achille a soif de l'autre,
Et dans ce nœud fatal quel destin est le nostre?

De quel côté tourner ? pour qui faire des vœux?
Juſte Ciel (s'il ſe peut, conſerve-les tous deux.
Pyrrhus aime Andromaque, Uliſſe Polixene,
Cependant leur amour eſt pire que leur haine;
Chacun d'eux entraîné par ſon penchant ſecret,
Veut ſauver ce qu'il aime, outrageant ce qu'il hait,
Et le ſort nous pourſuit (malheureux que nous ſommes)
Par la haine des Dieux & par l'amour des hommes.
Mes enfans que ferai-je aprés tant de malheurs ?
Je ne puis entre vous que partager mes pleurs,
Le fils d'Hector m'eſt cher, Polixene m'eſt chere,
Mais, Heſione enfin, je ſens que je ſuis mere,
Triſte veuve d'Hector, dans l'état où je ſuis
Je dois ſauver ma fille, & toy ſauver mon fils.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HECUBE, HESIONE.

HECUBE.

QUe ferai-je grands Dieux ! errante, abandonnée,
Des gardes de Pyrrhus ma tente environnée,
M'allarme pour ma fille & me glace d'effroy,
Je n'oſe enviſager les maux que je prevoy,
Heſione, j'ay veu le furieux Uliſſe,
Qui tâchant d'employer la force & l'artifice
Demandoit Polixene & vouloit l'enlever,
Mais Lycus & ſa garde ont oſé le braver,
Il eſt ſorti les yeux étincelans de rage,
Proteſtant hautement pour venger cet outrage,
Qu'aux yeux de Pyrrhus meſme il pourroit égorger,
Ce malheureux enfant qu'il vouloit proteger.
A ces mots, j'ay pâly, la triſte Polixene
Craint pour Aſtyanax les éclats de ſa haine,
Elle pleure pour luy, credule, & ne ſçait pas,
Que celuy qu'elle plaint va cauſer ſon trépas.

Elle eſt ſeule inſenſible a ſes propres allarmes,
Au malheur d'Andromaque elle donne des larmes,
Sa ſecourable main veut eſſuyer ſes pleurs,
Lors qu'elle en doit verſer pour ſes propres malheurs.
Je l'évite, & ne puis ny la voir ny l'entendre,
J'ay peine à ſoûtenir un ſpectacle ſi tendre,
Je crains à chaque inſtant que Pyrrhus furieux
Ne l'arrache à mes bras, ne l'enleve à mes yeux;
A quels malheurs faut-il que mon cœur ſe prepare?
Ne pourrai-je fléchir l'ame de ce barbare?
Sa jeuneſſe & ſes pleurs ne pourront-ils toucher
L'inhumain... mais helas! je la vois approcher,
Que ferai-je, Heſione, & que vai-je luy dire?

SCENE II.

POLIXENE, HECUBE, HESIONE.

POLIXENE.

VOus m'évitez, Madame, & voſtre cœur ſoûpire,
Pourquoy m'enviez-vous dans tous vos déplaiſirs,
La douceur de mêler mes pleurs à vos ſoûpirs?
Mais un nouveau malheur rend mon ame troublée,

La

La garde de Pyrrhus vient d'eſtre redoublée,
Sans doute que d'Uliſſe il craint quelques efforts,
Vous avez veu tantoſt, Madame, ſes tranſports,
Des ſoldats de Pyrrhus je me ſuis approchée,
Ils ſembloient me voyant avoir l'ame touchée,
J'ay voulu leur parler, mais ne répondant pas,
Ils paroiſſoient me plaindre & murmurer tout bas;
Et j'ay crû découvrir ſur leurs triſtes viſages,
De quelque grand malheur les ſiniſtres preſages.

HECUBE.

Ah! ma chere Heſione, il n'en faut plus douter,
Les malheurs que je crains ſont tous preſts d'éclater,
Helas! ma fille?

POLIXENE.

Enfin je conçois vos allarmes,
Le ſort d'Aſtyanax vous fait verſer des larmes,
Je le voy, vous pleurez un enfant mal-heureux.

HECUBE.

Je le plains, mais helas! je tremble pour vous deux.

POLIXENE.

Vous me plaignez, Madame, & c'eſt moy qui l'accable,
Je me voy de ſa perte innocemment coupable,
Pour mes yeux criminels, peut-eſtre qu'aujourd'huy,
Cet enfant...

HECUBE.

Vous ſerez plus à plaindre que luy.

POLIXENE.

Madame je vois trop ce qui me deſeſpere,

Pyrrhus va ſeparer la fille de la mere,
L'a-t'il bien reſolu, Madame, & deſormais?...

HECUBE.

Il va nous ſeparer, ma fille, & pour jamais.

POLIXENE.

Pour jamais? Ah! j'entens un diſcours ſi funeſte,
Quoy, Madame?...

HECUBE.

Bien-toſt, vous apprendrez le reſte,
Retirez-vous, ma fille, on veut nous ſeparer,
A cet éloignement il faut vous preparer,
Mais de voſtre deſtin laiſſez-moy la conduite,
Dans peu de voſtre exil vous ſerez mieux inſtruite,
Je crains pour vous l'abord de Pyrrhus furieux,
Ma fille obeïſſez, rentrez au nom des Dieux.

SCENE III.

ANDROMAQUE, HECUBE, CREISE, HESIONE.

ANDROMAQUE.

MAdame, pour mon fils je ne crains plus Uliſſe,
Pyrrhus doit empeſcher ce fatal ſacrifice,
Le hazard ma conduit ſur ſes pas, & mes pleurs,
Ont rendu ſon grand cœur ſenſible à mes malheurs,
Je n'ay pû ſoûtenir un trop fier caractere,
Il ma veuë éperduë & telle qu'une mere,
Qui tremble pour ſon fils du plus cruel trépas,

On

On venoit d'arracher ce fils d'entre mes bras,
Pyrrhus dans ma douleur a trouvé quelques charmes,
Il a fremy, voyant mes yeux baignez de larmes:
Et grace à la pitié de son cœur prevenu,
Sans luy rien demander j'en ay tout obtenu.
Il vouloit me parler, mais un soûpir farouche
A fait éloquemment l'office de sa bouche,
Son cœur s'abandonnant au trouble de ses sens,
A fait voir dans ses yeux des regards menaçans,
Qui tous remplis d'amour, de rage & de colere,
M'ont dépeint vivement tout ce qu'il alloit faire.

HECUBE.

Vostre fils est heureux d'avoir pour défenseur
Un Heros qui vous offre & son bras & son cœur,
Mais Ciel! dans les malheurs de ma triste famille,
Que n'en ai-je un pareil pour défendre ma fille?

ANDROMAQUE.

Madame, quel plaisir de sauver un tel fils?
Du cœur d'Astyanax tous les Grecs sont surpris,
Et tantost quand Ulisse avec tant de colere
Est venu l'enlever du tombeau de son pere,
Qu'entouré d'ennemis, d'armes & de soldats,
Ce lugubre appareil annonçoit son trépas,
Il a gardé toujours sa contenance fiere,
Et n'a paru touché que des pleurs de sa mere.

HECUBE.

Madame, à vostre joye en l'état où je suis
Je m'interesse, helas! autant que je le puis;

Quand

Quand vous eſperez tout mon cœur ſe deſeſ-
pere,
Voſtre fils vous eſt cher, & ma fille m'eſt
chere,
Vous eſtes mere enfin & je ſuis mere auſſi,
Mais pour vous expliquer.... Ciel! Pyrrhus
vient icy.

ANDROMAQUE.

Il pourroit bien avoir quelque choſe à vous
dire,
Je vous laiſſe avec luy, Madame, & me retire.

SCENE IV.

PYRRHUS, HECUBE, LYCUS, GARDES.

PYRRHUS.

ENtrons, Lycus.

HECUBE.

Seigneur, où voulez-vous aller?
Dieux, il cherche ma fille!

PYRRHUS.

Oüy, je veux luy parler,
Puis qu'Uliſſe & les Grecs veulent ſe ſatisfaire
Pyrrhus doit quelque choſe aux manes de ſon
pere,
Qu'on la faſſe venir?

A Lycus qui va dans la tente d'Hecube.

HECUBE.

Je vous entends, grands Dieux!
Ah Seigneur! ſuſpendez cet ordre rigoureux,
Si pour l'ombre d'Achille il faut une victime,
Que voſtre pieté ne faſſe point un crime,
Epargnez Polixene, & s'il vous faut ſon ſang,
Prenez-le dans ſa ſource en ce mal-heureux
flanc;

Hecube de vos maux eſt la cauſe fertille,
Par la main de Paris j'ay fait perir Achille,
C'eſt moy, qui fis tomber Priam, Troye & mes fils,
J'ay tout fait, tout perdu quand j'ay conceu Paris;
Hecube eſt cauſe, helas! de tant de funerailles,
Tant de feux ſont ſortis de mes ſeules entrailles,
Et puis que j'ay cauſé vos malheurs & les miens,
Venez vanger ſur moy les Grecs & les Troyens.
Voſtre pere veut-il qu'on immole ma fille?
Luy faut-il tout le ſang d'une illuſtre famille?
Et quand j'offre le mien en voudra-t'il encor?
Ne luy ſuffit-il pas du ſang de mon Hector,
De celuy de Priam, d'Antenor, de Troile,
Et de l'embraſement d'une fameuſe Ville,
Qui tous du fier Achille honorent le trépas,
Tout cela, tout cela, ne luy ſuffit-il pas?

PYRRHUS.

Non, tout cela n'eſt rien pour ſon ombre inquiette,
Rien ne peut égaler la perte que j'ay faite,
Et ſans me reprocher tant de juſtes trépas,
S'il vous coute du ſang ne m'en coûte-t'il pas?
Grands Dieux! Achille eſt mort, cet Achille eſt mon pere,
Madame, & ce nom ſeul conſacre ma colere,
Ainſi, voſtre Priam, vos enfans, voſtre Hector,
Voſtre Empire détruit & mille autres encor,
Tout ce dénombrement, Madame, eſt inutille?
Cent Hectors pourroient-ils me payer un Achille?

HECUBE.

He bien ? pour satisfaire à ses manes errans,
Traînez à son tombeau la mere & les enfans,
Puis que notre trépas vous paroît legitime,
Mais du moins prenez-moy pour premiere victime,
Et ne refusez pas à ma juste douleur,
D'annoncer à Priam mon trépas & le leur.
Mais Dieux! après la mort a-t'on tant de colere ?
Vostre pere veut-il d'une offrande si chere ?
Polixene ! ses yeux attendrirent son cœur,
Elle seule fléchit ce farouche vainqueur,
Par elle on alloit voir la guerre terminée,
Achille desarmé pressoit son hymenée,
Il respiroit pour elle, & ses yeux innocens
Rendoient l'effort d'Ulisse & des Grecs impuissans,
Mais la Parque aux mortels toûjours trop inhumaine,
Fait-elle à tant d'amour succeder tant de haine,
Et veut-elle entraînant Polixene au tombeau,
D'un amant comme Achille en faire son bourreau ?

PYRRHUS.

Ce fut de cet hymen la trop funeste envie,
Que mon pere, Madame, a payé de sa vie,
Et Polixene enfin dont son cœur fut épris,
Presta le coup mortel à la main de Pâris.
Dieux ! Pyrrhus laisse-t'il endormir sa colere
Et pour la réveiller, faut-il l'ombre d'un pere?
Pour vanger ce Heros à qui je dois le jour,
Le sang a-t'il besoin du secours de l'amour ?
Je rougis d'un motif si honteux, si servile;
Pardonnez à Pyrrhus, sacrez manes d'Achille;
J'empruntois le secours d'un mortel ennemy,

Et

Et la veuve d'Hector vous vangeoit à demy,
La nature aura seule un sanglant privilege,
L'amour & la pitié feront un sacrilege,
Ils n'auront point de part à ma juste fureur,
Et je rends à mon pere & ma gloire & mon cœur.
Heros infortuné dont j'épouse la haine,
Je vais à ta chere ombre immoler Polixene.

HECUBE.

Justes Dieux!

PYRRHUS.

Elle seule a causé ton trépas?
Et pour punir ses yeux je te preste mon bras,
Je vais en cet instant, l'entrainant sur ta tombe,
De tout le sang Troyen te faire une hecatombe,
Qu'elle vienne, Lycus?

Lycus rentre suivy de Polixene.

SCENE V.

POLIXENE, PYRRHUS, HECUBE, LYCUS, GARDES.

HECUBE.

AH! Seigneur la voicy,
Venez, venez, ma fille, approchez-vous d'icy;
Achille a demandé le sang de Polixene.

POLIXENE.

Madame, je sçay trop le dessein qui l'ameine,
Oüy, l'on ma tout appris, je connois son courroux.

HECUBE.

Ma fille toutes deux embrassons ses genoux.

POLIXENE.

Dieux! que voulez-vous faire? eſt-ce donc là, Madame,
Ce courage ſi ferme & cette grandeur d'ame
Qui vous fiſt regarder le trépas ſans effroy?
Ne faiſons rien d'indigne & de vous & de moy,
L'épouſe de Priam doit eſtre toûjours Reine,
Et moy juſqu'à la fin je ſeray Polixene.
Pyrrhus, ne craignez pas que la peur de mourir,
M'arrache des ſoûpirs pour vous en attendrir,
Et fille de Priam, ſœur d'Hector, ma foibleſſe
Ne dementira point leur ſang ny leur nobleſſe,
Donnez un libre cours à voſtre inimitié,
Je crains voſtre fureur moins que voſtre pitié,
Vous devez ſatisfaire un pere & voſtre envie,
Vous devez m'arracher une importune vie,
Envoyez Polixene avec Priam, Hector,
Et ſi j'oſe le dire à ſon cher Antenor,
Voſtre barbare main en fiſt un ſacrifice,
Mais il faut en ce jour qu'elle nous réuniſſe,
Et que j'aye en mourant la funeſte douceur,
De tomber par la main qui luy perça le cœur.
Mais quoy? vous balancez? peut-eſtre ma jeuneſſe,
Vous donne une pitié qui tient de la foibleſſe,
Fermez les yeux, la mort ne me fait point d'effroy,
Ne ſoyez pas, Pyrrhus, plus timide que moy,
Raſſurez voſtre bras; que ſi dans ces allarmes,
Un tendre ſouvenir me fait verſer des larmes,
Sans me plaindre aujourd'huy de mon funeſte ſort,
Je les donne à l'amour & non pas à ma mort.

PYRRHUS.

Madame, voſtre cœur ſi fier, ſi magnanime
Me ſurprent, & pour vous m'arrache mon eſtime

Sans

Sans plaindre les vertus que je dois reverer
Ma pitié ne feroit que les deshonorer ;
Ainsi je ne croy pas que l'ombre de mon pere,
Exige de Pyrrhus une grande si chere,
Mon bras à cet office osé le refuser.

A Hecube.

Par d'autre sang, Madame, il faudra l'appaiſer,
Et lors que je la voy, dusse-je faire un crime,
Je ne puis immoler une telle victime.

HECUBE.

Seigneur, tant de bontez...

SCENE VI.

CREISE, PYRRHUS, HECUBE, POLIXENE, HESIONE, LYCUS, GARDES.

CREISE.

ANdromaque, Seigneur,
Vous apprend que du camp redouble la fureur,
Et que les Grecs armez par le barbare Uliſſe,
Veulent du fils d'Hector haſter le ſacrifice.

HECUBE.

Helas !

PYRRHUS.

Que dois-je faire en ce preſſant danger ?
Pyrrhus doit la ſervir, ou plûtoſt la vanger.

à Hecube.

Madame, vous voyez que le ſort qui m'entraine,
De vos bras & des miens enleve Polixene.

Je

Je deviens inhumain pour n'eſtre pas cruel,
C'eſt Andromaque, helas! qui vous traine à l'autel,
Ce n'eſt point moy, Madame, & l'ardeur qui m'anime,
Vous rend du Fils d'Hector l'innocente victime.

HECUBE.

Seigneur, au nom des Dieux appaiſez ce courroux,
Ne peut-on que par elle en détourner les coups,
Eh! du moins attendez...

PYRRHUS.

Il faudra donc qu'Uliſſe,
Faſſe du fils d'Hector un ſanglant ſacrifice,
Madame, choiſiſſez, & voyez qui des deux...

HECUBE.

Helas! de quel côté puis-je faire des vœux?

POLIXENE.

Allons, Seigneur, allons je vous fais trop attendre,
Venez du fier Achille enſanglanter la cendre.

PYRRHUS.

Et le puis-je, Madame? Ah! quand vous m'entrainez,
Vous voulez que je parte & vous me retenez,
Cherchons, cherchons ailleurs dequoy fléchir mon pere,
Et d'Uliſſe & des Grecs appaiſons la colere...
J'entrevois un moyen, il faut le propoſer...
Pour Andromaque & vous, je m'en vais tout oſer,
Mais ſi l'on me refuſe, il n'eſt ny ſang ny vie,
Qu'à ma juſte fureur mon bras ne ſacrifie,
Je cours en ce moment faire un dernier effort,
Allez dans voſtre tente attendre voſtre ſort.

HECUBE.

Seigneur, que je vous dois...

PYRRHUS.

Allez rentrez, Madame,
Je rendray si je puis un plein calme à voſtre ame.

HECUBE.

Et vous Dieux ! qui déja rendez Pyrrhus plus doux,
Achevez, & d'Uliſſe appaiſez le courroux.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PYRRHUS, LYCUS.

PYRRHUS.

HE bien, Lycus, tu vois qu'une insolente armée,
Contre le fils d'Hector est toûjours animée;
Contre Ulisse & Pyrrhus tout le camp mutiné;
Ne veut plus retracter l'Arrest qu'il a donné;
Ulisse veut en vain calmer leur violence,
Il va bien-tost pleurer sa fatalle éloquence,
Et s'il m'avoit fait rendre Andromaque & son fils,
Les jours de Polixene en devenoient le prix.
Contre l'arrest des Dieux que faire? que resoudre?
C'est le Ciel malgré nous qui veut lancer la foudre,
Par un enchainement qui nous entraine tous,
Si nous faisons le crime, il s'en charge pour nous.
Que je suis dechiré! l'amour & la colere,
La pitié, le devoir, ma vangeance & mon pere,
Tout partage mon cœur dans ces cruels momens,

Je

Je me sens combatu de mille mouvemens,
Servirai-je en ce jour, ou l'amour, ou la haine,
Andromaque, mon pere, Hecube, ou Polixene?
Et ce cœur qu'on divise en bute à tant de coups,
Ne demeure à pas un pour demeurer à tous.

LYCUS.

De cet emportement que les Grecs font paroistre,
Ulisse, ny Pyrrhus ne peut estre le maistre,
On donne Astyanax à nostre seureté,
Et Polixene enfin à vostre pieté,
Tout le camp craint encor cette ombre formidable,
Ils veulent appaiser Achille impitoyable;
Et je crains bien, Seigneur, que dans peu malgré nous,
Un sang trop innocent n'appaise son courroux.

PYRRHUS.

Lycus, à quoy faut-il que mon cœur se prepare?
Hé bien, donnons du sang à ce peuple barbare,
Si la terre d'accord avecque les enfers,
Semble ne respirer que le meurtre & les fers,
C'est à vous de sortir de vos demeures sombres,
Tristes manes d'Achille errans avec les ombres...
Lycus, allons... Mais Dieux! pourai-je sans douleur,
Soûtenir des regards qui m'ont percé le cœur.
Moy qui me vois bien loin d'avoir l'ame cruelle,
Digne de la pitié que je ressens pour elle,
Ah! s'il vous faut du sang, ombre dont le courroux

Me

Me fait trembler, ah Dieux! quel sang demandez-vous?
Pourquoy choisir mon bras pour faire un pareil crime,
Changez, changez de Prestre ou changez de victime,
Mon pere je sçay trop tout ce que je vous doy,
Cherchons des ennemis qui soient dignes de moy,
Et me donnez sans perdre une triste famille,
Une armée à combattre & non pas une fille.

SCENE II.

ULISSE, PYRRHUS, LYCUS, GARDES.

ULISSE.

C'Est mon amour, Seigneur, qui me fait vous chercher,
Pour vous dire un secret qui sçaura vous toucher,
Oüy, j'espere des Grecs appaiser la colere,
Et vous rendre bien-tost & le fils & la mere,
Un secret interest de gloire & de grandeur,
M'avoit fait balancer l'interest de mon cœur.
Mais cet amour enfin l'emporte sur ma gloire,
Le peril est pressant, & vous m'en pouvez croire,
Puis que je suis contraint redoutant leur courroux,
De faire un premier pas que j'attendois de vous.
Seigneur, à nostre amour immolons nostre haine,
Je sauve Astyanax, conservez Polixene,
Je l'avouë à regret, mes funestes discours,

N'a-

N'avoient que trop armé les Grecs contre ſes jours,
Pour les fléchir, uſons d'un nouvel artifice,
Feignons de les mener l'un & l'autre au ſupplice,
J'ay feint de conſentir à la mort du Troyen,
Et leur accorde tout pour ne leur donner rien.
Mais enfin aujourd'huy quand tout cede à la crainte,
Il faut les éblouir par cette juſte feinte,
J'ay gagné des ſoldats qui ſçauront murmurer,
On verra tout fremir, tout plaindre & ſoûpirer:
Et j'eſpere, Seigneur, en ce moment funeſte,
Que ceux qui ſont gagnez entraineront le reſte.
Feignons donc d'accomplir la volonté du ſort
Pour leur ſauver le jour menons les à la mort,
Ne craignons point icy d'augmenter leurs allarmes,
C'eſt par là que les Grecs attendris par des larmes,
Pourront a la pitié ſe reconcilier
Et ſe joignant a nous viendront les eſſuyer.

PYRRHUS.

J'approuve ce deſſein, il faut vous ſatisfaire,
Il faut fléchir les Grecs & l'ombre de mon pere,
Courons les attendrir d'un ſpectacle nouveau,
On verra Polixene aux pieds de ſon tombeau,
Mais je vois avancer la Princeſſe & ſa mere,
à Lycus.
Prens ſoin de la conduire au tombeau de mon pere;
Elle croit que l'on doit la mener à la mort,
Mais allons, s'il ſe peut, faire changer ſon ſort.

SCENE III.

HECUBE, POLIXENE, LYCUS, GARDES.

HECUBE.

OU voulez-vous aller, Princeſſe infortunée?

POLIXENE.

Madame, il faut ſubir ma triſte deſtinée,
Je ne puis ſoûtenir vos regards ny vos pleurs,
Et ma juſte douleur s'accroiſt par vos douleurs,
Achille veut mon ſang, il faut le ſatisfaire,
Je vais rejoindre Hector, Antenor, & mon pere,
Vous voyez qu'on m'attend, vous devez conſentir
En eſſuyant vos pleurs à me laiſſer partir.

LYCUS.

J'ay de Pyrrhus, Madame, ordre de vous conduire,
Bien-toſt de ſes deſſeins il ſçaura vous inſtruire;
Mais, Madame, eſperez...

HECUBE.

Ah! je n'eſpere plus
Et je ne voy que trop le deſſein de Pyrrhus,
Il nous fuit, il n'a pû ſoûtenir tant d'allarmes,
Tout barbare qu'il eſt il craint encor nos larmes,
Quand d'un ſoin ſi cruel il charge des ſoldats,
Ma fille, je le voy, l'on vous mene au trépas,
Sans doute pour vanger un crime par un crime,

Pyr-

Pyrrhus du fils d'Hector vous fera la victime ;
J'esperois que du moins en mourant en ces lieux,
Quelqu'un de mes enfans me fermeroit les yeux,
Moy, qui depuis long-temps dûs mourir la premiere,
Mais je les ferme, helas ! à ma famille entiere,
Et la mort qui me fuit & cherche mes enfans,
Les va tous moissonner en la fleur de leurs ans.

POLIXENE.

Nous allons occuper toute la renommée,
Une fille, un enfant vont combattre une armée ;
Et ne voyez-vous pas qu'un acte si cruel,
Fait tomber sur les Grecs un opprobre éternel ?
Le fils d'Hector & moy malgré nostre foiblesse,
Nous allons vanger Troye & combattre la Grece,
Vanger Hector d'Achille, & tous deux triomphans,
Effacer en un jour la gloire de dix ans.
Laissez, laissez aux Grecs contenter leur envie,
Et souffrez sans regret qu'il m'en coute la vie,
Quand soüillant leurs hauts faits par cette lâcheté,
Il leur en va couter leur immortalité.
Adieu, Madame.

SCENE IV.

HECUBE, CREISE, GARDES.

HECUBE.

Helas! pourai-je luy survivre;
Pourquoy m'empeschez-vous de mourir, de la suivre?
Que vai-je faire? Ah Dieux! contre nous animez,
Dieux! que j'ay tant de fois vainement reclamez,
Pour comble de douleur, de rage, & d'infortune,
Au milieu de cent morts n'en puis-je trouver une?
Et toy mort qui me vois en bute à tant de traits,
Pourquoy sans me frapper m'approcher de si prés?
Pour tes fameux Autels suis-je une indigne proye?
Tu me fis respecter par la flame de Troye?
Mon époux, mes enfans, avide, tu poursuis,
Moy seule je te cherche & toy seule me suis,
Et me laissés le jour par ta pitié cruelle,
Pour me faire souffrir une mort immortelle?

SCENE V.

HESIONE, HECUBE, CREISE, GARDES.

HESIONE.

NOn, Madame, esperez que les Dieux adoucis,
Vont sauver par Ulisse Andromaque & son fils;
D'abord les yeux remplis d'une feinte colere,
Luy-mesme il est venu l'arracher a sa mere.
(Car les pleurs d'Andromaque avoient eu le pouvoir,
D'obtenir des soldats la douceur de le voir;)
Mais rassurant tout bas & le fils & la mere,
Je feray honte aux Grecs d'un dessein sanguinaire:
(A t'il dit) & vos maux seront bien-tost finis,
Madame, laissez-moy conduire vostre fils;
Alors le fils d'Hector dédaignant de l'entendre,
Marche, & semble rougir d'avoir eu l'ame tendre,
Et honteux pour sa mere en ces derniers momens,
Il la quitte & s'arrache à ses embrassemens,
Les Grecs en sont touchez, & bien-tost l'on espere,
Qu'ils sçauront retracter un arrest si severe.

HECUBE.

Hesione, mon cœur commence à respirer,
Ulisse... mais helas! qui me fait soûpirer?
Un noir presentiment que mon trouble m'envoye,
Efface en un instant cette naissante joye.
Tu me dois rassurer, cependant malgré moy,

Un mouvement secret redouble mon effroy,
Tu dois par tes discours dissiper mes allarmes,
Et je sens malgré moy qu'il m'échappe des larmes,
Tout mon sang s'en émeut, tout mon corps en fremit,
Mon ame en est troublée & mon cœur en gemit,
Et je sentis ainsi par de funestes veuës,
Quand mon Hector mourut mes entrailles émuës.

SCENE DERNIERE.

THRASILE, HECUBE, HESIONE, CREISE, GARDES.

HECUBE.

AH! Thrasile, aprens moy le sort de mes enfans,
Dieux! que dois-je juger des pleurs que tu répans?
Que sont-ils devenus, Thrasile?

THRASILE.

Helas! Madame,
Par ce triste recit j'accableray vostre ame,
Epargnez-vous...

HECUBE.

Non, parle, & redouble mes maux,
Mon esprit n'est remply que de morts, de tombeaux,
Et dans la triste horreur du chagrin qui me ronge,
Il faut dans mes douleurs que mon ame se plonge;
Parle, je te l'ordonne.

THRASILE.

Il faut vous contenter,
Vous

Vous sçavez ce qu'Ulisse avoit voulu tenter.
Mais, helas! vos enfans bravant son artifice,
Ont trompé la pitié de Pyrrhus & d'Ulisse,
Ils avoient resolu de les sauver tous deux,
Mais le destin de Troye est plus fort que nos vœux.
D'abord Ulisse a feint pour contenter l'armee
Qui contre Astyanax paroissoit animée,
De consentir luy-mesme à l'arrest de sa mort;
Aussi tost les soldats environnent le port,
On y court; vous sçavez que sur les bords du Xante,
Reste encore une tour qui fist nostre épouvante,
Qui superbe jadis & maistrisant les eaux,
Nous lançoit mille feux pour brûler nos Vaisseaux,
Et que non loin du pied de ce roc inutille,
Est le tombeau d'Hector & le tombeau d'Achille,
Là chacun court en foule & les soldats pressez,
Paroissent dans ces lieux l'un sur l'autre entassez.
Alors le fils d'Hector d'un visage intrepide,
Monte au haut de la tour où mon Maistre le guide;
Une noble fierté qui brille dans ses yeux,
Luy fait lancer sur nous des regards furieux;
Et chacun reconnoit à ce grand caractere,
Qu'il a bien moins les traits que le cœur de son pere,
Des hommes & des Dieux il dédaigne l'appuy,
Il se taist, mais, helas! son front parle pour luy.
Et l'on voit d'un enfant la ferme contenance,
Ebranler tout un camp par sa noble asseurance;
On l'admire, on le plaint, lors que de toutes parts
Un tumulte confus attire nos regards,

Un spectacle nouveau qui paroist dans la plaine,
Offre à nos yeux Pyrrhus suivy de Polixene.

HECUBE.

Justes Dieux! mais acheve, & ne tiens pas long-temps,
Mon esprit inquiet & mon ame en suspens.

THRASILE.

Oüy, Madame, Pyrrhus d'accord avec Ulisse,
Pour attendrir le camp d'un double sacrifice,
Et pour fléchir son pere aux pieds de son tombeau,
S'y place, & donne aux Grecs ce spectacle nouveau.
Tout le monde aussi-tost tourne les yeux sur elle;
Jamais on ne la vit plus fiere ny plus belle,
Une fierté modeste, une noble pudeur,
Une démarche libre, un air plein de grandeur,
Et sur tout, sa jeunesse où brilloient milles charmes,
Nous frappe, nous émeut & nous tire des larmes:
Mais lors que tout le camp pleure & craint son trépas,
Elle est seule insensible & ne le pleure pas.
Le plus ferme pallit regardant Polixene,
Une soudaine horreur se répand dans la plaine;
Pyrrhus est interdit, Ulisse est étonné,
Un prompt silence regne en ce camp mutiné,
Et les Grecs à leur front honteux de tant de crimes,
De sacrificateurs paroissent les victimes.

Mais

Mais enfin on murmure, Ulisse veut parler,
Le fils d'Hector qui croit que l'on veut l'immoler,
Regardant fierement ce peuple qu'il mépriſe,
S'élance de la tour & luy-meſme ſe briſe.

HECUBE.

Dieux cruels ! c'eſt donc vous qui l'avez condamné ?

THRASILE.

Lors Pyrrhus furieux par l'amour entraîné,
Qui croit le fils d'Hector renverſé par Ulisse,
Sur Polixene veut en punir l'artifice,
Et tout plein de fureur met l'épée à la main :
Elle, ſans s'ébranler luy preſente le ſein,
Pyrrhus à cet objet laiſſant tomber ſes armes,
Loin de verſer du ſang ne verſe que des larmes.
La mort (a-t'elle dit) ne me fait point d'effroy,
Frappe, mais je ſeray moins timide que toy,
Je mouray libre. Alors d'une viteſſe extréme,
Elle leve l'épée & s'en frappe elle-meſme,
Elle tombe, & le coup qui luy perce le cœur,
Frappe celuy des Grecs d'une juſte douleur.
Son ſang qui rejallit ſur la tombe homicide,
Eſt bien-toſt englouty par une cendre avide,
Et Pyrrhus attendry de ſon funeſte ſort,
Madame, autant que vous eſt touché de ſa mort.

HECUBE.

Qui dois-je regretter de toute ma famille ?
Dois-je pleurer mon fils ? dois-je pleurer ma fille ?

Mon païs, mon Hector, mes enfans, mon époux,
Non, non, mes juſtes pleurs ne ſeront point pour vous;
Je les dois à moy ſeule en ce moment funeſte,
Et je ne dois pleurer que du jour qui me reſte.

Fin du dernier Acte.

STATIRA,

TRAGEDIE.

PREFACE.

LA mort de Statira causée par la jalousie de Roxane, est assez marquée dans Plutarque, pour faire le sujet d'une Tragédie ; & le caractere de Roxane est trop connu par ses cruautez, pour pouvoir rien altérer de la verité. Ainsi quoy que Mr. de la Calprenede dans son Roman de Cassandre, ait fait revivre Statira, je n'ay pas crû devoir suivre son exemple, les regles du Poëme Dramatique estant plus austeres que celles du Roman, qui permet beaucoup de fiction, quand l'autre s'attache le plus qu'il peut à la verité. L'amour de Leonatus & de Statira font l'Episode & le nœud de cette Piece. Quelques-uns ont esté surpris que j'aye choisi Leonatus entre tous les Successeurs

d'Alé-

d'Aléxandre, pour Amant de Statira; mais j'ay eu des raiſons aſſez fortes pour le faire. Leonatus eſtoit un Prince du ſang d'Aléxandre, fort illuſtre par ſes exploits. Il avoit commandé en chef pluſieurs fois les Armées d'Aléxandre; il luy avoit ſauvé la vie dans la Ville des Oxydraques, & ce fuſt luy qui fuſt envoyé aprés la Bataille d'Iſſus dans les Tentes des Princeſſes, pour les aſſurer de la vie de Darius, qu'elles croyoient mort. C'eſt dans cette entreveuë où j'ay fait naitre leur tendreſſe, & cet endroit a paru aſſez beau. Il partagea l'Empire du Monde avec tous les Succeſſeurs d'Aléxandre; & quoy qu'il ne faſſe pas une grande figure dans le Roman, il en fait une aſſez grande dans l'Hiſtoire, & il me doit ſuffire qu'il ſoit celebre dans Quinte-Curſe & dans Juſtin. J'avouë que ſi j'avois meſlé un peu plus de politique dans

les

les ſentimens de ſi grands Hommes, le Sujet n'en eût eſté que mieux, mais quelquefois la tendreſſe nous emporte plus loin qu'il ne faut. J'ay changé quelques circonſtances en la mort de Statira, qui ne pouvoient s'accommoder au Theatre. Au reſte, quoy que le cours de cette Piece ait eſté interrompu par la maladie d'un des Acteurs, j'eſpere que la lecture poura n'en pas déplaire, puis qu'elle a paru aſſez bien écrite aux plus délicats.

ACTEURS.

STATIRA, Fille de Darius, Veuve d'Aléxandre.

ROXANE, Fille de Cohortan, Satrape de Perſe, Veuve d'Aléxandre.

LEONATUS, Prince du Sang d'Aléxandre, & un de ſes Succeſſeurs.

PERDICCAS, un des premiers Chefs de l'Armée d'Aléxandre.

CASSANDER, Fils d'Antipater, Gouverneur de la Macédoine.

HESIONE, Confidente de Roxane.

CLEONE, Confidente de Statira.

PEUCESTAS, Confident de Caſſander.

GARDES, & Suite de Gardes.

La Scene eſt dans Babylone, dans le Palais de Cyrus.

STATIRA,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PERDICCAS, CASSANDER.

CASSANDER.

POURQUOY tant balancer, quand pour vous tout conſpire?
Vous devez vous ſaiſir des reſnes de l'Empire,
Babylone eſt pour vous; Aléxandre en mourant,
Vous a donné du Trône un illuſtre Garant,
Seigneur, & ſur vous ſeul remetant ſa Couronne,
C'eſt avec ſon Anneau l'Univers qu'il vous donne.
Ce jour doit décider de tant de diférens,
La Terre veut un Maiſtre, & non pas des Tyrans.

Le

Le ner Leonatus, Cratere, & Ptolomée,
Ont mis dans leur party la moitié de l'Armée,
On veut nous assieger, mais on voit Seleucus,
Eumenes, Alcetas, Python, Antigonus,
Qui soutenant le droit où vostre espoir se fonde,
Veulent vous élever à l'Empire du Monde;
L'imbécille Philippe est-il né pour regner?
Les Macédoniens ont sçeu le dédaigner.
Bien que Fils de Philippe & Frere d'Aléxandre,
Est-il digne du sang dont on l'a veu descendre?
Peut-il seul commander à cent Peuples vaincus,
Et Frere d'Aléxandre en a-t-il les vertus?
Ce n'est point luy qu'au Trône Alexandre désigne,
Ce Monarque en mourant le remet au plus digne,
Par là sans vous nommer il vous nomme en effet,
Et scelle de sa main le don qu'il vous en fait.

PERDICCAS.

Je sçais trop d'Aléxandre honorer la mémoire,
Seigneur, pour me flater de tant de vaine gloire;
Il est vray que son choix semble tomber sur moy,
Mais aprés ce Heros peut-on élire un Roy?
Quand la Terre a perdu son Vainqueur & son Maître,
Est-il un Successeur qu'elle puisse connoître?
Le présent qu'il m'a fait n'a point du m'éblouïr,
Il peut estre fatal à qui veut en joüir;
Quand de la Macedoine Aléxandre eut l'élite,
Il avoit moins de Chefs que de Rois à sa suite,

Et

Et ce Héros vainqueur des Medes, des Perſans,
Ne nommoit plus de Rois que par ſes Lieutenans.
Je n'ay donc point voulu me parer d'un vain Titre,
De tous ces Succeſſeurs je veux eſtre l'Arbitre,
J'en ay fait nommer un pour le faire haïr,
Et n'ay choiſy qu'un Roy qui me ſçeût obeïr.
Ce n'eſt donc point ce nom où mon cœur doit prétendre,
Seigneur, nous adorons les Veuves d'Aléxandre,
Pourquoy le taire encor? pourquoy diſſimuler?
Caſſander, il eſt temps d'agir & de parler;
J'adore Statira, vous adorez Roxane,
Et vous aimez en vain cette fiere Perſane,
J'aime en vain Statira, mais il faut découvrir
Nos Rivaux trop heureux, & les faire perir;
Il faut que noſtre adreſſe à nos forces réponde,
Maiſtres de Babylone, il faut l'eſtre du Monde;
En vain Leonatus prétend nous aſſieger,
Nous ſçaurons le combatre, & meſme nous vanger;
Pour gouverner l'Empire où nous devons prétendre,
Il faut nous aſſurer des Veuves d'Aléxandre,
Et fondez ſur des droits juſtes & ſouverains,
Partager ſon Empire & celuy des Humains.

CASSANDER.

Ce procedé, Seigneur, me paroit trop ſincere,
Pour cacher plus longtemps ce que j'ay voulu taire:
Oüy, j'adore Roxane, & ſon cœur orgueilleux
Dédaigne mes ſoûpirs, & rejete mes vœux;
Fiere d'avoir un Fils auſſi-bien que Barſine,

Roxane

Roxane à l'Univers pour Maistre le destine,
Sans songer que ce Fils né d'un sang ennemy,
Le fils d'une Persane est Esclave à demy,
Et que la Macédoine a des Peuples trop braves
Pour se faire des Rois du sang de leurs Esclaves;
Mais puis que nous voyons ces Trônes, ces Etats,
Payez de nostre sang, & conquis par nos bras,
Nous pouvons entre nous les partager sans crime,
Puis qu'il n'a point laissé d'Heritier legitime,
Les armes à la main, nous ferons voir à tous
Qu'Alexandre n'a point de Successeurs que nous.

PERDICCAS.

Nos desseins sont pareils ainsi que nos tendresses,
Mais, Seigneur, il s'agit du cœur des deux Princesses,
Nous aimons l'un & l'autre, & peut-estre tous deux
Nous aurons mesme sort pour de semblables feux;
J'ay sauvé Statira des fureurs de Roxane
En bute aux cruautez de la fiere Persane,
Cette illustre Princesse auroit perdu le jour
Sans les soins empressez qu'elle doit à l'amour;
Nous devons penétrer quelle jalouse envie
L'a fait incessamment armer contre sa vie,
Peut-estre qu'un Rival aimé de toutes deux
Leur a fait rejetter nos services, nos vœux;
Statira malgré moy veut suivre Ptolomée,
Peut-estre ce Rival est-il dans son Armée?
Leonatus peut-estre, ah! Seigneur, j'en frémis....

CASSANDER.

Oüy, c'est le plus mortel de tous vos Ennemis,
Leonatus, Seigneur, dans le party contraire
Sans

Sans doute eſt ce Rival que leur cœur nous préfere?

PERDICCAS.

Je ſçais trop, à ſon nom, & mes yeux me l'ont dit.
Que Statira ſoûpire, & Roxane rougit;
C'eſt aſſez pour tirer de fortes conjectures,
Penetrons leurs deſſeins pour prendre nos meſures,
Il faut aprofondir ce miſtere en ce jour,
Icy la Politique eſt unie à l'Amour.
Roxane vient, parlez, l'occaſion eſt belle,
Seigneur, je me retire, & vous laiſſe avec elle.

SCENE II.

ROXANE, CASSANDER, HESIONE.

ROXANE.

NOus ſommes inveſtis, déja Leonatus
Nous menace & nous compte au nombre des Vaincus;
Mais avant que ſon Bras oſe rien entreprendre,
Il demande à nous voir, Seigneur, il faut l'entendre,
Il m'a fait demander un Oſtage, & je viens
D'envoyer Alcetas ſuivy de deux des miens,
Dans peu nous le verrons....

CASSANDER.

Hé! que voulez-vous faire?
Recevoir dans nos murs un mortel Adverſaire?
Vient-il nous menacer? & quel eſt ſon deſſein?
Laiſſez nous luy parler les armes à la main,

Et

Et Perdiccas & moy, Madame...

ROXANE.

Il faut l'entendre,
Ce Prince redoutable eſt du ſang d'Aléxandre,
On doit le reſpecter. Peut-eſtre en ce moment
Vient-il nous propoſer quelque accommodement.
Seigneur, j'ay mes deſſeins....

CASSANDER.

Et nous avons les noſtres,
Que nous ſçaurons régler, Madame, ſur les voſtres.
Aléxandre n'eſt plus : Dans ce débris commun
Il laiſſe à l'Univers vingt Maiſtres au lieu d'un;
Vous en avez un Fils, vous luy devez un Trône,
Madame, choiſiſſez la Perſe & Babylone,
Le Pont, la Macedoine, ou tant d'autres Païs
Où nous pourions dans peu couronner voſtre Fils;
Mais il faut à ce Fils un Tuteur qui ſoûtienne
Toute voſtre grandeur unie avec la ſienne.
Voyez, examinez, s'il n'eſt point parmy nous
De Prince, ou de Heros qui ſoit digne de vous.
Ne pouvez-vous choiſir?

ROXANE.

Hé qui pouroit prétendre
A remplir dans mon cœur la place d'Aléxandre?
Pourois-je m'abaiſſer à ſouffrir qu'en ce lieu
Un Mortel uſurpaſt le rang d'un Demy-Dieu?

CASSANDER.

Hé! Madame, les Dieux que ce diſcours offence,
Par ces raiſons peut-eſtre ont haſté leur vangeance,
Irritez qu'un Mortel juſques ſur leurs Autels

S'oſaſt

S'osast placer vivant au rang des Immortels;
Leur justice a fait voir que ce grand Alexandre,
Ce Fils de Jupiter, n'estoit qu'un peu de cendre,
Pardonnez un discours qui semble injurieux;
Mais icy Cassander prend la cause des Dieux.
Ne l'avons-nous pas veu par ce nouveau caprice
Ayant de son orgueil la Fortune complice,
Rougir de paroistre Homme, & pour le démentir,
Desavouer le sang dont on l'a veu sortir?
Et sans-doute qu'un jour ce Vainqueur téméraire
Auroit desavoüé Jupiter pour son Pere,
Si son ambition avoit pû le flater
De trouver quelque Dieu plus grand que Jupiter.

ROXANE.

Vous ne le craignez plus, mais s'il vivoit, peut-estre
Vous ne parleriez pas si haut de vostre Maistre,
Cassander, & son nom vous auroit fait trembler,
Lors qu'un de ses regards vous pouvoit accabler.
J'ay remarqué toûjours qu'envieux de sa gloire
Sans cesse vous tâchez d'obscurcir sa mémoire;
Je n'examine point le caprice des Dieux,
Ils ont eu leurs raisons pour l'oster à nos yeux;
Dûssay-je m'attirer l'éclat de leur colere,
Il fut seul ce qu'eux tous auroient eu peine à faire.
Et sans-doute ces Dieux de sa gloire jaloux
N'ont pû souffrir qu'il fust adoré parmy nous.
J'en dis trop. Mais enfin pour reparer la gloire
D'un Demy-Dieu, je dois élever sa mémoire;

Et

Et vous devez songer qu'aprés un tel Epoux
Je ne puis m'abaisser d'en choisir parmy vous,
Qu'ayant monté si haut, mon cœur, ne peut descendre,
Et qu'il faut à Roxane un second Aléxandre.
En est-il un encor?...

CASSANDER.

Le seul Leonatus
Sort du sang d'Aléxandre, il en a les vertus;
Mais Statira, Madame, à vos desirs fatale,
Peut-estre dans son cœur vous donne une Rivale;
Le sang de Darius qui vous donna des Loix,
Sa beauté, son mérite, autorisent ce choix.

ROXANE.

Vous pouriez donc, Seigneur, en la trouvant si belle,
Luy présenter vos vœux, & soûpirer pour elle,
De sa gloire mon cœur ne sera point jaloux,
Et mesme je consens à luy parler pour vous.

CASSANDER.

A luy parler pour moy! Justes Dieux! Mais, Madame,
Vous ne sçavez que trop le secret de mon ame,
J'attens Leonatus, peut-estre que son cœur
Découvrant ses desseins, fera voir mon erreur;
Mais si pour Statira j'avois l'ame inquiete,
Je ne vous prirois pas d'estre mon Interprete,
Et peut-estre mes vœux seroient-ils mieux reçeus,
Si je faisois prés d'elle agir Leonatus?
Ce trait vous est sensible, & vous frape, Madame,
Je connois dans vos yeux le trouble de vostre ame,
Mais enfin dans les miens voyez à vostre tour,
Avec mon desespoir, ma rage & mon amour.

ROXANE.

Cassander, vous poussez trop loin vostre insolence,
C'est à vous devant moy de garder le silence,

Et

Et sans aprofondir qui j'aime, ou qui je hais,
Ayez plus de respect, & n'en parlez jamais,
Retirez-vous.

CASSANDER.

Hé bien? Je vous quite, Madame,
Vous sçavez mon secret, je connois vostre
flame,
Il suffit. Mais enfin si mes vœux sont déçeus,
Dans peu je serviray ceux de Leonatus.

SCENE III.

ROXANE, HESIONE.

ROXANE.

L'Orgueilleux Cassander se déclare, & me
brave,
Luy, qui de mon Epoux estoit presque l'Esclave,
Il insulte à sa gloire, & sans respecter rien,
M'ose parler en Maistre, & veut estre le mien;
Il vient avec fierté me découvrir sa flame,
Il veut aprofondir le secret de mon ame.
J'en rougis, Hesione, & mes sens trop émeus
Au nom de ma Rivale & de Leonatus,
Qui réveillant tous deux ma haine & ma tendresse,
Malgré tout mon orgueil ont fait voir ma foiblesse;
Je verray mes attraits peut-estre humiliez,
Moy, qui vis le Vainqueur de la Terre à mes pieds,
Moy, qui devrois au nom de Veuve d'Alexandre,
Aller m'ensevelir dans sa superbe cendre,
J'ose encor luy survivre, & mon perfide cœur
Soupire, & malgré moy luy donne un Successeur.
Dans ce trouble mortel je me connois à peine.

J'aperçois mon amour à travers de ma haine,
Et je dis en tremblant à mes sens éperdus,
Si je hais Statira, j'aime Leonatus.

HESIONE.

Mais, Madame, aprés tout oseray-je sans crime
Sçavoir quelle raison contr'elle vous anime?
Seul reste des Enfans du sang de Darius,
Elle a mille beautez, elle a mille vertus;
Quand Perdiccas & vous la retenez captive,
A peine malgré luy vous souffrez qu'elle vive.
Que vous a-t-elle fait?

ROXANE.

Dieux, ce qu'elle m'a fait!
Hesione, elle est belle, & c'est là son forfait;
Elle sçeut m'enlever tous les vœux d'Alexandre,
Elle a droit sur un Trône où mon Fils doit prétendre.
Mille jeunes appas qu'elle traine aprés soy,
Et toutes ses vertus, sont des crimes pour moy;
Elle est ma Concurrente à la Perse, à l'Empire,
Mais elle est ma Rivale, & mon cœur en soûpire;
Je la trouve par tout, ses charmes odieux
Ont toûjours balancé le pouvoir de mes yeux.
Il me souvient du jour qu'on trompa ma vangeance,
Je vis Leonatus courir à sa défense,
Des soins de Perdiccas il prenoit la moitié
Par d'autres intérests que ceux de la pitié;
Sans leur cruel amour, sans leur pitié fatale,
Roxane en cet instant n'avoit plus de Rivale,
Et terminant son sort pour rassurer le mien,
J'allois estre en état de ne craindre plus rien.

HESIONE.

Mais Barsine, Madame, est plus à craindre qu'elle,
Et bien que Statira soit plus jeune & plus belle,
Barsine a d'Alexandre un Fils de qui les droits
La rendront plus coupable à vos yeux.

ROXANE.

Je le vois,
La seule Statira cependant m'épouvante,
Et Barsine moins belle est bien plus innocente.
J'ay dans mes intérests, & dans ceux de mon Fils,
Eumenes, Seleucus, & cent autres Amis;
Mais si Leonatus se déclare pour elle,
S'il me porte aujourd'huy cette atteinte mortelle,
Statira doit trembler... Ce Prince que j'attens
Retient encor mon ame & mes vœux en suspens;
D'une foible espérance en secret je me flate,
Il faut que son dessein ou son amour éclate.
Dieux! j'en trembie, Hesione, & mon cœur agité...
Mais quelqu'un vient à nous d'un pas précipité.

SCENE IV.

PEUCESTAS, ROXANE, HESIONE.

PEUCESTAS.

LEonatus arrive, & Perdiccas l'emmeine;
Madame, ils sont déja dans la Chambre prochaine,
Vous l'allez voir, il vient.

ROXANE.

Ah quel trouble preſſant!
Cachons mieux, s'il ſe peut, ce que mon cœur reſſent.

SCENE V.

LEONATUS, PERDICCAS, ROXANE, CASSANDER, HESIONE, GARDES.

LEONATUS.

Avant que de nous faire une ſanglante guerre
Dont les grands intéreſts arment toute la Terre,
Madame, & vous Seigneurs, nous devons balancer
Ce qui peut la finir, loin de la commencer.
Avant que noſtre Armée oſe rien entreprendre,
Nous devons ce reſpect aux manes d'Alexandre,
De ne pas renverſer un Etat ſi puiſſant
Que ſon Bras a rendu ſuperbe & floriſſant.
Il faut qu'un grand deſſein ſur l'equité ſe fonde,
Il s'agit du deſtin de l'Empire du Monde,
Et nous devons, vainqueurs de cent Peuples divers,
Partager, & non pas déchirer l'Univers.
Sur tant de Nations qui ſont fieres & braves,
De Maiſtres nous allons devenir les Eſclaves,
Et travaillant nous-meſme à nos propres débris,
Nous allons par nos bras vanger nos Ennemis.

Oüy,

Ouy, déja l'Indien, le Persan & le Scyte,
S'apresteront à briser le joug qui les irrite,
Et ces Peuples vaincus à peine revoltez
Nous destineront déja les fers qu'ils ont portez.
Quand nous serons en proye à la guerre civile,
Un Ennemy défait en fera naître mille,
Ceux qui sont du tout de nos communs malheurs,
Vangeront les Vaincus aux despens des Vainqueurs.
Que devenant alors vôtre mets de leur gloire,
Se verront accablez par leur propre victoire;
Ainsi sans nous tirer de nos justes prisons,
Le Ciel nous vengera du plaisir à nos ennemis.
Philippe a-t-il d'un Roy la veritable marque?
Nous n'avons en luy que l'ombre d'un Monarque.
Un Maître qui vous fut formé de vostre main,
Et vous faites trop voir un Fantôme si vain.
L'Univers peut-il estre un Trône heréditaire?
La Victoire a des droits plus forts que ceux d'un Frere,
Et puis que par nos mains un Heros l'a conquis,
Aléxandre est le Pere, & nous sommes les Fils.
Madame, on aura soin des interests du vostre,
Et mettra de partage à celuy joint au nostre,
Ainsi sur cet article on pourra décider;
Mais Madame, il m'en reste un autre à demander.
On tient dans ce Palais Statira prisonniere,
Qu'on luy rende, ou plutôt luy liberté toute entiere;
Tout le Camp la demande, & Polomée, & moy.

ROXANE.

Statira?

LEONATUS.

Comme vous elle eſt Veuve du Roy.
Madame, comme vous elle eſt libre, elle eſt
Reine;
De plus, cent mille Bras viendront briſer ſa
chaîne,
Si l'on nous la refuſe, & qu'on oſe arreſter
Une Reine d'un ſang que l'on doit reſpecter.

ROXANE.

Ciel! qu'entens-je?

PERDICCAS.

Seigneur, vous ignorez peut-eſtre
Que nous parler ainſi c'eſt nous parler en
Maiſtre,
Et vous devez agir avec moins de hauteur;
Attendez qu'un Combat vous rende le vain-
queur.
Mais je veux vous ouvrir mon ame toute en-
tiere,
Oüy, c'eſt moy qui retiens la Reine priſon-
niere,
Mais ſçachez que les fers que j'oſe luy donner
Ne l'attachent icy que pour l'y couronner.

LEONATUS.

La couronner, vous?

PERDICCAS.

Moy. Je prétens & j'eſpere
Que cette main la place au Trône de ſon Pere.

LEONATUS.

Mais la Reine, Seigneur, ſuivant ce grand
deſſein,
Voudra-t-elle d'un Trône offert de voſtre
main?

ROXANE.

Et pourquoy non, Seigneur? Statira pouroit-
elle
Refuſer une place où Perdiccas l'apelle?

CASSANDER.

Madame, Statira feroit plûtoſt refus
De l'Univers offert, que de Leonatus.

RO-

ROXANE *à Cassander.*

Je ne sçay, mais, Seigneur, toujours quoy qu'il arrive,
Roxane & Perdiccas le retiendront captive.

LEONATUS.

Ah Madame! ou les Dieux n'auront point d'équité,
Ou nous l'arracherons à la captivité.
Au lieu de prevenir une funeste guerre,
Vous allez l'allumer aux deux bouts de la Terre,
Madame.

ROXANE.

Et nous, Seigneur, nous sçaurons soûtenir
Ces éclats dangereux que l'on peut prévenir.
Vous pouvez cependant assurer Ptolomée
Que nous ne craignons point ny luy, ny son Armee. *à Perdiccas.*
Sortons, Seigneur.

SCENE VI.

CASSANDER, LEONATUS.

CASSANDER.

JE voy qu'on nous brave tous deux,
Roxane nous insulte & mépriſe mes feux,
Perdiccas m'abandonne & s'unit avec elle,
Je les quite, Seigneur, & prens vostre querelle,
Dans une heure je puis délivrer Statira,
Ou dans ce grand deſſein Cassander périra.

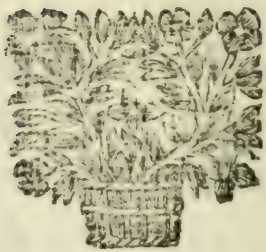
LEONATUS.

Qu'icy, Seigneur, se peut-il que par vostre assistance ?...

CASSANDER.

Seigneur, vostre interest s'unit à ma vangeance,
J'en ay des moyens seûrs, mais pour les consulter,
Sortons, de peur qu'icy l'on nous puisse écouter.

Fin du premier Acte.



ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

STATIRA, CLEONE.

STATIRA.

LA superbe Roxane est toûjours irritée,
Leonatus, enfin, rend son ame agitée
Quoy qu'elle dissimule & feint Perdiccas,
Ses yeux ont prononcé l'Arrest de mon trépas:
Oüy, Cleone, c'est là ce que j'en dois attendre;
Fille de Darius, & Veuve d'Alexandre,
Ces grands noms si fameux, si craints dans l'Univers,
Ne servent, aujourd'huy qu'à me charger de fers;
Ces grands noms aujourd'huy sont ma peine & mon crime,
Et de la Politique innocente Victime,
En butte à cent périls, je me vois tour à tour
Et l'objet de la haine, & l'objet de l'amour.

CLEONE.

Lors que Leonatus est venu de l'Armée,
Madame, l'on a veu que Roxane allarmée,

Unie à Perdiccas, a ſçeu tout refuſer
Ce que Leonatus eſt venu propoſer.
Mais d'où vient que Roxane à vos jours ſi fatale...

STATIRA.

Pourquoy t'en étonner? Roxane eſt ma Rivale?
Sa rage, ſes chagrins, ſes fureurs, ſes refus,
Tout me dit que Roxane aime Leonatus.
Mais écoute, Cleone, il eſt temps de t'apprendre
Le ſecret & l'amour des Veuves d'Aléxandre;
Mes feux, mes triſtes feux, ne ſont point criminels,
Quand j'adore aprés luy le plus grand des Mortels,
Car ſi de l'Univers il n'eut eſté le Maître,
Le ſeul Leonatus eſtoit digne de l'eſtre.
Aprens donc mon amour, ma crainte, mes ennuis,
Et l'état pitoyable où mes jours ſont réduits.
Helas! te ſouvient-il de ce jour mémorable
Qui fit de Darius le deſtin déplorable?
Quand le monde ébranlé par ce premier revers
Commença de trembler nous voyant dans les fers;
Que dans le Champ d'Iſſus Aléxandre eut la gloire
D'honorer de nos fers ſa premiere victoire,
Nous attendions en pleurs le deſtin des Vaincus,
Lors qu'on nous annonça la mort de Darius:
De cent cris douloureux nos Tentes retentirent,
Les Vaincus, les Vainqueurs, comme nous en gémirent.
Ma Mere évanouie, avec Syſigambis,
Nous faiſoit redoubler nos ſanglots & nos cris,
Nous eſtions à leurs pieds dans ces triſtes allarmes,
Et pour les ſecourir nous n'avions que nos larmes.

Alé-

Alexandre touché que par un faux raport
Nous estions allarmez pour cette feinte mort,
Voulut secher les pleurs qu'il nous faisoit repandre,
Leonatus entra de la part d'Alexandre,
Et ce Prince attendry de nos vives douleurs:
D'un seul mot arresta la source de nos pleurs.
Ciel! avec quelle grace il aborda ma Mere
Lors qu'il nous detrompa de la mort de mon Pere?
Que son air estoit libre & remply de grandeur!
Et qu'il me parut propre à consoler un cœur!
Je ne sçay si déja pour mon Pere attendrie,
Lors que Leonatus m'asseuroit de sa vie,
Mon cœur sans y penser, par un juste retour,
Fist servir l'amitié de passage à l'amour:
Enfin dans cet instant je ne pus me défendre
De sentir pour ce Prince un mouvement trop tendre,
Et soit que le Destin ou l'Amour le voulût,
Il me vit, je luy plus, je le vis, il me plût.

CLEONE.

Mais, Madame, depuis, malgré ce cœur si tendre,
Leonatus vous vit l'Epouse d'Alexandre,
Et cet illustre nom qui vous couvre d'éclat,...

STATIRA.

Il fallut obeïr en Victime d'Etat;
Leonatus remply d'une douleur extréme,
Desesperé, tremblant, vint m'annoncer luy-mesme
Qu'Alexandre dans peu me devoit épouser,
Et qu'il l'avoit chargé de me le proposer.
Juge de sa douleur, Cleone, & de la mienne,
Ma flame estoit déja presque égale à la sienne,
Et dans ce dur moment, je ne puis le celer,
Je voulus luy répondre, & ne sçeus luy parler;
Mais tous deux de concert dans ces vives allarmes,
Nous fismes parler nos soûpirs & nos larmes.

Je voyois à regret ce Prince mon Amant,
Luy mesme à ma grandeur s'immoler tendrement,
Aléxandre vainqueur, quoy qu'il fist pour me plaire,
Ne m'en parût pas moins le vainqueur de mon Pere:
Ravisseur de nos biens, maistre de nos Etats,
J'admiré ce Héros, mais je ne l'aimay pas.
Il fallut obeïr cependant, & mon ame
Par un triste devoir sçeut combatre ma flame,
Et de Leonatus effaçant tous les traits,
Luy dire en soûpirant un adieu pour jamais.
Depuis, graces aux Dieux, mon cœur pour luy moins tendre,
A soûtenu le nom d'Epouse d'Aléxandre;
Une vertu severe, un austere devoir,
M'ont cent fois arrachée au plaisir de le voir;
Loin de luy je tâchois d'étouffer ma tendresse,
Je l'évitois, helas! & le trouvois sans cesse.
Le Roy qui luy donnoit comme à son Favory
Le rang d'Epheſtion qu'il avoit tant chery,
Vit que Leonatus me faisoit de la peine,
Et me crût pour ce Prince une secrete haine,
Et souvent malgré luy l'amenant devant moy,
M'arracheit des soûpirs qu'il voloit à ma foy.
Souvent il me prioit dans sa tendresse extréme
D'aimer Leonatus comme il l'aimoit luy-mesme.
Moy, qui dans cet instant eus voulu le haïr,
Cleone, je tremblois de luy trop obeïr,
Et ce Prince confus des bontez de son Maistre,
M'évitoit aussitost qu'il me voyoit paroistre.

CLEONE.

Mais, Madame, à présent qu'Aléxandre n'est plus,
Vous pouvez sans scrupule aimer Leonatus;
Un Prince de son sang peut aprés luy prétendre....

STA-

STATIRA.

Je puis, sans offencer les manes d'Alexandre,
Ranimer aujourd'huy dans mon cœur abatu
Un amour immolé long-temps à ma vertu ;
Mais Roxane a trouvé Leonatus aimable,
Et ma flame a ses yeux me va rendre coupable ;
Cleone, elle peut tout, les Macédoniens
Prennent ses interests, & negligent les miens.
Le seul Leonatus qui veut briser ma chaine,
Redouble ce Roxane & l'amour & la haine,
Et la force à la main, pour me tirer des fers,
Veut contre Perdicas armer tout l'Univers.
Je trembie qu'il n'expose une si chere Teste
A cent perils ausquels sa valeur s'apreste,
Et que pour me venger, ou pour me conquerir,
Ce Heros ne se mette en danger de périr.

CLEONE.

Madame, Cassander vient à nous.

STATIRA.

Ah! Cleone,
Que veut-il?

SCENE II.

CASSANDER, PEUCESTAS, STATIRA.

CASSANDER.

JE le voy, mon abord vous étonne,
Mais je viens vous aprendre un projet important.

STATIRA.

Quoy donc?

CAS-

CASSANDER.

Leonatus, Madame, vous attend,
Un semblable interest nous unit l'un & l'autre,
Il m'a dit son secret, & je connois le vostre,
Il vous faut aujourd'huy rendre la liberté,
Et vous faire sçavoir ce que j'ay concerté.

STATIRA.

Avec Leonatus qu'allez-vous entreprendre,
Seigneur?

CASSANDER.

Dans Babylone il doit bientost se rendre,
J'appuyray ses desseins, & malgré Perdiccas
Dont j'ay depuis long-temps gagné tous les Soldats,
Qui suivant autrefois Antipater mon Pere,
Tous devoüez à moy, m'ont promis de tout faire.
Je feray relever la Garde, & dans ce temps
Arbate qui commande à tous les Habitans,
Doit à Leonatus faire ouvrir une Porte,
Vous conduire en secret, & vous servir d'Escorte,
Vostre Garde est à moy, mais il faut amuser
Roxane & Perdiccas, & contre eux tout oser.
Pour mieux les ebloüir, je connois l'art de feindre,
Je les flate tous deux, & je sçay me contraindre,
Mais ils pouront connoistre avant la fin du jour,
Madame, que je sers ma haine & vostre amour.

STATIRA.

Ne vous étonnez pas, Seigneur, de ma surprise,
Cassander est l'autheur d'une telle entrepriſe,
Un Amant de Roxane!

CASSANDER.

Un Amant outragé,
Ouy, Madame, un Amant qui veut estre vangé;

Ses

Ses mépris (devant vous j'avoüray ma foiblesse)
Loin d'éteindre mes feux, augmentent ma tendresse,
J'en soupire de rage, & vois Leonatus
Me dérober un cœur l'objet de ses refus,
Et nous n'ignorons pas qu'en ce desordre extréme
Il vous aime, il la hait, elle me hait, je l'aime,
Ainsi pour me vanger & pour mieux l'obtenir,
Avec Leonatus je sçauray vous unir;
Peut-estre que Roxane en perdant l'espérance,
Couronnera mes feux & ma perseverance,
Et pour vous engager par de si forts liens,
J'unis vos interests, Madame, avec les miens.

STATIRA.

Je respire, Seigneur, & commence à comprendre
Qu'un Homme tel que vous poura tout entreprendre;
Vous aimez, il suffit, & vous avez promis....
Mais, Seigneur, contre vous quel nombre d'Ennemis?
Leonatus peut-il seconder vostre attente?
Perdiccas est jaloux, & Roxane est Amante.
Que de perils, grands Dieux!

CASSANDER.

Quoy, Madame?

STATIRA.

Seigneur,
Ce grand projet me trouble & me glace le cœur.
Quand je trace à mes yeux une fidelle image
De mille affreux perils où ce pas vous engage,
Je soûpire, je tremble, & n'y puis consentir,
Je ne sçay quels malheurs mon cœur sçait pressentir.

Dieux!

Dieux ? si Leonatus dans sa funeste envie
Payoit ma liberté de son sang, de sa vie,
Qu'il vint tomber sanglant à mes pieds.... J'en frémis ;
Et ne veux point, Seigneur, estre libre à ce prix.

CASSANDER.

Madame, au nom des Dieux, soyez moins allarmée,
Vous verrez aujourd'huy le Camp de Ptolomée,
Laissez-moy tout conduire, aliez en ce moment,
En attendant Arbate, en vostre Apartement ;
La, Madame, dans peu vous le verrez paroistre,
Un plus long entretien seroit suspect peut-estre ;
Si Roxane en ces lieux me trouvoit avec vous,
Sa jalousie....

STATIRA.

Hé bien, évitons son courroux ;
Mais songez bien, Seigneur, quoy que l'on entreprenne,
A sauver une vie où j'atache la mienne,
C'est vous en dire trop. Adieu.

SCENE III.

CASSANDER, PEUCESTAS.

PEUCESTAS.

LEonatus
Allarme Statira, rend ses desirs confus ;
Mais, Seigneur, vous devez bientost briser sa chaine.

CASSANDER.

Mon interest est joint à celuy de la Reine ;
Voy donc ma politique, & connois mes desseins,
Pour elle, je la sers, cependant je la plains ;
Une telle entreprise aux yeux de sa Rivale
Peut enfin estre heureuse, ou devenir fatale ;
Mais qu'elle soit heureuse, ou non, je me promets,
D'en avoir pour mes feux l'infaillible succés.
Leonatus qui craint les ennuis d'un long Siege,
Voulant les prévenir, court de luy-mesme au piege,
Il le veut, je le sers. Si le succés heureux
Luy donne la Princesse, il couronne mes feux ;
S'il perit, mon Rival deviendra ma victime,
Et sa propre valeur va m'épargner un crime ;
Je hais Leonatus, il me fait de l'horreur,
Tu vois que de Roxane il m'enleve le cœur,
Et quoy qu'enfin le sien pour Statira soûpire,
De l'amour de Roxane il ne faut pas l'instruire,
Il l'ignore, & je veux qu'il l'ignore toûjours,
Ou qu'il n'en soit instruit qu'aux despens de ses jours ;
Mais Roxane qui craint le pouvoir de mon Pere,
Qui sçait qu'Antipater peut servir ma colere,
Que son Armée avance, a connu que tantôt
Son esprit irrité m'avoit parlé trop haut.
Dieux ! si son cœur pouvoit.... La voicy, la cruelle,
Cours prendre garde à tout, & me laisse avec elle.

SCE-

SCENE IV.

ROXANE, CASSANDER.

ROXANE.

JE vous cherchois, Seigneur, vous en estes surpris,
Mais nous devons quitter l'aigreur & le mépris,
Nos esprits inquiets en avoient l'un & l'autre,
Mon cœur en estoit plein aussi bien que le vostre,
Dans un péril pressant nous devons les bannir,
Et de grands intérests nous doivent réunir,
Je rends à vos vertus un tribut légitime,
Voyons, si vous voulez mériter mon estime.

CASSANDER.

Je feray tout, Madame, & pour la mériter,
Que faut-il?....

ROXANE.

Un dessein qu'il faut exécuter.
Le fier Leonatus nous brave, nous menace,
Et déja Ptolomée assiege cette Place,
Il aproche, on l'a veu du haut de nos Rempars
Faire contre nos Murs marcher ses Etendars;
Nous pourions d'un seul coup prévenir la tempeste,
Il ne faudroit, Seigneur, abatre qu'une Teste,
Punir Leonatus de sa témérité....

CASSANDER.

Contre luy vostre cœur seroit-il irrité,
Madame, & pourriez-vous m'assurer d'une haine?....

ROXA-

ROXANE.

De ma haine, Seigneur! Dieux! elle eſt trop certaine,
Roxane contre luy n'en a point à demy,
Je hay Leonatus en mortel Ennemy,
Luy qui prétend nous faire une ſanglante guerre,
Qui contre nous ſoûleve & le Ciel & la Terre,
Leonatus, enfin, que je veux deſormais....
Pourquoy me demander, Seigneur, ſi je le hais?

CASSANDER.

Hé bien? à vous ſervir ma main eſt toute preſte;
Mais, Madame, oſez-vous me demander ſa Teſte?

ROXANE.

De qui?

CASSANDER.

D'un Ennemy qui vous eſt odieux,
Qui vient....

ROXANE.

Ce n'eſt pas là, Seigneur, ce que je veux,
Mais je veux l'attaquer par un autre luy-meſme,
Et ne veux le punir que dans l'Objet qu'il aime;
Il nous faut éblouir & tromper Perdiccas,
Immolons en ſecret les funeſtes appas
Pour qui Leonatus....

CASSANDER.

Je vous entens, Madame:
Vous voulez que je prette un crime à voſtre flame,
Et que mon propre bras à mon amour fatal,
Perde voſtre Rivale, & ſerve mon Rival;
Bien loin de le haïr, ſon amour vous outrage,
Et vous en ſoupirez de douleur & de rage;
Faites mieux. Puniſſez qui vous oſe outrager,
Et donnez à mon bras le ſoin de vous vanger;

Vous

Vous l'aimez, & l'Univers peut-il en aimer d'autres?
Peut-on être touché d'autres yeux que des vôtres?
Madame, si ce Prince adoroit vos attraits,
Tout mon Rival qu'il est, je luy pardonnerois;
Mais pour luy pardonner vous n'avez point d'excuse,
Je luy veux arracher ce cœur qu'il vous refuse,
Et pour vous aujourd'hui luy faire chaîne expier
Vous l'apporter sanglant, & le mettre à vos pieds.

ROXANE.

Je ne veux point, Seigneur, de pareilles Victimes,
Un Sang si précieux pourroit expier tous les crimes,
Vous m'aimez, je vous plains, je ne puis rien de plus, *à part.*
Ah Dieux! que Caſſander n'eſt-il Leonatus,
Ou que Leonatus changeant de cœur & d'ame,
N'a-t-il de Caſſander les tranſports & la flame?

SCENE V.

HESIONE, ROXANE, CASSANDER.

HESIONE.

Madame, Statira n'eſt plus dans le Palais,
On vient de l'enlever par des ordres ſecrets,
Pluſieurs Gardes gagnez ont fait cette ſurpriſe,
Mais on ne connoît point l'Auteur de l'entrepriſe.

ROXANE.

Il périra, le Traître, Allons, ſortons, Seigneur,
Em-

Empeschons....

CASSANDER.

Demeure, j'en prendray l'Autheur;
Mais peut-estre qu'aussi par de fausses allarmes....

HESIONE.

Non, Seigneur Perdiccas a déja pris les armes,
Et par un grand Combat prés de la Porte....

ROXANE.

Helas!
Seigneur, allez, courez soutenir Perdiccas,
Prenez ma Garde encor, & joignez-y la vostre,
Partez....

CASSANDER.

Vostre interest n'est que trop joint au nostre,
Reposez-vous sur moy, Madame, & demeurez,
J'y cours.

ROXANE.

Rendez le calme à mes sens égarez;
Sur tout, si vous m'aimez, Seigneur, quoy-qu'il arrive,
S'il se peut, en ces lieux ramenez ma Captive.

SCENE VI.

ROXANE, HESIONE.

ROXANE.

LEonatus sans-doute a formé ce dessein,
Ce grand coup, Hesione, est party de sa main,
Ils s'aiment, avec elle il est d'intelligence,
Et tantost sa fierté marquoit son asseurance.
Ciel! avec quelle audace il nous a demandé
Ce que déja luy-mesme il s'estoit accordé?
Et ce Prince content & fier de sa tendresse,

Par-

Parloit en Amant seur du cœur de sa Maîtresse ;
Mon amour en partant cent fois m'a sçeu tenter,
Contre le droit des Gens, de le faire arrester,
Mais il m'a prévenuë, & son ardeur fatale
Avec tout mon espoir m'enleve ma Rivale ;
Cependant on combat, Hesione, & je crains
Peut-estre qu'avec luy Perdiccas est aux mains ;
Peut-estre que.... Sortons, car je n'ose me dire....

HESIONE.

Madame, Perdiccas va de tout vous instruire,
Le voicy.

SCENE VII.

PERDICCAS, ROXANE, HESIONE.

PERDICCAS.

Sçavez-vous que je viens d'arrester
Un cruel attentat prest à s'exécuter ?
J'ay repris Statira, Madame.

ROXANE.

Quelle joye !
Quoy, vous avez repris une si belle proye ?

PERDICCAS.

Oüy, Madame, & la Reyne estoit preste à sortir,
Lors qu'un Garde fidelle est venu m'avertir :
Aussi-tost j'ay couru, suivy de quelque Escorte,
Quand l'infidelle Arbate a fait ouvrir la Porte.
Là plusieurs Gens armez apuyant ses desseins

Ont

Ont avancé vers nous, & sont venus aux mains,
Mon amour a rendu ma fureur occupée,
Arbate est le premier tombé sous mon Epée;
Mais certain Inconnu, qui le Casque abaissé,
A travers mille Dards vers moy s'est élancé,
Glaçant tous nos Soldats de ses cris redoutables,
S'est fait jour parmy nous par des coups effroyables,
La Porte se referme; alors de toutes parts
On tourne contre luy les Piques & les Dards;
Les siens envelopez de tous costez succombent,
Mais luy seul soûtient tout quand tous les autres tombent:
Aussi-tost j'ay couru reprendre Statira,
Qui toute en pleurs....

ROXANE.

Mais Dieux! l'Inconnu périra, Seigneur?

PERDICCAS.

Non, non, Madame, & j'ay dit qu'on l'emmeine,
De cette trahison il recevra la peine;
J'en veux sçavoir l'Auteur, j'en veux estre éclaircy,
Sur tout j'ay commandé qu'on l'amenât icy,
Vous l'allez voir. A moins qu'un coup trop légitime
N'ait déja fait payer la peine de son crime,
Il estoit tout couvert de sang.

ROXANE.

Ciel! que d'effroy?
Je tremble, je frissonne, & je ne sçay pourquoy;
Mais, Hesione, helas! d'où vient que j'en soûpire?
Il est couvert de sang, & peut-estre il expire,
Il n'en faut plus douter; ah! regrets superflus!

Seigneur, vous avez fait périr Leonatus.

PERDICCAS.

Seroit-ce luy, Madame?

ROXANE.

Oüy, Seigneur, c'eſt luy-meſme;
Statira, ſon amour, cette valeur ſuprême,
Tout me dit que c'eſt luy qu'on a ſçeu trop punir;
Enfin cet Incornu tarde trop à venir,
Il faut, pour diſſiper mes mortelles allarmes,
Chercher cet Ennemy qui me coûte des larmes.

Elle ſort.

PERDICCAS.

Ah! Dieux, d'un tel deſſein je demeure ſurpris;
Seroit-ce mon Rival enfin qui ſeroit pris?
Suivons Roxane, allons penetrer ce miſtére,
Et voir ce que le Sort ou l'Amour ont pû faire.

Fin du Second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

STATIRA, CLEONE.

STATIRA.

CLEONE, en cet instant, quel espoir
m'est permis?
Leonatus est seul contre mille Ennemis;
Pressé de tous costez, à mille traits en bute,
Quel secours, ou quel Dieu peut retarder sa chûte?
Cassander l'a trahy sans-doute, & Perdiccas
M'enferme en ce Palais, & vole à son trépas;
Son bras & sa valeur l'ont trop fait reconnoître,
On l'attaque, on le presse; il succombe peut-estre;
Quelle horreur se répand dans mes sens éperdus!
Mon Amant est Captif, ou peut-estre il n'est plus,
Son desespoir marquoit sa trop funeste envie,
Il ne combatoit plus pour défendre sa vie,
Et si-tost qu'il a veu Perdiccas m'enlever,
Il a voulu la perdre, & non pas la sauver.
Dieux! le nombre l'accable, & ç'en est fait sans doute,

Voila ce qu'aujourd'huy sa tendresse luy coûte;
Cleone, chaque instant redouble mon effroy,
Les traits qui vont à luy semblent tomber sur moy,
C'est moy qui l'ay perdu, malheureuse Princesse,
Pourquoy Leonatus eut-il tant de tendresse?
Sans mes coupables yeux il n'eut rien entrepris;
Faut-il qu'il en reçoive un si funeste prix?
Que son ame ait esté pour moy trop enflâmée?
Il n'auroit point péry, s'il m'avoit moins aimée.

CLEONE.

Non, Madame, les Dieux prendront soin de ses jours,
J'ay veu de loin voler Roxane à son secours,
Son cœur (n'en doutez point) dans ce péril extréme,
L'entraîne & la conduit pour sauver ce qu'elle aime;
Elle sçaura calmer la fureur des Soldats,
Et dérober sa vie au fer de Perdiccas;
Oüy, Madame, espérez....

STATIRA.

Espérance fatale!
Quoy, mon Amant dévroit la vie à ma Rivale?
Ciel! en me rassurant, tu redoubles ma peur,
Et pour me consoler, tu me perces le cœur.
Cruelle, voy mon ame également atteinte,
Frémir de l'espérance autant que de la crainte,
L'une & l'autre m'accable, & me fait soûpirer;
Helas! que dois-je craindre, ou que dois-je espérer?
Mais je voy Perdiccas, & je crains de l'entendre,
Il vient à nous.

SCE-

SCENE II.

PERDICCAS, STATIRA, CLEONE.

STATIRA.

SEigneur, que venez-vous m'aprendre?
Avez-vous assouvy vostre injuste fureur?
Avez-vous immolé, grands Dieux! mon Défenseur,
Ce Héros qui pour moy....

PERDICCAS.

Vous le pleuriez, Madame,
Il est vivant. Je voy le plaisir de vostre ame,
Et que vous assurant de ses jours, je prévois
Que vous m'écouterez pour la premiere fois.
Ouy, dans l'heureux instant que je vous ay repriſe,
Et qu'il alloit payer sa coupable entrepriſe,
Que tout couvert du sang de qui l'environnoit,
J'ay connu mon Rival aux grands coups qu'il donnoit,
Madame, je luy dois rendre ce témoignage,
Tout mon Rival qu'il est, j'admirois son courage,
Et prest à le combatre, helas! j'estois jaloux
Que tout autre que moy voulut mourir pour vous.
Mais Roxane en ces lieux par l'amour amenée,
A suivy le penchant dont elle est entraînée,
Et malgré mille traits s'estant miſe entre nous,
A dérobé sa vie à mon juste courroux;
Cependant pour ses jours ne soyez plus en peine,
Ils sont en seûreté dans les mains de la Reine.
Vous frémissez, Madame, & vostre joye enfin

Se dissipe & se change en un sombre chagrin.

STATIRA.

Dans les mains de Roxane il a voulu se rendre,
Luy, qui de mille Bras avoit pû se défendre ;
Roxane seule, ah Dieux! l'a donc sçeu desarmer ?

PERDICCAS.

Par son amour peut-estre il s'est laissé charmer,
Et voyant par mes soins son attente trompée,
Dans les mains de Roxane il a mis son Epée,
Qui brisée à demy, marque de sa valeur....

STATIRA.

Il s'en devoit plonger les restes dans le cœur,
Plûtost que de la rendre à Roxane.

PERDICCAS.

Madame,
Ce Prince doit la vie à l'ardeur de sa flame,
Sans l'amour de Roxane il alloit succomber,
Et sous ce bras peut-estre on l'auroit veu tomber ;
Mais il faut qu'il réponde à nostre juste envie,
Qu'il luy donne son cœur pour le prix de sa vie;
Ah Dieux! vous pâlissez, Madame, à ce discours.

STATIRA.

Est-ce à vous à régler sa fortune & ses jours ?
Quoy, le Fils d'Alexandre est-il donc vostre Esclave?
Vous nous parlez en Maistre, & vostre orgueil nous brave ;
Et depuis quand, Seigneur, estes-vous nostre Roy ? (moy,
Vous n'avez aucun droit ny sur luy, ny sur
Sur ses jours cependant vous parlez d'entreprendre,
Vous osez retenir la Veuve d'Alexandre,
Pour me donner les fers de ceux qu'il a vaincus?
C'est assez que je sois Fille de Darius,

Et

Et bien que je doive estre indépendante & Reine,
Le sang de Darius estoit né pour la chaîne,
Je le vois.

PERDICCAS.

Non, Madame, il est né pour régner,
Le Trône de la Perse est-il à dédaigner?
Je vous l'offre... Mais Dieux! je voy qu'on me mépriſe,
Que de Leonatus vostre ame est trop épriſe,
Il n'en faut plus douter, mon Rival est heureux,
J'ay gémy trop long-temps, & j'ay trop fait de vœux,
Je connois vostre amour par vostre jalousie,
Madame, cet amour luy peut couter la vie,
Il est entre nos mains ce Rival fortuné,
Voyez à quels malheurs il sera destiné,
Il y va d'un Empire, il y va de vous-meſme,
Je suis le malheureux, on me mépriſe, on l'aime;
Mais si vous dédaignez mes soûpirs & ma foy,
Je puis enſevelir mon Rival avec moy.
Ah! je vois que pour luy vostre ame est allarmée,
Et la mienne est de rage & d'amour enflamée.
Roxane va venir; mais sans vous étonner,
Pour luy, ſuivez l'avis qu'elle doit vous donner,
Il faut que vostre cœur desormais l'abandonne,
Et sur tout que dans peu Roxane le couronne.
C'est vous en dire assez. Adieu, Madame.

SCENE III.

STATIRA, CLEONE.

STATIRA.

HElas!
Qu'entens-je ? que dit-il ? quel afreux embaras!
Pour ce Prince, Cleone, à peine je reſpire,
Que l'on m'aprend qu'il faut.... Ah! mon cœur en ſoûpire,
Et Perdiccas (d'horreur je m'en ſens friſſonner)
Ne luy laiſſe le jour que pour m'abandonner.
Vois donc à quels malheurs le Deſtin me condamne,
Verray-je mon Amant couronné par Roxane?
Verray-je Perdiccas l'immoler... Que d'effroy!
Mais s'il vit pour Roxane, eſt-il pas mort pour moy?

CLEONE.

Ne craignez rien, Madame, il vous ſera fidelle,
Ce Prince, qui pour vous....

STATIRA.

Helas! Roxane eſt belle,
Leonatus a veu pour luy ce qu'elle a fait.
Dieux! ne l'a-t-elle pas deſarmé tout-à-fait?
Peut-eſtre qu'ébloüy de l'éclat de ſes charmes,
Ce n'eſt qu'à ſa beauté qu'il a rendu les armes;
Peut-eſtre que touché de ſon empreſſement,
Il oublie à ſes pieds qu'il eſtoit mon Amant;
Elle eſt belle, elle l'aime; ah que de jalouſie!
Des mains de Perdiccas elle a ſauvé ſa vie,
Il peut-eſtre atendry d'un amour ſi preſſant,
Cleone, ſi ſon cœur eſtoit reconnoiſſant?
Ciel!

Ciel! de quel souvenir mon ame est combatuë!
Ma Rivale le sauve, & c'est moy qui le tuë,
C'est moy qui l'ay conduit dans cet instant fatal,
Dans les bras d'une Amante & dans ceux d'un Rival.
Mais Roxane paroît, que j'en suis allarmée!
Elle a l'air trop content pour n'estre pas aimée.

SCENE IV.

ROXANE, HESIONE, STATIRA, CLEONE.

ROXANE.

VOus me devez icy quelque remercîment,
Madame, j'ay sauvé le jour à vostre Amant;
Vous voyez de quel air pour vous je m'intéresse:
Mais, Madame, d'où vient cette sombre tristesse?
Estoit-ce pour vos yeux un spectacle plus doux,
De voir Leonatus prest à mourir pour vous?
Il eut mieux par sa mort signalé sa tendresse;
Mais c'est pousser trop loin vostre délicatesse,
Je vous viens d'épargner de sensibles regrets,
Nous avons un Ostage assuré de la Paix;
Pour peu qu'à mes desseins sa prudence réponde,
Nous allons disposer de l'Empire du Monde.

STATIRA.

Madame, je prens part à ce rare bonheur,
Mais avez-vous déja disposé de son cœur?
Vous estes genéreuse, il est vray, je l'avouë,
Ce que vous avez fait mérite qu'on vous loue;

Il vous doit tout enfin... Mais, Madame, entre nous,
Vous l'avez conservé moins pour moy que pour vous.

ROXANE.

J'ay fait ce que j'ay dû, mais à parler sans feindre,
Madame, pour ses jours un Rival est à craindre;
Un Rival mépriſé, jaloux, & furieux,
Peut le faire expirer malgré nous à nos yeux;
Je l'ay veu, sa fureur m'a paru sans égale,
Et pour moy si j'aimois, que j'euſſe une Rivale,
Mon plaiſir le plus doux, je ne puis le celer,
Ce seroit à mes yeux de la faire immoler;
J'entre dans ſes tranſports, & connois ſa tendreſſe,
C'eſt pour Leonatus que ma crainte vous preſſe,
Perdiccas eſt puiſſant, Madame, & vos refus
Vont faire malgré nous périr Leonatus.
Je ne répons de rien dans ſa fureur extréme.

STATIRA.

Moy, je répons de tout, puis que Roxane l'aime,
Il eſt entre vos mains, Madame, c'eſt aſſez,
Il eſt en ſeûreté plus que vous ne penſez.

ROXANE.

Non, ce n'eſt pas aſſez pour aſſurer ſa vie,
Il faut qu'à Perdiccas Statira ſoit unie.

STATIRA.

Moy, Madame?

ROXANE.

Oüy, vous. C'eſt l'unique moyen
De retenir ſon bras auſſi-bien que le mien;
Sans balancer, Madame, il faut qu'il vous épouſe,
Perdiccas eſt jaloux, & Roxane eſt jalouſe;
Mais ce n'eſt pas aſſez: je viens vous avertir
Qu'aux yeux de voſtre Amant il y faut conſentir;

J'at-

J'attens Leonatus, & c'eſt en ma préſence
Qu'il vous faut accepter une telle alliance,
Qu'il faut le recevoir avec un air glacé,
Qu'avec luy le préſent démente le paſſé;
De concert avec moy Perdiccas ſçait l'inſtruire
Que voſtre cœur conſent à l'Hymen qu'il deſire;
Il va venir ſans-doute, inquiet, allarmé,
Mais il faut que par vous cet Hymen confirmé....

STATIRA.

Quoy? je pourois pour luy....

ROXANE.

Du moins il faut le feindre;
Pour luy, pour vous, pour moy, vous avez tout à craindre;
Vous m'entendez, ſongez qu'en ce fatal moment
Vous allez décider du ſort de voſtre Amant;
Vous avez dans vos mains voſtre vie & la ſienne,
Celle de Perdiccas auſſi-bien que la mienne,
Et ſi nous n'avons pas ce que nous chériſſons,
Nous pourons perdre au moins ce que nous haiſſons;
Songez par des froideurs à préparer ſon ame,
A changer comme vous & d'objet & de flame,
Ou tremblez....

STATIRA.

Hé, mon cœur pouroit-il obeïr?
Mes yeux & mes ſoûpirs, tout ſçaura me trahir.
Dois-je faire à mes feux l'indigne violence? ...

ROXANE.

Vos feux, de Perdiccas armeront la vangeance;
Mais croyez-moy, feignez, il y va de vos jours.

STATIRA.

Cruelle, faudra-t-il que je feigne toûjours?

ROXANE.

Peut-estre que sa mort sçaura moins vous contraindre,
Et Perdiccas....

STATIRA.

Hé bien ? Il faut tâcher de feindre;
Dieux! il vient, ah sortons.

ROXANE.

Madame, demeurez,
Et songez bien sur tout à ce que vous direz.

SCENE V.

LEONATUS, ROXANE, STATIRA, HESIONE, CLEONE, GARDES.

LEONATUS.

JE ne suis point, Madame, accablé de ma chûte,
A de plus grands malheurs je vois mon ame en bûte,
Je pers la liberté, c'est un leger revers;
Mais, Madame, on m'aprend de plus, que je vous pers.
Vous me voyez surpris d'une étrange nouvelle,
Elle vient cependant d'une bouche fidelle,
Perdiccas me l'assûre, & c'est luy dont je tiens
Que l'Hymen doit unir vos feux avec les siens;
J'auray peine à le croire, à moins que vostre bouche
Ne confirme elle-mesme un Arrest qui me touche;
Parlez, qu'en ditez-vous?... Vous ne répondez pas,
Madame.... Juste Ciel! croiray-je Perdiccas?

STATIRA.

Sans trop vous expliquer icy ce que je pense,
Vous devriez, Seigneur, entendre mon silence.

LEO-

LEONATUS.

Je ne l'entens que trop ce silence odieux,
Mon Rival a charmé vostre cœur & vos yeux.
Ah! tantost j'en frémis; avec quelle tendresse
A-t-il volé luy-mesme auprés de sa Maistresse?
De quel feu son visage estoit-il enflamé!
Il combatoit trop bien, pour n'estre pas aimé.
Quoy, Madame, ses soins pendant ma longue absence
Ont-ils.... Garderez-vous ce funeste silence,
Madame?

STATIRA.

Helas!

ROXANE.

Seigneur, elle a d'autres desseins,
Il faut qu'elle aime ailleurs; vous l'aimez, je vous plains.

LEONATUS.

Je vous entens, Madame, & la Reine infidelle
Me sacrifie aprés ce que j'ay fait pour elle.
Quand on se taist, helas! c'est parler à demy;
Dieux! elle me prefere un mortel Ennemy,
A son cœur Perdiccas malgré moy peut prétendre,
Moy qui n'eus autrefois pour Rival qu'Alexandre;
A moy-mesme pour vous je l'avois préferé,
Cependant vostre cœur en avoit soûpiré,
Et ces tendres soûpirs, où mon espoir se fonde,
Me rendoient plus heureux que le Maitre du Monde.
Il m'en souvient, helas! mais vous en soûpirez,
Que vois-je, justes Dieux! Madame, vous pleurez,
Pourquoy me cachez-vous ces larmes que j'adore?
Mais quel est ce mistere, & faut-il que j'ignore....
Un secret..

STATIRA.

Non, Seigneur, ne vous y trompez pas,

Au nom des Dieux, croyez que j'aime Perdiccas.

LEONATUS.

Ah! ç'en eſt trop, cruelle, & cet aveu funeſte
Arrache de mon cœur tout l'amour qui luy reſte: *à Roxane.*
Et, Madame, tantoſt pourquoy voſtre ſecours
Vous fiſt-il épargner de ſi malheureux jours?
On ne m'a conſervé, (quelle pitié cruelle!)
Que pour voir aujourd'huy ma Princeſſe infidelle,
Et l'on prétend encor par un Hymen fatal
M'atacher en triomphe au Char de mon Rival;
Au lieu de m'acabler d'une importune vie,
Rendez-moy cette mort que vous m'avez ravie.

ROXANE.

Le jour que de ma main vous devez accepter,
Ne vous fuſt pas rendu, Seigneur, pour vous l'oſter.

STATIRA.

Non, ſans-doute la vie a pour vous trop de charmes,
Vous la devez à qui vous rendites les armes.

LEONATUS.

Madame, mon amour deſeſperé, jaloux,
Ne m'a rendu Captif que pour l'eſtre avec vous;
J'avois fait mes efforts pour briſer voſtre chaîne,
Je n'ay pû. J'avois crû qu'une mort plus certaine
M'afranchiroit du moins des maux que j'ay ſoufers;
Mais n'ayant pû mourir, j'ay partagé vos fers,
Et trouvois prés de vous, perdant toute eſpérance,
L'eſclavage, ou la mort, moins cruels que l'abſence.
Mais je vous parle en vain, & j'ay beau proteſter,
Ciel! vous ne voulez pas ſeulement m'écouter,

Ce-

Cependant vous pleurez, oüy, Madame, & je doute...

STATIRA.

Croyez tout. & tremblez que je ne vous écoute.

LEONATUS.

Hé bien, je croiray tout, puis que vous le voulez;
Aux feux de Perdiccas les miens sont immolez,
Vous haïssez la Reine. Ah! si j'osois, Madame,
Vous donner à ses yeux & mon cœur & mon ame,
Si ce cœur mépriſé ne l'estoit pas de vous....

STATIRA.

Que faites-vous, Seigneur, dans ce transport jaloux?
Et n'entendez-vous pas un langage si tendre?
Mais que dis-je, grands Dieux! je me fais trop entendre: *à part.*
Dûssay-je cependant irriter son esprit,
Seigneur, ne croyez rien de tout ce que j'ay dit.
Elle sort.

SCENE VI.

LEONATUS, ROXANE.

LEONATUS.

Dieux! que veut-elle dire? & quelle est sa contrainte?
Est-ce une verité, Madame, est-ce une feinte?
Elle dit devant vous qu'elle aime Perdiccas,
Mais ses pleurs, ses soûpirs, ne me le disent pas;
De grace, expliquez-moy cet étrange miſtere.

ROXANE.

Elle n'a que trop dit ce qu'elle devoit taire,
Et lors que vostre cœur a trop sçeu l'écouter,
Ses pleurs & ses soûpirs pouront vous en coûter.

Mais,

Mais, Seigneur, il eſt temps que Roxane s'explique,
La fiere Statira détruit ma politique;
Si ma haine contre elle a pû vous étonner,
J'aime, j'adore.... un Fils que je veux couronner:
Elle prétend, Seigneur, regner dans Babylone,
Elle eſt contre mon Fils, ma Rivale à ce Trône,
Nos deſſeins ſont pareils, nos intéreſts égaux,
Mais le Trône, Seigneur, ne veut point de Rivaux,
Je ne la puis ſoufrir, je la hais, & je tremble....

LEONATUS.

Ah! Madame, je vais vous réünir enſemble,
J'y feray conſentir tous nos Chefs avec nous,
Rendez moy Statira, Babylone eſt à vous.

ROXANE.

Vous la rendre, Seigneur? Avant que m'y réſoudre,
On verra ce Palais & Babylone en poudre;
Trahirois-je un Amy qui me preſte ſon bras?
Ce ſeroit me trahir, que trahir Perdiccas;
Il aime Statira quand Roxane l'abhorre;
Elle ne vit qu'autant que Perdiccas l'adore,
Il prend mes intéreſts, je dois prendre les ſiens,
Et ſans doute ils me ſont auſſi chers que les miens.

LEONATUS.

Madame, j'avois crû que cédant Babylone,
Vous borniez vos deſirs à l'eſpoir de ce Trône;
Mais quoy? de Perdiccas les intéreſts trahis
Vous ſeront-ils plus chers que ceux de voſtre Fils?

ROXANE.

Seigneur, à ce diſcours faut-il que je réponde?

Un

Un cœur m'eſtoit plus cher que l'Empire du Monde,
Vous m'entendez.... mais non, vous ne m'entendez pas,
Vos yeux cherchent l'objet des feux de Perdiccas;
Egarez & diſtraits, il vous ſouvient à peine
Que je ſuis devant vous, que je ſuis voſtre Reine;
Il eſt vray, j'oubliois & ma gloire & mon Fils,
Pour le ſeul Perdiccas mon cœur les a trahis;
Mais ſoûtenons le nom de Veuve d'Aléxandre,
A ce grand ſouvenir Roxane doit ſe rendre,
Et pour placer ſon Fils au Trône de Cyrus,
Achevons d'immoler le ſang de Darius.

LEONATUS.

Eh! contre Statira quelle fureur extréme?
Vous ne la haïſſez que parce que je l'aime;
Faiſant tomber ſur elle un injuſte courroux,
C'eſt moins elle que moy qu'on veut percer de coups,
Voſtre haine pour moy fuſt toûjours ſans égale....

ROXANE.

Oüy, je te hais, Ingrat, autant que ma Rivale:
Mais que dis-je, grands Dieux! en ce fatal moment?
Quand on haït la Rivale, eſt-ce haïr l'Amant?
Mais, enfin, devant toy Roxane s'eſt trahie,
Perdiccas eſt hay, j'aime, & je ſuis haïe;
Je vais voir ton Rival; avant la fin du jour,
Si nous n'eſpérons plus du coſté de l'Amour,
Ayant entre nos mains la vangeance certaine,
Du moins nous joüirons des fureurs de la haine.

Gar-

Gardes, qu'on le remeine à son Apartement.

LEONATUS.

De grace, helas! Madame, arrestez un moment;
Elle fuit. Je vois trop sa fatale tendresse....
Ciel! pers-moy si tu veux, mais sauve ma Princesse.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PERDICCAS, PEUCESTAS.

PEUCESTAS.

OUY, Seigneur, Caſſander m'envoye auprés de vous,
Pour apaiſer Roxane, & fléchir ſon couroux;
On ſçait qu'Antipater vient avec une Armée,
Et qu'ils pouroient tous deux ſe joindre à Ptolomée;
Mais il aime Roxane, & ſon cœur incertain
Ne peut contre elle encor former aucun deſſein;
Cependant Seleucus, Eumenes, & mille autres,
Prenant ſes intéreſts, peuvent quiter les voſtres.

PERDICCAS.

Je le ſçais, Peuceſtas, & le Ciel en couroux
Dans le meſme malheur nous envelope tous;
Alexandre luy-meſme avoit ſçeu le prédire,
Et s'il n'a pas reglé le deſtin de l'Empire,
Ou s'il n'a pas oſé nommer un Succeſſeur,
C'eſt qu'il n'en pût trouver digne de cet honneur,

Il l'avoit bien préveu, par des crimes celebres
On luy va préparer d'étranges jeux funebres,
Quand tous nos Chefs rangez, de diférens Partis,
Du monde chancelant vont hâter le débris;
Nous y travaillons tous, en vain tu t'en étonnes,
Le Ciel ordonne ainſi du deſtin des Couronnes.

PEUCESTAS,

Les Barbares, Seigneur, pouroient bien profiter
Des troubles dangereux qui vont vous agiter,
Ils pouroient aſſembler des Troupes effroyables,
Telles que Darius....

PERDICCAS.

Ces Troupes innombrables,
Qui tant & tant de fois porterent nos liens,
N'ont jamais étonné les Macedoniens;
Les Barbares, croy-moy, ne peuvent plus nous nuire,
Nous ſeuls pouvons nous vaincre, & pouvons nous détruire;
Mais j'abandonne icy le ſoin de ma grandeur,
Statira, je l'avouë, occupe tout mon cœur,
C'eſt le ſeul intéreſt où Perdiccas s'aplique,
Un Amant en fureur eſt mauvais Politique,
Et négligeant la guerre en ce funeſte jour,
Je ne ſuis occupé que des ſoins de l'amour.
Mon Rival eſt aimé, ma fatale victoire
Ne tourne qu'à ma honte, & ne ſert qu'à ſa gloire,
Roxane apuye en vain mes projets & les ſiens,
Mais il va décider de ſes jours & des miens;
Roxane pour ſervir ſa flame & ma tendreſſe,
Voudroit ſans balancer m'unir à la Princeſſe,
Et je voudrois auſſi par un hymen fatal
Unir en ce moment Roxane a mon Rival.

Ah!

Ah! sans plus nous gesner d'une indigne contrainte,
Au defaut de l'amour, servons-nous de la crainte,
Ils voudront se sauver l'un & l'autre à leur tour,
Et leur amour tremblant peut servir nostre amour,
Statira doit venir. J'ay sçeu luy faire entendre
Que dans peu son Amant en ce lieu se doit rendre,
Je consens qu'il la voye, & vais l'y préparer,
Mais ils ne se verront que pour se séparer.
Je la vois, elle vient dans une douce attente.

SCENE II.

STATIRA, CLEONE, PERDICCAS.

STATIRA.

AH! Seigneur, se peut-il que Roxane consente
A souffrir que je voye un Prince malheureux?

PERDICCAS.

Oüy, Madame, il est vray, vous vous verrez tous deux,
Cette entrevenë à vous, à nous, est nécessaire,
Il vous en faut icy découvrir le mistere;
Roxane vous permet un si doux entretien,
Mais c'est pour ménager vostre sort & le sien;
Vos feux ont rallumé tous les feux de la guerre,
Madame, nous estions les maîtres de la Terre;
Vous voyez cependant pour vous ce que je pers, Vostre

Voſtre amour aujourd'huy me coûte l'Univers ;
Vous nous faites verſer & du ſang & des larmes,
Nous ſommes iucertains du ſuccés de nos armes,
Le temps preſſe, & du moins par un dernier effort
Il faut Roxane & moy terminer noſtre ſort,
Roxane eſt irritée, elle eſt voſtre ennemie,
Vous aimez mon Rival, & ma flame eſt trahie ;
Avant que Ptolomée ait pû le ſecourir,
Il faut le couronner, ou le faire périr,
Son ſalut ou ſa mort dépend de ſa réponſe ;
Madame, en vous voyant, faites qu'il y renonce,
Roxane mépriſée en cet inſtant fatal
Eſt plus à craindre encor que le bras d'un Rival,
Il faut ſans balancer les unir l'un & l'autre,
Ou que je perce un cœur qui m'arrache le voſtre.

STATIRA.

Ah ! Seigneur, arreſtez, dûſſay-je me trahir,
A Roxane irritée il nous faut obeir ;
Quand je devrois ſur moy faire tomber la foudre,
Qu'on le faſſe venir, & je vais l'y réſoudre ;
Oüy, pour tourner ſon cœur à ce funeſte choix,
Laiſſez-moy luy parler pour la derniere fois.

PERDICCAS.

Hé bien ? vous le verrez, mais ſongez l'un & l'autre
A regler noſtre ſort auſſi-bien que le voſtre ;
Vous pleurez mon Rival, ah ! que j'en ſuis jaloux !
Helas ! qu'a-t-il à craindre ? il eſt aimé de vous,
Et quoy que ma fureur de la mort le menace,
Madame, en ce moment que ne ſuis-je en ſa place ?

Que

Que n'ay-je ſes périls & ſon ſort aujourd'huy?
Hay de vous, je ſuis plus à plaindre que luy.
Vous l'allez voir, Madame.

SCENE III.

STATIRA, CLEONE.

STATIRA.

AH! funeſte entreveuë!
Je le verray, Cleone, & ce penſer me tuë.
Quoy donc? ma propre bouche en ce triſte moment
Va prononcer ma mort pour ſauver mon Amant,
Ma flame va parler pour éteindre la ſienne,
Et ma bouche.... il en faut une autre que la mienne,
Et je vais le prier aux deſpens de ſes jours
De haïr ma Rivale, & de m'aimer toûjours.
Mais Dieux! s'il ne l'épouſe, il va ceſſer de vivre;
Helas! s'il eſtoit mort, je n'aurois qu'à le ſuivre;
Tantoſt malgré Roxane & mes ſens éperdus,
Il a veu mes ſoupirs qu'il a trop entendus,
Il connoît que je l'aime, & malgré ma contrainte
Il a trop penetré l'artifice & la feinte,
Mais je vais maintenant luy parler ſans témoins;
Quand il verra mes pleurs, m'en aimera-t-il moins?
Je connois trop ſon cœur, & le mien en friſſonne,
Il me ſera fidelle, & périra, Cleone;
Je me flate peut-eſtre, il ne périra pas,

Roxane

Roxane l'a sauvé, Roxane a des apas,
Et quand je luy diray de n'estre plus fidelle,
S'il m'alloit obeir & soûpirer pour elle?
Ciel! que vay-je luy dire? ah Dieux! il doit venir,
Quel funeste sujet de nous entretenir?
On vient, Cleone, on ouvre, on entre, & c'est luy-mesme.

SCENE IV.

LEONATUS, STATIRA, CLEONE.

LEONATUS.

MAdame, quel plaisir de voir ce que l'on aime!
Je n'osois l'esperer, mais puis qu'il m'est permis,
Je veux pardonner tout à nos fiers Ennemis;
Dans un moment si doux partagez-vous ma joye,
Roxane & Perdiccas souffrent que je vous voye,
Quel Dieu les a fléchis? ma Princesse & vos pleurs
Auroient-ils attendry ces barbares Vainqueurs?
Nous pouvons à présent nous parler sans contrainte,
Et que n'ay-je tantost démeslé vostre crainte?
Vous m'auriez épargné de mortels déplaisirs,
Si j'avois reconnu vos pleurs & vos soûpirs;
Roxane estoit présente, & redoutant sa rage,
Il falloit me tenir ce funeste langage;
Pouvons-nous pas loin d'elle oublier nos douleurs?
Mais, Madame, je vois vos yeux baignez de pleurs,

On

On diroit à vous voir que mon abord vous gêne,
Il semble que ma joye augmente vostre peine,
Parlez.

STATIRA.

Il faut, Seigneur....

LEONATUS.

Quoy?

STATIRA.

Cruel souvenir!
Il faut....

LEONATUS,

Que faut-il donc?

STATIRA.

Me quitter, ou périr.

LEONATUS.

Qui moy, Madame, on veut que je vous abandonne?

STATIRA.

Perdiccas vous menace, & Roxane l'ordonne,
Tout le veut, elle est belle, & peut-estre, Seigneur,
Vous le voudrez bientost aux despens de mon cœur.

LEONATUS.

Quel étrange discours! & depuis quand, Madame,
Voulez-vous de Roxane autoriser la flame?
Pourriez-vous luy ceder mes soûpirs & ma foy?
Quoy? parlez-vous pour elle, ou parlez-vous à moy?
Roxane veut en vain que je vous abandonne,
Mais Perdiccas le veut, & c'est luy qui l'ordonne,
Il vous aime, Madame, & peut-estre aujourd'huy
Vostre cœur agit moins pour elle que pour luy.

STATIRA.

Et depuis quand, Seigneur, en voyant mes allarmes,
Expliquez-vous si mal le langage des larmes?
Ne l'entendez-vous plus, & mes soûpirs, helas!
Ingrat, vous disent-ils que j'aime Perdiccas?

LEONATUS.

Eh! pardonnez, Madame, un peu de jalousie,
Oubliez Perdiccas autant que je l'oublie;
Nos cruels Ennemis en de si chers momens
Doivent-ils partager nos tendres sentimens?
Je vous vois, il suffit, & mon ame contente
Dédaigne de songer que Roxane est Amante.

STATIRA.

Ah! quand de Perdiccas mon cœur craint le courroux,
Je pense moins à luy que je ne pense à vous;
Aprenez les horreurs de l'effroy qui me tuë,
Sçavez-vous les raisons d'une telle entreveuë?
Nous nous voyons, Seigneur, on nous le souffre, mais
C'est pour mieux nous résoudre à ne nous voir jamais.
Dans une heure, Seigneur, Perdiccas vous condamne
A choisir ou la mort, ou l'hymen de Roxane;
Malgré moy, faites-vous un genéreux effort,
Et choisissez plûtoſt Roxane que la mort.

LEONATUS.

Moy, Madame?

STATIRA.

Oüy, vous, Songez à vostre vie,
Roxane vous rendra le maistre de l'Asie.
Oubliez-moy, Seigneur, laissez-moy dans les fers,
Un Héros tel que vous se doit à l'Univers,
Et si vous périssiez par une mort si prompte,

L'Uni-

L'Univers, de vos jours me demanderoit conte.

LEONATUS.

Ciel! que m'osez-vous dire? Helas! si je vous pers,
Madame, & que m'importe à moy de l'Univers?
Dois-je vivre un moment, si vous m'estez ravie?
Je cede à Perdiccas & la Perse & l'Asie;
Le Trône est-il l'objet de mes vœux les plus doux,
Et soupiray-je, enfin, pour l'Empire, ou pour vous?
Helas! sans vous, mon cœur dans une paix profonde
Verroit tranquilement la conqueste du monde,
Je l'abandonne à qui peut en estre vainqueur,
Mais je disputeray celle de vostre cœur.

STATIRA.

Et songez-vous, Seigneur, que la triste conqueste
D'un cœur comme le mien vous peut coûter la teste?
Ne vous souvient-il plus de ce jour douloureux
Où les feux d'Alexandre éteignirent nos feux,
Quand vous-mesme chargé de son funeste hommage,
Vous parutes, la mort peinte sur le visage,
Et faites pour ma gloire un genereux effort?
Mais, helas! aujourd'huy que je crains vostre mort,
Que je crains Perdiccas & Roxane en furie,
J'en veux faire un pareil pour sauver vostre vie;
L'amour fait vostre crime, on presse, on vous attend,
Si vous ne m'aimez plus, vous serez innocent.
C'est ce cruel amour, Seigneur, qui vous accable,

Étoufez-le.... Mais non, soyez toûjours coûpable;
Que dis-je? ce n'est plus Roxane & Perdiccas,
C'est moy, c'est Statira qui vous mene au trépas;
Vous verrois-je périr? non, soyez infidelle,
Allez, sortez plûtost, & soûpirez pour elle,
Je ne puis demeurer aprés un tel effort,
Chaque instant prés de vous va hâter vostre mort,
Et mon perfide cœur qui se plaint, qui soûpire,
Si je vous vois encor, sçaura trop m'en dédire.

LEONATUS.

Quoy? vous m'abandonnez en cette extrémité,
Et de grace, Madame, un peu de fermeté?
Je mépriſe Roxane, & ma tendreſſe extréme
Fait que je hais Roxane autant que je vous aime,
Je déteſte Roxane, & je veux....

SCENE V.

ROXANE, LEONATUS, STATIRA, CLEONE, PEUCESTAS, GARDES.

ROXANE.

Achevez,
Et voyez de plus prés l'Objet que vous bravez;
J'ay trop bien entendu ce qui peut vous confondre,
Ingrat, dans un moment je vais vous y répondre;
Qu'on redouble ma Garde, & sur tout, Peucestas, Qu'on

Qu'on ferme de ces lieux l'entrée à Perdiccas.

LEONATUS.

Madame, quel dessein?...

ROXANE.

Ma vangeance & ma honte,
De mes justes desseins pouront vous rendre conte.
Grace aux Dieux! je suis libre, & vais tranquilement
Immoler ma Rivale aux yeux de son Amant.
Je mepriſe Roxane, & ma tendreſſe extréme
Fait que je hais Roxane autant que je vous aime;
Ce discours vous charmoit, Madame, & ses soûpirs
Aux despens de Roxane ont flaté vos desirs;
Loin de moy, devant vous, c'eſt donc moy qu'on deteſte?
Mais vous m'allez payer un plaiſir ſi funeſte.

LEONATUS.

Madame, au nom des Dieux, écoutez....

STATIRA.

Non, Seigneur,
Laiſſez, laiſſez agir librement ſa fureur;
Depuis un ſi longtemps, de mon ſang alterée,
A toutes ſes fureurs mon ame eſt préparée.
à Roxane. Fille de Cohortan, achéve tes deſſeins,
Dans le ſang de tes Rois oſes tremper tes mains,
Frape.

ROXANE.

Dans un moment vous ſerez obeïe,
Aprochez-vous. *Elle parle bas à un Garde.*

LEONATUS.

Ah Ciel! que je crains pour ſa vie!
Calmez voſtre courroux, Madame, au nom des Dieux;
Qu'ordonnez vous, helas! quel trouble dans vos yeux!

Madame, c'eſt ſur moy, ſur ma coupable teſte,
Que doit icy tomber l'éclat de la tempeſte,
Mon amour fait ſon crime, il le faut expier,
Et mon ſang répandu peut la juſtifier.

ROXANE.

Oüy, Barbare, il eſt vray, ton amour fait ton crime,
Cependant ma Rivale en ſera la Victime,
On me déteſte, on l'aime, & l'on m'oſe outrager,
Mais enfin, grace au Ciel, j'ay ſur qui m'en vanger.
Pour goûter la douceur à ma vangeance offerte,
Préparons à tes yeux l'apareil de ſa perte;
Pour t'en faire ſentir l'amertume à longs traits,
Ma fureur, à pas lents, va ſervir mes ſouhaits.
Ne croy pas cependant au tranſport qui m'entraine,
Que l'amour... Non, Ingrat, je n'ay que de la haine,
Il faut la ſatisfaire, & Roxane le peut,
Politique, raiſon, ſeûreté, tout le veut;
Oüy, perdons Statira.... mais malgré mon envie,
Leonatus, un mot luy peut ſauver la vie.

STATIRA.

Voſtre refus dût-il me coûter le trépas,
Ce mot qui m'eſt ſi cher, ne le prononcez pas.

LEONATUS.

à St. Je crains voſtre tendreſſe autant que ſa vengeance.
à Rox. Ce n'eſt point Statira, c'eſt moy qui vous offence;
Ah! Madame, arreſtez, & détournez ſur moy
Ces regards menaçans qui me glacent d'effroy;
Le Ciel nous eſt témoin que tantoſt elle-meſme,
En renonçant pour vous à ma tendreſſe extrême,

Elle

Elle a voulu.... mais quoy, mon amour m'a trahy.

ROXANE.

Et pourquoy vostre cœur n'a-t-il pas obey?
Je ne dis plus qu'un mot, & veux estre obeïe;
Tu sçais bien qu'un coup d'œil luy peut couter la vie,
Veux-tu la voir périr, veux-tu la conserver?

LEONATUS.

Que ne feray je point, helas! pour la sauver?

ROXANE *à sa Garde.*

Qu'on cherche Perdiccas, il faut que tout à l'heure
Ton Rival, à tes yeux, l'épouse, ou qu'elle meure.

STATIRA.

Epouser Perdiccas?

LEONATUS.

Pour calmer son courroux,
Oubliez-moy, Madame, & ne songez qu'à vous,
Donnez à Perdiccas....

STATIRA.

Vostre amour m'y condamne,
Et vous ne voulez pas vous donner à Roxane?

ROXANE.

Ils sont également ardens à m'offencer,
Ah! perdons-les tous deux, mais par qui commencer?
Oüy, je vais....

LEONATUS.

Ah! Madame, il faut prendre ma vie
Avant que de remplir cette funeste envie;
Tout desarme sans-doute, & tout seul que je suis,
Mon desespoir poura bien plus que je ne puis.

SCENE VI.

PERDICCAS, GARDES, ROXANE, LEONATUS, STATIRA.

LEONATUS.

VEnez, venez, Seigneur, secourir la Princesse.

PERDICCAS *à Roxane.*

Madame, vous sçavez jusqu'où va ma tendresse,
Retenez....

ROXANE.

Perdiccas, ton cœur va te trahir,
Je ne sçais plus aimer, je ne sçais que haïr;
Pour éteindre une ardeur à nos desseins fatale,
Je te rends ton Rival, donne-moy ma Rivale.

PERDICCAS.

Si vostre cœur, Madame, en ce funeste jour
A de la haine, helas! le mien a de l'amour,
Jusqu'au dernier soupir je défendray sa vie.

LEONATUS.

Vous estes genéreux, & je vous la confie,
C'est assez qu'un Rival luy donne du secours.

PERDICCAS.

Tout hay que je suis, j'auray soin de ses jours;
Mais quand vous serez libre, en lieu pour vous défendre,
J'iray la disputer en Rival d'Aléxandre.
à Statira. Allons, Madame. *Il sort.*

STATIRA.

Helas!

LEONATUS.

Je ne crains plus sa mort,
Vous

Vous pouvez maintenant ordonner de mon sort.

Je l'attendray, Madame. *Il rentre.*

SCENE VII.

ROXANE *seule.*

AH! quelle vive atteinte!
Je puis à son amour redonner de la crainte,
J'ay perdu le moment si propre à me vanger,
Rapellons Caillander. L'espoir peut l'engager;
Qu'importe? son amour pourra servir ma haine;
Hastons-nous, attaquons Perdiccas & la Reine,
A qui n'a point d'espoir, tout le reste est permis;
Périssons, mais du moins perdons nos Ennemis.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ROXANE, HESIONE.

ROXANE.

JE triomphe, Hesione, & n'ay plus de tendresse.
De ce Palais, enfin, Roxane est la maîtresse,
Je dois ce grand effort aux soins de Peucestas,
Et Statira n'est plus aux mains de Perdiccas;
Graces à Cassander, elle est en ma puissance,
Et j'ay dans son amour une seûre défense;
Mais il faut prendre un temps si propre à nous vanger,
Il faut punir l'Ingrat qui nous ose outrager.
J'ay connu, j'ay trop veu sa tendresse fatale,
Occupé tout entier des feux de ma Rivale,
Je luy faisois en pleurs l'offre de mon apuy,
A peine a-t-il songé que je parlois à luy;
Mon trouble, en vain mes yeux luy marquoient ma tendresse,
Pour réponse, il m'a dit d'épargner sa Princesse;
J'avois beau par mes feux animer mon discours,

L'In-

L'Ingrat, par ses soupirs, m'interrompoit toujours.
Mais quoy? sur Statira je vais me satisfaire,
Je le puis, je le dois, je sçay ce qu'il faut faire,
Je dois ce sacrifice aux soins de ma grandeur,
L'amour n'a plus de part aux transports de mon cœur,
La jalousie enfin n'est plus ce qui m'anime,
A mon ambition je dois cette victime,
Et lors que je l'immole en ce funeste jour,
C'est au Trône, à mon Fils, & non pas à l'Amour.

HESIONE.

Que vous connoissez peu l'ardeur qui vous entraîne!
Vous croyez vous livrer tout entiere à la haine;
Ah! que vous vous trompez, Madame, à vostre tour!
Quand on a tant de haine, on n'est pas sans amour.

ROXANE.

Moy? j'aurois de l'amour, & tu pourois le croire?
Mon cœur pouroit trahir Alexandre & ma gloire?
Pardonne, grand Héros, si pour Leonatus
J'ay soûpiré; J'ay crû qu'il avoit tes vertus;
J'ay crû que quelque jour pour Roxane sensible,
Son cœur comme le tien n'estoit pas invincible;
Mais, Dieux! il porte ailleurs ses soûpirs & sa foy,
Et ne sent pas l'ardeur que tu sentis pour moy.
Ah! pour vanger ma gloire il faut tout entreprendre,
Il faut que tout regrete & tout pleure Alexandre,
Je l'ay trahy. Je veux reparer mon forfait,
Et dans ce jour fatal faire plus qu'il n'a fait.
Quoy? l'on veut partager ses Veuves, son Empire?

Il vainquit l'Univers, & je veux le détruire?
Avec plaisir j'ay veu brûler Persepolis,
Donnons le mesme sort à l'orgueil de Memphis,
Rempliſſons tout d'horreur, & que toute l'Asie
Aprenne en frémiſſant que Roxane est trahie.

SCENE II.

STATIRA, ROXANE, CLEONE, HESIONE.

STATIRA.

MAdame, Perdiccas par de puiſſans efforts,
Déja de ce Palais a gagné les Dehors.
Sauvez Leonatus, & contre ſa furie
Allez défendre encore une ſi chere vie,
On me croit immolée, & le fier Perdiccas
Sur ce que vous aimez vangera mon trépas;
Envoyez du ſecours, ennuy le peril preſſe,
Malgré voſtre fureur je voy voſtre tendreſſe;
Conſervez ce Heros qui vous a ſçeu charmer,
S'il ne vous aime pas, il pourra vous aimer.
Madame, allez.... mais quoy? vous eſtes inflexible,
Helas! à ſes périls eſtes-vous inſenſible?
Vous détournez les yeux, & ne repondez rien.

ROXANE.

C'eſt voſtre Amant, Madame, & ce n'eſt pas le mien,
Qu'il periſſe.

STATIRA.

Quoy donc? vous ſouffriez qu'il périſſe?

ROXANE.

A Roxane irritée il faut ce ſacrifice;
Quand j'ay ſauvé l'Ingrat, il fait un autre choix,

J'en

J'en ferois un Ingrat une seconde fois.

STATIRA.

Madame, je répons de sa reconnoissance.

ROXANE.

Et qui me répondra de son obeïssance?

STATIRA.

Pouriez-vous vous resoudre à ne le voir jamais?
Ou poura-t-il tenir contre tant de bienfaits?
Madame, le temps presse, & Perdiccas peut-estre,
De luy, de ce Palais, va se rendre le maistre:
Helas! qu'est devenuë une si belle ardeur?
Pour le prix de ses jours j'abandonne son cœur.
Madame, allez....

ROXANE.

En vain le vostre l'abandonne,
Vous ne pouvez donner ce cœur, s'il ne se donne;
Et si j'en crois encor un mouvement jaloux,
Pourroit-il estre à moy, quand il est tout à vous?

SCENE III.

CASSANDER, ROXANE, STATIRA, CLEONE, HESIONE.

CASSANDER.

MAdame, il faut quitter les Murs de Babylone,
Et sortir d'un Palais que le Peuple environne;
Perdiccas irrité l'anime contre vous.
Mais j'ay tous mes Amis prests à périr pour vous;
Antipater aproche, allons joindre une Armée-

Qui ſera par vos yeux & mes feux animée ;
Et là pour ſoûtenir l'honneur de vos appas,
Je puis avec mon cœur offrir cent mille bras ;
Au moindre ordre de vous, le penchant qui m'entraîne,
M'a fait courir, voler, pour ſervir voſtre haine.
Ne pourez-vous jamais par un heureux retour,
Oubliant voſtre haine, écouter mon amour ?

ROXANE.

Seigneur, je dois beaucoup à ce zele ſincere
Qui m'offre le ſecours de vous, de voſtre Pere.
Mais que fait Perdiccas ?

CASSANDER.

Il vient de vous vanger
De l'Ingrat dont l'amour oſoit vous outrager.

STATIRA.

Helas !

ROXANE.

Que dites-vous ?

CASSANDER.

Oubliez-le, Madame,
Cet Ingrat, dont l'orgueil mépriſoit voſtre flame,
Et croyez que les Dieux ont ſouffert ſon trépas,
Puis qu'il a pû vous voir, & ne vous aimer pas.

ROXANE.

C'eſt aſſez, & dans peu je m'apreſte à vous ſuivre,
Préparez tout.

CASSANDER.

J'y cours, Si pour vous j'oſe vivre,
Je vais vous préparer un deſtin glorieux,
Ou bien j'auray l'honneur de mourir à vos yeux.

Il ſort.

SCE-

SCENE IV.

ROXANE, STATIRA, CLEONE, HESIONE.

ROXANE.

AH! Madame, je sens qu'en de telles allarmes
Malgré moy, comme à vous, il m'échape des larmes;
Helas! il est donc mort?

STATIRA.

Quoy, sans le secourir,
Vous le pleurez, Cruelle, & le laissez périr?

ROXANE.

Ah! je ne sens que trop le feu qui me devore,
Je croyois le haïr, & je l'aimois encore;
Mais ce n'est pas assez, en de si grands malheurs,
Il faut verser du sang, c'est trop peu que des pleurs.
Madame, il vous aimoit, n'oserez-vous le suivre?
Moy, j'en estois haïe, & ne puis luy survivre;
Oüy. J'atteste les Dieux, que par un noble effort
Dans peu je me rendray maistresse de mon sort.
Mais quoy? de Perdiccas serez-vous la victime,
L'objet de son amour, & le fruit de son crime,
Et pourez-vous passer dans ce cruel moment
En des Bras dégoutans du sang de vostre Amant?
Vangeons Leonatus sur vous & sur moy-mesme,

Il faut que tout périsse en perdant ce que j'aime,
Madame, en cet instant, voyons qui de nous deux
Osera le venger, & qui l'aime le mieux.

STATIRA.

N'en doutez point, Madame, en cet instant funeste
La mort est le seul bien, ou l'espoir qui me reste;
A mes sens éperdus est-il rien de plus doux?
C'est l'unique faveur que j'attendois de vous;
Mais sans avoir besoin de vous pour l'entreprendre,
Je feray mon destin en Femme d'Alexandre.
J'entre. Dans un moment je reviens prés de vous,
Et vous allez joüir d'un spectacle si doux.

SCENE V.

ROXANE, HESIONE, CLEONE.

ROXANE.

QUe vois je Justes Dieux! où va-t-elle, Hesione?
Son grand cœur me surprend, sa fermeté m'étonne;
Tandis que je la vois courir sans s'étonner
Au devant du trépas que je veux luy donner,
Elle ne peut survivre au Héros qu'elle adore.
Quoy? je l'aimois plus qu'elle, & je respire encore?
Elle est venuë, helas! dans ce triste moment
Me demander en pleurs les jours de son Amant.
Barbare que je suis! ma noire jalousie
A cet Amant si cher laisse perdre la vie?

Ouy,

Oüy, mon amour devoit encor le conserver,
Et dût-il estre ingrat, je devois le sauver.
Que dis-je? ma pitié m'auroit esté fatale,
Je l'aurois conserve, pour qui? pour ma Rivale.
N'importe? Je devois.... Ah! regrets superflus!
Je l'aurois veu du moins, & ne le verray plus.
Je ne le verray plus? & j'ose luy survivre?
Ma Rivale m'aprend le chemin qu'il faut suivre;
Pleine de son amour, son cœur tranquilement
Sçait mesurer sa vie aux jours de son Amant.

HESIONE.

Madame, elle revient.

SCENE VI.

STATIRA, ROXANE, HESIONE, CLEONE.

STATIRA.

O Serez-vous me suivre?
Quand on perd ce qu'on aime, il faut cesser de vivre,
Je suis; graces aux Dieux, maitresse de mon sort,
Imitez-moy.

ROXANE.

Madame, un si cruel effort
M'étonne, me surprend, redouble mes allarmes;
Je vous vois, je frémis, & je verse des larmes,
Je sens mon ame en proye à toutes les horreurs,
Et vostre amour enfin surpasse mes fureurs;
Mais ce n'est pas assez que ma vie & la vostre,

Pour

Pour vanger voſtre Amant il nous en faut une autre ;
Repoſez-vous ſur moy du ſoin de mon trépas,
Mais j'y veux, s'il ſe peut, entraîner Perdiccas ;
Et ma douleur qui veut que ma main ſe retienne,
Ne retarde ma mort que pour haſter la ſienne.
Oüy, contre Perdiccas j'armeray Caſſander,
Et je vais avec luy rejoindre Antipater.
Je veux eſtre aujourd'huy le flambeau de la Guerre,
Le Ciel va par mes mains conduire le Tonnerre,
Diviſer tous nos Chefs par leurs prétentions,
Et redoubler le feu de leurs diviſions,
Les enveloper tous, détruire l'un par l'autre,
Pour vanger voſtre Amant, mon Epoux, & le voſtre,
Et donnant un champ libre à ma juſte fureur,
Faire de l'Univers un Théatre d'horreur.
Vous n'aurez pas encor bien du temps à m'attendre,
Je vous ſuivray, Madame, en Femme d'Aléxandre,
Et ſi mon triſte amour a ſçeu vous outrager,
Voila, voila le Bras qui ſçaura vous vanger,
Je vous ſuivray de prés, Madame.

SCE-

SCENE VII.

STATIRA, CLEONE.

CLEONE.

Elle eſt partie.
Madame, au nom des Dieux, ſongez à voſtre vie,
Il en eſt encor temps, & par un prompt ſecours
On peut....

STATIRA.

Laiſſe finir mes deplorables jours,
Je ſens qu'à ces malheurs le Ciel m'a condamnée,
Et tu voudrois en vain tromper ma deſtinée,
Pouvois-je faire mieux? Alexandre n'eſt plus,
J'oſe encor après luy pleurer Leonatus,
Et puis que j'ay perdu dans ce moment funeſte
Un Epoux, un Amant, que m'importe du reſte?

CLEONE.

Peut-eſtre cet Amant a-t-il un ſort plus doux,
Peut-eſtre que....

STATIRA.

Non, non, Perdiccas eſt jaloux,
Le Cruel a couru ſans-doute à ſa défaite,
Mais s'il vivoit encor, je mourrois ſatisfaite,
Je le verrois du moins, Cleone, & plut aux Dieux
Que ce rebelle Amant vint me fermer les yeux.
Mais veux-tu, n'ayant plus cette douce eſpérance,
Que du mort Perdiccas je ſois la récompenſe,
Que je ſois dans les fers de ceux dont autrefois
Nous avons dédaigné de devenir les Roys?
Aux malheurs attachez à ma triſte Famille,

Tu

Tu dois de Darius reconnoistre la Fille ;
Mais, grace au Ciel, je sens la mort qui pas à pas
S'avance lentement, & ne m'étonne pas,
De mes derniers momens je feray le partage,
Aléxandre & mon Pere ont mon dernier hommage,
Et si j'ose à ta foy confier mes desirs,
Leonatus, Cleone, a mes derniers soûpirs.

SCENE VIII.

LEONATUS, STATIRA, CLEONE.

CLEONE.

Ciel ! je le vois, Madame, & contre vostre attente.

STATIRA.

Il est vivant, Cleone, & je mourray contente.
Sur tout, cache tes pleurs ; helas ! son triste cœur
Ne sera que trop tost instruit de son malheur.

LEONATUS.

Madame, mon amour trembloit pour vostre vie,
Mais enfin, je vous vois, & Roxane est partie ;
Cassander, pour tromper Roxane & Perdiccas,
Luy-mesme a fait semer le bruit de mon trépas,
Sa feinte a réussy ; vous n'avez rien à craindre,

Ils

Ils sont hors de ces Murs, & sans plus nous contraindre,
Rendons graces aux Dieux d'avoir sauvé des jours
Dont la perte des miens auroit borné le cours;
Mon cœur de Perdiccas ne craint plus la furie,
Il pourra, s'il le veut, attenter sur ma vie,
La vostre en seûreté....

STATIRA.

Mes vœux sont exaucez,
Je vous vois, vous vivez, Seigneur, & c'est assez.

LEONATUS.

Ah, Madame, songez à bannir vos allarmes;
Mais justes Dieux! pourquoy Cleone toute en larmes?

CLEONE.

Ah! Seigneur....

STATIRA.

Je croiray tous mes malheurs finis,
Lors que vous n'aurez plus à craindre d'Ennemis.

LEONATUS.

Madame, quel discours?....

STATIRA.

J'ay quelque inquiétude
Qui demande. Seigneur, un peu de solitude.
Craignez de Perdiccas quelque nouvel effort,
Vous vivez, & je suis contente de mon sort.
Je ne puis avec vous demeurer davantage,
Mes yeux appesantis se couvrent d'un nuage,
J'entre, vous aprendrez le reste en peu de temps;
Mais ne me suivez pas, & je vous le défens.
Adieu, Seigneur.

SCENE IX.

LEONATUS *seul.*

QUoy donc? que me fait-elle entendre,
Et quel eſt ce ſecret que je ne puis comprendre?
Elle craint pour ma vie, & par un doux tranſport,
M'oſe aſſurer qu'elle eſt contente de ſon ſort.
De quel ſort, juſte Ciel! peut-elle eſtre contente?
Elle me croyoit mort, & contre ſon attente,
Elle me voit encor à ſes pieds... Mais, grands Dieux!
Quel deſordre, quel trouble ay-je veu dans ſes yeux?
Quel afreux changement marquoit ſur ſon viſage....
Je commence à percer ce funeſte nuage,
Et ſes yeux, & ſon teint, & ſa ſombre pâleur,
Tout ſemble ſur ſon front écrire mon malheur.
Roxane, quoy Roxane, auroit-elle... Je tremble,
J'entrevoy les malheurs que mon deſtin aſſemble.
Allons, ſortons, il faut.... Mais quand je veux ſortir,
Un long fremiſſement dont je me ſens ſaiſir,
Dans mes eſprits glacez venant à ſe répandre,
M'arreſte, & me dit trop ce que je n'oſe aprendre.

SCENE DERNIERE.

PERDICCAS, LEONATUS.

PERDICCAS.

REmply de deſeſpoir, de fureur, & d'amour,
Seigneur, je vous cherchois pour vous ravir le jour,
Et je me vois chargé du ſoin de voſtre vie.

LEONATUS.

Quoy, Seigneur?

PERDICCAS.

La pitié ſuccede à ma furie,
J'en ay pour vous ſans-doute, & par un juſte effroy
Dans un moment peut-eſtre en aurez vous pour moy.

LEONATUS.

Ciel! je tremble.

PERDICCAS.

Incertain du ſort de la Princeſſe,
Je la cherchois remply de crainte & de tendreſſe;
Je l'ay trouvée. Ah Dieux! elle eſtoit dans les bras
De Cleone. J'ay veu....quel changement, helas!
Ses beaux yeux preſque éteints ſous leur foible paupiere,
A peine jouiſſoient d'un reſte de lumiere.
Elle m'a reconnu, quand par un juſte effort
Le ſoin de voſtre vie a retardé ſa mort,
Et par quelques ſoupirs a d'une voix tremblante
Tiré ces derniers mots de ſa bouche mourante.
Je meurs, a-t-elle dit, vos ſoins ſont ſuperflus;
Seigneur, ſi vous m'aimez, ſauvez Leonatus,

Em-

Empeſchez.... A ces mots... mes ſoupirs & ma rage,
Mon deſeſpoir....

LEONATUS.

Ah Dieux! quel funeſte langage?
Quoy, Statira n'eſt plus!

PERDICCAS.

Par un poiſon fatal
Vous n'avez plus d'Amante.

LEONATUS.

Et vous plus de Rival.
Je veux périr, il faut que la mort nous aſſemble.

Il ſe veut jetter ſur l'Epée de Perdiccas.

PERDICCAS.

Oüy, Seigneur, périſſons, mais périſſons enſemble,
Je viens pour la vanger, & mourir avec vous,
Mais perdons Caſſander & Roxane avec nous.

FIN.

REGULUS.

TRAGEDIE.

REGULUS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

METELLUS, PRISCUS.

METELLUS.

SEIGNEUR, je suis charmé de vous voir prés de nous,
Regulus consi dere un Romain tel que vous,
Dans peu vous le verrez, il doit icy se rendre,
Cependant vous pouvez me parler & l'attendre.

PRISCUS.

Ouy, Seigneur, le Senat qui m'envoye en ces lieux
Croit que de Regulus le bras victorieux,
Secondé par vos soins & par vôtre courage
Doit se rendre bien-tost le maître de Cartage,
Et pour mieux asservir ces fiéres Nations

J'amene dans ce Camp encor deux Legions.
Nous eſperons dans peu voir ce grand Capitaine
Sur ſes ſuperbes murs planter l'Aigle Romaine;
Les Salentins défaits & rangez ſous nos loix,
Préludes glorieux de ſes autres exploits,
Tant de peuples ſoûmis, l'Iſle de Corſe priſe,
En moins de quinze jours la Sardaigne conquiſe,
Font croire à l'Univers par ſes faits éclatans,
Que Cartage à ſon tour ne tiendra pas long-temps.

METELLUS.

Juſqu'icy Regulus n'a rien eu de contraire,
Ce qu'il a fait répond de ce qu'il ſçaura faire,
Mais Rome ne ſçait pas encor par quels combats
Ce Heros dans l'Afrique a ſignalé ſon bras;
Pour l'apprendre au Senat, il faut vous en inſtruire,
A peine croira-t-on ce que je vais vous dire.
Les Soldats éfrayez de nôtre embarquement
Sembloient nous menacer d'un grand ſoûlevement;
Tous les Romains ſaiſis d'une terreur panique
Redoutoient & les Mers & les Monſtres d'Afrique,
Le Tribun Mannius authoriſoit leurs cris,
Regulus s'avança ſans paroître ſurpris,
Et l'épée à la main, & d'un air intrepide
Aborde le Tribun, le ſaiſit, l'intimide,
Juſques ſur un vaiſſeau l'entraine, & ſur ſes pas
On vit ſans murmurer marcher tous les Soldats.
Nos vaiſſeaux firent voile, & les vents favorables,
Faiſoient voir ſur ſes bords nos armes redoutables,
Quand un Serpent affreux, d'une énorme grandeur,
Et dont les ſiflemens répandoient la terreur,

Pa-

Parut, étincelant de fureur & de rage
Et voulut contre nous défendre le rivage ;
Le Soldat étonné n'oſe entrer dans le port,
Le Monſtre y fait trouver une infaillible mort.
Le Romain éfrayé, redoutant ſa colere
Le croit des Africains le demon tutelaire,
Tout le monde pâlit : Regulus à l'inſtant
Avec un fier ſoûris vers le Monſtre avançant,
Lûy lance un javelot dont la mortelle atteinte
Rend bien-toſt de ſon ſang toute la plaine teinte ;
Il ſiffle, il ſe debat, on le voit ſe rouler
Dans ſon ſang qui boüillonne & qu'on voit s'écouler,
Mais d'un dernier effort qui l'éleve & l'entraine
Il bondit, & demeure étendu dans la plaine ;
Percé du trait fatal qu'il ne peut arracher
Il meurt ; mais nos Soldats qui n'oſoient l'approcher
Admirent Regulus, & par des cris de joye
Celebrent le bonheur que le Ciel nous envoye.

PRISCUS.

Ce prodige, Seigneur, ce ſuccés ſurprenant
A l'Afrique, aux Romains, doit paroître étonnant,
Mais d'un ſi grand Heros nous devons tout attendre.

METELLUS.

Oüy, contre ſa valeur rien n'a pû ſe défendre,
Contre elle on a tenté d'inutiles ſecours,
Le Fort de Clypea n'a tenu que trois jours ;
Cette rapidité de conqueſte en conqueſte
Sans qu'il ait rien trouvé juſqu'icy qui l'arreſte,
Trois cents Villes ou Forts en peu de temps conquis,
Dont les uns ſont gardez, & les autres détruits
Ont conduit nos Soldats juſques devant Cartage ;
Aſdrubal, Xantipus, ſemblent perdre courage,

Leurs escadrons batus & toujours dispersez,
Et jusques dans leurs murs si souvent repoussez
N'osent plus contre nous hazarder de sorties,
A l'abry de ces murs leurs troupes ralenties
Ayant abandonné déja tous leurs travaux,
N'attendent que l'effort de nos derniers assauts.

PRISCUS.

Ces nouvelles, Seigneur, font un plaisir extreme
Mais j'en attens de vous & d'une autre vous-mesme,
De votre Fille enfin, dont le cœur tout Romain
De son Pere a suivy le genereux dessein,
Seigneur, Rome l'admire, & Regulus l'adore
Fille de Metellus que le Senat honore....

METELLUS.

Rome a donc à la fin penetré mon secret,
Et j'ose devant vous l'avouër sans regret;
Lors que je fus nommé Proconsul de l'Afrique
Pour maintenir les droits de nôtre Republique,
Fulvie avec ardeur voulut suivre mes pas,
Je l'aime, elle est ma Fille, & n'y resiste pas,
Clypea fust d'abord sa premiere retraite,
Je fus icy blessé, sa tendresse inquiéte
L'amena dans ce Camp, & pour me secourir
Partagea les perils où je semblois courir;
Elle n'a point encor voulu quitter son pere,
Regulus qui l'adore & n'en fait plus mistere,
Espere celebrer sur les bords Africains
Un hymen qui fera triompher les Romains;
Je me fais un honneur des feux de ce grand homme,
Qui serviront sans doute à la gloire de Rome,
Le Consul Scipion s'en tient fort honoré,
A peine pour sa fille il se fust declaré

Que

Que Regulus dans Rome épousa Thermantie,
Mais bien tost par la mort elle luy fut ravie,
Vous le sçavez ; elle eut le jeune Attilius
De qui toute l'armée admire les vertus,
Il est avec ma Fille, & malgré son jeune âge
Il a voulu venir dans le Camp de Carthage.
A peine a-t il encor deux lustres accomplis,
Que deja de son Pere il est le digne Fils.

SCENE II.

REGULUS, METELLUS, PRISCUS.

PRISCUS *à Regulus.*

JE viens remplir le choix dont Scipion m'honore,
Seigneur, je viens marcher sous un chef qu'il adore,
Ranger mes legions sous vos drapeaux heureux
Et partager enfin vos travaux glorieux ;
Mais souffrez que mon cœur laisse éclater sa
Et qu'à vos yeux.... (joye,

REGULUS.

Priscus quand Rome vous envoye
Je dois vous recevoir comme un de ses enfans
Qu'elle honora toujours d'emplois tres-importans ;
Icy notre valeur va hâter la victoire,
Vous allez partager nos perils, nôtre gloire ;
Mais parlez-nous de Rome & du grand Scipion,
A-t-il dans le Senat rétably l'union ?

PRISCUS.

Oüy, Rome reünie est pour vous sans allarmes,
Scipion attend tout de l'effort de vos armes,

On fait pour leur succés des vœux aux immortels,
Et l'encens en tous lieux fume sur leurs Autels.

REGULUS.

Il faudra (s'il se peut) seconder ce beau zele,
Jusqu'icy la fortune à nos armes fidele
Prés de nous en esclave a paru s'atacher,
Mais il est des revers qu'elle peut nous cacher.
C'est aujourd'huy qu'il faut achever cet ouvrage,
Je perray, Prisons, ou je prendray Cartage,
Et je ne puis souffrir que le peuple Romain
Soit plus long-temps de l'Empire Africain;
Rome en veut à Cartage où son espoir se fonde,
Rivales toutes deux pour l'Empire du Monde,
L'une a des Amilcars, l'autre des Scipions,
Dont l'Univers a veu les grandes actions,
Et dont les noms fameux au Temple de memoire
De Rome & de Cartage éternisent la gloire.

METELLUS.

On attend vostre nom aprés de si grands noms,
Regulus peut marcher avec les Scipions.

REGULUS.

Un discours si flateur a dequoy me confondre;
Seigneur, & si j'osois je pourois vous répondre
Que déja Metellus par cent exploits fameux
A signalé son nom pour le moins autant qu'eux;
Mais tandis qu'Amilcar est encor en Espagne,
Hastons-nous de finir cette heureuse Campagne,
Il amene son fils, c'est le jeune Annibal
Qui doit-estre (dit-on) aux Romains si fatal;
Oüy, ce jeune Heros éloigné de l'Afrique,
En naissant ennemy de nostre Republique,
Par l'ordre d'Amilcar nous jura dans ces lieux

Une

Une haine éternelle à la face des Dieux ;
Et si l'on croit l'augure, & ce qu'on en publie,
Il sera quelque jour l'effroy de l'Italie.
Prevenons cet augure, & haïssant nos desseins,
Dans Carthage faisons triompher les Romains.
Heureux ! si quelque jour mon fils pouvoit pretendre
D'éteindre un feu naissant qui doit tout mettre en cendre,
Et que l'on vit combatre avec quelques vertus
Contre un jeune Annibal un jeune Attilius.
Prés de moy de la guerre il fait l'apprentissage,
Il murmure déja de la lenteur de l'âge,
Et le fils d'Amilcar qui sert à l'exciter,
Luy fait prendre le fer qu'il a peine à porter ;
Il cherche les perils, il aime les allarmes,
Souvent mes yeux de joye en ont versé des larmes ;
Mais, Seigneur, pardonnez ce transport trop humain
D'un pere pour un fils digne du nom Romain.

METELLUS.

Seigneur, avec plaisir on voit la noble audace
De ce jeune Heros qui suivra vostre trace.

REGULUS.

Je ne sçay d'ou me vient ce importun soucy,
Mais souvent je voudrois qu'il ne fust point icy.
Allez vous reposer. Priscus, dans vostre tente,
Nous allons (s'il se peut) rendre Rome contente,
Et quand il sera temps nostre zele & nos soins
N'en prendront aujourd'huy que vos yeux pour témoins.

SCENE III.

REGULUS, METELLUS.

REGULUS.

CArtage nous fournit une illustre matiere
Pour finir avec gloire une longue carriere !
Seigneur, le monde entier attentif & jaloux
Dans ce siege fameux fixe les yeux sur nous ;
Tout semble maintenant flater nostre esperance,
La moitié de l'Afrique est sous nostre puissance,
Preparons à Cartage un assaut general,
Il faut que ce grand jour luy devienne fatal,
Mesme avant qu'Amilcar puisse revoir ses portes
Conduisons à ses murs nos plus braves cohortes ;
Si nous tardons encor il peut les secourir,
C'est aujourd'huy qu'il faut triompher ou perir ;
Mais avant que d'aller où l'honneur nous convie,
Eloignons de ce Camp & mon fils & Fulvie.

METELLUS.

Il ne tiendra qu'à vous de les faire partir,
Seigneur.

REGULUS.

Malgré mes feux il y faut consentir.
Tous les jours vostre fille augmente nos allarmes,
A nos moindres perils elle donne des larmes ;
Que seroit-ce grands Dieux ! si de pressans malheurs
Meritoient quelque jour de plus justes douleurs ?

Mon

Mon fils (vous le sçavez) veut me suivre sans ceſſe,
L'un & l'autre à ſon tour m'arreſte, m'intereſſe,
Et je ſens mon penchant & l'amour paternel
Qui livrent à mon cœur un combat éternel,
J'en rougis, & j'en fais un aveu trop ſincere,
J'ay le trouble ſouvent d'un amant & d'un pere,
Loin d'eux j'irois tranquille affronter les hazards,
Je n'aurois point pour moy de ſi tendres égards,
J'ay peut-eſtre pour eux trop de ſoin de ma vie,
Et Rome, Metellus, n'en eſt pas mieux ſervie.

METELLUS.

Hé quoy? dés qu'au combat on vous voit attacher
Des murs des ennemis il faut vous arracher;
Seigneur dans noſtre Camp je n'ay ſouffert Fulvie
Que pour charger ſes yeux du ſoin de voſtre vie,
Pour moderer l'ardeur qui vous mene trop loin,
Pour ménager un Chef de qui Rome a beſoin,
Et j'ay crû voſtre fils prés de vous neceſſaire
Pour aider aux Romains a conſerver le pere.

REGULUS.

Ah! Seigneur dés ce jour il faut les écarter
Ces objets trop touchans pouroient nous arreſter,
Au fort de Clypea renvoyons l'un & l'autre,
C'eſt l'intereſt de Rome, & le mien, & le voſtre.

METELLUS.

Seigneur, il en eſt temps, je voy trop qu'il le faut,
Que feroient-ils icy dans le jour d'un aſſaut?
Allez trouver Fulvie en ce peril extréme,

A ce départ, Seigneur, disposez-la vous-
mesme,
Pour resoudre son cœur par l'amour agité,
La douceur fera mieux que mon authorité,
J'iray voir vostre fils, & d'un front moins se-
vere
Je luy veux expliquer les ordres de son pere,
Il n'est pas temps encor qu'il hazarde des
jours
Qui nous seront dans peu d'un utile secours.

REGULUS.

Ainsi, libres, Seigneur, de ce soin domesti-
que
Avec tranquilité servons la Republique,
Sans qu'aucun interest partage nostre ardeur,
Que Rome toute entiere occupe nostre cœur?
Il est temps de finir cette grande entrepriſe,
Il faut qu'à cet assaut la gloire nous con-
duiſe,
Le Tribun Mannius doit marcher aujour-
d'huy,
Et je veux....

METELLUS.

Gardez-vous de combattre avec luy,
Seigneur, laiſſez-moy faire, & n'allez pas vous-
mesme,
Exposer vostre teste à quelque stratageſme.
Xantipus ne combat qu'en trompant l'enne-
my,
On le sçait. Mannius n'est à vous qu'à demy.
De ce Tribun encor j'ay quelque défiance,
Je doute de sa foy, ſi j'en croy l'apparence,
Tous vos plus grands ſuccés il les voit à re-
gret,
Rien n'est plus dangereux qu'un ennemy ſe-
cret;
L'affront que vôtre bras luy fit ſur le rivage
Avant l'embarquement deſtiné pour Cartage
Peut encor dans ſon cœur n'eſtre pas oublié.

REGULUS.

Il me ſemble depuis qu'il s'eſt juſtifié,

J'avois

J'avois un sentiment Seigneur, pareil au vôtre,
Mais il fait tous les jours son devoir comme un autre.
Il vient, & son ardeur rassure mes esprits,
Je verray vôtre Fille, allez trouver mon Fils.

SCENE IV.

MANNIUS, REGULUS.

MANNIUS.

TOut flate vos desseins, & tout vous favorise,
Seigneur, dans peu de temps Cartage sera prise,
Je viens pour vous donner cet avis important,
Vous devez ménager ce precieux instant,
Vous allez triompher, & je viens vous l'apprendre;
L'endroit que Xantipus prenoit soin de défendre
Vient tout d'un coup, Seigneur, de tomber à nos yeux,
Bien moins par nos efforts que par l'ordre des Dieux;
Oüy, sans aucun secours de nos fortes machines
Il s'est ensevely sous ses propres ruïnes,
Avant que l'ennemy le remette en état
Allons, Seigneur, courons l'engager au combat,
Ce poste sera pris si vous voulez paroître.

REGULUS.

Avant que l'attaquer il faut le reconnoître,
Mannius, & je veux que ce soit avec vous
Malgré tous les soupçons....

MANNIUS.

Seigneur, quelque jaloux

M'auroit-il prés de vous noircy....

REGULUS.

Pour les détruire
Combattez prés de moy, c'eſt aſſez vous en dire,
Quand de nous dans un Camp on peut ſe défier
Une grande action ſçait nous juſtifier;
Sur vous d'aucun ſoupçon je n'ay plus l'ame atteinte,
D'ailleurs la défiance eſt l'effet de la crainte,
Je ne puis un moment douter de vôtre foy,
Et crois que tout Romain eſt Romain cómme moy.
Rempliſſez dignement une ſi belle attente,
Dans peu vous reviendrez me trouver dans ma tente,
Que la gloire de Rome anime vôtre eſpoir,
Vous m'entendez, Tribun, faites vôtre devoir.

SCENE V.

MANNIUS.

QU'entens-je? Regulus en moy ſeul ſe confie,
Et je pourray trahir mon chef & ma patrie?
Il ne veut plus douter, m'a-t-il dit, de ma foy;
Cependant Xantipus eſt d'accord avec moy;
Si Regulus me ſuit ſa perte eſt infaillible,
Avec l'Afrique il perd le titre d'invincible,
Tous ſes plus grands ſuccés deviennent ſuperflus,
Mais Dieux! perdant Fulvie il perd encore plus.
Pardonnez-moy, grands Dieux! une telle vengeance,
Fulvie a corrompu mon cœur, mon innocence,

Par

Par toutes les fureurs ce cœur eſt déchiré,
Je ſuis amant jaloux, rival deſeſperé;
Je ſçay trop qu'un ſecret d'une telle importance
N'admet point en ce Camp la moindre confidence,
Je ne l'ay juſqu'icy confié qu'à ma foy
Et mon ſecret demeure entre les Dieux & moy.
C'eſt donc vous, juſtes Dieux! à qui je le confie,
C'eſt à vous ſeuls auſſi que je me juſtifie,
Vous avez veu l'affront que Regulus m'a fait,
Et ſi pour m'en vanger je commets un forfait,
Il oſa m'inſulter & menacer ma teſte,
Sur la ſienne je fais retomber la tempeſte,
Cet affront eſt gravé trop avant dans mon cœur;
Le ſang des Manlius ne connoît point la peur.
Regulus, ne croy pas qu'une terreur panique
M'écartât lâchement des rives de l'Afrique;
Mais je ne voulois pas que mon amour caché
Te ſuivit en triomphe à ton char attaché:
Que dis-je? dans ce jour ſi tu prenois Carthage
L'Hymen ſeroit le prix de ce fameux Ouvrage,
Fulvie, ah Dieux! Non, non, je n'ay plus de remords,
Cet hymen à mes yeux preſente mille morts,
Détruiſons (s'il ſe peut) cette belle eſperance,
Je le dois à ma flame autant qu'à ma vengeance;
Allons ſans balancer ſervir nos ennemis,
Et leur tenir enfin tout ce que j'ay promis.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FULVIE, FAUSTINE, MARCELLE.

FULVIE.

PRiscus est dans ce Camp, enfin Rome est instruite
Du dessein de mon pere & de nostre conduite,
De la part du Senat il a veu Metellus,
Rome connoit pour moy l'amour de Regulus;
Pardonne, jusqu'icy si je l'ay voulu taire,
Mais, Faustine, l'amour se plaist dans le mistere;
Je t'ay caché long-temps que mon cœur en secret
A prevenu le choix que mon pere en a fait,
Je n'en dois point rougir, il est temps qu'il éclate.
A Regulus, à toy, je deviendrois ingrate,
Je puis te découvrir mes mouvemens divers
Quand Rome les approuve avec tout l'Univers.
Tu sçais que premier Chef de la guerre Punique
Il défit Amilcar sur les costes d'Afrique,
Que Regulus obtint par l'ordre du Senat,
Les honneurs du triomphe avec le Consulat.

Tu

Tu n'eſtois pas à Rome où je fus amenée,
Je veux te rapeller cette grande journée,
Où je vis ce Heros pour la premiere fois
Vainqueur des Africains & digne de mon choix.
Ce brillant appareil, cette pompe de guerre,
Ce débris de vaiſſeaux qu'on trainoit ſur la terre,
Spectacle à nos regards ſurprenant & nouveau,
Où la terre portoit les dépoüilles de l'eau;
Ces lions enchainez, ces monſtres de l'Afrique,
Dont la ferocité dans Rome pacifique
Sembloit s'eſtre adoucie en quittant leurs deſers
De leurs rugiſſemens n'oſoient fraper les airs.
Mille & mille captifs dans un triſte ſilence
Precedoient le vainqueur, annonçoient ſa vaillance,
D'aigles & de faiſceaux un mélange confus
Dans toute ſa ſplendeur nous fiſt voir Regulus.
Ce front majeſtueux, cet air grand & modeſte
Soudain de ma memoire effaça tout le reſte,
L'applaudir, l'admirer, fuſt mon unique employ,
Enfin, il triompha de l'Afrique & de moy.

FAUSTINE.

Madame, il me ſouvient qu'une grande tempeſte
Déroba la moitié d'une telle conqueſte;
Et qu'en l'Iſle de Corſe où j'abordois alors
Tant de Vaiſſeaux briſez parurent dans nos Ports....

FULVIE.

Tu te trompes, la mer jalouſe de ſa gloire
Ne fit que rehauſſer l'éclat de ſa victoire:
La tempeſte parut favorable aux Romains,
Utile à Regulus, honteuſe aux Africains;

Car

Car de tant de Vaisseaux toute la Mer couverte
Augmentoit son triomphe, & redoubloit leur perte,
Et ce vaste débris flotant de mers en mers,
Fut étaloit la pompe aux yeux de l'Univers.
Voila, comme je vis ce vainqueur de l'Afrique,
Ce fameux défenseur de nostre Republique;
J'arrestè sur luy seul mes regards curieux,
Et mon cœur paya cher le plaisir de mes yeux.
Non, il faut l'avoüer à la gloire des armes,
Faustine, les guerriers ont pour nous plus de charmes,
Leur merite à nos yeux brille avec plus d'éclat
Que ceux de qui la pourpre est toûjours au Senat,
On veut voir un Heros qui commande une Armée,
Qui de mille hauts faits remplit la Renommée,
Tout parle en sa faveur, nostre esprit prévenu
Nous donne de luy plaire un desir inconnu;
Mais lors qu'un air si grand brille sur son visage,
Que toute sa personne égale son courage,
Qu'un mortel si parfait comble de tant d'honneurs
Trouve facilement le chemin de nos cœurs!

FAUSTINE.

Madame, ce Heros répond à vostre attente,
Vostre ame de ses feux doit paroitre contente.

FULVIE.

Te vanter Regulus, t'avoüer mon ardeur,
Puis-je mieux t'expliquer que je regne en son cœur?
Oüy, ma main est le prix de Cartage conquise,
On couronne nos feux aprés cette entreprise,
Je veux donc que mes yeux allument tour à tour
Le flambeau de la guerre & les feux de l'amour,

Que

Que mes tendres regards témoins de sa victoire
Animent ce Heros & partagent sa gloire.

FAUSTINE.

On le connoit, Madame, & l'on doit à vos yeux
La moitié de ses faits si grands, si glorieux;
Mais pourquoy les frayeurs dont vostre ame est atteinte?
J'ay connu vostre amour en voyant vostre crainte,
Toûjours pour Regulus vostre esprit allarmé....

FULVIE.

Ne craint-on pas toûjours pour un Heros aimé?
Quand je voy les perils qu'il affronte sans ceſſe,
Faustine, en rougiſſant j'avoüray ma foibleſſe;
Je voudrois que ſenſible à mes empreſſemens
Il moderât l'ardeur de ſes grands ſentimens,
Qu'apres avoir tout fait pour luy, pour ſa patrie,
Pour moy, pour ma tendreſſe, il menageât ſa vie,
Hé que veut-il de plus? ſon nom vole en tous lieux,
Regulus eſt connu preſque autant que les Dieux,
Il eſt craint, reveré; l'Afrique, l'Italie
Admirent ſes exploits, l'Univers les publie,
Tant de monſtres défaits, tant de peuples ſoûmis,
Le rendent la terreur de tous nos ennemis;
Il va prendre Cartage & remplir noſtre attente,
Apres cela ſa gloire en doit eſtre contente,
Regulus eſt trop ſeur de l'immortalité,
Et n'en a que trop fait pour la poſterité.

SCENE II.

REGULUS, FULVIE, FAUSTINE, MARCELLE, REGULUS.

REGULUS.

NOn, non, je n'ay rien fait si je ne prens Cartage,
C'est par-là que je dois couronner mon Ouvrage,
Ce jour va décider, Madame, de mon sort,
Ces murs vont éprouver notre dernier effort,
Mais dans une action d'une telle importance:
Souffrez que je vous dise icy ce que je pense,
Madame, il faut du Camp vous resoudre à partir
Pour moy, pour vous, pour Rome, il y faut consentir.

FULVIE.

Moy, partir? moy? Seigneur, un tel discours m'étonne.

REGULUS.

Vôtre pere le veut, la gloire nous l'ordonne,
L'amour s'accorde mal avec de grands desseins,
Et cette austerité de nos premiers Romains;
Vous ne pouvez au Camp demeurer davantage,
On va bien-tôt donner un assaut à Cartage,
Le tumulte, les cris, & l'horreur des combats,
Ce mélange confus d'armes & de Soldats,
Ce terrible appareil vous rendroit trop timide,
Souffrez malgre l'amour que la gloire vous guide.
Madame, au nom des Dieux partez avec mon Fils.

FUL-

FULVIE.

Quoy ? Seigneur, vous allez joindre les ennemis ?
Ah ! je ne croyois pas que l'heure en fût si proche,
Que je crains pour mon cœur cette fatale aproche ?
Mon Pere & mon Amant vont s'exposer tous deux ;
Que seroit-ce grands Dieux ! si ce jour malheureux
Alloit dans ce combat me ravir l'un ou l'autre,
Differez-le, Seigneur, mon interest... le vôtre...
Non.... Cartage ne peut tenir encor longtemps,
Et sans vous exposer tous deux....

REGULUS.

Je vous entends ;
Mais, Madame, est-il temps de parler de tendresse,
De grace cachez-moy toute vôtre foiblesse,
Vôtre cœur me tient mal ce qu'il m'avoit promis,
Il devroit me presser d'aller aux ennemis,
S'il m'aimoit en effet prendre soin de ma gloire,
Et hâter aujourd'huy ma derniere victoire.

FULVIE.

Hé ? ne craignez-vous point, Seigneur, de trop oser ?
Est-ce qu'un General doit ainsi s'exposer ?
Que dis-je ! en ce moment une nouvelle crainte,
De noirs pressentimens dont mon ame est atteinte
Me font pâlir pour vous ; c'en est assez, Seigneur,
Vous devez vous fier aux troubles de mon cœur,

Des

Des volontez du Ciel ces muets Interpretes
Preſagent nos malheurs par des craintes ſecretes,
Et ces preſſentimens plus ſeurs que nos Devins,
Nous marquent quelquefois les Arreſts des deſtins.

REGULUS.

Je crains peu du deſtin le caprice funeſte.
Je feray mon devoir, les Dieux feront le reſte,
Madame, & je rougis de tarder ſi long-temps
A remplir des devoirs à ma gloire importans ;
Cartage ſera priſe, ou bien mes funerailles
Se feront aujourd'huy ſur ſes propres murailles ;
Plaiſe aux Dieux que ma mort en cauſe le débris !

FULVIE.

Grands Dieux ! ne payez pas l'Afrique d'un tel prix ?
Y daignez-vous encor joindre la terre & l'onde,
Ce ſeroit trop payer la conqueſte du monde.

REGULUS.

Au nom des Dieux, partez, éloignez vous de nous,
Le fort de Clypea ſera plus ſeur pour vous ;
Retournez-y, Madame, & par l'ordre d'un pere,
Par les vœux d'un Romain à qui vous eſtes chere,
Vos jours ſont expoſez dans un Camp.

FULVIE.

Non, Seigneur,
Diſſipez pour mes jours cette injuſte terreur,
Auprés de Regulus je n'ay point ces foibleſſes,
Voſtre Camp eſt plus ſeur que mille forteresſes,
Je ſeray plus tranquille auprés de voſtre bras

Que

Que dans Rome, Seigneur, où vous ne serez pas.

REGULUS.

Madame....

FULVIE.

Si ma crainte a trop osé paroître,
D'un premier mouvement un cœur n'est pas le maître,
Foible comme je suis dans ces perils pressans,
Si je n'ay pas gardé d'empire sur mes sens,
Pardonnez-moy, Seigneur. Courez à la victoire,
J'ay de quelques momens retardé vostre gloire;
C'est un crime (il est vray) que mon cœur a commis,
Il estoit le plus grand de tous vos ennemis,
Pour l'en punir partez, oubliez sa tendresse,
Et que la gloire soit vostre unique maîtresse.

SCENE III.

METELLUS, REGULUS, FULVIE, FAUSTINE, LEPIDE.

REGULUS.

AH! Seigneur, servez-vous de vostre authorité,
Je ne puis rien gagner sur son cœur agité,
Mon fils partira seul, & malgré nostre envie.....

METELLUS.

Vostre fils veut partir encor moins que Fulvie,
J'ay parlé, mais en vain j'ay voulu preparer
Son cœur à ce départ qui l'a fait soupirer,
Protestant que plûtost il cessera de vivre,
Loin de partir, Seigneur, il s'apprête à vous suivre.

REGULUS.

Il ne veut point partir, je l'avois preſſenty,
Et ſon cœur, grace au Ciel, ne s'eſt point démenty,
Puiſqu'il veut demeurer, Seigneur, je vous avouë
Qu'un pareil ſentiment merite qu'on le loüe,
Il eſt digne de moy, qu'il demeure; mais Dieux!
Conjurez-la, Seigneur, d'abandonner ces lieux,
J'adore ſa vertu, je cheris ſa tendreſſe,
Je cours où mon devoir m'appelle, & je vous laiſſe, *à Lepide.*
Adieu, Madame, vous prenez ſoin de mon fils.

SCENE IV.

METELLUS, FULVIE, FAUSTINE, MARCELLE.

METELLUS.

HE quoy? donc nous ſerons tous deux deſobeïs,
Regulus vous parloit à ma ſeule priere,
Ma fille, & vous dictoit l'ordre de voſtre pere;
Mais je veux qu'en ce jour mes ordres ſoient ſuivis,
Ne prenez pas pour vous d'exemple ſur ſon fils,
Il a charmé mon cœur oſant me contredire,
Nous devons de bonne heure à la guerre l'inſtruire,
Et lorſque dans ce Camp tout doit le retenir,
De contraires raiſons vous en doivent bannir.

Le

FULVIE.

Le fils de Regulus ne quitte point son pere ;
Je suis auprés de vous, Seigneur, puis-je mieux faire?
Et quand Attilius fait voir un cœur si grand,
Me croyez-vous, Seigneur, plus foible qu'un enfant?

METELLUS.

Ne soyez plus, ma fille, à mes desseins contraire,
Partez dés ce moment si vous voulez me plaire,
Le Tribun Mannius s'offre à vous escorter,
De l'armée aujourd'huy je voudrois l'écarter,
J'ay mes raisons. Allez, je vous donne ma garde,
Et sans plus refléchir sur ce qui vous regarde,
Croyez que je travaille à voître seureté.

FULVIE.

Seigneur, je sçay pour moy quelle est vostre bonté:
Mais si j'osois encor vous faire une priere,
Sans blesser le respect que je dois à mon pere,
Sensible à mes desirs souffrez au nom des Dieux,
Pour admirer vos faits que je sois dans ces lieux :
D'ailleurs, à ce refus Mannius m'authorise,
Veut-on qu'à Clypea ce Tribun me conduise,
Luy que j'ay vû toûjours envieux & jaloux...

METELLUS.

Si vous le haïssez, nous le haïssons tous;
Je l'honore, il est vray, mais c'est par politique,
Ah! que n'est-il plûtost à Rome qu'en Afrique?
Sous l'apas specieux de conduire vos pas,
Je voudrois qu'en ce Camp Mannius ne fust pas,

Qu'il

Qu'il fuſt à Clypea quand nous prendrons Cartage,
Je l'ay meſme tantôt ſondé ſur ce voyage;
Et bien qu'il m'ait paru quelque temps agité,
Il a receu cette offre avec avidité.

FULVIE.

Seigneur, ſi vous m'aimez épargnez-moy des larmes.

METELLUS.

Ma fille, ignorez-vous le caprice des armes?
Sans attendre du ſort l'evenement douteux,
Allez à Clypea pour nous faire des vœux.

FULVIE.

Exilée, incertaine, importune à moy-meſme,
Quel Dieu puis-je implorer dans ce deſordre extrême?
Ce n'eſt point par des vœux qu'il faut vous ſecourir,
Je dois prés de vous vivre, ou prés de vous mourir.

METELLUS.

Puiſque vous faites voir un ſi noble courage
Demeurez, vous verrez l'attaque de Cartage;
Mais de cette vertu ne vous démentez pas,
Encore un coup, ſongez au deſtin des combats,
De ſes evenemens le caprice eſt extrême,
Quoy qu'il arrive enfin ſoyez toujours la meſme;
Mannius doit venir pour vous preſter la main,
Dites-luy que pour vous j'ay changé de deſſein;
Adieu, mais oubliez toute voſtre foibleſſe.

SCE-

SCENE V.

FULVIE, FAUSTINE.

FULVIE.

Ciel! que ne dois-je point à ſa juſte tendreſſe,
Nous ne partirons point, nous ſerons les témoins....
Mais pourquoy Mannius prend-il de nouveaux ſoins?
Pourquoy pour m'eſcorter s'offre-t'il à mon pere?
Pourquoy?.... mais j'en ſçay trop penetrer le miſtere.

SCENE VI.

MANNIUS, FULVIE, FAUSTINE.

MANNIUS.

MAdame, tout eſt preſt ſi vous voulez partir,
A ce juſte départ vous devez conſentir,
Les craintes, les perils... ſur tout l'amour d'un pere
M'ont honoré d'un choix....

FULVIE.

Il n'eſt pas neceſſaire,
Je demeure en ce Camp, & n'en veux point partir,
Mon pere a la bonté d'y vouloir conſentir;
Mais vous, quand tout s'apreſte, & que pour la patrie

Chacun avec ardeur court expoſer ſa vie,
Par quel motif, Seigneur, bizarre ou genereux
Prenez-vous un deſſein ſi contraire à mes vœux?
Lorſque de tous coſtez le fer commence à luire,
Vous voulez vous charger du ſoin de me conduire;
Certes, un tel employ qui cherche le repos
Dans cette occaſion ſied mal aux grands Heros;
Que vos empreſſemens ceſſent de me contraindre?
Où mon pere eſt, Seigneur, je ne vois rien à craindre,
Je ſçauray partager les perils avec luy;
Allez à Clypea nous attendre aujourd'huy.

SCENE VII.

MANNIUS.

AH! ſans aller ſi loin, vous iriez à Cartage,
Vous qui m'oſez tenir ce ſuperbe langage?
Juſtes Dieux! je touchois au bienheureux moment,
Où j'allois enlever la Maitreſſe & l'Amant;
Du jaloux Metellius la haine & la prudence,
Avecque mon amour eſtoient d'intelligence;
Il me livroit Sylvie en voulant m'éloigner,
Et j'allois mettre aux fers qui m'oſe dédaigner;
Mais du moins aſſurons ma premiere entrepriſe,

Re-

Regulus qui m'attend la flatte & l'autho-
riſe,
Tandis que pour l'aſſaut il donne ordre aux
ſoldats,
Il faut vers Xantipus que je guide ſes pas;
Ouy, ce poſte qu'il veut avec moy recon-
noître,
Luy va coûter le jour, ou luy donner un maî-
tre.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

METELLUS, PRISCUS.

METELLUS.

EST-IL donc vray, Priſcus?

PRISCUS.

Vous en eſtes ſurpris;
Mais il n'eſt que trop vray que Regulus eſt pris,
Xantipus eſt vainqueur, & par ſon artifice
Il a fait à Cartage un ſi grand ſacrifice;
J'ay peine à r'aſſurer tout le Camp étonné,
Le ſoldat eſt confus, abatu, conſterné;
Xantipus laiſſoit voir un endroit de Cartage,
Dont il avoit exprés fait tomber tout l'ouvrage;
Il eſtoit découvert, facile, & mal gardé,
Regulus pour le voir de prés s'eſt hazardé,
(Vous ſçavez que luy-meſme il veut tout reconnoître)
Il défend qu'on le ſuive, & l'on n'oſe paroître:
Enfin par le conſeil du Tribun qui le perd,
Il avance pour voir ce poſte à découvert;
A peine ont-ils marché, que la terre s'entr'ouvre,

Par

Par des lieux soûterrains l'ennemy se découvre ;
A chaque instant la terre enfante des soldats,
Qui courent tous en foule au devant de ses pas,
Regulus est surpris du nombre qui l'accable ;
C'est en vain qu'il se sert de son bras redoutable,
Quand le destin jaloux contraire à son grand cœur
Fait briser son épée & trahit sa valeur,
(A combien d'Africains eut-elle esté funeste ?)
Seigneur, il est aisé de deviner le reste,
Au cry des Ennemis nous avons fait alors,
Pour sauver Regulus d'inutiles efforts ;
Mais enfin on connoit leur fatal artifice,
Aussi tôt qu'on avance on trouve un précipice ;
Tout s'ébranle, tout tombe, & s'ouvre sous nos pas,
Et nous aurions trouvé mille & mille trépas,
N'estoit que pour garder ce qu'il venoit de prendre,
Xantipus a gagné ces murs sans nous attendre ;
Cependant Mannius s'est sauvé de ses mains,
Et seul est revenu dans le Camp des Romains.

METELLUS.

Qu'entens-je, Dieux cruels ! la prise d'un tel homme
Va faire le destin de Cartage & de Rome ;
J'attendois nouvel ordre à marcher sur ses pas,
J'y disposois les cœurs des Chefs & des soldats,
Quand je me preparois à combattre, à le suivre,
Aux mains des ennemis la fortune le livre ?
Pour ce Heros, pour nous, quel étrange revers ?
Sa chûte entraînera celle de l'Univers.
Toy, demon des combats qui des armes decides,
Dans un abysme affreux toy-mesme tu le guides ?

Cartage eſt aux abois, & tu veux la ſauver,
Abaiſſer les Romains pour la mieux relever;
Quel retour impréveu pour nous, pour ſa famille?
Que deviendra ſon fils? que deviendra ma fille?
Et quand ils apprendront cet accident affreux,
Ah! Priſcus, j'en ſoûpire & pour nous & pour eux.

PRISCUS.

Seigneur, j'ay défendu, ſur peine de la vie,
Qu'aucun n'en annonçât la nouvelle à Fulvie;
Elle eſt triſte, inquiete, & ſemble preſſentir
Les malheurs que ſon cœur ſçaura trop reſſentir.

METELLUS.

De quels maux ſa douleur va-t'elle eſtre ſuivie?
Mais, Dieux! j'en entrevoy de grands pour la patrie;
Que ferons-nous? Priſcus, tentons un autre aſſaut,
Pour vanger cet affront tout eſt preſt, il le faut;
R'animons les ſoldats, & courons à leur teſte,
Pour chaſſer loin de nous la prochaine tempeſte,
Et l'épée à la main, bien loin d'eſtre vaincus,
Mourons devant Cartage ou ſauvons Regulus.

PRISCUS.

Seigneur, voicy Fulvie, ah! cachons luy de grace
Du ſort de Regulus la cruelle diſgrace,
D'un funeſte recit épargnons luy l'éclat.

SCE-

SCENE II.

FULVIE, FAUSTINE, METELLUS, PRISCUS.

FULVIE.

SEigneur, apprenez-moy le succés du combat,
Je cours pour m'en instruire, & n'en puis rien apprendre,
Le soldat interdit refuse de m'entendre,
Ma voix impose à tous le silence & l'effroy,
On n'ose me répondre, on s'éloigne de moy.
Mais quoy? mon pere même évite ma presence,
Seigneur de tant d'horreurs que faut-il que je pense?
Qu'est-il donc arrivé de funeste pour nous,
Et pourquoy Regulus n'est-il pas avec vous?

METELLUS.

Ne me demandez rien, cessez de nous contraindre,
Laissez-nous, pour ses jours vous ne devez rien craindre,
Allons, Priscus.

FULVIE.

Souffrez que je suive vos pas,
Seigneur.

METELLUS.

Non, demeurez, & ne me suivez pas,
Ce qu'exige aujourd'huy le sort de ce grand homme,
Tout ce qu'attend de nous & le Senat & Rome
Demande un prompt conseil à nous seuls reservé,
Ma fille, où le secret sur tout soit observé.

FULVIE.

Ah! je n'entens que trop ce secret qu'on veut taire,
Il ne l'est que pour moy, j'en perce le mistere;
En vain vous r'assurez mes timides esprits,
Je voy la verité sur vos fronts interdits,
Pour m'épargner des pleurs vostre tendresse exige...
Ah! Regulus est mort?

METELLUS.

Il est vivant, vous dis-je,
R'assurez-vous, ma fille;

FULVIE.

Il est vivant, Seigneur,
Devant moy, cependant, vous changez de couleur;
Si vous me dites vray, s'il faut que je vous croye,
Des ce mesme moment souffrez que je le voye,
N'attestez point icy les hommes & les Dieux,
Mon cœur n'en croira plus desormais que mes yeux.

METELLUS.

Vous le verrez dans peu, nous allons dans sa tente,
Soyez moins inquiete, ou soyez plus constante,
Ayez pour Regulus moins de crainte & d'ennuy,
Montrez-vous à nos yeux aussi ferme que luy;
Il est quelques perils où la guerre nous livre.
Je fuis, & vous défens, ma fille, de nous suivre.

SCE-

SCENE III.

FULVIE, FAUSTINE.

FULVIE.

MOn pere de ces lieux me défend de sortir:
De cet ordre cruel que dois-je presentir?
Fortune, je ne vois aux lieux où tu me guides
Que des yeux égarez, des visages timides
Où regne la pâleur, le silence, & l'effroy;
Tu trahis Regulus, c'en est fait, je le voy,
Mon pere affecte en vain des dehors de constance,
Et Priscus a paru moins ferme en ma presence,
Pour épargner mes pleurs, ah! mortels déplaisirs,
On me cache ou sa mort ou ses derniers soûpirs;
Mais on m'ordonne en vain de paroistre constante
Faustine, allons, suivons mon pere dans sa tente,
Le respect ne peut rien sur un cœur plein d'effroy,
Si Regulus est mort tout est perdu pour moy.

FAUSTINE.

Non, de trop de douleur vostre crainte est suivie,
Metellus & Priscus répondent de sa vie,
A cette vaine erreur pourquoy vous attacher?

FULVIE.

Et s'il estoit vivant pourquoy me le cacher?
On nous trompe, te dis-je, allons, courons nous rendre....

Mais je voy Mannius, que venez-vous m'apprendre
Mannius?

SCENE IV.

MANNIUS, FULVIE, FAUSTINE.

MANNIUS.

Des malheurs où je n'oſe penſer,
Et je tremble, Madame, à vous les annoncer,
Pour Regulus enfin voſtre tendreſſe eſt vaine,
Et nous venons de perdre un ſi grand Capitaine.

FULVIE.

Il eſt mort, me trompai-je, helas!

MANNIUS.

Il n'eſt pas mort, Madame.

FULVIE.

Où donc eſt-il, parlez, quel eſt ſon ſort?

MANNIUS.

Guidé par ſon grand cœur, il alloit reconnoître
L'endroit qui de Cartage eut pû le rendre maître,
Quand un piege fatal dont il s'eſt vû ſurpris,
L'a fait tomber vivant aux mains des ennemis.

FULVIE.

Regulus n'eſt pas mort, Fauſtine, je reſpire,
Il eſt vivant encor pour nous, & pour l'Empire?

MANNIUS.

Ceſſez de vous flater malgré tous nos ſouhaits,
Nos cruels ennemis ne le rendront jamais;
De ſa priſe, Madame, ils ſçavent l'importance,

Pour

Pour le rendre aux Romains ils ont trop de prudence,
Et vos vœux & vos pleurs pour luy ſont ſuperflus,
Il n'y faut plus penſer.

FULVIE.

Je ne le verray plus?
Ah juſtes Dieux!

MANNIUS.

Je ſens le coup qui vous accable,
Mais ſa perte pour vous n'eſt pas irreparable,
Il eſt tant de Romains dont le ſang, les vertus,
Pourroient encor, Madame....

FULVIE.

Arreſtez, Mannius;
Qu'oſez-vous avancer, d'où vous vient tant d'audace?
Hé quoy? ſans reſpecter ſa nouvelle diſgrace,
Couvrant adroitement vos inſolens propos,
Vous oſez comparer quelqu'un à ce Heros?
Je ſçay que de tout temps une maligne envie
A tâché de noircir tout l'éclat de ſa vie,
Qu'il eſt quelques Romains jaloux de ſa grandeur,
Sans eſtre compagnons de ſa haute valeur....
Mais où ſont ces Romains dont le nom peut me plaire?

MANNIUS.

Oüy, Madame, il en eſt de race Conſulaire,
Du ſang des Scipions, du ſang des Manlius,
Qui ne cederoient pas au ſang d'Attilius.

FULVIE.

Je vous entens, Seigneur, il eſt d'illuſtres races,
Mais quand leurs deſcendans s'écartent de leurs traces,
Que du ſein du repos il faut les arracher,
Qu'il faut dans le peril les contraindre à marcher,
(Pardonnez-moy, Seigneur, ſi ma juſte memoi-

De semblables Romains me r'apelle l'histoire;
Mais quand de ses ayeux on n'a pas les vertus,
C'est en vain que l'on sort du sang des Manlius;
En vain vous vous parez de cet honneur suprême?
Non, Tribun, il faut estre illustre par soy-même,
Sans se mettre à l'abry de ces noms glorieux,
Il faut compter ses faits, & non pas ses ayeux.

MANNIUS.

Madame, c'en est trop, & mon ame agitée....
Mais on doit excuser une amante irritée,
Dont les premiers transports toûjours impetueux,
Forment ces sentimens fiers & tumultueux;
Ainsi, sans repousser un si sanglant outrage,
J'en remets la vengeance aux armes de Carthage,
Je sens, comme je dois ces mépris éclatans,
Et vous me connoitrez, Madame, avec le temps.

SCENE V.

FULVIE, FAUSTINE.

FULVIE.

LAsche, pour te punir d'une telle insolence,
Les plus sanglants mépris serviront ma vengeance;
Quand tu vois Regulus des Dieux abandonné,
Aux fers des Africains ce Heros enchaîné;
Perfide, tu pretens en tirer avantage,
Quand pour luy la fortune a changé de visage,
Sa disgrace affermit mes sermens & ma foy,
Et redouble aujourd'huy l'horreur que j'ay pour toy;

Ah! Lepide, parlez, dites, que fait mon pere,
Que dois-je craindre, helas! que faut-il que
j'espere?

SCENE VI.

LEPIDE, FULVIE, FAUSTINE.

LEPIDE.

AH! Madame, esperez que dans peu les Romains
Reprendront Regulus des mains des Africains,
On va mettre en usage & le fer & la flâme,
Nous entreprendrons tout. Mais apprenez, Madame,
Qu'un Heraut est venu de la part d'Asdrubal,
Qu'on l'a fait avancer en suite du signal,
Qu'il est dans le Conseil.

FULVIE.

Ah! je tremble, & je n'ose
Esperer.....

LEPIDE.

On ne sçait encor ce qu'il propose.

FULVIE.

Plaise aux Dieux qu'en ce jour il propose la paix,
Lepide, ce sont là mes plus ardans souhaits?

SCENE VII.

METELLUS, PRISCUS, FULVIE, FAUSTINE, LEPIDE.

METELLUS.

POur épargner vos pleurs & voſtre ame étonnée,
J'avois de Regulus caché la deſtinée,
Ma fille, il eſtoit pris, mais calmez voſtre éfroy,
Regulus eſt vivant & revient ſur ſa foy.

FULVIE.

Il revient? pour ſon fils, & pour nous que de joye?

METELLUS.

Aſdrubal prés de nous dans ce Camp le renvoye,
Dans peu nous l'y verrons, r'aſſurez vos eſprits;
Allez, & portez en la nouvelle à ſon fils.

FULVIE.

J'obéïs.

METELLUS *à Lepide.*

Laiſſez-nous.

SCENE VIII.

METELLUS, PRISCUS.

METELLUS.

MOn ame eſt allarmée,
Regulus ſur ſa foy vient rejoindre l'armée,

Mon

Mon cœur en eſt content & chagrin tour à tour,
J'ay pleuré de ſa priſe; & je crains ſon retour.
Tout le Camp eſt charmé de revoir ce grand homme,
Mais il en va coûter à la gloire de Rome;
Et ſans plus reflechir ſur mon premier deſſein,
J'eſtime Regulus, mais je parle en Romain;
Ouy, malgré nos projets & le nœud qui nous lie,
Que faudra-t'il donner pour le prix de ſa vie?
Et bien qu'il ait pour luy mes plus tendres ſouhaits,
Il faudra la payer d'une honteuſe paix,
Il faudra qu'il en coûte à noſtre Republique
Pour prix de ſa rançon la perte de l'Afrique,
Aſdrubal en vainqueur ne nous doit impoſer
Que des conditions qu'on ne peut refuſer;
Ah! Seigneur, aujourd'huy que de priſes de Villes,
Que de combats donnez, que d'aſſauts inutilles?
Xantipus a ſon gré va nous donner des loix,
Et l'on perd en un jour l'ouvrage de ſix mois;
Ainſi, ſans regarder ny moy, ny ma famille,
Ny mon propre penchant, ny celuy de ma fille,
J'avouë en ce moment que je ſuis combatu
Par ces grands intereſts & ceux de ma vertu,
Je payrois de mon ſang une ſi belle vie,
Pourveu qu'elle coutat moins cher a ma patrie.

PRISCUS.

Ces ſentimens, Seigneur, dignes de Metellus,
Me font vous admirer & plaindre Regulus;
Pardonnez ſi je ſuis d'un ſentiment contraire.

Quoy qu'on faſſe pour luy, l'on n'en ſçauroit trop faire,
Rome pour ſa rançon ne doit rien refuſer,
Si l'Afrique eſt ſon bien, il en peut diſpoſer;
S'il faut aux ennemis remettre quelques Villes;
Quelques forts, leurs deſſeins par là ſont inutiles;
Renvoyant dans ce Camp Regulus à ce prix,
Ils nous rendent le bras qui les avoit conquis,
De leur tout accorder, on ne peut ſe défendre,
Et ſi nous rendons tout, il ſçaura tout reprendre.

METELLUS.

Non, je ne doute point de ſes faits éclatans,
Mais il faut du bon-heur, des troupes & du temps;
J'ay le meſme penchant pour luy qui vous entraîne,
Vous parlez en ſoldat, je parle en Capitaine;
Mais dans l'art de la Guerre, il faut tout déferer
A l'intereſt public que l'on doit reverer;
Je cheris ſes vertus, & je parle pour Rome,
Quel que ſoit ce Heros, un Heros n'eſt qu'un homme;
Priſcus, & quels que ſoient ſes genereux deſſeins,
Le doit-on préferer au reſte des Romains?
J'ignore cependant le deſſein qui l'ameine,
Mais s'il parle de Paix noſtre honte eſt certaine;
Il faut rendre l'Afrique, & recevoir des loix
De Xantipus vaincu, de Cartage aux abois,
Voir triompher de nous la fortune & l'envie?
Ceder au temps, & voir noſtre gloire flétrie.

PRI-

PRISCUS.

Ah ! pour la relever, Seigneur, avec éclat,
Souffrez-moy de parler & d'agir en soldat :
Enfin sans balancer r'animons nostre audace,
Par un dernier effort emportons cette Place,
Attaquons à l'instant ses plus forts bastions,
J'entreprens cette attaque avec mes legions,
C'estoit vostre dessein, il en est temps encore,
Le soldat fera tout pour un Chef qu'il adore,
Remplissons les destins qui nous furent promis,
Arrachons Regulus des mains des ennemis ;
Il faut ne rendre rien, & hazardant nos testes,
Conquerir ce Heros pour garder ses conquestes.

METELLUS.

J'y souscrirois, Seigneur, vos genereux avis
Secondez par nos bras seroient bien-tôt suivis ;
Mais j'ay donné parole, & la tréve est conclue,
Il nous faut dans ce Camp en attendre l'issuë,
Regulus la demande & l'exige de nous,
Il faut le voir, l'entendre, & suspendre nos coups ;
De mille mouvemens je sens mon ame atteinte
De joye & de douleur, d'esperance & de crainte,
Je crains pour luy, pour Rome, & j'aime tous les deux,
Pour l'un & l'autre enfin je partage mes vœux,
Mon sentiment, Seigneur, s'accorde avec le vostre,
Et je voudrois donner mes jours pour l'un & l'autre.

SCENE IX.

LEPIDE, METELLUS, PRISCUS.

LEPIDE.

SEigneur, Regulus vient, j'ay dû vous avertir
Que des murs de Cartage on l'avoit vû ſortir;
Sur ſa foy l'Africain prend tant de confiance,
Que ſeul & ſans eſcorte on le voit qui s'avance,
Il marche vers ces lieux.

METELLUS.

Faiſons noſtre devoir,
A la teſte du Camp allons le recevoir.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MANNIUS.

QUEL retour impréveu ? j'ay peine à me connoître,
Devant moy dans ces lieux Regulus va paroître ;
Quel dessein le r'ameine ? Et d'où vient qu'Asdrubal
Renvoye en nostre Camp son ennemy fatal ?
On va tenir conseil, il faut que je m'y rende,
J'y verray Regulus ? Dieux ! que je l'apprehende ?
N'aura-t'il point sur moy jetté quelque soupçon
Du trait de Xantipus & de ma trahison ?
Abandonnons le Camp & fuyons dans Carthage ;
Non.... il faut demeurer sans changer de visage,
Je découvrirois tout à mon fier ennemy,
Ce seroit le sauver que le perdre à demy ;
Xantipus me r'assûre, & me sera fidele,
Hé ! qui pouroit douter de ma foy, de mon zele ?
Il faut m'abandonner en aveugle à mon sort,
Je perds Fulvie, helas ! & je cherche la mort.

SCE-

SCENE II.

LEPIDE, MANNIUS.

LEPIDE.

SEigneur, quand tout le Camp marque tant d'allegreſſe,
Qu'à revoir Regulus tout le monde s'empreſſe,
Que le moindre ſoldat de chaque legion
Court luy marquer ſon zele en cette occaſion,
Je vous trouve vous ſeul, triſte & mélancolique,
Qui ſemblez dédaigner l'allegreſſe publique.

MANNIUS.

Chacun a ſes raiſons, ainſi que ſes chagrins;
Mais quoy! de ſon retour que penſent les Romains?

LEPIDE.

De ſon retour, Seigneur, c'eſt la paix qu'on eſpere.

MANNIUS. *à part.*

La paix! ah juſtes Dieux!.... mais non, je dois me taire,
Vous eſtes peu Romain, Lepide, je le voy,
Vous n'en penetrez pas les ſuittes comme moy,
Et c'eſt eſtre ennemy de noſtre Republique,
De parler d'une paix qui couteroit l'Afrique.

LEPIDE.

Pour ſauver Regulus nous la ſouhaitons tous,
Et nous ſommes Romains, Seigneur, autant que vous.

MANNIUS.

Quoy? ſouhaiter à Rome une paix ſi honteuſe?

LE-

LEPIDE.

A Rome elle ne peut estre que glorieuse,
Puisqu'une telle paix va luy rendre aujourd'huy
Son plus grand défenseur, & son plus ferme apuy,
Le bras qui l'agrandit par plus d'une victoire,
L'auteur de son triomphe, & celuy de sa gloire.

MANNIUS

Vous estes bien zelé, mais tous les vrais Romains
Auront peine à souscrire à de pareils desseins.

LEPIDE.

Seigneur toute l'armée est preste d'y souscrire,
Et vous serez le seul qui l'ose contredire,
Nous le verrons bien-tôt, & déja Metellus....

MANNIUS.

Juste Ciel! il avance avecque Regulus.

SCENE III.

REGULUS, METELLUS, PRISCUS, LEPIDE, MANNIUS.

REGULUS.

LA fortune, Romains, vient de changer de face,
On en doit sierement soûtenir la disgrace;
Si vous voyez en moy par un bizarre effort
Un exemple fameux des caprices du sort;
Si mon bras a manqué la prise de Cartage,
C'est dans un grand revers qu'on voit un grand courage;
Mille & mille succés sembloient m'avoir promis
Que je devois dompter tant de fiers ennemis,
Les entraîner un jour au pied du Capitole,

Vous

Vous me voyez captif; mais ce qui me console,
J'ay remply mon devoir, & si je suis vaincu,
C'est la faute du sort & non de ma vertu.
Apprenez donc icy le sujet qui m'ameine,
Si l'on ne fait la paix ma disgrace est certaine;
Xantipus la demande & l'exige de moy,
Asdrubal me renvoye en ce Camp sur ma foy;
Si la paix dans ce jour avec eux n'est concluë,
Par eux à mon retour ma mort est resoluë,
Il n'en faut point douter, j'en ay vû les aprêts,
Mais sçachez à quel prix ils veulent cette paix.
D'un coup d'œil vous voyez tout ce qu'ils nous demandent,
Et vous ne doutez pas de tout ce qu'ils pretendent;
Le fort de Clypea par nos armes conquis,
De mes jours malheureux doit devenir le prix:
Que dis-je? ils reprendront pour garantir ma teste
L'Afrique qui se voit déja nostre conqueste;
Ils demandent encor pour fruit de cette paix
Tant d'illustres captifs que sur eux on a faits;
En vain j'ay demandé qu'on deputât un homme
Pour avoir les avis du Senat & de Rome;
Ils veulent que le Camp, & non pas le Senat,
Decide en cet instant d'un point si delicat;
Et comme ils estoient prêts d'entrer dans l'esclavage,
Ils veulent que l'armée abandonne Cartage;
Voila ce qu'on propose, & ce qu'on veut de nous:
Que pensez-vous Romains que j'exige de vous?

Ils

Ils demandent la paix, qu'on leur faſſe la guerre,
Que la flâme & le fer deſolent cette terre,
Et quoy qu'à Regulus il en puiſſe coûter,
Continuez la guerre, il vient vous y porter.
Romains, je vous l'avouë en ce peril extréme,
Pour vous perſuader je ſuis venu moy-meſme,
La paix plus que la mort m'a donné de l'effroy,
J'ay tremblé des bontez que vous auriez pour moy;
Ainſi je vous défens de racheter ma vie
Par cette paix honteuſe & pleine d'infamie.

METELLUS.

Je ne ſuis point ſurpris de cette fermeté
Qui vous fait voir la mort avec tant de fierté,
Seigneur, depuis long-temps voſtre ame accoûtumée
A ſoûtenir l'eclat de voſtre renommée,
Vous impoſa toûjours les plus auſteres loix,
Et c'eſt un vray Romain qu'en vous je reconnois;
Mais, Seigneur, il y va de l'intereſt de Rome,
De conſerver toûjours pour elle un ſi grand homme;
Je ne puis, ſans fremir, ſeulement écouter
La perte qu'aux Romains l'Afrique doit coûter,
J'en répons, le Senat malgré la noire envie,
Ne veut point la payer d'une ſi belle vie,
Je ſuis ſeur de la paix.

REGULUS.

Metellus, arreſtez,
Et parlez autrement ſi vous vous conſultez;
Un homme tel que vous, un homme Conſulaire
Doit parler en Romain ſans fard & ſans myſtere,
L'amitié ſur l'état ne doit point prevaloir,

Vous

Vous sçavez en secret que je fais mon devoir,
Vous m'en applaudissez dans le fonds de vostre ame,
Et sans donner les mains à cette paix infame,
Quoy que vous m'imposiez une contraire loy
Metellus, j'en suis seur, vous feriez comme moy.

METELLUS.

Rendons-les prisonniers, ou qu'ils soient vostre ostage
Tant d'illustres captifs sont la fleur de Cartage,
Ces braves Africains.....

REGULUS.

Non, je vous le défens,
Ce seroit leur laisser de braves combatans,
Des Chefs dont la valeur peut servir contre Rome,
Et perdant Regulus, vous ne perdez qu'un homme.

PRISCUS.

Un homme tel que vous dans l'ardeur des combats,
Sçait conduire, animer plus de cent mille bras;
Enfin nous perirons plûtôt que de vous rendre,
Que l'adroit Xantipus vienne icy vous reprendre?
Qu'Asdrubal de nos mains vienne vous arracher?
Cette prise, Seigneur, leur poura coûter cher.

REGULUS.

Non, je retourneray malgré vous dans Cartage,
J'ay donné ma parole, elle est mon seul ostage;
Je la tiendray, Priscus, ainsi que j'ay promis,
Et je vais me livrer aux mains des ennemis.

LE-

LEPIDE.

Quoy ? de tant de vertus mesme en nostre presence,
Une cruelle mort seroit la recompense ?

REGULUS.

Il faut tranquillement obeïr à son sort,
Voir d'un visage égal & la vie & la mort,
Et l'on doit preferer le trépas à la vie,
Aussi-tost qu'il devient utile à la patrie.

PRISCUS.

Hé quoy ? Seigneur, faut-il qu'un lâche Xantipus?...

REGULUS.

Parlez-en mieux, sans doute il a quelques vertus ;
Ouy, la finesse & l'art de ce grand Capitaine
Egalent la valeur & la force Romaine ;
Une ruse est permise, on doit en profiter,
Il s'en est pû servir, je devois l'éviter ;
Et me voyant surpris avec tant d'avantage,
J'ay cedé sans murmure au destin de Cartage.

METELLUS.

Ah ! Seigneur, demeurez, commandez les Romains.

REGULUS.

Non, le Commandement a passé dans vos mains ;
Dans ces fidelles mains Regulus le dépose,
C'est sur vostre valeur que mon cœur se repose :
Continuez la guerre, & rempliſſez mon rang,
Je vais en cimenter la gloire de mon sang ;
Et puisque je ne puis achever cet ouvrage,
De servir ma patrie, & de prendre Cartage,
Du moins par mes conseils & vostre noble effort,
Je détruiray Cartage encor aprés ma mort.

METELLUS.

O vertu sans exemple ! ô courage heroïque !

REGULUS.

Il n'en coûtera pas la perte de l'Afrique ;
Sans vous embaraſſer du ſort de Regulus,
Preſſez, preſſez Cartage, & ne differez plus,
Je l'ordonne en Conſul pour ſervir ma patrie,
C'eſt le Commandement, le dernier de ma vie.

LEPIDE.

Nous n'obeïrons point à ce Commandement,
Seigneur, nous perirons....

REGULUS.

Ecoutez un moment,
Qu'on cache mon départ ſur tout, & que l'armée
De mes ſecrets deſſeins ne ſoient pas informée,
Servez toûjours bien Rome, & laiſſons faire aux Dieux. *à Mannius.*
Enfin, en vrais Romains recevez mes adieux.
Pour vous Tribun, dont l'art, l'eſprit, & la prudence
Gardent dans ces momens un ſi profond ſilence,
Vous eſtiez comme moy par tout envelopé,
Comment des ennemis eſtes-vous échapé ?

MANNIUS.

J'ay long-temps combatu, Seigneur, par un miracle,
Contre un nombre inégal... mais trouvant peu d'obſtacle,
Ils vous ont reconnu, tous ſont tombez ſur vous.
Et mon bon-heur a ſceu me ſouſtraire à leurs coups.

REGULUS.

Dans un pareil diſcours qu'on a peine à comprendre,

On

On s'accuse souvent en voulant se défendre.

MANNIUS.

Quoy? Seigneur.

REGULUS.

Mannius, soyez un peu moins fier,
Il seroit dangereux de vous justifier;
C'est vous.... quoy qu'il en soit, allez, je vous pardonne,
A vos propres remords mon cœur vous abandonne.

MANNIUS.

Moy, Seigneur? je pourois....

REGULUS.

Ne me répondez plus,
Allez, & qu'on me laisse avecque Metellus.

SCENE IV.

REGULUS, METELLUS.

REGULUS.

SEigneur, nous sommes seuls, & je puis sans contrainte
Vous conter les maux dont mon ame est atteinte.
J'ay fait ce que j'ay dû pour Rome, & pour l'Etat,
Vous en pourez un jour rendre compte au Senat;
Je puis donc maintenant vous parler de Fulvie,
Luy donner les momens les derniers de ma vie,
Et sans vous déguiser le desordre où je suis,
Donner en mesme temps quelques pleurs à mes fils.
De Fulvie aujourd'huy, les craintes veritables

M'avoient marqué des Dieux les ordres redoutables ;
Elle a tout preſſenty, quoyquel'on faſſe enfin,
On ne peut éluder les Arreſts du deſtin.
De mon fils, de Fulvie, évitons la rencontre,
Ce n'eſt point à leurs yeux qu'il faut que je me montre,
Leurs ſoûpirs & leurs pleurs ne pouront m'arreſter,
Et j'en verſe pour ceux que je leur vay coûter.

METELLUS.

Seigneur, dans cét eſtat je ne ſçay que vous dire,
Pere, amant, je vous plains, Romain, je vous admire ;
Je ſuis charmé, je pleure, & je ſens dans mon cœur
Un mélange confus de joye & de douleur ;
Vous allez acquerir une immortelle gloire,
Vaincu vous remportez une illuſtre victoire,
Je ferois comme vous, & tant de fermeté
Conſacre voſtre nom à la poſterité ;
Mais lorſque je regarde & vous & ma famille,
Que je vois voſtre fils auſſi bien que ma fille,
Que je ſçais à preſent voſtre fatal deſſein,
Je ne ſuis plus Conſul, je ne ſuis plus Romain,
Pour vous, pour eux, pour moy, je ſens mon ame atteinte
Du moins autant que vous de douleur & de crainte,
Et connoiſſant que rien ne peut vous détourner,
Je n'ay que des regrets, Seigneur, à leur donner.

REGULUS.

Evitons-les, partons, fuyons cette entreveuë.
Mon ame en ces momens paroitroit trop émeuë ;
Mais dois-je m'impoſer de ſi barbares loix ?
Pourquoy ne les pas voir pour la derniere fois?

Non,

Non, pour leur épargner de mortelles allar-
mes,
Il faut fuir, ne point voir leurs soûpirs, & leurs larmes,
Qu'on ne leur parle point de départ, ny de mort,
Et vôus-meſme ayez ſoin de leur cacher mon ſort.

METELLUS.

Hé Seigneur? ils verront ſur mon triſte viſage
De quelque grand malheur l'infaillible préſage,
Retiendrai-je des pleurs qu'ils viendront m'arracher?
Et je devrois ſonger moy-meſme à me cacher.

REGULUS.

Seigneur déguiſons mieux toute noſtre triſteſſe,
Et tâchons d'épuiſer icy noſtre foibleſſe;
Il faut pour achever un ſi noble deſſein
Reprendre le viſage & le cœur d'un Romain;
Voſtre fille pouroit diſputer la victoire,
Je craindrois d'oublier ma patrie & ma gloire,
Je dois la fuir, Seigneur, auſſi bien que mon fils,
Elle paroît, tâchez de calmer ſes eſprits.

Il ſort.

SCENE V.

FULVIE, FAUSTINE, METELLUS.

FULVIE.

OU donc eſt Regulus, Seigneur, toute l'armée,

De ſon heureux retour & ſurpriſe & charmée,
Avec impatience eſpere de le voir;
Pourquoy tarde-t'il tant à remplir cét eſpoir?
Aux Dieux de Rome, helas! que de graces à rendre?
Que de larmes ſans eux nous allions tous répandre?
Si noſtre heureux deſtin ne nous l'avoit rendu,
Ou s'il avoit eſté plus long-temps attendu,
D'une infaillible mort je devenois la proye,
Mais je ne dois verſer que des larmes de joye;
Pardonnez-moy, Seigneur, ces tranſports innocens,
Vous daignez partager les plaiſirs que je ſens;
Mais je lis dans vos yeux de nouvelles allarmes,
Vous pouſſez des ſoûpirs, vous me cachez vos larmes.

METELLUS.

Non, je n'en verſe point, & qu'aurois-je à pleurer?
Je ſuis tranquille, & rien ne me fait ſoûpirer;
Regulus à vos yeux ne peut encor paroître,
J'en connois les raiſons.

FULVIE.

Faites-les moy connoître
Ces raiſons.... ah! Seigneur, ne me deguiſez rien:
Ciel! que dois-je augurer de ce triſte entretien,
Parlez, expliquez-vous.

METELLUS.

Les intereſts de Rome,
Avec ceux de Carthage, occupent ce grand homme,
Il medite un deſſein ſi grand, ſi genereux....
Non, jamais il ne fut plus digne de vos feux;
Aujourd'huy ce Heros met le comble à ſa gloire,
Qu'à jamais l'avenir en garde la memoire.

FUL-

FULVIE.

Quelle gloire, Seigneur? de grace apprenez-moy....

METELLUS.

Quelle grande victoire il remporte sur soy!

FULVIE.

Ah! j'y dois prendre part, & quand sa gloire brille...

METELLUS.

Helas! vous n'y prendrez que trop de part, ma fille;
Mais si vous m'en croyez, faites-vous cet effort,
Ne vous informez plus, ma fille, de son sort.

SCENE VI.

FULVIE, FAUSTINE.

FULVIE.

QUe veut-il dire, ah Ciel! je passe de la joye
A de mortels chagrins où mon ame est en proye,
Je croy voir Regulus au devant de mes pas,
Et lors que je le cherche, il ne me cherche pas;
Mon pere est interdit, son discours nous menace,
Il veut me preparer à quelque autre disgrace.
De quoy me parle-t'il? quel projet aujourd'huy
A conceu Regulus de si digne de luy?
Quelle victoire, ah Dieux! quelle gloire nouvelle
Redouble dans mon cœur une crainte mortelle?
Faustine, explique moy les pleurs de Metellus,
Pourquoy dans ces momens se cache Regulus?
Mais que me veut Priscus qui paroit tout en larmes?

SCENE VII.

PRISCUS, FULVIE, FAUSTINE.

PRISCUS.

AH! Madame, je viens augmenter vos allarmes,
De Regulus peut-estre ignorez-vous le sort,
Il veut partir, Madame, & courir à la mort.

FULVIE.

Quoy? Seigneur, Regulus....

PRISCUS.

Il veut quitter l'armée,
Sa vertu va remplir toute la renommée,
Il retourne à Cartage, & malgré nos souhaits,
Victime de la guerre, il refuse la paix:
Il fuit son fils & vous, par tout il nous évite,
Et tâchant de cacher le moment de sa fuite,
Il a voulu sortir du Camp; mais les soldats
Malgré luy sont venus au devant de ses pas,
Instruits de son dessein par le brave Lepide,
Tous se sont opposez à l'ardeur qui le guide,
En bataillons serrez sans observer de rang,
Ils ont alors fermé le passage du Camp;
Ce spectacle nouveau le surprent & nous touche,
Il nous a regardez avec un œil farouche;
Et d'un visage austere en s'adressant à moy,
Quoy? vous voulez d'un Chef sans honneur & sans foy?
(M'a-t'il dit) laissez-moy dégager ma parole
Priscus, soutenons mieux l'honneur du Capitole;
Mais tous l'interrompant par des cris douloureux
Ont protesté cent fois de mourir à ses yeux,

Plû-

Plûtôt que de ſouffrir ſon retour dans Carthage ;
Alors il eſt rentré, mais ſon air, ſon viſage
Nous menace... empeſchez ce funeſte retour,
Parlez, faites agir la nature & l'amour,
Allez trouver ſon fils, uniſſez-vous enſemble,
Peut-eſtre en vous voyant tous deux...

FULVIE.

Helas ! je tremble,
Pourons-nous empeſcher un ſi cruel départ ?
Allons... mais que je crains de luy parler trop tard.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

REGULUS, LEPIDE.

REGULUS.

QUoy? l'on me veut livrer à la noire infamie,
Qui poura démentir tout le cours de ma vie;
Je trouve noſtre Camp ſoûlevé contre moy!
On veut aux Africains que je manque de foy?
On s'oppoſe à mes pas, on veut ternir ma gloire,
On m'arrache en un mot ma plus grande victoire,
Et leur fauſſe tendreſſe, & leur fauſſe pitié,
Des tranſports que je ſens redouble la moitié;
Ah Dieux! ſi de ce Camp on ne m'ouvre un paſſage,
Si dans quelques momens je ne ſuis dans Cartage,
Je periray ſans doute, & de mes propres mains
J'iray vanger ma gloire aux yeux des Africains;
Mais c'en eſt trop, Lepide, il faut nommer le traître
Qui doit avoir inſtruit...

LE-

LEPIDE.

Vous voulez le connoître?
C'eſt moy, Seigneur, c'eſt moy, qui viens
de vous trahir,
Et qui jure à vos yeux de vous deſobeïr,
Pour vos precieux jours ayant l'ame allarmée,
J'ay pris ſoin contre vous de ſoûlever l'armée;
Mais voſtre fils en pleurs eſt venu me trouver,
Et je n'ay plus ſongé, Seigneur, qu'à vous
ſauver;
Aprés m'avoir commis le ſoin de ſon enfance,
J'ay dû ſauver en vous ſon unique eſperance;
Traitez mon zele ardant du plus noir des
forfaits,
D'un tel crime mon front ne rougira jamais,
Pour ne pas reveler voſtre cruel miſtere,
Aurois-je vû perir & le fils & le pere?
Non, & ſi je ſçavois quelque ſecours plus fort
Pour attendrir voſtre ame ou changer voſtre
ſort,
Ma foy s'en ſerviroit, & ſi je ſuis un traitre;
Ah! Seigneur, à ce prix je fais gloire de l'eſtre.

REGULUS.

Aprés t'avoir comblé de biens, d'honneurs,
d'emplois,
Eſt-ce là donc, ingrat, le prix que j'en reçois?
Lorſque j'ay confié mon fils à ta prudence,
Et quand tu dois l'armer d'une noble conſtance,
Tu l'inſtruis à gemir, à craindre, à s'eſtonner,
Sont-ce là les leçons que tu dois luy donner?
Mais enfin Metellus me ſera plus fidelle,
Il ſçaura ramener tout ce Camp ſi rebelle,
Et par mon artifice... ah! qu'il tarde long-
temps?
Cartage attend la paix, c'eſt la mort que j'a-
tens;
Dieux! lorſque Mannius fit ſoulever l'armée,
Qu'elle eſtoit contre moy de fureur animée,

Un coup d'œil me fit craindre & me fit obeïr,
Et pour sauver mes jours vous osez me trahir
Cruels, qui m'empeschez de courir à Cartage?
Vous vous repentirez d'un si sanglant outrage,
Vous attaquez ma gloire empeschant mon retour,
Je vous pardonnerois si vous m'ostiez le jour.

SCENE II.

PRISCUS, REGULUS, LEPIDE.

PRISCUS.

SEigneur, ayez pitié de la triste Fulvie,
Vostre cruel départ luy va coûter la vie,
Un mortel desespoir sur son visage est peint;
Une sombre pâleur qui regne sur son teint
Nous fait trembler, Seigneur, & pour vous & pour elle.

REGULUS.

Que dites-vous Priscus?

PRISCUS.

Que sa frayeur mortelle
Par des pleurs, des sanglots souvent entrecoupez,
Nous marque la douleur dont ses sens sont frapez,
Interdite, tremblante, elle marche avec peine,
Elle vous cherche.

REGULUS.

Ah Dieux! fuyons. Mais on l'ameine.

Lepide sort.

SCENE III.

FULVIE, FAUSTINE, REGULUS, PRISCUS.

FULVIE.

NE croyez pas, Seigneur, que pour vous attendrir,
Je pouſſe devant vous quelque indigne ſoûpir;
Je connois voſtre cœur, voſtre vertu farouche,
Je ſçay que les ſoûpirs, les pleurs, rien ne vous touche,
Je viens vous aplaudir de voſtre grand deſſein;
Vous eſtes, il eſt vray, veritable Romain,
Je ſeray comme vous veritable Romaine;
Partez, Seigneur, allez où la gloire vous mene,
Vous aurez à mes yeux un cœur preſt à percer,
Et j'auray comme vous du ſang preſt à verſer.

REGULUS.

Dieux! que me dites-vous? je fremis, ah! Madame,
Quel chemin prenez-vous pour ébranler mon ame,
N'eſtoit-ce pas aſſez?...

FULVIE.

Non, j'ay pris mon party,
Et mon cœur à vos yeux ne s'eſt point démenty;
Je marche ſur vos pas, l'amour & la patrie
Feront verſer le ſang de la triſte Fulvie;
Ce ſeul nœud vous retient ſans doute, allez, Seigneur,
Je réponds de mon bras, je réponds de mon cœur.

RE-

REGULUS.

Et moy, je ne réponds de rien. Qu'allez-vous faire?
Epargnez une vie, helas! qui m'eſt ſi chere;
Pourquoy me cherchez-vous? qui vous amene icy?
Et que vous ay-je fait pour me traiter ainſi?
Mais quoy? conſolez-vous, genereuſe Fulvie,
Avant que d'eſtre à vous, je ſuis à ma patrie;
J'ay donné ma parole, & je dois la tenir,
Regardez d'un œil ferme un illuſtre avenir.

FULVIE.

Fidelle aux Africains, à Fulvie infidelle,
Vous oſez la quiter, & vous brûlez pour elle?
Vous m'abandonnez donc & gardez voſtre foy
A nos fiers ennemis, Seigneur, plûtoſt qu'à moy?

REGULUS.

Il falloit ſervir Rome, & je la ſers, Madame,
Elle a dû l'emporter ſur vous & ſur ma flâme;
Ne me regardez plus comme amant, comme époux,
Un malheureux eſclave eſt indigne de vous;
Aujourd'huy cependant enviſagez ma gloire
Eſclave, je remporte une grande victoire,
Et je mouray content en ſongeant que mes fers
Pouront aprés Cartage enchaîner l'Univers.
Mais, Madame, vos pleurs ébranlent ma conſtance,
Je tâchois d'éviter vos yeux, voſtre preſence,
Je ſens que ma vertu dans le trouble où je ſuis
Pouroit... ſortons; mais Dieux! l'on m'ameine mon fils:
Voila le dernier trait que me gardoit Lepide.

SCE-

SCENE IV.

Le jeune ATTILIUS, LEPIDE, REGULUS, PRISCUS, FULVIE, FAUSTINE.

Le jeune ATTILIUS.

SEigneur, ou courez-vous ? quel deſſein parricide
Vous fait fuir ſans pitié, vous fait m'abandonner,
Et chercher une mort que vous m'allez donner.
Avez-vous oublié pour moy voſtre tendreſſe?
Et qui prendra le ſoin d'elever ma jeuneſſe?
Que ferai-je ſans vous ? ſi je ne vous voy pas,
Qui ſçaura donc m'inſtruire à marcher ſur vos pas?
Qui pourra me tracer le chemin de la gloire?
Vous ne partirez point, non, je ne le puis croire
Mon pere... mais helas! vous détournez les yeux,
Et j'attendois de vous de plus tendres adieux;
Pourquoy me cachez-vous voſtre auguſte viſage ?
Mon pere, au nom des Dieux n'allez point à Carthage.
Vous refuſez d'entendre une timide voix,
Du moins embraſſez-moy pour la derniere fois.

REGULUS.

Eloignez cet enfant, Lepide, & qu'on me laiſſe,
Juſtes Dieux! ah! mon fils!

FUL-

FULVIE.

Seigneur, tant de tendresse
Ne peut-elle toucher?...

SCENE V.

METELLUS, REGULUS, FULVIE, PRISCUS, LEPIDE, Le jeune ATTILIUS, FAUSTINE.

REGULUS.

Ciel! je voy Metellus,
Je respire. Seigneur, ne me retient-on plus;
L'artifice?...

METELLUS.

Oüy, Seigneur, & tout vous est propice,
Je vous rends à regret ce funeste service,
Vous pouvez retourner.

REGULUS.

Ah! que ne dois-je pas
A ces soins genereux? quel funeste embarras?
Un peu plus tard... ah Dieux! auriez-vous pû le croire,
Vous me rendez la vie en me rendant la gloire,
Maîtresse, fils, Romains, je ne vous connois plus,
Et ne vois de Romain icy que Metellus.

Le jeune ATTILIUS.

Mon pere?

FULVIE.

Vous partez.

REGULUS.

Il en est temps, Madame;
Il est temps de marquer la grandeur de vostre ame,
Armez-vous de vertu, sans plaindre Regulus,
Mon-

Montrez-vous aujourd'huy fille de Metellus,
Imitez sa constance, & si je perds la vie,
Songez qu'il me regarde avec des yeux d'envie.

à son fils.

Mon fils, rassurez-vous, soyez digne de moy,
Faites-moy voir un cœur incapable d'effroy,
Sans vous accoûtumer à répandre des larmes,
Dissipez devant moy ces indignes allarmes.

à Metellus.

Je mets entre vos mains sa jeunesse, Seigneur,
Dés ce jour servez luy de pere, de tuteur;
Ce gage m'estoit cher, & je vous le confie,
Qu'il demeure toujours fidelle à sa patrie;
Et qu'il songe avec vous, remplissant mes desseins,
Bien moins à me vanger qu'à servir les Romains.

à son fils.

Respectez Metellus. Puissent les destinées
Vous accorder, mon fils, de plus longues années;
Ou s'il les doit finir par quelque coup du sort,
Qu'il prenne pour modelle & ma vie & ma mort.

Il sort avec Priscus.

FULVIE.

Faustine, soûtiens-moy.

Le jeune ATTILIUS.

Mon pere, il faut vous suivre,
Je vous perds pour jamais, pourai-je vous survivre?

METELLUS.

Lepide, retenez cet enfant dans ces lieux,
Demeurez, attendez la volonté des Dieux;
Je ressens vivement ma douleur & la vôtre,
Il court où son devoir l'appelle, & nous au nôtre,
Esperez cependant, Priscus, moy, les Romains,
Nous allons l'arracher aux cruels Africains.

SCE-

SCENE VI.

FULVIE, FAUSTINE, Le jeune ATTILIUS, LEPIDE.

FULVIE.

QUel espoir justes Dieux!

Le jeune ATTILIUS.

Ah! sans verser de larmes,
Le fils de Regulus doit recourir aux armes,
Pourquoy m'arrestez-vous? un Romain, quoy qu'enfant,
Ne doit-il pas apprendre à combatre en naissant?

LEPIDE.

Ah! Seigneur.

Le jeune ATTILIUS.

Est-ce ainsi que vous devez m'instruire?
Vous devez au combat vous-mesme me conduire,
Je suivray Metellus, marchant à son costé.
à Faustine.
Je combatray, Madame, en pleine seureté;
Mais, helas! vous pleurez. Ah! genereux Lepide,
Hé quoy? n'est-il pas temps que la vertu me guide?
Et que mon pere enfin puisse voir aujourd'huy,
Qu'il laisse à sa patrie un fils digne de luy?

LEPIDE.

Hé bien? Seigneur, allons, il faut vous satisfaire,
Ah! trop genereux fils d'un trop malheureux pere!

SCE-

SCENE VII.

FULVIE, FAUSTINE.

FULVIE.

MOn pere & Regulus me quittent, quel effroy!
Il retourne à Carthage & m'y garde sa foy,
Pour conserver à Rome une fatale terre,
Par le prix de ma vie il achete la guerre,
Et refusant la paix qu'il arrache à mon cœur,
De l'Afrique en mourant il veut estre vainqueur.

FAUSTINE.

Rassurez-vous, Madame, on va tout entreprendre,
Du bras de Metellus vous devez tout attendre;
Pris sur les Romains, le jeune Attilius,
Tous voulant s'immoler pour sauver Regulus,
Vous devez esperer....

FULVIE.

Que veux-tu que j'espere?
Tu connois Regulus, & tu connois mon pere.

SCENE VIII.

MARCELLE, FULVIE, FAUSTINE.

MARCELLE.

AH! Madame, apprenez le plus grand des forfaits
Que l'on vient de punir au gré de nos souhaits;

Le

Le traître Mannius vouloit fuir dans Carthage,
On a vû son dessein sur son triste visage,
Et les yeux égarez, & le cœur agité
Il sortoit, nos soldats l'ont soudain arresté;
Voyant que son départ faisoit tout reconnoître,
Hé bien, leur a-t'il dit, venez punir un traître,
Par mon funeste amour j'ay trahy Regulus,
Et livré ce Heros au cruel Xantipus.

FULVIE.

Qu'entens-je? justes Dieux! Faustine, le perfide,
A-t'il pû concevoir ce dessein parricide?

MARCELLE.

A ces mots mille bras luy servant de boureaux,
L'ont presque en un moment déchiré par morceaux,
Pour vanger Regulus chaque soldat avide
Vouloit teindre son bras du sang de ce perfide,
Ils ont marqué leur joye & leur juste douleur,
De connoître le crime, & d'en punir l'autheur.

FULVIE.

Ce n'est point Mannius qui trahit sa patrie,
C'est le fatal amour de la triste Fulvie:
Ah! Seigneur, qu'a-t'on fait? & Regulus enfin....

SCENE DERNIERE.

PRISCUS, FULVIE, FAUSTINE, MARCELLE.

PRISCUS.

DU plus grand des Heros aprenez le destin,
Voyant que tout le Camp luy fermoit le passage,
Metellus pour servir sa gloire & son courage
Vient par son ordre apprendre au soldat mutiné
Que Regulus enfin estoit empoisonné;
Qu'Asdrubal, Xantipus redoutant ce grand homme
Pour le rendre inutile au service de Rome,
S'il manquoit une paix utile aux Africains,
Avoient d'un poison lent avancé ses destins,
Que leur zele par là demeuroit inutile;
Alors toute l'armée interdite, immobile
Par un triste silence accompagné de pleurs,
Promet en soûpirant de vanger ses malheurs.
Regulus s'est servy de ce noble artifice,
D'un crime glorieux vostre pere complice,
Trompe toute l'armée, & conduit Regulus
Jusqu'aux murs de Cartage auprés de Xantipus;
A peine ce Heros a-t'il gagné leurs portes,
Que se tournant alors vers nos tristes cohortes,
J'ay dégagé ma foy, Romains, c'en est assez,
Achevez les projets que je vous ay tracez,
(A-t'il dit) aussi-tost nous plantons des échelles,
Chacun prend de l'ardeur & des forces nouvelles,

On saute sur les murs, & l'épée à la main
On presse, & l'on est prest de forcer l'Africain;
Le jeune Attilius amené par Lepide,
Porté par des soldats montre un air intrepide,
Et pour sauver son pere, affrontant les hazards,
Sçait nous servir de Chef, d'aigles, & d'étendars.
Mais, Ciel! dans cet instant Xantipus l'ame émeuë,
Presente Regulus mourant à nostre veuë;
Il fait voir ce Heros déchiré, tout sanglant,
Tout le Camp est frapé d'un long saisissement;
L'horreur & la pitié nous glace, nous arreste,
Nous ressentons les coups qui tombent sur sa teste,
Et ces cruels lassez de le percer de coups,
Semblent dans leur fureur moins le fraper que nous;
De nos tremblantes mains on voit tomber les armes,
Loin de verser du sang nous répandons des larmes;
Cependant ce grand homme en ces derniers momens
Sembloit nous animer par ses regards mourans,
Et prodiguant pour Rome & son sang & sa vie,
Il meurt tranquillement pour sa chere patrie.

FULVIE.

Helas!

PRISCUS.

Dans cét instant tout le Camp des Romains
Pousse des cris affreux contre les Africains;
Les soldats animez par ce touchant spectacle,
A leur premier effort ne trouvent point d'obstacle.
Et du haut des rampars le cruel Xantipus

Est

Eſt tombé ſous les traits du brave Metellus;
Cartage eſt aux abois. Voſtre pere, Madame,
M'a confié le ſoin de r'aſſurer voſtre ame,
Craignant un deſeſpoir.... Mais venez, qu'à vos yeux
Nous vangions Regulus à la face des Dieux.

FULVIE.

Hé bien? cruel deſtin acheve ton ouvrage,
Je cours m'enſevelir ſous les murs de Cartage;
La mort de Regulus luy poura coûter cher,
Qu'elle nous ſerve, au moins! à tous deux de bucher.

FIN.

PQ 1879 P5A6 1732
Pradon, Jacques
Le théâtre de Mr
Pradon

PLEASE DO NOT REMO
CARDS OR SLIPS FROM THIS